

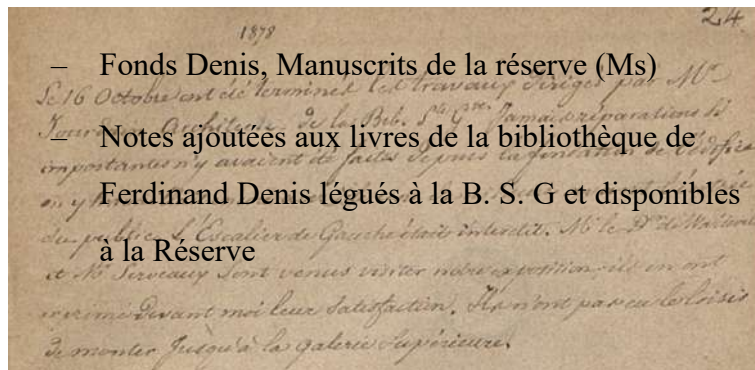
**GEORGES ORSONI**

**FERDINAND DENIS**

**VI**

## **PETITE ANTHOLOGIE PERSONNELLE**

PRÉSENTATION	(II-VI)
ANTHOLOGIE	(2-170)
INDEX	(171-182)



Mai 2019

**Georges Orsoni**

Textes transcrits des publications originales et indexés

[georges.orsoni@orange.fr](mailto:georges.orsoni@orange.fr)

## SUR LES TEXTES CHOISIS

Ferdinand Denis qui n'a jamais manqué de projets eut celui de réunir en volume quelques-uns de ses articles publiés par des revues parisiennes dans les années 1830. Projet inabouti dont nous restait, manuscrit, le sommaire et, épars, les textes choisis que nous avons transcrits ci-après.

Le recueil se serait ouvert sur *Voyages*<sup>1</sup>, thème récurrent chez Denis qui en fait, ici, l'histoire et l'apologie ; déroulant les siècles, il nous offre une somme, en effet encyclopédique, des voyageurs “*n’ayant de commun entre eux que le dédain des dangers*” et dont il trace “*du moins à grands traits, l’histoire de leur influence*”, s'attachant à montrer l'évolution de leurs motifs et de leurs objectifs comme de leurs apports : “*quelles merveilles l’Europe ne doit-elle pas à ces hommes hardis qui les premiers allèrent visiter l’Orient ?*” Cependant, pour longtemps encore, le hasard, peut-être nécessaire, a mené la barque : « *à l’exception d’une idée fertilisée par la volonté d’une femme, les admirables découvertes de Colomb ne sont que le résultat d’un rêve poétique et religieux, consolidé par la mensongère érudition de l’époque.* » Pour une érudition véritable, il nous faut attendre le dix-neuvième siècle où apparaît “*celui qu’on a nommé par excellence le voyageur*” , Humboldt, savant de terrain et de cabinet, « *poète aux inspirations nouvelles* » car « *l’intelligence contemporaine ne demande pas seulement quelques descriptions plus ou moins heureuses, quelques faits naïvement recueillis, elle veut être initiée à tous les phénomènes de la nature, aux secrets intimes de tous les peuples, si l’on peut se servir de cette expression, et surtout à leur développement ; on vit mutuellement de l’espoir du progrès [...]* »

---

<sup>1</sup> Ce texte de 1832 s'intitulait *De la poésie et de la philosophie des voyages, depuis les temps antiques jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle* et parut dans la *France littéraire*, la *Revue Universelle*, la *Revue étrangère de la Littérature, des Sciences et des Arts*. Il fut repris en 1837 dans l'Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle, notice Voyage.

Viennent ensuite les portraits de deux « *vieux voyageurs* », le père Yves d'Évreux d'abord, missionnaire en la France Équinoxiale, quelques arpents sans neige que les discordes françaises nous perdirent bientôt ; deux ans durant, débordant de foi et d'activité, le père Yves catéchisa. En même temps, il observait, interrogeait, notait : « *Entre l'idée d'un sermon et son bréviaire, un insecte l'occupera ; il sera tout ému du chant d'un oiseau ; les ailes chatoyantes du laërte, le parfum du faux vanillier, mettront en émoi tout son amour [...] il interrompra ses prières pour discerner une loi de la nature et pour l'expliquer avec une sainte effusion, en se dégageant presque toujours de la doctrine du maître, quoiqu'il aime à citer Salomon, Aristote et Isidore.* » Longtemps ignorée pour la raison qu'elle fut détruite sitôt qu'imprimée, sa chronique, retrouvée par Denis qui en donnera une édition savante, est toute d'intelligence, de compréhension et d'amitié pour les Tupinambas qui appréciaient tant « *la douceur de sa conversation* ».

C'est une tout autre Amérique que le père Paul Le Jeune, sauvage avec les sauvages, découvre dans les froidures de la Nouvelle France ; à lui et à ses frères de sacrifice « *la brise froide, la vie errante, la nourriture incertaine, le choc bruyant des canots, le hurlement des bêtes, et quelquefois la raillerie sanglante du Sauvage qui rit des misères de l'homme à la robe noire, affrontant mille périls, sans savoir chasser, sans savoir pagayer, sans avoir d'autre talent que de longuement discourir, dans une langue qu'il parle avec d'incroyables difficultés, pour persuader des hommes qui aiment bien mieux écouter les récits de leurs jongleurs que les siens, et qui, un beau jour d'impatience ou d'ivresse, lui donneront un coup de tomawak, et cela sans colère et sans regret.* » Le tomawak lui sera épargné, non les épreuves dont la plus difficile, peut-être, sera de montrer l'Indien « *dans toute sa grandeur sauvage* » et, au-delà, de « *sentir que son stoïcisme peut surpasser sa férocité.* »

Avec *De la femme à l'origine des sociétés*, Ferdinand Denis, loin de nous offrir un rêve « *bien beau, car nous le faisons d'ordinaire à vingt ans, après avoir lu Atala* », nous montre la vérité crue, donc cruelle ; une vérité d'expérience : « *Hélas ! je l'ai vue, moi, la femme qui habite le désert* » ; une vérité dérangeante : Denis ne nous épargne de la femme ni les blessures, ni l'abattement, ni le visage déformé par les botoques, ni l'amour pour l'eau de vie, ni la faim. « *Hélas ! je l'ai vue prête à enfanter dans la solitude, et sur le point de joindre ses douleurs de mère à ses douleurs de femme, ne sachant point si la misère ne tarirait pas son lait, et, faut-il vous le dire, femmes des villes, ignorant si ce fruit d'amour ne serait pas ravi à sa tendresse par la faim, l'éternel ennemi du*

*sauvage.* » Tableau effarant et pourtant répété à la Nouvelle-Hollande ou dans les « îles gracieuses de la mer du Sud, dans ces contrées de meurtre et de volupté, où les philosophes du dix-huitième siècle ont placé le sauvage par excellence pour l'entourer d'un prétendu bonheur, et surtout pour le faire servir à leurs systèmes de fantaisie, il a fallu l'inflexible volonté d'un chef, qu'on appelait le Bonaparte de la mer du Sud, pour donner à la femme le droit de manger avec les hommes... » Mais, cette femme « dans l'enfance des sociétés », c'est elle « qui demande d'abord à la terre ces fleurs et ces fruits que dédaigne le chasseur ». Dès lors, interroge Denis : « qui peut dire tout son pouvoir ? Les siècles en ont été changés »...

Pour l'instruction des demoiselles, lectrices du *Journal* qui leur est dédié, Denis donne deux *Esquisses morales et poétiques*, dont l'objet est de montrer combien la nature humaine s'adapte aux conditions les plus rudes et, en définitive, en jouit. Il nous découvre d'abord, dans les pays « d'éternels frimas », les nations hyperboréennes à qui il faut « le chant mystérieux et triste du rossignol des pôles, qui ne chante qu'au pâle soleil de minuit, l'éclat terrible des aurores boréales. » Kamtchadales de l'Asie, Lapons européens, Groenlandais, Esquimaux partagent amour de la patrie et de la chasse, des libres horizons et des flots glacés ; et, par dessus tout, leur liberté.

Tout aussi attachés à leur terre invivable, les Arabes pasteurs et guerriers ignorent sans doute qu'ils partagent avec les Lapons ce plaisir de vivre là « où personne n'ose aller. » Mais, l'Arabe, « tour à tour magnanime et féroce, plein de naïveté ou de grandeur, plongé dans l'indolence ou dominé par une ardeur prodigieuse », s'il aime la guerre, aime plus encore la liberté ; « son désespoir, ce serait l'esclavage. » Poète, « il rappellera tour à tour la haine énergique des tribus, les douceurs infinies de l'hospitalité, puis ses regards se reporteront encore sur les troupeaux de gazelles qui errent aux bords des oasis, il fera quelque récit plein de charme du repos inattendu qu'on trouve sous les palmiers, et l'on comprendra peut-être que le désert suffit au cœur du poète comme la tente aux besoins du pasteur. »

« Un jour, en remontant le Gange à l'heure paisible où tout commence à être repos, calme, bonheur dans la nature, à l'heure où le cokila, le rossignol des Indiens, fait entendre encore un doux concert pour célébrer les dernières clartés du soleil qui meurent avec ses chants, Nara-Mouny aperçut un bûcher et il frémit. »

Ainsi commence le plus bref des textes choisis par Denis, sans doute aussi le plus “dérangeant”,

qui met en scène cette *Jeune Brahmine*, jeune veuve que la coutume conduit au bûcher et dont les derniers mots sont pour enseigner à sa fille que « *la plus sainte vertu de la femme, c'est de toujours pardonner.* »

Autre portrait de femme, mais quelle femme ! Isabelle, reine de Castille. Au milieu d'hommes de fer, « *alliance de la grâce et de la puissance [...] réunion de la fermeté qui conduit et de la douceur qui domine* », Denis nous la peint dans cette année 1492 où sa volonté triomphe ; Grenade tombe ; au bout du voyage, Colomb trouve l'Inde et se croit à la porte du Paradis ; les docteurs espagnols s'enrichissent de la science italienne : « *Le grand mérite d'Isabelle, et c'est un immense mérite chez les souverains, ce fut donc de comprendre son époque et d'apprécier les hommes qui faisaient marcher le siècle.* »

*Les Sept enfants de Lara*, romance âpre, nous ramène à des temps rudes, à des haines sanglantes, à des trahisons insidieuses ; les chevaliers ne sont pas tous chevaleresques ; les parentèles se déchirent ; les alliances se trahissent ; et les sept enfants, non sans avoir longuement tué du Maure, succombent sous le nombre : ils seront vengés par leur frère posthume. Ce texte, sans effet apparent, est d'une rare efficacité ; rien ne montre mieux la brutalité du temps que : « *Ruy Velázquez se retira en son palais avec un maure renégat. Il lui fit écrire une lettre en arabe, une lettre où il était parlé des sept enfants et de leur père et puis, quand la lettre fut écrite, le Maure eut la tête tranchée.* »

« *C'est une bien humble poésie que celle que je vais essayer de faire connaître ; une poésie que répètent seulement des femmes, des vieillards, des enfants ; qui ne dépasse guère le seuil d'une église de village, et qui perdrait tout son parfum de douce simplicité si l'on y cherchait autre chose que l'élan joyeux d'une naïveté religieuse.* » Avec les *Noëls*, Denis apporte sa pierre à la redécouverte du folklore national : collectionneur et bibliophile, il dresse un état amical de ces *Noëls*, chantés en patois, part vivante de la foi populaire d'alors : « *C'est l'hymne de l'alouette, si joyeuse quand l'aube va blanchir, si babillarde quand le soleil a lui, si folle à midi dans ses accents entrecoupés... Et puis, comme une tristesse mystérieuse se mêle à toutes les joies de la terre, quand bien même elles viendraient du ciel, c'est encore le chant doux et triste du rossignol mêlant ses capricieuses harmonies aux vagues harmonies du soir.* »

Autre collection, celle des *Proverbes*, « *larmes de l'humanité* » que Denis recueille chez tous les peuples du monde, y compris chez les Ghiolofs, qu'on nomme aujourd'hui Wolofs : « *Couvrir*

*l'ombre de sable ne l'empêche pas de fuir* », sagesse universelle exprimée par autant de variantes que de langues qui font un « murmure perpétuel autour du monde » : en y prêtant l'oreille, on entend s'élever « *des voix moqueuses ou lugubres, des chants joyeux, des gémissements amers, des a parte de honteux égoïsme, des cris de détresse ; puis tout à coup un mot consolant, une parole sublime, si bien, à mon avis, et probablement selon l'avis de Sancho, que l'on a mal défini les proverbes en les appelant la sagesse des nations ; c'est tout simplement la voix vivante de l'humanité, de cette humanité qui parle, pleure ou rit toujours, et qui ne se taira jamais.* »

Maître Adam, le menuisier de Nevers, usait sans doute de proverbes avec ses pratiques ; il était aussi homme à « *entonner pour plaire [aux grands] quelques chansons bachiques pleines d'une gaieté qui était loin de son cœur* » mais ce qu'il préférait était de s'exprimer en poète :

*« Oui, par son salut Dieu nous montre  
Un lieu superbe et sans pareil,  
Où l'homme le plus misérable,  
Imitant sa vie adorable,  
Marchera comme lui sur le front du soleil. »*

Avec *Les manuscrits à miniatures*, Denis ouvre à ses lecteurs un domaine encore méconnu, l'art en Orient et dans le nouveau monde mais « le temps approche où nos habiles orientalistes feront entrer dans le domaine général de la littérature les grandes épopées de l'Inde et de la Perse : les poésies tour à tour terribles et gracieuses des Arabes ; les comédies, les romans si ingénieux des Chinois ; il ne sera pas plus permis alors d'ignorer les scènes imposantes du Râmâyana et du Mahabarata ; les peintures énergiques des Moallacat et du Hamasa, qu'il n'est permis d'ignorer Homère ou Hésiode, Virgile ou le Dante. » Les artistes, alors, devront puiser leurs modèles dans les miniatures ornant les ouvrages chinois, persans, arabes, turcs, etc. : Denis en fait un inventaire enthousiaste sans en cacher les limites : « *pour indiquer son vrai caractère et son genre d'utilité, nous dirons que chez les Hindous, les Persans et même les Chinois, la peinture ne semble être qu'un métier exigeant avant tout de l'adresse et une patience extrême avec quelque sentiment de la grâce locale, quelque observation des mouvements les plus simples de l'âme. On y trouve une minutieuse exactitude, un soin religieux à rendre les moindres détails ; mais le peintre lui-même n'attache à ce genre de mérite nul sentiment de gloire.* »

Pour clore le volume projeté, Denis avait choisi *Des Sciences occultes, de leur marche et de leur influence*. Observant que « *dans l'antiquité et dans les temps modernes, chez les sauvages et au*

*milieu des empires civilisés, on trouve des devins et des gens s'occupant de magie* », Denis note que prophètes, devins, sorciers... pouvaient être de très bonne foi et croire, comme en Inde, qu'en effet « *la magie, c'était la connaissance des choses divines et terrestres, la science par excellence* » ; encore faut-il comprendre que cette magie « *signifiait plutôt l'étude des sciences naturelles que l'art d'opérer des prodiges.* » C'est pourquoi il faut étudier la marche de ces sciences occultes, en relever les apports positifs de chercheurs, non point marginaux, mais en marge de la science officielle pour en conclure que ces sciences – et ces savants – « *ont poussé en avant les sciences exactes.* »

Voyages.	<u>2</u>
Nos vieux voyageurs français.	
<i>Yves d'Évreux.</i>	<u>35</u>
<i>Le Père Paul Le Jeune.</i>	<u>48</u>
De la femme à l'origine des sociétés.	<u>62</u>
Esquisses morales et poétiques.	
<i>Nations hyperboréennes.</i>	<u>68</u>
<i>Arabes pasteurs et guerriers. Peuplades voisines du désert.</i>	<u>77</u>
<i>La jeune Brahmine.</i>	<u>84</u>
Isabelle 1492.	<u>86</u>
Les sept enfants de Lara.	<u>104</u>
Les Noël's.	<u>115</u>
Les Proverbes.	<u>125</u>
Maître Adam, surnommé le menuisier de Nevers.	<u>141</u>
Art oriental, manuscrits à miniatures.	<u>155</u>
Des sciences occultes, de leur marche et de leur influence.	<u>165</u>
Index	<u>171</u>



## VOYAGES

(in *Encyclopédie du XIX<sup>e</sup> siècle*, 1837 et éditions suivantes)

*Ce texte parut d'abord sous le titre « De la poésie et de la philosophie des voyages, depuis les temps antiques jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle » in La France littéraire, t. 1, janvier 1832, pp. 56-85 ; il fut repris, la même année, dans La Revue Universelle de Bruxelles et dans la Revue étrangère de Saint-Petersbourg.*

Si nous étions au XVI<sup>e</sup> siècle il faudrait prouver « *comment les pérégrinations aux terres lointaines ont enseigné de grandes choses qui, bien qu'elles ne se trouvent pas dans les livres de l'antiquité, ne doivent pas être dédaignées des hommes doctes.* » C'est ainsi que Thevet aurait commencé une de ses préfaces. Ce serait en quelque sorte se servir d'un lieu commun que de parler ainsi aujourd'hui, et cependant c'est pour ainsi dire s'imposer une tâche nouvelle que de conter en peu de mots l'analyse de tant de relations, que de faire saisir leur caractère selon l'esprit qui les dirigea.

On sait bien maintenant qu'il n'y aurait pas d'histoire universelle sans les voyages, de philosophie étendue sans la connaissance des systèmes qu'ils ont révélés. On convient encore que la poésie a emprunté des couleurs nouvelles aux diverses relations qu'on a publiées. Mais que sait-on, en général, du génie particulier des voyageurs eux-mêmes ? Qu'a-t-on fait pour les classer moralement et pour tracer, du moins à grands traits, l'histoire de leur influence ? On confond, en les citant, les siècles et les hommes : un fait est nécessaire, on le trouve, on le donne tel que le rapporte un aventurier du XVI<sup>e</sup> siècle, ou bien un savant du XIX<sup>e</sup> siècle, un homme plein de ferveur religieuse ne voyageant que pour baiser, avant de mourir, un fragment de la croix sainte, ou bien un enthousiaste, qui n'a d'autre religion que la science, d'autre dieu que la gloire. Tous ces hommes, n'ayant de commun entre eux que le dédain des dangers, quand il s'agit de satisfaire leur pensée religieuse ou scientifique, tous ces hommes, dis-je, sont accueillis de même manière par celui qui ne veut que des faits ; et quand ces faits sont mal compris, faute de s'être initié à l'enthousiasme secret de l'ardent mis-

sionnaire, à l'esprit aventureux du hardi chevalier qui n'écrit que le lendemain d'une bataille, à la patience sèche et froide du savant de détail, le philosophe sédentaire, le poète qui reste dans la solitude, réfléchit ou s'enthousiasme à contresens, sans qu'on puisse toujours prouver l'erreur, parce qu'il est dans l'ignorance du sentiment intime d'une époque, ou d'un homme. Et ne voyez-vous pas que ce génie puissant, emprisonné, comme le dit Ballanche, dans son siècle, que Montesquieu enfin a commis de déplorables erreurs, ou parce que les voyages qu'il citait n'étaient point assez avancés en philosophie pour ses idées, ou parce que lui-même n'avait point compris leur caractère ? La science de Rousseau, en ce genre, était si vaine que son entraînant élocution n'a jamais pu la suppléer. Quoique doué comme critique d'une sagacité plus pénétrante, d'une instruction plus variée, Voltaire lui-même n'a fait qu'entrevoir le parti qu'on pouvait tirer des voyageurs, et la défiance qu'ils devaient inspirer.

Quand elle veut peindre les contrées étrangères, la poésie du XVIII<sup>e</sup> siècle n'est colorée que par le reflet le plus pâle de la poésie des voyageurs ; et cependant il y avait, avant cette époque, des hommes racontant naïvement les grandes scènes de la nature ; il y avait de ces âmes de feu, sûres d'émouvoir quand elles se sont fait comprendre et qu'on veut s'initier avec elles aux passions des hommes d'une autre civilisation ; mais on restait froid à leur récit, ou l'on ne savait point partager leur enthousiasme. Ces recueils informes, qu'on appelait *Histoires des Voyages*, et que La Harpe prétendit perfectionner en nivelant le style de vingt voyageurs, affaiblissaient la pensée ; heureux quand le prétentieux critique ne la façonnait pas complètement aux exigences du siècle, qui, ne voulant plus de préjugés, adoptait le plus grand de tous, celui de dédaigner les siècles puissants qu'on venait de traverser. Mais cette erreur a-t-elle été réparée enfin ? comprend-on, au XIX<sup>e</sup> siècle, l'élocution, la poésie des voyageurs, selon les temps ou les nations auxquels ils appartiennent, a-t-on bien le sentiment de leur influence philosophique ? Sous quelques rapports la réponse peut être affirmative ; sous d'autres, elle ne l'est point encore. On a plus de défiance des sources incertaines, on comprend davantage les grands problèmes que se sont posés les voyageurs de notre siècle à la suite de leurs prédécesseurs ; mais les uns se perdent dans l'érudition géographique, les autres ne l'abordent pas assez hardiment ; et, dans tous les cas, la chronologie morale des voyages est presque toujours négligée. C'est cependant, comme en histoire, le flambeau qui empêche l'esprit humain de s'égarer, puisqu'il lui découvre ses progrès. La poésie des voyageurs est bien moins comprise que leur philosophie ; c'est un cri jeté dans le désert, sur les bords de l'Océan, au milieu des ruines, et que nul n'a encore essayé de recueillir. Poésie d'enthousiasme cependant, et d'autant plus vraie

qu'elle naît souvent dans les âmes les plus simples, qu'elle est l'expression la plus intime d'une admiration solitaire, que c'est la parole involontaire s'échappant devant un spectacle inattendu ; poésie de la nature, indépendante de l'homme, toujours spontanée, et supérieure souvent à ce que lui inspirent ses méditations.

Cette poésie des voyages est une conquête faite par celui qui a beaucoup lu ; et, pour éprouver toutes les émotions qu'elle doit faire sentir, le lecteur entreprend une tâche presque aussi laborieuse que celle du voyageur. Il traverse bien des sables avant de trouver une source fraîche, une oasis verdoyante au milieu de la solitude. Voilà pourquoi cette poésie est si peu comprise, si peu admirée : c'est qu'on ignore presque toujours où il faut la chercher ; c'est que cette grande *Odyssée*, si variée dans ses expressions, est répandue dans mille ouvrages presque inconnus, dont les titres seuls formeraient un livre. Néanmoins, les idées poétiques et philosophiques des voyageurs, et elles ne peuvent guère être séparées, ont exercé une profonde influence sur les ouvrages de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, et surtout sur les livres historiques de notre temps.

Herder, ce poète philosophe qui devinait par le cœur autant que par la science les grandes lois du genre humain, Herder avait assez d'imagination et d'érudition pour se servir habilement des voyageurs : il ne lui a manqué que des hommes. M. C. Comte, dans son *Traité de législation*, laisse bien loin de lui l'érudition de Montesquieu. MM. Ballanche, Schlosser, Chateaubriand, Cuvier, Heeren, Remusat, ont démêlé dans les voyageurs, par leur science ou par le génie, le caractère des lieux et des temps : aussi peuvent-ils répondre à toutes les voix qui les interrogent, et font-ils presque comprendre l'avenir par la science du passé.

Mais, faut-il le dire, il y a encore maintenant, même parmi les hommes distingués, savants et poètes, des hommes qui attachent au mot vague de *voyages* l'idée la plus rétrécie ; qui, si l'érudition la plus vulgaire ne les avertissait pas, confondraient volontiers les faits rapportés par Raleigh ou Humboldt, Hayton ou Hobhouse, et qui prendraient pour s'en servir en histoire ou en philosophie, un document rapporté par celui qui vous parle du pays aux hommes acéphales, du Rock aux ailes de cent pieds, de la cité d'El Dorado, comme ils invoqueraient le témoignage de l'homme de génie qui a mesuré le Chimborazo, et qui a embrassé de son vaste regard des merveilles réelles, plus variées, plus imposantes, plus poétiques mille fois que celles qui sont nées d'une imagination mensongère.

Essayons donc maintenant de tracer à grands traits l'histoire littéraire des voyages, selon les temps, les hommes et les lieux. La poésie s'offrira d'elle-même à la pensée, car elle plane sur l'ensemble de ce vaste récit, fait de toutes parts aux hommes, depuis Moïse jusqu'à notre siècle.

Quand on jette un coup d'œil philosophique sur l'ensemble des relations qui nous sont parvenues, une chose frappe d'abord, c'est la rareté des voyages chez les anciens, même chez les nations helléniques, parmi lesquelles se trouvent toutes les origines littéraires appropriées à nos idées. À l'exception de Pausanias, qui ne paraît que deux siècles après Jésus-Christ, et là le voyageur se confond avec le poète ou avec l'historien, il n'y a eu de voyages, auxquels on puisse appliquer réellement ce nom, que parmi les chrétiens et les peuples partageant plus ou moins les idées du christianisme, telles que les nations musulmanes.

Il faut faire également une exception en faveur des Chinois, qui ont prouvé, dans leur *Pian-itan* ou *Histoire des peuples étrangers*, que de bonne heure ils avaient accompli de grands voyages, puisqu'ils citent les noms d'une foule de nations à jamais éteintes, parmi lesquelles ils voyageaient il y a deux mille ans !

Néanmoins, si nous cherchons les premières preuves écrites de notions géographiques et de la tradition des voyageurs, on les trouve chez tous les peuples antiques. La littérature sanskrite nous montre les dieux de l'Olympe indien visitant les contrées arrosées par le Gange, et cette poésie toute céleste révèle les merveilles primitives de la terre. C'est un fait appartenant aux relations les plus antiques que cette peinture des Égyptiens, récemment découverte par M. Champollion le jeune, où l'on voit parmi des hommes sauvages d'autres hommes, traînés en esclavage, et les pères de ceux que l'on a vus s'asseoir orgueilleusement sur les Pyramides, nus, portant des chaînes, comme ces Indiens que l'on amena, il y a trois siècles, devant Isabelle et Ferdinand. Les Égyptiens voyageaient, sans aucun doute. Ce fait l'atteste, ainsi que des découvertes moins importantes en apparence, mais tout aussi concluantes. Qui nous dira maintenant ce que sont devenus les récits où il était parlé des sauvages aux cheveux blonds qu'on avait trouvés au milieu d'un pays glacé, de ces hommes sans vêtements et sans abri, qui, maîtres du monde aujourd'hui, trouvent leur origine peinte sur les tombeaux de ceux qui se disaient aussi maîtres de la terre ! Étrange résultat des voyages qui viennent de se succéder. La curiosité a été si vive chez l'homme, l'amour de la science a été si puissant, que, pour obtenir une faible origine historique, il a remué plus de débris que l'antiquité n'amoncelait de pierres, afin de transmettre sa gloire.

Mais de tous les voyages que nous cachent les siècles, le plus imposant sans doute fut celui de ce solitaire qui, s'échappant de Memphis, conduisait une nation dans le désert, parlait face à face avec Dieu, donnait une croyance au peuple législateur, et rassasié de gloire, fatigué de l'immense entreprise qui avait préparé de nouvelles destinées au monde, demandait à reposer enfin du sommeil

de la terre. Le Pentateuque est le monument écrit de ce grand voyage, et, chose admirable, ce livre a reconquis historiquement l'importance que lui attribuaient les croyances religieuses ; Schlosser y trouve la première origine certaine des chronologies.

Les Grecs, qui ont si heureusement pour nous résumé tous les peuples, les Grecs nous offrent pour les temps antiques les relations les plus poétiques et les plus imposantes ; et le géographe par excellence, Malte-Brun, cherchait dans l'Iliade et dans l'Odyssée la lumière qui pouvait éclairer les idées des anciens sur un monde mystérieux, où le séjour des hommes se confondait presque avec celui des dieux. Platon a-t-il inventé l'Atlantide ? est-ce une antique relation traditionnelle ? Madère, avec ses roches déchirées, ses collines verdoyantes ; Ténériffe, avec son pic couronné de neiges, ses belles vallées, ses collines fertiles, son peuple qui a disparu, tout cela est-il l'Atlantide ? Faut-il chercher avec M. Dupaix cette contrée mystérieuse jusque dans les pays qu'on a appelés le *Nouveau Monde*, et qui étale maintenant aux yeux surpris des ruines aussi antiques peut-être que celles de l'Égypte ? Ce n'est pas sans dessein que nous avons posé cette question ; nous avons parlé de la tradition la plus imposante et la plus antique, au moment où nous abandonnons la relation mystérieuse des voyages mythologiques, pour aborder les voyages écrits, mêlés philosophiquement à l'histoire.

J'admèrerai d'abord la simplicité des auteurs de la Grèce, leur noblesse au milieu de leurs erreurs : il y a en eux une philosophie poétique et grave qui tient au sol, aux lieux, à la nature qui les entoure ; mais leur individualité s'efface devant les grands événements qu'ils rapportent ; ce ne sont pas des voyageurs à aventures qui émeuvent, et la peinture de l'homme extérieur, ou de ses ouvrages, remplace celle des vives impressions de l'âme. Hérodote, Strabon, Diodore de Sicile, Pausanias, ces lumières de l'antiquité, nous promènent avec une sagesse trop magistrale chez les peuples dont ils sont environnés ; leur dédain est trop prononcé pour les nations barbares : leur voix n'a demandé compte que des usages, rarement des pensées ; ils sont trop lettrés pour être naïfs, trop importants pour qu'on sympathise avec eux ; on aime à voir Néarque s'élancer vers l'Indus ; mais quelle science philosophique résulte-t-il de ce voyage audacieux durant lequel une civilisation déjà antique dévoilait aux regards des étrangers une vie sociale toute nouvelle pour eux ? On est tenté de croire qu'il faut avoir parcouru bien des périodes de civilisation avant que l'individualité morale des nations apparaisse complètement aux voyageurs.

Pausanias, qui se trouve chronologiquement déjà si loin du père de l'histoire, est, chez les anciens, le premier qui mérite, à proprement parler, le titre de voyageur. Mais que son sentiment poétique est sec au milieu d'un des pays les plus poétiques de la terre ! Quant à la philosophie, comme

on l'a déjà fait observer, on le voit quelquefois discuter sérieusement sur le choix à faire entre deux traditions qui nous semblent également absurdes ; et il est difficile d'oublier qu'il consacre trois chapitres entiers à la description d'un coffre. Avec tout cela, l'esprit ressent en le lisant je ne sais quelle impression noble, grave, un peu monotone, venant sans doute de cette belle nature qu'il a sous les yeux et qui s'allie si bien avec une architecture faite pour elle et toute pour la vie extérieure.

Mais rétrogradez de quelques années, et voyez, parmi les Romains, Tacite, ce voyageur à l'âme forte, à l'esprit pénétrant : il va visiter les Germains<sup>2</sup> ; c'est un poète autant qu'un historien, qui peint leurs usages ; il dit quelques mots à Rome, qui était le monde, et une nation opprimée apparaît à son véritable caractère de fermeté et de grandeur. Cet homme, qui a peint d'une main sûre les crimes effroyables de ses compatriotes, se repose au milieu des âpres vertus d'un peuple sauvage ; mais l'individualité de ce peuple ne lui est pas complètement révélée ; quoiqu'on invoque encore son témoignage, on a mieux connu les Germains au XIX<sup>e</sup> siècle que Tacite ne les connaissait. Il a formulé à grands traits l'idéal de la vie sauvage, et cela est si vrai, qu'on a appliqué à tous les autres peuples dans l'enfance, différents de race et de caractère, ces traits généraux qui peignent des vertus primitives, mais qui, négligeant de faire ressortir le type original d'une nation, pouvaient suffire à l'antiquité, et ne nous suffisent plus.

Demandez à César un mot au milieu de ses victoires, il vous le dira avec une simplicité si noble que vous en serez profondément ému. Le voyageur conquérant disparaît complètement du récit, mais le trait est rapide et le regard profond. La poésie chez lui est plutôt dans l'ensemble de la pensée que dans l'expression. Nous connaîtrions cependant bien peu nos ancêtres si nous n'avions que les Commentaires.

Plus tard, la chose change : ce sont des peuples barbares dépeints avec mépris par les conquérants qui voyagent. Ils disent aux siècles leur passage par la destruction. Ce fut un terrible voyageur que ce Hun féroce dépeint par Jornandez, l'historien voyageur du VI<sup>e</sup> siècle. Il se demande si les compagnons hideux d'Attila ne sont pas nés du commerce des mauvais génies avec les femmes des hommes, dans les steppes désolées du Nord.

Mais les nations n'ont plus les mêmes croyances ; la civilisation antique est détruite ; des hommes différents de mœurs et d'institutions se sont mêlés et vont se connaître : les peuples ne sont plus individuels, ils s'observent de près. De ce contact immédiat, de ce commencement d'universa-

---

2 Je n'ignore point que ce voyage n'est point rigoureusement prouvé ; mais, comme de 89 à 93 on ignore ce que devient Tacite, ses meilleurs biographes admettent la probabilité d'un voyage chez les peuples qu'il a décrits.

lité dans le genre humain, sortira un esprit d'observation plus pénétrant, plus actif, plus propre à juger des détails que celui des anciens : néanmoins ce progrès n'apparaîtra qu'au bout de plusieurs siècles, car il faudra faire une langue pour exprimer les nouvelles idées qui fermentent dans le genre humain. En attendant, les villes sont détruites par les flots de barbares, comme les moissons sont renversées par le vent du nord ; et l'on comprend tout ce qu'il y a de douloureusement vrai dans ce voyageur des premiers siècles de notre ère, que la vérité a inspiré au moins une fois, quand dans son poème informe, qu'il appelle un voyage, il dit :

Cernimus exemplis oppida posse mori<sup>3</sup>.

Quelques contemporains de Rutilius Numatianus sont plus observateurs que lui, mais il faut les chercher au désert, et les pères de la Thébaïde dédaignent trop la terre pour parler souvent de ses merveilles ou de ses malheurs. Saint Basile cependant décrit comme un poète, et l'on comprend que saint Augustin eût été le voyageur le plus philosophe des premiers siècles.

Mais pendant qu'une doctrine nouvelle se fonde, un événement étrange a lieu dans l'Orient : des prêtres de Bouddha abandonnent la Chine pour visiter l'Inde et recueillir leurs livres sacrés. Ils ont fait en chinois le récit de ce voyage ; et le savant Abel Remusat, si déplorablement enlevé aux sciences, nous les fait connaître, comme Renaudot au XVII<sup>e</sup> siècle nous révélait les curieuses observations de deux Arabes allant visiter la Chine quand l'Europe oubliait son nom.

Ce sont de bien stériles monuments que ces pèlerinages des V<sup>e</sup> et VI<sup>e</sup> siècles, où les traditions religieuses sont mêlées aux fables les plus grossières. Aussi, quand saint Arculfe, évêque gaulois, revient de Jérusalem, et qu'il charge un abbé écossais, nommé Adaman, de composer l'histoire de sa relation, ne sait-on pas ce qui doit surprendre le plus, ou de la crédulité du prélat ou de la bonhomie de celui qui raconte.

Si les explorateurs de certaines contrées orientales peuvent mieux faire connaître l'Orient que d'autres, il y a dans le moyen âge une période où ils doivent être consultés pour connaître l'Occident, même sous le rapport philosophique. C'est ainsi qu'on voit un voyageur arabe, Ebd-Allah Yacouti, nous retraçant au XII<sup>e</sup> siècle les mœurs de la Russie, et que, quand il parle du sacrifice d'une jeune fille sur le tombeau d'un chef, on peut se croire transporté à un temps de barbarie bien antérieur, ou dans une de ces contrées de la Polynésie qui renouvellent si tristement pour nous les mœurs des temps antiques<sup>4</sup>.

---

3 Numatianus est ennemi déclaré des chrétiens. Son poème contient une description succincte d'une partie de l'Italie.

4 Le Persan Abdoul Rizacq est encore plus intéressant dans sa relation.

Après la première croisade, deux hommes font le tour du monde, tel que le comprenait le moyen âge, et ils le font au milieu de perpétuels enchantements. Pour comprendre même une partie des relations de Benjamin de Tudèle et de Petachia, il faut croire que les merveilles des *Mille et une Nuits* s'inventaient alors et qu'ils en recueillirent les récits. Ce n'est pas qu'il n'y eût bonne foi et franchise dans ces deux Israélites voyageurs ; mais pour eux, hommes persécutés, attendant toujours le réveil d'un peuple et les grandeurs infinies de Jérusalem, il y avait dans l'Orient des prodiges qu'ils n'osaient révoquer. Ainsi, après que Benjamin de Tudèle a contemplé dans Alexandrie ces terribles combats d'animaux qu'on ignorait en Europe, mais qui faisaient encore les délices de l'empire byzantin dont ils attestaient les souvenirs ; quand il s'est promené dans les vastes salles de cette académie, renfermant elle-même vingt collèges que la tradition animait encore du souvenir d'Aristote, dont elle portait le nom ; quand il a pris quelque ossement de mastodonte pour les os du géant Abchamas ; qu'il a admiré la muraille de verre du palais magique de Ben-Hadaël, dont on a fait la splendide synagogue de Damas, il arrive à Jérusalem, et c'est pour cette terre de tous ses désirs qu'il garde ses plus vastes pensées. Mais sur cette terre pelée et nue, ruinée par les guerres, arrosée des larmes de ses frères, c'est en vain sans doute qu'il cherchera les merveilles traditionnelles dont on aura bercé son enfance sous le beau ciel espagnol. Eh bien ! laissez-le écouter le récit d'un de ces vieillards désolés qui parcourent silencieusement la vallée d'Hébron et qui s'arrêtent au Golgotha ! Pour les chrétiens, les merveilles de la Jérusalem nouvelle sont dans le ciel ; pour l'Hébreu elles sont sous la terre... Comme un imprudent ouvrier du temple en ruine, levez cet anneau caché dans le sable, soulevez la pierre, descendez sous ces voûtes obscures : que d'or tordant ses spirales en colonnes, que de pierreries étincelantes, que de marbres précieux réfléchissant la lueur des flambeaux !... Toutes ces splendeurs, le souffle puissant d'une tempête souterraine va les éteindre, elles ornent le plus révérend des tombeaux : c'est là que repose David sous son sceptre d'or, c'est là peut-être qu'est caché le moteur secret de ce monde, que le voyageur a vainement parcouru.

Petachia, qui écrit aussi dans le XII<sup>e</sup> siècle, n'a peut-être pas autant de splendides rêveries que Benjamin ; mais je ne sais quel caractère plus sombre plane au-dessus des récits de ce Juif ; il semble qu'il n'ait cheminé lentement autour de l'univers du moyen âge que pour l'entourer d'un douloureux mystère, qui n'a rien de comparable à ce qu'on a jusqu'alors entendu. Et puis ce fugitif d'Israël qui ne trouve à Jérusalem qu'un seul Juif, qu'on y tolère à force d'or ; cette affliction presque fabuleuse d'un peuple jadis puissant, tout cela forme, dans son voyage, une péripétie sombre, terrible, que ne font qu'éclaircir par intervalles les magnificences des rêves de l'Orient.



Mais depuis longtemps l'impulsion a été donnée à l'Europe : à partir de l'époque des guerres saintes on voyage. Vincent de Beauvais publie son *Spéculum historiale*, chroniques de divers voyageurs dont il faut bien se garder d'altérer la simplicité. Les croisés disent si naïvement les choses, que souvent ils font sourire après qu'on a pleuré. Lisez sire de Joinville.

Saint Louis et le pape envoient de bons religieux en Tartarie pour convertir le grand khan de ces hordes errantes ; Rubruquis, Plan Carpini, Ascelin, vous font un conte des *Mille et une Nuits* à côté du récit très réel des conquêtes de Kublaï-Kan ; mais ils n'ont point l'intention de tromper ; si bien qu'ému par leur enthousiasme, on ne peut les quitter au milieu de ces Tartares qui n'ont pas encore changé.

Marco Polo, que ses compatriotes avaient surnommé *Messer Millioni*, et dont ce sobriquet plaisant peint assez bien le faible, puisqu'il ne se plaît guère qu'à d'étranges peintures de richesses mensongères, Marco Polo est grand inventeur de discours, grand conteur de merveilles douteuses ; mais il y a de la poésie dans son audace, et il a un instinct d'observation philosophique qui fait que l'on invoque encore son témoignage pour découvrir la vérité. Quelques géographes l'ont surnommé le Humboldt du moyen âge ; et il faut avouer que sa science est merveilleuse pour le temps où il écrivait.

Quant aux longs discours dont se trouve farcie sa relation, ils sont loin d'avoir ces formes originales qui attestent une civilisation toute différente de la nôtre : ses Tartares parlent comme des anciens Romains ; on sent que la mémoire a mal servi le voyageur, ou qu'il a composé ses harangues en affaiblissant toutes les images<sup>5</sup>.

Mais quelles merveilles l'Europe ne doit-elle pas à ces hommes hardis qui les premiers allèrent visiter l'Orient ? La poudre à canon, l'imprimerie, la boussole, connus dans ces pays depuis tant d'années, apparaissent après le retour de Rubruquis, Piano Carpini, Marco Polo ; et qui nous dit que ce ne sont pas des secrets apportés par eux, confiés vaguement à des hommes habiles, qui n'auraient rien fait sans une première idée, et dont une première idée développa le génie ? ; Il y aurait, certes, un travail philosophique bien curieux à faire sur ces voyageurs européens, conteurs de merveilles qu'ils n'avaient point vues, mais qu'ils avaient recueillies en Orient, et que, trompés eux-mêmes, ils donnaient comme choses avérées. Dans le reste ils sont sincères ; et il est à la fois bien curieux et bien digne des plus sérieuses réflexions, de retrouver chez Mandeville, Hayton, Bertran-

---

5 On peut consulter sur Marco Polo, et sur quelques voyageurs qui l'ont précédé le grand travail du comte Baldelli Boni : il est trop peu connu en France.

don de La Broquière, Odric, le frère mineur, Brochard, Huen, et tant d'autres qui sont à peine connus des savants, certains faits niés obstinément d'abord, puis reconnus exacts, sans qu'on se soit occupé davantage de ceux qui les avaient rapportés.

Il ne faut jamais oublier, en lisant certains voyages des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup>, XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles, qu'on est avec des hommes mus avant tout par les idées religieuses les plus vives. La science, l'histoire même n'est rien pour celui qui brave tant de périls sans autre but que de s'incliner devant le tombeau du Christ ; et, ainsi que l'a très bien fait observer un judicieux écrivain, à leur retour en Europe, c'était là tout ce qu'ils avaient à raconter ; c'était aussi tout ce qu'on leur demandait.

Nous avons déjà fait observer que ces voyageurs des temps antérieurs au XV<sup>e</sup> siècle recueillaient avec empressement les traditions poétiques de l'Orient ; ils eurent ainsi une influence positive sur la poésie. C'est par leur intermédiaire que la féerie orientale s'unit intimement à la féerie gaélique, et la péri Mergioun Banou, avec ses longs vêtements scintillants de rubis, sa couronne de saphir, sa brillante auréole, accourt sur un nuage de parfum, et se dépouillant de sa splendeur orientale, vit au milieu d'autres merveilles, voltige au-dessus des lacs verdoyants de l'Europe, se joue parmi les nuages, glisse légèrement sur l'arc pâlisant de l'iris ; elle a changé de nom comme de vêtements : c'est alors *Mourgue la Faye* ; et, comme ces fleurs éclatantes de l'Orient qui parfument délicieusement nos climats, mais dont les couleurs sont affaiblies, les fées de la Perse et de l'Arabie jettent sur la poésie du moyen âge un reflet doux et triste qui fait bientôt oublier le prestige éclatant de leur patrie. À leur retour, et souvent longtemps après, les merveilleux voyages des Hayton, des Mandeville, étaient copiés par des moines habiles, qui les enrichissaient des minutieuses splendeurs de l'art calligraphique ; puis venaient les majuscules dorées, les peintures représentant *les bestes ravissantes, les hommes crocodiles*, ou le voyageur assistant avec le prêtre Jean à l'attaque d'une ville, ou les Sarrasins faisant grands massacres d'idolâtres. Si c'est frère Odric, de l'ordre des mineurs, ou Brieuil, de l'ordre des frères prêcheurs, on le voit, dans son vêtement de moine, échappant aux agaceries d'une syrène ou à la fureur d'un lion portant tête d'homme. Ces peintures, puisées dans la partie traditionnelle des livres, toutes fantastiques qu'elles étaient, exercèrent une grande influence morale sur l'esprit du temps. Ces idées du merveilleux dans les relations de voyages prirent si bien racine, qu'on leur voit, au XVI<sup>e</sup> siècle, traverser l'Océan et se montrer dans le Nouveau Monde, formulées de la même manière que dans les voyages des premiers explorateurs. Après le temps des croisades, le goût des voyages aux terres orientales se ralentit un peu ; cependant ce fut un voyage poétique à force de chevalerie, que celui de ce Bertrandon de La Broquière, qui traversa toute la par-

tie occidentale d'Asie, toute l'Europe orientale, et qui revint, dans le cours de l'année 1433, se présenter au duc de Bourgogne, sous le costume sarrasin, avec le cheval qui seul avait fourni cette traite prodigieuse. Et nous arrivons au plus poétique et au plus grand des voyageurs, à celui qui *mit autant d'ardeur à gagner le Nouveau Monde, qu'il en eût mis à gagner le paradis* : c'est une âme trempée comme celle du Dante ; il lit dans les livres saints la réussite de son entreprise, garde pendant dix-huit ans son véritable secret et son ardeur ; et, savez-vous ? au bout de ce temps il croit avoir trouvé le paradis terrestre : il voit le grand fleuve qui arrose ce lieu de délices, des voix célestes lui parlent dans la nue et lui disent, au milieu des vents : « *Ô insensé, tardif à croire en ton Dieu, le Dieu de tous, et à le servir ! Qu'a-t-il fait de plus pour Moïse et pour David son serviteur ?... Il fit merveilleusement raisonner ton nom sur la terre... Les Indes, cette partie si riche du monde, il te les donna... Les barrières de l'Océan, qui étaient fermées de chaînes si fortes, il t'en a donné les clefs... Qui t'a tant et si souvent affligé, est-ce Dieu ou le monde ?...* » Ce poète-là, c'est Christophe Colomb ; il porte des chaînes de fer et un manteau d'amiral : une reine le protège ; il meurt quand elle meurt et que sa pensée n'est plus comprise. Voilà pour la poésie ; mais, sous le rapport de la science et de la philosophie, jetons un coup d'œil sur Colomb, et nous verrons que sa science a été tout aussi mal appréciée que sa forte imagination.

Sa science était celle de son temps, mélange bizarre des idées de l'antiquité unies à celles de la Bible et des Pères ; la conviction religieuse la rendit active et puissante ; la découverte fut faite le jour où, dans un mouvement d'enthousiasme, le Génois pensa qu'il fallait naviguer à l'ouest : ce fut le *fiat lux* qui fit jaillir un monde de la pensée d'un homme. Quelle fut ensuite sa volonté ? Il prétendit aller planter l'étendard de Castille sur le Saint-Sépulcre, en passant par le Cathay, qui était probablement la Chine. Avec cette étrange donnée géographique il fût mort de faim, si Guanahani ne se fût pas présenté sur sa route. Arrivé à Haïti, il y cherche continuellement Cipangu, cette ville merveilleuse, au palais d'or, citée par Marco Polo et ses prédécesseurs. Il est donc évident qu'à l'exception d'une idée fertilisée par la volonté d'une femme, les admirables découvertes de Colomb ne sont que le résultat d'un rêve poétique et religieux, consolidé par la mensongère érudition de l'époque. D'ailleurs, j'invoquerai le témoignage d'un homme qu'on ne cite presque jamais, mais qui ne parlait cependant que par expérience : André Thevet, qui avait voyagé avec des compagnons de Colomb, dit qu'il était expert aux choses de philosophie, mais peu à celles de marine.

Puisque nous en sommes sur le compte de cet homme extraordinaire, si mal envisagé par les siècles sur lesquels il a exercé une si grande influence, rectifions un lieu commun historique. Lui et

Amerigo Vespucci ne furent pas ennemis ; nous le voyons par ses lettres, Colomb se plaisait à rendre justice au marin habile, dont les services étaient inconnus. Mais une erreur plus préjudiciable au grand homme qu'une haine prétendue, se propagea parmi les historiens. À Colomb la grande découverte, à son rival le droit acquis, pour ainsi dire, d'imposer son nom au continent qu'il avait découvert. Qu'on lise les savantes recherches du vicomte de Santarem, et tous les doutes disparaîtront sur cette question si souvent débattue. Les temps et les circonstances font de ces sortes d'injustices, qu'il ne faut pas toujours attribuer à celui qui en tire le plus d'avantages, et qu'il est bon de réparer.

Comment appellerez-vous ce voyageur conquérant qui monta à la portière du coche de Charles-Quint, à qui on demanda son nom, et qui répondit : « *Roi, je suis un homme qui vous ai donné plus de provinces que vos pères ne vous ont laissé de villes ?* » Lisez les lettres de Fernand Cortez, lisez aussi son testament, pour vous convaincre comment une phrase peut peindre, sous le point de vue philosophique, un homme et un siècle.

« *Quant aux esclaves indigènes pris ou achetés, on se demande depuis longtemps si l'on peut, sans remords, les garder en sa possession : cette question étant résolue, je recommande à D. Martin, mon fils, et à ses successeurs, de n'épargner rien pour parvenir, sur ce point, à la connaissance exacte de la vérité, et cela pour le bien de ma conscience et de la leur.* »

Vous n'oublierez pas non plus, j'en suis sûr, cette autre phrase d'un voyageur qui rendit les plus touchantes vertus contemporaines des plus grands crimes. Las Casas s'écrie : « *J'ai vu quelquefois douze de leurs chefs étendus sur des grils en l'honneur des douze apôtres.* »

Vasco de Gama apparut comme un poète quand un grand poète eut senti l'énergie de son âme, quand le Camoens eut parlé.

Nous avons nommé un de ces hommes qui forment une famille à part dans la littérature, qui unissent si intimement leurs inspirations de poètes aux contemplations du voyageur, qu'on ne sait quel rang leur assigner. C'est au XVI<sup>e</sup> siècle surtout qu'apparaissent ces chantres errants qui cherchent toujours de nouveaux rivages pour célébrer de nouvelles conquêtes. Camoens, Corte-Real, Ercilla, sont les premiers parmi eux : quel que soit leur génie comme poètes, leur regard s'abaisse toujours devant les splendeurs d'une nature nouvelle. Est-ce regret de la patrie ? est-ce impuissance d'échapper aux descriptions formulées des anciens ? Ils n'entendent que le rossignol sous les sombres voûtes des forêts de l'Inde ; la nature se pare pour eux, sur tous les rivages, de roses baignées des pleurs de l'aurore, de lis majestueux, de violettes timides, éternels sujets de comparai-

sons Virgiliennes. Il semble que l'ardente région des palmes avec son ciel de feu, sa verdure qui reflète les rayons du soleil sans en être desséchée, ses grands fleuves, ses oiseaux éclatants ; il semble que toutes ces merveilles n'aient pas encore le pouvoir d'exciter leur enthousiasme ; ils ne voient que les passions et les événements. Plus tard Bernardin de Saint-Pierre et Chateaubriand compléteront celle poésie des régions étrangères, qu'on ne peut trouver avant eux que chez quelques hommes assez naïfs ou assez ignorants pour ne dire que ce qu'ils ont vu.

Le monde est agrandi d'un monde, les voyages se succèdent, et ces voyages sont toujours sanglants. Alors la poésie est plutôt dans les actions des aventuriers que dans leurs récits, trop souvent l'expression sèche et concise d'un fait qui va changer la face de l'univers. Alonzo de Ojeda, Orellana, Magellan ne sont pas poètes ; mais les poètes pourront en faire leur héros.

Rien de plus aride, du reste, que le premier voyage autour du monde qui s'accomplit vers cette époque. Il semble que Pigafetta ait été sans yeux et sans âme.

En lisant les relations de la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, un fait à la fois poétique et philosophique frappe la pensée : c'est la tendance générale qu'ont les voyageurs à retrouver dans le monde qu'on vient de découvrir les croyances mythologiques de la Grèce, ou les idées religieuses des Hébreux.

Une grande question se présente : ont-ils été trompés par les souvenirs, ou bien par la tradition plus vivante, il y a trois siècles, qu'elle ne peut l'être maintenant ? Ce que le XVIII<sup>e</sup> siècle, dans son scepticisme et dans son ignorance des faits, niait obstinément ou dédaignait, prend un degré de probabilité qui ne peut manquer d'aller en s'accroissant ; l'influence morale de l'Asie sur le Nouveau Monde est maintenant à peu près démontrée. Ces législateurs blancs qu'on nous fait voir avec une barbe, Manco Capac, Bochica et Quetzal Coati, que la tradition américaine nous représente comme appartenant à une autre race, dont la vie errante est si mystérieuse, et dont les premiers voyageurs firent saint Thomas ; ce votan des Chiapanais, si analogue par le nom à une divinité carthaginoise, cette croix trouvée parmi quelques nations indiennes, et contemplée plus tard sur d'immenses monuments ; ces livres inconnus, dont les sauvages de l'Ucayale ignoraient le sens, mais qu'ils conservaient précieusement ; ces mots épars, si complètement semblables à ceux de la Grèce, de la Phénicie ou de l'Inde, tout cela devait bien suffire pour tromper l'érudition incomplète du XVI<sup>e</sup> siècle, puisque le XIX<sup>e</sup> marche encore à tâtons dans ses conjectures. Cependant il est bien certain que les souvenirs scolastiques eurent une grande influence sur les récits des voyageurs, puisqu'on vit bientôt les Indiens aspirer sur toute chose à mériter le surnom à *Indios mui latinos* : Indiens bien latini-

sés. Du reste, cette tendance générale de ne marcher qu'avec les idées de Rome et de la Grèce appartient à une époque, comme le dédain pour les idées religieuses appartient à une autre (le XVIII<sup>e</sup> siècle). Examinons quelques uns de ces hommes dont la pensée est assez religieuse pour en colorer toutes les traditions.

Il y en a un que l'on connaît maintenant bien peu, mais qui a répandu tant de poésie ardente et chevaleresque dans ses écrits, qu'on l'a toujours cru la dupe de son imagination. Sans cesse influencé par le souvenir de la magnificence orientale, exalté par des souvenirs de gloire et de douleur, poète par le style et par la pensée, Mendez Pinto a été regardé par les esprits froids comme un imposteur, par d'autres comme un homme perpétuellement dupe de ses rêves. Ce voyageur à la vie aventureuse doit être lu avec circonspection, mais surtout avec une certaine disposition d'âme analogue à la sienne. Suivez-le dans ses dix-sept captivités, sur les rivages de ces îles orientales, qu'il appelle, avec les Chinois, les paupières du monde ; voyez le dans ses courses au milieu des Malais, chez ce peuple qui ne rêve qu'ardent amour, danse gracieuse, vengeance implacable, et qui, en s'abandonnant à toutes les passions, devient une des nations les plus poétiques de la terre.

Voyez Mendez Pinto s'emparant de deux jeunes amants qui voguent sur une mer tranquille, parés de fleurs, enivrés de parfums ; écoutez leurs expressions d'amour : de telles expressions ne s'inventent point. Dans cette magique peinture d'une vie réelle, il y a plus de charme peut-être que dans le passage le plus gracieux d'un conte de l'Orient. Mendez Pinto, complètement oublié du XIX<sup>e</sup> siècle, a été traduit dans toutes les langues ; mais jamais on n'a pu faire passer dans aucune langue cette poésie qui vient des impressions les plus intimes de l'âme, et qui lui assigne dans la littérature portugaise un rang entre les grands écrivains et les naïfs chroniqueurs.

À cette époque, la partie philosophique des voyages prend un autre caractère. parce que la science a fait des progrès, et qu'elle sent que ses véritables auxiliaires sont les explorateurs. Les faits sont rangés avec plus de méthode dans les relations ; on observe bien davantage la nature extérieure. Sous ce rapport, quelques savants du XVI<sup>e</sup> siècle font faire un progrès éminent.

Belon, si recherché des naturalistes, et déjà si habile dans ses descriptions de l'Afrique et de l'Asie ; Gessner, que l'on peut appeler le Buffon du XVI<sup>e</sup> siècle, et qui, s'il ne voyageait pas, mettait à profit avec une ardeur infatigable les récits des voyageurs ; ces hommes laborieux et hardis, précédés par Pierre Martyr, Ortelio le cosmographe, Munster, de Belleforest, avaient donné une impulsion toute nouvelle aux voyageurs de leur temps, impulsion qui fut encore augmentée par la connaissance plus générale des ouvrages d'Aristote fort répandue à cette époque en Espagne, le seul pays

où l'on ait une traduction complète de cet auteur. Les voyages de Benzoni, de Zarate, et surtout ceux de Dacosta, se sentirent de ce mouvement scientifique ; mais leurs auteurs furent presque étrangers aux grandes idées de philosophie qui devaient bientôt se développer.

En ce temps, les voyageurs poètes appartiennent à la France. Suivez le bon Léry aux terres américaines, écoutez-le au sein des antiques forêts du Brésil, émerveillé du spectacle sublime que présentent ces grandes voûtes de verdure festonnées de lianes comme un temple est orné de fleurs ; enivré des parfums sauvages que le soleil aspire comme un encens divin, en présence de ces Indiens naïfs qui devinent son enthousiasme sans le comprendre, il s'écrie, plein d'effusion et de tendresse : « *Sus, sus, mon âme, il te faut dire joie.* » En d'autres instants, son âme de poète est unie à un esprit de savant : il sait regarder d'un œil curieux une fleur, un papillon ; il sait tout ce qu'ont dit les gros livres du temps. Mais la science du XVI<sup>e</sup> siècle a disparu ; et il semble que le pète se soit rajeuni avec les âges : c'est sans doute parce qu'il a compris avec un ardent enthousiasme cette nature des tropiques qui ne vieillit jamais.

Le rival de Léry, André Thevet, comprend admirablement la poésie des traditions religieuses, ce qui est si rare au XVI<sup>e</sup> siècle. Son esprit est élevé, mais son cœur est sans ardeur, et la science lui manque complètement. Ces deux hommes ne pouvaient se comprendre ; ils se sont détestés. Cependant, voyez comme le moine a bien senti tout ce qu'il y avait de noble dans les poésies primitives d'un peuple enfant ; il devine presque une des grandes questions de notre siècle quand il dit : « *Si ces bonnes gens n'étaient sans lettres, j'eusse cuidé qu'ils auraient emprunté toutes ces bayes à Homère.* »

En ce temps, un des héros de Scott, sir Walter Raleigh, débarque à l'embouchure de l'Orénoque. Ce n'est pas le spectacle imposant du grand fleuve qui frappe cet Anglais dévoré d'ambition ; il faut d'autres splendeurs à sa reine hautaine : il devient poète par avarice ; son ardente imagination invente l'El Dorado, ou plutôt fait un monde merveilleux d'une tradition sauvage : il peuple le Nouveau-Monde de syrènes trompeuses, d'hommes acéphales, comme Hayton et Oderic en avaient peuplé l'Asie. Son ouvrage est un conte oriental, où des rois couverts d'or commandent dans des cités d'argent. Chez lui, aucun prestige ne vient au cœur. Je crois presque qu'il trompe sans être trompé, chose rare au XVI<sup>e</sup> siècle. Le titre de son livre n'est qu'un mensonge impudent, qui n'excite plus qu'un sourire au XIX<sup>e</sup> siècle, mais qui au XVI<sup>e</sup> faisait fermenter la soif du carnage et de l'or dans tous les cœurs.

Qu'on se représente un moment l'effet que devait produire sur certains esprits frappés des découvertes de Cortez et de Pizarre, un petit livre, une espèce de pamphlet, propre par son apparence à devenir populaire, où on lisait : *Découverte du grand, riche et magnifique empire de la Guyane, avec une relation de la Grande cité d'Or de Manoa*, par le chevalier Raleigh. Bien des têtes en furent tournées, puisque l'histoire parle d'une seconde expédition. On peut dire, pour excuser Raleigh, que le XIX<sup>e</sup> siècle découvre tous les jours, en souriant, l'origine de ses contes, et le P. Simon en offre la preuve suffisante, lui qui nous raconte si bien les aventures des Benalcaçar ; mais le jeu fut sanglant, et les hommes simples y sont encore trompés, puisqu'on cherchait naguère encore la grande ville aux toits d'or, qui, selon les Indiens, se mire dans le ciel et reparait dans la voie lactée. L'illustre François Drake, comme l'appellent les livres du temps, employait plutôt les actions que les paroles ; mais quand on le voit couvert de son armure de fer, au milieu des sauvages de la Virginie, qui exécutent devant lui leurs danses de guerre, parés de leurs plumes éclatantes, on rêve une de ces scènes merveilleuses que reproduit notre théâtre. Au milieu de l'éternelle jeunesse de la nature, Ponce de Léon, lui, ne cherche que la fontaine de Jouvence, et il découvre le beau pays des Florides, dont le nom rappelle l'éclatante parure d'un printemps sans fin.

Mais, à toutes ces âmes ardentes et ambitieuses, je préfère encore la bonhomie religieuse du simple Hans Staden, prisonnier durant neuf mois d'une nation puissante du Brésil ; toujours en présence d'une mort effroyable, il se contente de dire un psaume quand les sauvages lui ordonnent d'entonner son chant de mort. On sent avec quelle résignation il a remis sa vie à l'arbitre suprême ; et s'il répand quelques larmes, c'est qu'un dernier souvenir de la patrie se mêle à sa prière. Aussi éprouve-t-on une joie à la fois vive et profonde quand un incident puéril le sauve d'un effroyable festin. C'est, du reste, une chose merveilleuse, comme les titres des diverses relations du XVI<sup>e</sup> siècle sont la naïve expression du caractère des voyages. Il y a une simplicité amusante dans celui du vieil auteur allemand, et c'est avec un sourire mêlé d'une sorte d'effroi pour les souffrances du pauvre voyageur, qu'on lit en tête de sa relation : *Véritable Histoire et description d'un pays habité par des hommes sauvages nus, et anthropophages, situé dans le Nouveau-Monde, nommé Amérique. Hans Staden de Homberg en Hesse l'a connu par sa propre expérience, et le fait connaître actuellement.*

Dirons-nous un mot de Vincent-le-Blanc, d'Alphonse-le-Xaintongeais ? C'est surtout en Orient que les emporte leur goût pour les aventures, et ils prolongent, dans le XVI<sup>e</sup> siècle, l'âge où les voyageurs trouvaient le monde des fées aussitôt qu'ils avaient dépassé le sol de la France.



Après tous ces auteurs de relations peu répandues maintenant, et cependant si dignes d'attention, on voit paraître Claude d'Abbeville, qui va convertir les Tupinambas dans l'île de Maranham ; il est encore du XVI<sup>e</sup> siècle, et touche au XVII<sup>e</sup> : il peut commencer cette série de missionnaires voyageurs, qu'on va voir s'élanter à la conquête des âmes, comme d'autres allaient à la conquête des richesses. L'enthousiasme religieux qui anime ces bons pères leur révèle un nouveau genre de poésie ; ils associent continuellement leur idée de Dieu aux merveilles qu'ils contemplent ; étonnés quelquefois de la grandeur d'âme des sauvages, ils voient encore dans leur éloquence comme une révélation divine ; ils racontent les discours qu'ils ont entendus, sans trop les altérer ; Tite-Live, comme c'était l'usage, ne passe plus tout entier dans les péroraisons de leurs guerriers, et au sein des forêts vierges s'élève une poésie religieuse qui a quelque chose de la virginité de la nature.

Ces moines français, qui vont recueillir des paroles naïves ou des émotions nouvelles en échange de leurs grandes pensées, sont plus nombreux que ceux des autres nations ; et, tandis que les Espagnols font encore des conquêtes sanglantes, ils font des conquêtes de pure intelligence, qui se rencontreront, après deux siècles, dans les créations de ces poètes voyageurs dont les chants ont été une hymne sublime inspirée par les scènes imposantes d'une nature étrangère.

Il faut donc aujourd'hui le dire, si ces moines, simples dans leurs récits, mais tout naturellement grands écrivains, eussent été lus davantage en leur temps, la poésie descriptive, au XVII<sup>e</sup> siècle, en eût été modifiée, mais ces poètes méconnus disaient alors un chant solitaire échappé des forêts, répété dans le cloître, perdu pour le monde et que l'on n'a compris qu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

La période qui vient de finir a légué au XVII<sup>e</sup> siècle quatre répertoires des immenses découvertes qui ont été accomplies. Ramusio, Hackluyt, Jean de Bry, Levius Ursinus, le docte libraire de Nuremberg, représentent les grandes nations voyageuses ; et plus tard Melchisedech, Thévenot ; Jean Ray, Purchas, Gottfried suivront leur exemple ; si bien que, désormais, la science du cosmographe n'aura plus de mystère, et le moindre pèlerinage en Asie ou dans le Nouveau Monde sera curieusement recueilli. Ne l'oublions pas cependant, ces immenses collections sont destinées bien plutôt au développement de la science qu'à l'art proprement dit. Mais tandis que des hommes sérieux et habiles enregistrent soigneusement les découvertes, des Queirós, des Lemaire, des Schouten, des Pierre Nuits, des Tasman, des Van Diemen ; tandis que les géographes peuvent noter là chaque jour une nouvelle conquête pour la science, des explorateurs qui échangent sans cesse les fatigues du désert contre les rigueurs du cloître, de simples moines, en apparence étrangers au siècle, comprennent mieux que les grands écrivains eux-mêmes le style qui convient aux voyages : c'est qu'ils ont l'ins-

piration naïve et qu'ils s'y abandonnent ; leurs livres sont restés des chefs-d'œuvre. À la tête de ces écrivains, presque tous ignorés parmi nous, toujours inconnus aux étrangers, il faut placer le père Dutertre ; c'est le Bernardin de Saint-Pierre du grand siècle, et plus d'une fois Chateaubriand lui ravit une expression heureuse. Avec autant de naïveté que ceux qui l'ont précédé, il a toutes les grâces de l'esprit ; il admire de pur amour, comme il le dit lui-même, et toujours on le voit sourire dans cette île qu'il appelle son paradis verdoyant. De La Borde, Pelleprat, Raymond Breton, Monteil, s'en vont comme lui prêcher les Caraïbes ; mais, moins observateurs des merveilles de la nature, ils sont là pour faire l'épithète d'un peuple qui s'éteint malgré leurs efforts. De ces îles à moitié dépeuplées, regardez au sud et au nord : partout vous verrez des missionnaires qui proclament dans le désert le nom du Christ, et qui ne demandent, pour toute récompense, qu'un souvenir de la patrie : ici c'est Biet qui s'en va, parant du doux nom de France équinoxiale les belles forêts de la Guyane. Au nord, et après que Champlain aura fondé Québec, Brébeuf, Mercier, Lallemant, Le Jeune. Tous ces hommes à la voix éloquente, à l'esprit hardi, au zèle infatigable, tous ces historiens de la Nouvelle France, comme ils aiment à appeler leurs déserts, donneront du moins un grand souvenir des peuples qu'ils ont vu exterminer. – Si vous voulez avoir une idée de ces soldats terribles qui ensanglantent le Venezuela, et qui renouvellent dans les plaines de l'Orénoque les travaux de l'antiquité ; si vous voulez savoir ce qu'ils cherchent et le vrai nom de l'El Dorado, ouvrez encore le livre d'un simple religieux espagnol. L'ambitieux Gonçalo Pizarre, Orsua le Magnifique, Aguirre le Parricide, Philippe de Utre l'Aventureux, tous ces conquistadores défigurés en France, tous ces hommes de fer, dignes compagnons des Cortez et des Pizarre, n'apparaissent avec leur vrai caractère que dans un historien voyageur du XVIIe siècle, dans le sincère padre Simon. Après ce moine ignoré, vous citerai-je le descendant des rois du Pérou, Garcilasso l'Inca ? Vous nommerai-je Zarate ? et Herrera, qui tire toute sa science des voyages ? Recueillerez-vous avec Ovalle les annales sanglantes du Chili ? Si vous avancez de quelques années, les écrivains les plus opposés de croyance et d'esprit, Vasconcellos, Baerl et Pison, vous dévoileront les mystères des grandes forêts Brésiliennes. Ici, nous le sentons, la tâche devient plus difficile, et les noms illustrés se multiplient ; mais tandis que de simples moines ou des savants laborieux s'en vont ainsi faire leurs moissons dans les forêts américaines, qu'une tradition recueillie, qu'une plante utile donnée à l'Europe, les récompense, l'Ancien Monde fouille ses annales ; les voyageurs ont cessé d'être uniquement de pieux pèlerins, ce sont des curieux infatigables. Comme la religion jadis, la science maintenant a ses martyrs ; et si le docte Baudelot trace des préceptes aux voyageurs, ce sera surtout pour leur prouver ce qu'attend de leurs recherches la science aride des antiquités. Aussi verrez-vous se multiplier durant cette période, les

opinions hasardées, les digressions incertaines, les vagues suppositions. Maintenant, c'est le zèle bien plus que la science qui recommande ces écrivains : Leunclavius, Vansleb, le comte Marsigli, joignent cependant alors une certaine critique à une curiosité étendue ; Jacob Spon et George Wheeler font faire un pas à la science de l'antiquaire, et ils sont heureux quand la découverte d'un manuscrit ignoré, la trouvaille de quelque médaille inconnue paie d'un léger souvenir de grands travaux mis en oubli. Corneille Lebrun, dont il faut bien oublier la lourdeur, Pietro della Valle, qui se surnomme lui-même le voyageur fantastique, et dont l'emphase fait quelquefois sourire, appartiennent à cette classe de chercheurs infatigables qu'un rêve de gloire a souvent trompés.

Quelquefois sans doute vous vous êtes demandé pourquoi Tavernier entreprend ses six voyages dans l'Orient ; quelle est la raison qui fait mourir Thévenot dans un méchant village de la Perse ; Bernier, qui pourrait vivre heureux et considéré en France, vous étonne par son séjour de douze années dans l'Inde ; vous êtes surpris que l'infatigable Chardin ne mette pas plus tôt un terme à ces admirables observations que la science moderne ne cesse point encore d'invoquer : c'est qu'en ce temps le labeur de l'homme de cabinet commence à servir merveilleusement la persévérance du voyageur ; c'est que Louis XIV ne se lasse pas lui-même d'encourager de lointaines excursions, et que le récit des magnificences de l'Orient convient surtout à celui qui vient d'achever les pompeuses merveilles de Versailles. Si vous avez quelquefois ouvert le premier voyage du père Tachard à Siam, vous avez remarqué, en souriant peut-être, des ambassadeurs orientaux prosternés aux pieds du grand roi ; lisez Choisy, Forbin, Laloubère, Chaumont, le père Leblanc, tous écrivains d'un style si ingénieux, si varié, et vous connaîtrez les motifs futiles, les sanglantes tragédies, les pompeuses représentations, qui donnent un caractère à part dans l'histoire des voyages à ces étranges relations.

À l'exception des histoires imparfaites du P. Goez, rien n'aura été dit encore à l'Europe de l'état moderne de la Chine. Mais à la fin de ce XVII<sup>e</sup> siècle qui aura vu s'accomplir tant de découvertes pour la science, Mathieu Ricci, Roger, Nicolas Trigault, supporteront les immenses travaux de l'apostolat ; et c'est après avoir pénétré jusqu'au centre de l'empire qu'ils nous révéleront enfin une partie de ces merveilles décrites plus tard avec une intelligence persévérante par Semedo, par Schaal et par Martini. Ne demandez pas de la philosophie à de tels voyageurs, n'exigez pas d'eux l'exactitude complète des faits ; il est bien permis sans doute à celui qui a été enfermé dans une cage

de fer<sup>6</sup>, et au prêtre qui a vu un empereur courber sa tête devant lui, de déplorer les souffrances de l'apostolat, ou d'en exagérer la puissance.

Vous avez lu Kœmpfer et ce qu'il a dit de Nangazaki ; mais suivez encore le P. de Rhodes en sa mission, écoutez-le parler de sa chasse aux pauvres enfants d'idolâtres, admirez en lui l'indulgence suprême du prêtre et le zèle infatigable du missionnaire. Chez lui néanmoins tout n'est point consacré au récit des saints travaux ; et s'il vous peint de son style animé les côtes qui bordent le cap Comorin, s'il vous retrace l'industrie aventureuse des habitants sans cesse occupés à la recherche des perles, ce sera avec une grâce indicible qu'il vous racontera « *comment ces belles larmes du ciel* » se trouvent en l'Océan. Mais je m'arrête ; les volumineuses collections des missionnaires, les *Lettres édifiantes* elles-mêmes, une foule de manuscrits ignorés, nous prouveraient que c'est à la persévérance religieuse des vieux moines que sont dus nos plus beaux voyages.

Vers le commencement du XVIII<sup>e</sup> siècle, une étrange révolution se fait dans les voyageurs : un esprit prétentieux et moqueur s'empare d'eux ; ils raillent sans pitié tout ce qui n'a point ce vernis de civilisation uniforme dont on est si fier en Europe. À quelques exceptions près, leurs peintures, qui manquent d'enthousiasme et de grandeur, sont dépouillées de naïveté. Une discussion sceptique remplace cette foi ignorante, mais qui n'est jamais sans grâce, des écrivains du siècle passé. La science du voyageur cependant n'est pas encore découverte ; la philosophie qui doit la guider se fait à peine pressentir. Ouvrez Labat, il est spirituel, amusant, railleur ; une heureuse disposition à s'enquérir de toutes choses se montre en lui, c'est l'homme des détails ; mais il a encore tous les préjugés scientifiques des vieux missionnaires sans cet ardent enthousiasme qui chez eux les fait oublier. J'aime mieux pour ma part la sérieuse investigation de quelques marins ; et cet homme, qui de simple chirurgien de navire s'est élevé au rang d'explorateur, Dampier est peut-être moins admirable par ses immenses découvertes que par l'esprit solide qu'il montre lorsqu'il s'agit de constater quelque grande observation.

Que vous dirai-je des autres voyageurs de cette période ? Répéterai-je avec un critique du XVIII<sup>e</sup> siècle, « *que Paul Lucas a ses partisans et ses adversaires, mais qu'on l'accuse surtout d'outrer le merveilleux ; que les relations de Monconys sont plutôt des mémoires propres à être utilisés que de bonnes relations ; qu'on ne se fie plus à Jean Struys, et que les dernières découvertes font*

---

6 Le P. Semedo fut dans ce cas au commencement de sa carrière. Quant au P. Adam Schaal, après avoir converti Yung-Li qui fut défait par les Tartares, et après avoir baptisé l'impératrice elle-même, il se vit condamné à être coupé vif par morceaux ; on ne l'exécuta pas, et il mourut en 1666, après un apostolat de quarante-quatre ans. Le P. Martin Martini fit de laborieuses recherches ; malgré une multitude de remarques précieuses, il est peut être cause de la plupart des exagérations qui ont été débitées sur la Chine dans plusieurs ouvrages modernes.

*voir qu'il ne connaissait ni la mer Caspienne ni les environs de cette mer ; que les Mémoires du père Lecomte se faisaient lire avec plaisir lorsque l'empire de la Chine nous était peu connu, mais que sa longue digression sur Confucius n'a jamais enlevé tous les suffrages ? »* Ajouterai-je enfin, d'après la même source, « *que Gemeli Carreri ne donne d'autorité à sa relation qu'en citant ses témoins ; que Woode-Rogers est trop rempli de termes de marine pour être agréable, et qu'enfin le P. Feuillée dégoûterait le commun des lecteurs par la dureté de son style ?* » Ce n'est pas sans dessein que j'ai cité ici un auteur qui a pu recueillir pour ainsi dire les impressions des contemporains. On le voit, ces hommes qui grossissent nos bibliothèques, mais qui sont à moitié oubliés aujourd'hui, ont été appréciés par leur siècle. Aussi, pour ma part, j'aime bien mieux rappeler un grand nom que la France réclame et que la science a consacré. Ce n'est point parce qu'il rapporte de ces voyages en Orient d'innombrables plantes inconnues ; ce n'est point encore parce qu'il est le premier à nous dévoiler les magnificences d'Antiparos, que je citerai Tournefort ; c'est que l'on voit commencer en lui cette famille d'habiles écrivains qui se rendront interprètes de la science, et qui, par leurs admirables formules, en feront comprendre la grandeur. Mais, si ce mouvement sérieux se fait sentir chez quelques voyageurs, trop rares il est vrai, des doctrines irréflechies sur la nature de l'homme et sur les commencements de la société s'introduisent dans la philosophie. Consacrées par le génie, et rejetées par l'expérience, elles rêvent le bonheur dans l'état sauvage et l'innocence dans les forêts ; de là les madrigaux ridicules de Bossu ; les descriptions un peu trop anacréontiques de Bougainville, qui les rachète par tant de qualités ; de là les coups de pinceau maniérés de Hodges, qui ne voyait que la Grèce primitive à Otalsiti, et dont quelques pages naturelles de Forster n'ont pu dissiper l'imposture. Le grand navigateur qui les conduit autour du monde, Cook, semble dédaigner ces peintures mensongères qui ajoutent un rêve à des rêves : son style est aride, mais sa pensée féconde ; c'est un conquérant ambitieux, voué à la science, et qui médite incessamment pour elle l'agrandissement de l'univers.

Si, comme on l'a dit avec raison, « *la période de 1593 à 1722 n'est en quelque sorte qu'une période de transition, cette période fait marcher néanmoins la science naguère incomplète et presque stérile en résultat, de l'état d'enfance où elle a languie si longtemps, et dont l'a fait à peine sortir la découverte de l'Amérique, à un développement vaste, rapide, qui s'approche sans cesse de la perfection. La période suivante, dominée évidemment par Cook, est vouée à des esprits supérieurs qui veulent, tout en complétant la description encore imparfaite de la terre, donner à toutes les parties qui forment son ensemble, cette régularité, cette précision, cette certitude, qui seules*

*peuvent constituer la science. De là ces voyages entrepris le long des côtes pour corriger et perfectionner les cartes marines, et dans l'intérieur des terres, principalement en Afrique, pour remplir les lacunes immenses que laissait la description des côtes ; de là le soin apporté à la confection des cartes géographiques, qui surpassent en exactitude tout ce qui a été vu autrefois ; de là aussi la statistique ou géographie politique, qui, faisant connaître la division et la circonscription de chaque Etan, de chaque province, les forces, les produits, les richesses, la population et ses rapports à l'étendue du sol, est d'un si grand secours pour expliquer le passé et faire entrevoir l'avenir. On mesure la terre par l'arc de son méridien avec une exactitude jusqu'alors inconnue. On voyage non seulement pour découvrir des lieux et des positions nouvelles, mais pour enrichir la minéralogie, la botanique et le règne animal d'espèces nouvelles. Les systèmes des montagnes, des versants et des pics ; les lignes de partage des eaux ; le parallélisme ou l'obliquité des mers ; les hauteurs, les inclinaisons et la succession des plateaux deviennent des parties fondamentales de la science. »* Ce peu de mots fait assez comprendre ce que l'on exigera désormais des voyages, et le principe de haute philosophie scientifique que le temps y a introduit. Anson, Ellis, Carteret, Wallis, Vancouver, Roggween, Frezier, Le Gentil de la Barbinais, Lozier, Bouvet, Fleurieu, Surville, La Pérouse, d'Entrecasteaux, Marchand, et tant d'autres, contribueront par leurs découvertes successives au mouvement que nous signalons. Ce qui vient d'être dit des voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, ne signifie pas qu'ils soient déshérités complètement de la grandeur sévère dans la pensée, de la grâce naïve dans le récit. D'Obsonville, Pallas, Adenson, Ulloa, Macartney, Barrow, Mebuhr, Levaillant même, injustement accusé de mensonge, tous ces hommes ont agrandi par des études sérieuses et quelquefois par des récits touchants la sphère de nos idées.

Demandez à Salvadore Gili, s'il ne fallait pas être poète pour rester dix-sept ans dans les forêts de l'Orénoque, recueillant toutes les traditions des sauvages, et s'émerveillant de leurs belles pensées. Il pleure sur des misères que la solitude cachera toujours, et son livre, si précieux un jour pour l'Amérique, reste oublié comme les peuples qu'il a décrits.

Contemplez Mungo Park se réfugiant durant la tempête dans une cabane des bords du Niger ; il y a là une idylle plus touchante que celle des poètes ; c'est un cri de pitié et de reconnaissance qui longtemps accusa nos lois. Stedman appelle courageusement les regards de l'Europe sur les misères de la traite. C'est un voyageur plein de passion, et auquel les tourments de l'esclave inspirent quelques mots dignes du Dante.

Pour vous reposer, lisez un instant les pages touchantes de celui que les sauvages ont nommé le *chasseur des fleurs*. Il abandonne librement sa barque au grand fleuve, et ne raconte que ce qu'il voit. Bartram est un poète contemplateur qui voile la science sous la grâce. Mackenzie, Hearne, Clark, Lewis, sont environnés de détails arides ; mais leur activité les grandit.

Malouet est mort accablé sous le poids du travail, ennuyé des détails sans nombre d'une minutieuse administration. Mais sa belle âme se réveille tout à-coup agitée par un rêve de bienfaisance. Cette âme de poète s'animant un jour au sein des forêts de la Guyane, traça un tableau de l'amour tel qu'il est parmi les sauvages que Bernardin n'eut point désavoué.

Voyez ce jeune homme qui parcourt les forêts américaines répétant des vers d'Homère et des passages de la Bible ; il ne connaît rien encore de son propre cœur, et il ignore la puissance qu'il doit exercer sur le monde, lui qui ne sait du monde que les douleurs. Si ses souvenirs l'attristent, les forêts le calment ; il dort sous le chêne vert, prie au lever de l'aurore, et chasse quand le soleil se lève ; puis tout à coup il s'arrête pour contempler le spectacle qui le révèle à lui-même. Bien des années après, quelques mots sur ce qu'il éprouvait aux diverses heures du jour dans la solitude, nous feront comprendre pourquoi le chanfre de René nous a si vivement émus.

Pendant que le poète rêve, la science s'agrandit : une ère nouvelle a déjà paru pour les voyageurs. L'esprit sérieux des actives recherches ne peut cependant étouffer chez quelques êtres privilégiés un autre genre d'enthousiasme. Le premier entre ces hommes qui mêlent la science à la poésie, est dévoré par son âme ardente ; Péron meurt avant le temps, et les témoins de ses efforts s'écrient avec douleur : *Il s'est desséché comme un arbre chargé des plus beaux fruits, qui succombe à l'excès de sa fécondité.*

En lisant La Condamine vous aviez rêvé peut-être quelque chose de la magnificence poétique des bords du grand fleuve ; mais astronome curieux plutôt que savant aux idées sérieuses, l'académicien voyageur vous avait paru mettre sans doute dans sa relation bien plus de la courageuse légèreté de son siècle que de l'ardeur du nôtre. Comme il se sent peu ému, il prend le parti de railler, même dans le désert ; il aime à faire sourire d'un mot barbare, comme un autre arrêterait la pensée sur une action touchante ; et toutefois le rival d'Ulloa, de Jorge Juan, vous avait paru sans doute agrandir le cercle des attributions imposées désormais à celui qui explorerait certaines régions, il offrait l'examen scientifique d'importants phénomènes, et l'appréciation intelligente de plusieurs questions d'avenir. Avec un tel esprit cependant, les scènes les plus imposantes de la nature seraient restées à jamais ignorées. Mais voici qu'au XIX<sup>e</sup> siècle apparaît celui qu'on a nommé par excellence

le *voyageur*, et ses premiers regards seront pour ces magnifiques solitudes. Son âme est susceptible de toutes les impressions, et, dans la vaste capacité de son intelligence, il a réuni la connaissance approfondie de toutes les branches du savoir. Il y a en lui deux hommes de génie pour ainsi dire : l'audacieux qui découvre, et le poète qui s'émeut. Avec le peintre d'Atala, lui seul a bien fait comprendre la sauvage abondance des forêts américaines, la splendeur des cieux sous l'équateur, la beauté de certains fleuves et la majesté des montagnes. Mais ce regard plein de fierté dont il mesure le sommet resplendissant du Chimborazo, et le vol immense du condor, il l'abaisse tout ému sur une fleur de mélastome, ou sur les ailes frémissantes de quelque insecte inconnu. Laissez à Humboldt les loisirs du repos : vous l'avez vu savant infatigable, poète aux inspirations nouvelles, il deviendra grand historien.

Après ce nom, la France en dit un autre, et c'est celui du célèbre Bonpland.

Avec de tels hommes, nous nous sommes arrêtés longtemps au Nouveau Monde, c'est qu'ils l'avaient bien senti eux-mêmes : là se trouvaient les richesses inconnues ; là était la moisson abondante. Une large tâche restait à accomplir cependant : l'Orient avec ses traditions inépuisables restait encore à dévoiler. Voilà Napoléon qui s'est fait voyageur ; son regard d'aigle se promène sur des ruines, et les mystères de la vieille Égypte se déroulent aux yeux des savants. L'Inde avait des secrets plus antiques peut-être ; William Jones, Ward, Colebrooke, les devinent ; ils s'en vont visiter cette terre de traditions ; ils soulèvent tous les voiles, ils interrogent tous les souvenirs, ils examinent tous les mythes ; une poésie nouvelle les ravit, comme une philosophie inconnue les étonne. Plus tard, quand l'investigation laborieuse des Bopp, des Schlegel, des Chezy, aura secondé leurs efforts, la civilisation féconde des Indous apparaîtra dans sa grandeur.

À Anquetil-Duperron, le voyageur philosophe, reste la gloire de les avoir précédés.

J'ai dit en quelques mots, trop rapides sans doute, les dernières conquêtes des voyageurs, mais je n'ai pu dire tous les noms ; répétons-le cependant : un siècle qui a produit des navigateurs tels que les Freycinet, les Kotzebue, les Parry, les Krusenstern, les Duperrey, les Dumont d'Urville, les Laplace, les baron de Bougainville, les King, les Ross, les Weddell ; un siècle qui a fourni des savants comme les Spix et Martius, les Neuwied, les Saint-Hilaire, les Langsdorff, les Lesson, les Quoy et Gaymard, les d'Orbigny, les Rüppell ; une époque féconde où l'on peut citer des explorateurs hardis ou des écrivains philosophes, comme Raffles, Crawfurt, Marsden, Champollion, Pacho, Caillé, Denham, Clapperton, Oudney, Lander, Laing, Oxley, Mollien, Milbert, Burkhard, Todd, Caillaud, Bowdish, Franklin, Jacquemont ; ce temps, n'en doutons pas, sera considéré comme for-



mant une ère nouvelle dans l'histoire des voyages ; c'est au siècle qui va venir qu'il appartient de la caractériser.

Avant de conclure cette appréciation si incomplète, une dernière observation se présente : l'industrie moderne et la persévérance ont changé la position morale du voyageur, avec quelques efforts, tout mensonge doit être signalé et l'erreur peut être combattue ; la distance n'est plus un obstacle, le temps ne refuse plus la preuve ; d'un autre côté, le cercle s'est agrandi ; l'art (car il y a un art suprême pour les voyages) s'est vu imposer de nouvelles conditions ; l'intelligence contemporaine ne demande pas seulement quelques descriptions plus ou moins heureuses, quelques faits naïvement recueillis, elle veut être initiée à tous les phénomènes de la nature, aux secrets intimes de tous les peuples, si l'on peut se servir de cette expression, et surtout à leur développement ; on vit mutuellement de l'espoir du progrès, et c'est en commun pour ainsi dire que la science est mise aujourd'hui ; que sera ce donc dans quelques siècles ? Alors sans doute il ne sera plus permis de proclamer l'axiome de Vico : « *La curiosité, fille de l'ignorance, est mère de la science.* » Devenu vraiment savant, mais avide plus que jamais d'explorations nouvelles, le voyageur complétera l'enseignement que la haute philosophie attend de l'historien.

## **Vieux Voyageurs Français**

**Yves d'Évreux**

(in *Revue de Paris* – août 1835)

Je ne sais trop quel est le Vieux voyageur (c'est Raleigh, je crois) qui, voulant donner une idée des populations de l'Orénoque et de l'Amazone, couvre le sommet des arbres d'une foule de cabanes faites de branches entrelacées, qu'il appelle une ville sauvage. Nous n'en sommes plus à ce temps de naïveté merveilleuse : les waraons eux-mêmes, qui ont donné lieu à ses peintures fantastiques, ont peut-être cessé de courber les branches de manglier sur lesquelles ils bâtissaient leurs habitations aériennes. Les rives de l'Orénoque, du Pará, et peut-être du Meari, où ils campaient dans les terres noyées se couvre de villages naissants. Dans quelques siècles, des villes magnifiques s'élèveront sur deux faces de chaussée, au lieu où Raleigh et Keymis rêvaient l'Eldorado ; le monde des enchantements aura recommencé pour cette partie de l'Amérique où tant de songes se sont évaporés. À partir de la Guyane jusqu'à cent lieues par-delà le grand fleuve, ces forêts magnifiques, mais inutiles, qui n'attendent que l'industrie pour faire place à une population florissante, auront tombé, l'homme aura soumis la terre, et il cherchera les traditions. Alors on se rappellera que San-Luis, la grande ville du Maranhon, la cité brésilienne qui marche après Rio de Janeiro, Bahia et Fernambouc, aura été fondé par les Français ; on cherchera sa première origine, on étudiera les races primitives qui ont dû peupler l'île délicieuse où elle fut bâtie. Claude d'Abbeville, Léry, Hans Staden, Thevet le cosmographe, Roulox Baro, Barlæus et Pison deviendront les Strabon, ou, si on l'aime mieux, les Grégoire de Tours de ces contrées, appelées sans aucun doute à dominer une grande partie du Nouveau Monde.

Oui, on ne doit pas craindre de l'affirmer, nous pouvons réclamer d'avance cette gloire avec les Allemands et les Hollandais et ce sera surtout dans les vieilles chroniques des voyageurs français

que l'histoire primitive de ces pays devrait étudier ; c'est qu'au XVI<sup>e</sup> et au XVII<sup>e</sup> siècle il y a chez nous un instinct précieux qui nous convie à recueillir toutes les grandes traditions prêtes à s'éteindre ; c'est que nous parcourons le monde pour *choses de religion*, et non pour accroissement de trafic ; c'est que nous sommes missionnaires et non chercheurs d'or, et que nous avons une touchante prévision des besoins de l'avenir.

Parmi ces voyageurs, si dignes d'être enfin appréciés, la fortune s'est montrée bien diverse. À égalité de mérite, il y en a qui sont devenus célèbres, d'autres sont demeurés à peu près inconnus ; j'ajouterai même qu'il y en a un dont on a complètement oublié le nom pendant plus de deux siècles, qu'on ne voit indiqué dans aucune relation, et qu'on ne trouve pas même dans nos bibliothèques. Celui-là cependant est un admirable écrivain et un ingénieux observateur ; c'est le père Yves d'Évreux, dont le nom se trouve en tête de cet article et que nous allons examiner.

Quelquefois, en voyant la brièveté si incomplète des documents que nous ont transmis dans leur latin barbare Grégoire de Tours et Frédégaire, source à peu près unique où les plus habiles sont cependant contraints de puiser, je me suis représenté la joie qu'éprouverait un antiquaire en trouvant dans quelques manuscrits byzantins, l'appréciation élevée, le récit énergique des grands événements qui ont agité chez nous le sixième et le septième siècle, et la peinture de ces rois à demi barbares, dont chaque passion enfantait quelque tragédie sanglante. J'aime à suivre en idées la curiosité inquiète de l'historien interrogeant avec anxiété les dates, les noms, les récits complétés ; les réflexions de l'écrivain intelligent, qui juge avec la supériorité acquise de celui qui a vu d'autres hommes et d'autres lieux. Eh bien ! Le père Yves d'Évreux, c'est la belle chronique retrouvée, c'est l'historien sincère parlant sur des hommes dont il a prévu l'anéantissement et sur des chefs dont il a compris la grandeur passagère ; et cependant, je le répète encore, le livre du vieux missionnaire a disparu complètement, nulle bibliographie spéciale n'en fait mention, nul dictionnaire historique, que je sache, ne le rappelle ; et encore l'exemplaire que j'ai sous les yeux est-il imparfait, quoi que ce soit évidemment celui qui a appartenu à Louis XIII ; c'est que les intrigues de cour se sont mêlées aux affaires du pauvre missionnaire, et que tout s'explique par cette phrase du sieur de Razilly, qu'on trouve en tête du volume : « *Sire, voici ce que j'ai pu par subtils moyens recouvrir du révérend père Yves d'Évreux, moyennant certaines sommes de deniers entre les mains de François Huby, imprimeur, que j'offre maintenant à votre majesté, deux ans après sa première naissance, aussitôt étouffée qu'elle avait vu le jour*<sup>7</sup>. »

---

<sup>7</sup> Et plus bas il ajoute : « *il ne manque que la plus grande part de la préface et quelques chapitres sur la fin, que je n'ai pu recouvrir.* » C'est probablement l'état imparfait du livre qui l'aura fait disparaître ; j'ai de fortes raisons pour

Puisque j'ai nommé le sieur de Razilly, il est juste de dire quelques mots à son sujet, car, si nous lui devons une chronique curieuse, la France faillit lui devoir bien davantage ; il y alla pour elle des plus belles régions de l'Amérique méridionale ; Claude d'Abbeville nous servira ici de guide, et cela d'autant mieux que son récit se mêle essentiellement à la relation du père Yves. Sous le règne de Henri IV, vers le milieu de l'année 1594, un capitaine français, nommé Riffault, s'embarqua pour le Brésil avec un grand nombre de Français, l'expédition formait une petite escadre ; mais au lieu d'aborder vers la côte déjà peuplée de Guenabara ou de San-Salvador, il s'en alla débarquer au pays de Maragnan<sup>8</sup>, où il fut parfaitement accueilli des Indiens. Une naïve affection pour les Français, qu'on retrouve à cette époque chez toutes les tribus de l'Amérique, explique la confiance qu'on mit dans cette expédition après les victoires de Mem-de-Sá. Quoi qu'il en soit, cette première entreprise ne fut pas heureuse ; le principal navire de Riffault échoua, la discorde se mit parmi les Français, et lorsqu'il s'agit du retour, plusieurs de ces aventuriers se virent contraints de rester parmi les nations indiennes ; mais en ce temps d'activité audacieuse, un semblable retard comptait pour rien : l'enfant hardi de la Touraine ou l'intrépide Manceau s'en allait résolument vivre avec les sauvages parmi lesquels il trouvait bientôt une femme, un carbet et un *compère*, terme de vieille relation, et dont il partageait les périls ou les dangers. C'est ce qui arriva au jeune Des Vaux, natif de Sainte-Maure, qu'on nous représente comme un gentilhomme de facile humeur, « *conquérant plusieurs insignes victoires et se façonnant toujours aux coutumes étranges du pays.* » Le premier aspect du lieu et de ses habitants ne devait pas être sans quelque singularité pour un habitant de la Touraine, habitué à ses grands champs de blé, à ses grasses métairies, -à ses paisibles laboureurs, si tranquilles sur la vie du lendemain, si bien en repos sur le passé. Mais notre Tourangeau était doué sans doute de cette philosophie pratique qu'on attribue à ses compatriotes ; enfant insouciant de son siècle, il prit en amour l'âpre vie du sauvage : ses misères et ses joies soudaines lui plurent ; il admira naïvement les grandes forêts vierges qu'il parcourait, et il lui vint à la pensée que ce serait une riche province à ajouter au beau royaume de France ; « *après donc avoir fait un long*

---

croire qu'il n'existe plus que l'exemplaire de la bibliothèque du Roi. J'ai fait pour m'en procurer un autre des recherches inutiles dans les diverses bibliothèques de Paris, et Boucher de la Richarderie, dans sa *Bibliographie des voyages*, se tait sur le compte du père Yves, quoiqu'il cite avec prédilection Claude d'Abbeville. Southey, l'historien du Brésil, a ignoré cette source et M. Warden, qui a épuisé la bibliographie américaine, n'a jamais eu occasion de la consulter. J'en dirai autant de M. Brunet, si exact dans ces renseignements ; c'est donc un livre unique. Il est intitulé for modestement : suite de l'histoire des choses plus mémorables advenues en Maranhão en années 1613 et 1614. Paris, de l'imprimerie de François Huby, 1615. Deux tomes in-8, un vol. Le nom du père Yves n'est attaché qu'à l'épître dédicatoire adressée à Louis XIII et on a ajouté : Second traité des fruits de l'Évangile qui tôt parurent par le baptême de plusieurs enfants. Cette portion du livre, qui n'est pas sans intérêt, n'offre cependant pas l'importance du premier volume.

8 Nous nous servons de l'orthographe des vieilles relations, quoique les Portugais écrivent Maranhão, avec l'a tilde, ou Maranham.

*séjour au dit pays., après avoir reconnu la beauté et les délices de cette terre, la fertilité et la fécondité d'icelle en ce que l'homme saurait désirer, tant pour le contentement et récréation du corps humain, à cause de l'aménité du lieu, que pour l'acquisition de tout plein de richesses, qui avec le temps en pourraient provenir », le jeune Des Vaux fit ses propositions aux sauvages, et comme le raconte encore Claude d'Abbeville, outre la promesse de recevoir le christianisme, ils acceptèrent aussi l'offre qu'il leur fit « de leur envoyer de France quelques personnes de qualités pour les maintenir et déffendre de tous leurs ennemis, jugeant l'humeur française plus sortable à la leur, qu'aucune autre pour la douceur de sa conversation. »*

On est tenté de sourire de la dernière phrase du bon voyageur, et cependant rien n'est plus vrai au fond. Les Tupinambas s'étaient pris d'une merveilleuse tendresse pour les Français, et ceux-ci étaient certains, en quelque lieu qu'ils se présentassent, d'en être accueillis avec une effusion pleine de joie. Le jeune gentilhomme de Touraine s'adressa au sieur de La Ravardière, et bien peu s'en fallut alors que toute cette riche partie du Brésil n'appartînt pour toujours aux Français. Marie de Médicis tenait la régence : avec sa sagacité pénétrante, elle comprit l'importance de cette colonie, et quelques mois après le retour de La Ravardière, qui était allé s'assurer des rapports de Des Vaux, une compagnie des Indes occidentales était formée en France, deux lieutenants généraux fondaient la colonie, Razilly et La Ravardière unissaient leurs activités.

Il faut lire les vieux voyageurs pour se faire une idée de l'enthousiasme des nouveaux débarqués, de leur admiration naïve pour cette nature puissante, de leur tendresse chaleureuse pour les indiens qu'ils veulent tous convertir ! Rien ne manqua, on peut le dire, à la sagesse des règlements. Les droits de chacun furent respectés, le courage à se maintenir fut admirable ; ce qui fit faute, ce fut la coopération efficace de la France, qui ne comprit plus, au milieu d'interminables tracasseries, la grandeur d'une semblable expédition. Ce qui détruisit l'œuvre de tant d'efforts, ce furent de pitoyables intrigues, agissant sourdement à l'insu des deux généraux, et privant la France, pour l'avenir, d'une des plus riches contrées du globe. Aussi, et malgré les événements probables qui aujourd'hui nous eussent privés de sa possession, n'est-ce pas sans une émotion réelle qu'on lit ces paroles, adressés par le sieur de Razilly à Louis XIII, en lui présentant le *Voyage* du père Yves : « On a détruit cette relation, dit-il ; cela s'est fait à dessein pour faire perdre insensiblement à votre majesté le titre de Roi très chrétien, lui faisant abandonner les sacrifices et sacrements exercés sur les Indiens ; la réputation de ses armes et bannières, l'utilité qui pouvait lui arriver et à ses sujets d'un riche et fertile pays, et la retraite du tout importante d'un port favorable pour la navigation au

*long cours, aujourd'hui ruinée, faute d'avoir su conserver ce que j'avais avec tant de soins et de dépenses acquis. »*

En 1644, les Portugais prirent sur nous l'île de Maragnan, et il n'est resté en effet de tant d'efforts qu'une ville bâte par les Français, et où notre nom est maintenant oublié, que deux relations rarement consultées, et dont la plus importante n'a peut-être jamais été citée. Ce n'est pas seulement la grâce du style, la sincérité des observations qui distinguent le père Yves, ce seraient des qualités qu'il partagerait avec Claude d'Abbeville ; mais il a sur celui-ci un avantage qu'on ne saurait lui contester<sup>9</sup>. Au Maranham, le chef de la mission ne resta que quatre mois ; lui, il y demeura deux ans entiers.

Quand les missionnaires arrivèrent dans l'île de Maragnan, ils se doutaient à peine qu'une grande révolution avait eu lieu chez les tribus parmi lesquelles ils allaient vivre. Repoussés de tous côtés par les Portugais, vaincus sur le bord de la mer et même dans l'intérieur, la tribu la plus fière de la race des Tupis, les Tupinambas, qui avaient dominé tout le sud du Brésil, s'étaient décidés à émigrer vers le nord. L'île de Maragnan, qui touche pour ainsi dire au continent, dont elle n'est éloignée que de cinq lieues, leur avait semblé, par sa fertilité, un endroit favorable de retraite, et ils y avaient établi leurs aldées: réunies dans une île qu'on pouvait parcourir en quelques journées, et dont rien n'égale la fertilité, conduites par des chefs qui avaient donné des preuves assurées de valeur et de haute intelligence, les tribus se montrèrent encore un moment, avant de s'éteindre, telles qu'elles avaient été au temps de leur puissance et quand elles dominaient le pays.

Le père Yves se trouva dans une admirable position pour les observer. Aussi sa relation contient-elle, mieux encore que le voyage d'Abbeville, certaines traditions qu'on chercherait vainement ailleurs. Cela est si vrai que si vous la comparez avec celle de Léry, qui l'a précédée de près de quatre-vingts ans, vous retrouvez, avec un développement remarquable, toutes les habitudes bizarres, toutes les pompes sauvages, tous les usages singuliers qui frappaient les Français parmi les tribus de la baie de Guenabara. Le caractère de cette relation cependant est de servir de complément à celles qui l'ont précédée ; c'est d'expliquer avec une simplicité toute naïve certains faits que le scepticisme du XVIII<sup>e</sup> siècle s'est hâté de rejeter, et qui méritaient au moins un examen sévère avant de les abandonner à l'oubli. Je n'en veux citer qu'un exemple : tout le monde connaît la tradition

---

<sup>9</sup> Claude d'Abbeville, de son propre aveu, ne fit pas un plus long séjour dans l'île ; il revint à Paris avec sept ou huit sauvages de la nation des Tupinambas, qui excitèrent au plus haut degré la curiosité des Parisiens, et qui, après avoir été baptisés en grande pompe, eurent à peu près le sort des Charruas et des Osages qui sont venus dernièrement visiter l'Europe. La plupart d'entre eux moururent ; il est fait mention cependant d'un de ces catéchumènes, qui retourna au Brésil.

poétique qui a imposé au fleuve des Amazones le nom qu'il a conservé. Vingt relations, moitié réelles, moitié fantastiques, parlèrent de ces femmes guerrières. Le génie des Espagnols se plut à reproduire le mythe de l'antiquité sous toutes les formes ; les récits merveilleux s'accumulèrent, et il parut plus simple même à notre époque de rejeter le fait parmi les fables, que de le discuter un moment. Cependant le voyageur par excellence, l'homme de sévère observation, M. de Humboldt, avait admis que des Indiennes, lassées du joug, avaient bien pu lui échapper, pour former une tribu à part, comme ces Nègres qui fuient dans les montagnes ou qui se cachent dans les forêts. Il suffit d'avoir campé au milieu d'un village américain, et d'y avoir observé les misères de la femme, pour comprendre cette opinion. L'exagération lui a ôté sa probabilité, et le père Yves la rétablit. *« Il sera bon, dit-il, que j'allègue ce que j'ai appris des sauvages touchant la vérité des Amazones, parce que c'est une demande ordinaire : s'il y a des Amazones en ces quartiers-là, et si elles sont semblables à celles dont les historiographes font tant mention. Pour le premier chef, vous devez savoir que c'est un bruit général et commun parmi tous les sauvages qu'il y en a, et qu'elles habitent en une île assez grande, ceinte de ce fleuve de Maragnan, autrement des Amazones, qui a, en son embouchure dans la mer, cinquante lieues de large, et que ces Amazones furent jadis femmes et filles de Tapinambos<sup>10</sup>, lesquelles se retirèrent à la persuasion et sous la conduite d'une d'entre elles de la société et maistrise des Tapinambos et gagnans pays le long de cette rivière, enfin apercevant une belle isle, elles s'y retirèrent et admirent, en certaines saisons de l'année, savoir des acajous<sup>11</sup>, les hommes des prochaines habitations pour avoir leur compagnie ; que, si elles accouchent d'un fils, c'est pour le père, et l'emmène avec lui après qu'il est complètement allaité ; si c'est une fille, la mère la retient pour demeurer à toujours avec elle. Voilà le bruict commun et général. »*

Le père Yves allègue ensuite, en faveur de cette tradition, le témoignage d'un chef qui demeurait fort avant dans l'intérieur, et qui lui affirma avoir longé, dans son canot de guerre, l'île où les femmes guerrières s'étaient retirées. Il ajoute :

*“Quant au second chef, ce mot d'Amazone leur est imposé par les Portugais et Français, pour l'approchement qu'elles ont avec les Amazones anciennes, à cause de la séparation des*

---

10 Le père Yves désigne constamment sous ce nom les anciens dominateurs du Brésil, que son contemporain Claude d'Abbeville nomme Topinambas, et que Léry appelle Tououpinambaout. Vasconcellos, qui leur conserve le nom de Tupinambas, admis toujours maintenant, croit qu'ils tenaient ce nom de l'antique dénomination d'un chef appelé Tupis. Ce qui se serait passé chez ces peuples rappellerait dans tous les cas un usage commun aux plus grandes nations et qu'on retrouve chez les Hébreux, chez les Grecs et les Romains. Il n'est pas inutile de rappeler que le mot tupan indique l'excellence terrifiante dans la lingua geral du Brésil, et que les Tupinambas, dont on retrouve des tribus dans toute l'étendue du Brésil, étaient peut-être, parmi les nations indiennes, le peuple choisi de Dieu.

11 C'est le fruit de l'anacardium dont les Brésiliens faisaient un vin enivrant.

*hommes ; mais elles ne se coupent pas la mamelle droicte, ny ne suivent le courage de ces grandes guerrières, ains vivant comme les autres femmes sauvages, habiles et aptes néanmoins à tirer de l'arc, sont nues, et se défendent comme elles peuvent de leurs ennemis."*

Rien de si probable et surtout de si simple n'avait été dit, que je sache, sur cette étrange peuplade, qui a imposé son nom non seulement au fleuve, mais à un des plus vastes pays de l'Amérique méridionale ; On a peut-être attaché trop d'importance à la tradition que résume d'une manière si positive le récit du vieux missionnaire ; mais la discussion une fois admise., il est curieux de voir comment le père Yves d'Evreux l'éclaircit en quelques mots, et combien son opinion naïve se rapproche du voyageur, qui a épuisé tous les doutes de la science, et qui a compris toutes les incertitudes de la tradition.

Un des faits les plus curieux qui nous aient été transmis sur les Indiens de ces régions, un de ceux qui ont le plus contribué à faire douter de la véracité des vieux voyageurs anglais ; parce qu'ils nous l'ont rapporté en l'entourant d'un certain merveilleux. c'est l'existence de ces tribus anthropophages, vivant au sein des terres noyées dans des cabanes que baignent la mer, et qui s'élève sur les nombreuses arcades du manglier: Vers le commencement du siècle, une de ces curieuses tribus qui demeurent encore à l'embouchure de l'Orénoque, sous le nom de Guarraons (ou Waraons), fut visitée par un voyageur français, qui fut émerveillé de ses habitations et de l'heureuse abondance qui y régnait, grâce au palmier murichi, qui peut croître au sein des eaux. En 1615, une nation semblable existait aux bouches de l'Amazone, et ce que M. Leblond raconte des Guarraons de l'Orénoque, peut être sans doute appliqué à ces *Camarapins* du Pará, qu'on nous dépeint comme d'implacables anthropophages, et contre lesquels La Ravardière dirigea une nombreuse expédition ignorée de tous les historiens. Laissons parler le vieux voyageur,

*« Ceste armée donc des François et des Tapinambos, au nombre de plus de mille deux cents, sortit de Pará, et entra en la rivière des Pacaiaras, et de là en la rivière de Parisop, où ils trouvèrent Vuae-Ouassou, qui fit offre de mille deux cents des siens, pour renforcer l'armée, dont il fut remercié ; il en fut pris seulement quelque nombre qu'il accompagna luy-même, et les mena au lieu des ennemis, lesquels demeuraient dans des iouras qui sont des maisons faictes à la forme des ponts au Change et de Saint-Michel de Paris ; assises sur le haut de gros arbres plantés en l'eau. Incontinent ils furent assiégés de nos gens et saluez de mille ou douze cents mousquets en trois heures et se défendirent valeureusement, en sorte que les flèches tombaient sur les nostres comme la pluye ou la gresle, et blessèrent quelques Français et plusieurs Tapinambos ; pas un toutefois n'en*



*mourust. On leur tira quelques coups de fauconneau et despoire, et mit-on le feu à trois de leurs iouras dont soixante des leurs furent tuez, ce qui leur accreut davantage le désespoir, ayants mieux passer par le feu que de tomber es mains des Tapinambos, ce qui fust cause qu'on les laissa là, pour les avoir une autre fois avec douceur, beaucoup meilleure pour gagner les sauvages. Durant le combat furieux des mousquetaires, ils usèrent d'une ruse noppareille : c'est qu'ils pendirent leurs morts contre le parapet de leurs iouras, et leur ayant attaché une corde de coton aux pieds, les faisaient bransler le long des fentes: ce que voyans les Français, croyaient que ce fussent des sauvages qui passassent et repassassent. »*

Au milieu du bruit des mousquets et des flammes qui dévorent la ville aérienne, une Indienne fait signe qu'elle veut parler, et à l'énergie terrible de sa harangue, on comprend que des femmes guerrières ont pu peupler les forêts.

*« Tous cessèrent de tirer, puis cette femme cria Vuac-Ouassou, Vuac-Ouassou, pourquoy nous as-tu amené ces bouches de feu (ils désignaient ainsi les Français) pour nous ruiner et effacer de la terre ? penses-tu nous avoir au nombre de tes esclaves ? voilà les os de tes amis... On lui fit dire par les truchemens qu'elle eust à se rendre afin de sauver le reste du feu. – Non, dit-elle, jamais nous ne nous rendrons aux Tapinambos : ils sont traistres ; voilà nos chefs qui sont morts et tuez de ces bouches de feu, gens que nous ne vismes jamais. S'il faut mourir, nous mourrons volontiers avec nos grands guerriers, notre nation est grande... »*

Mais franchissons les solitudes qui séparent le Pará du Maragnan, rentrons dans l'île heureuse où sont établis les Français. Jusqu'à présent le père Yves d'Evreux a été historien ; nous allons entendre le voyageur, nous allons écouter ses récits pleins d'originalité et de grâce, ses douces admirations, ses comparaisons ingénieuses. Avant tout, le père Yves est missionnaire ; s'il a quitté son couvent, c'est pour baptiser des sauvages, c'est pour leur faire comprendre les saints mystères qu'il a médités... eh bien ! cet homme a tout le génie de son apostolat ; il ne peut pas savoir encore la langue des Tupis, comme plus tard il l'apprendra : ne soyez pas en peine de son éloquence religieuse, il se fera merveilleusement comprendre de ses néophytes, et pour leur expliquer les saints mystères, il n'aura qu'un regard à jeter sur les petites forêts verdoyantes qui bordent l'Océan.

*« Entre ces arbres, j'en trouve dignes d'être remarquez, dit-il, premièrement les aparituriers, qui sont arbres croissans le long de la mer et jette de leurs rameaux des petits filets sur le sable ou entre les pierres que couvre la vase, qui tost prennent racine., se fortifient et grossissent, et ayans eu leur stature parfaicte commencent eux-mêmes de jetter d'autres filets, qui font comme ils ont fait,*

*en sorte que ces arbres se multiplient infiniment, chacun produisant son semblable de main en main, non de la racine comme les autres arbres, ains de leurs rameaux, en quoi je ne sçay lequel des deux plus admirer, ou la succession perpétuelle de père en fils, ou la génération toute diverse d'avec le commun des végétaux.*

*Je me servais de cette comparaison pour faire comprendre aux sauvages le mystère de l'incarnation du fils de Dieu, en leur disant que Jésus avait deux naissances, une d'en haut, éternelle et divine, sortant de son père sans en sortir, distingué de son père par hypostase, comme le rameau de l'apariturier avec le fils engendré de lui, un toutefois, en essence et substance, avec son géniteur comme le filet avec son rameau, vivant d'une même savoir nourriture divine et céleste, savoir : l'amour du Saint-Esprit qui fait la troisième personne ; l'autre d'en bas, temporelle et humaine, sorti du sein de la vierge Marie et nourri de son lait... ce que les sauvages concevaient extrêmement bien, et n'y trouvaient, à ce qu'ils me disaient, aucune difficulté ; argumentant ainsy : –Si Dieu a donné cette puissance aux arbres, qui n'ont point de sentiment, pourquoi lui-même n'aurait-il pas le moyen de le faire ? »*

Ce vieux religieux qui a su trouver de semblables comparaisons pour rendre sensible l'idée la plus métaphysique du christianisme à des sauvages, comprend mieux les Brésiliens qu'aucun voyageur de son époque. En général il leur est indulgent et il se plaît à tracer de leur vie intérieure des tableaux pleins d'une grâce fidèle, surtout pour ceux qui ont vécu dans la cabane des Indiens. Tantôt, après vous avoir expliqué la vie active de ses chers Tapinambos, il vous peindra la paresse voluptueuse qui succède chez eux à l'agitation ; il vous montrera un de leurs guerriers se balançant dans son hamac, sous les rameaux fleuris, et aimant mieux endurer la faim plusieurs heures, que de changer un seul instant de position. À quelques pas de lui des pièces de venaison cuites à point demeuraient sur le brasier, raconte le père Yves . « *Nos Français affamés et délibérés de faire faites à cette table préparée, lui demandèrent d'une voix douce et amoureuse – dé omano chetouasap, êtes-vous malade, mon compère ? Il répond qu'oui ; les Français répliquèrent : Qu'avez-vous donc, qu'est-ce qui vous fait mal ? Ma femme, dit-il, est dès le matin au jardin, et je n'ai encore mangé.* » Ses hôtes ont beau lui représenter qu'il n'a qu'à descendre pour satisfaire son appétit, et il leur avoue qu'il ne se sent pas le courage de se lever, et pour commencer un joyeux festin, il faut qu'ils se décident à le servir . « *La peine qu'ils eurent d'apporter les viandes de dessus le boucan, qui n'était qu'à trois pieds de là, fut le paiement de leur écot.* »

*« Nonobstant ces perverses inclinations, ils en ont d'autres très bonnes et louables à la vertu, s'écrie aussitôt le bon missionnaire, comme s'il craignait d'avoir calomnié ses chers catéchumènes. La libéralité est très grande chez eux, et l'avarice en est fort éloignée... ils gardent équité ensemble, ne se fraudent et ne se trompent... ils sont fort compationnants et se respectent l'un l'autre, spécialement les vieillards ; ils sont fort patients en leurs misères et famines, jusques à manger de la terre, à quoi ils habituent leurs enfant, chose que j'ai vue plusieurs fois, que les petits enfants tenaient en leurs mains une pelote de terre, qu'ils ont en leur pays quasi comme terre sigillée, laquelle ils suçaient et mangeaient ainsi que les enfants de France, les poires, les pommes, et autres fruits qu'on leur donne. »*

Ce dernier trait rappelle un des faits les plus curieux que cite M. de Humboldt, et il prouve d'une manière positive qu'à l'imitation des Ottomaques de l'Orénoque, les Tupinambas se nourrissaient quelquefois de terre.

Comme le père du Tertre, qu'il précède de quelques années, et avec lequel cependant il a plus d'un rapport, le père Yves se plaît surtout aux vues d'intérieur, aux détails de la vie privée : c'est comme cela qu'il aime à peindre les hommes et quelquefois les tribus. Voici une de ces anecdotes, où il essayait de prouver qu'il y avait de l'injustice à désespérer des sauvages pour l'amélioration future de la colonie. C'est la contrepartie du récit qu'on vient de lire, le pendant au tableau que je viens de lui laisser esquisser.

*« Je raconterai ici une jolie histoire. Un jour, je m'en allais visiter le grand Thion, principal des pierres vertes tabaiaras ; comme je fus en sa loge, et que je l'eus demandé, une de ses femmes me conduisit sous un bel arbre, qui était au bout de sa loge, qui le couvrait de l'ardeur du soleil ; là-dessous il avait dressé son métier pour tisser des lits de coton, et travailler après fort soigneusement. Je m'étonnai beaucoup de voir ce grand capitaine, vieux colonel de sa nation, anobli de plusieurs coups de mousquet, s'amuser à faire ce métier, et je ne pus me taire que je n'en susse la raison, espérant apprendre quelque chose de nouveau en ce spectacle si particulier. Je lui fis demander par le truchement qui était avec moi à quelle fin il s'amusait à cela ? Il me lit réponse : Les jeunes gens considèrent mes actions, et, selon que je fais, ils font. Si je demeurais sur mon lit, à humer le petun, ils ne voudraient faire autre chose ; mais quand ils me voient aller au bois, la hache sur l'épaule et la serpe en main, ou qu'ils me voient travailler à faire des lits, ils sont honteux de ne rien faire. »*

Jamais je ne fus plus satisfait, ajoute le bon religieux, et il continue, pour prouver comment ses chers sauvages *« sont très aptes pour apprendre les sciences et les vertus. »* Et quand il a bien

discours de toutes ces choses, sa pensée s'élève, son langage devient plus grave ; il comprend aussi toute la poésie traditionnelle de ce peuple, et il la rappelle avec d'admirables paroles.

« Ce qui m'étonna davantage, est qu'ils réciteront ce qui s'est passé d'un temps immémorial et ce seulement par la tradition: car les vieillards ont cette coutume de souvent raconter devant les jeunes gens quels furent leurs grands pères et aïeux... ils font ceci dans leurs carbets, et quelquefois en leurs loges, s'éveillant, de bon matin et excitant les leurs à écouter les harangues ; aussi font-ils quand il se visitent : car s'embrassant l'un l'autre, en pleurant tendrement, ils répètent, l'un après l'autre, parole pour parole, leurs grands-pères et aïeux, et tout ce qui s'est passé en leurs siècles. »

Comme tous les missionnaires de cette époque, le père Yves précède nos naturalistes ; il s'en va sur les bords de l'Océan, il contemple d'un œil curieux tous ces fruits de la mer qui brillent après la marée ; il pénètre dans les grandes forêts, il y demeure des heures entières. Entre l'idée d'un sermon et son bréviaire, un insecte l'occupera ; il sera tout ému du chant d'un oiseau ; les ailes chatoyantes du laerte, le parfum du faux vanillier, mettront en émoi tout son amour ; alors, comme le père du Tertre, si fréquemment cité par Buffon, il aura des extases d'admiration, des prévisions de science ; il décrira le bruit sonore de la cigale d'Amérique, comme le pourrait faire un entomologiste de nos jours, il interrompra ses prières pour discerner une loi de la nature et pour l'expliquer avec une sainte effusion, en se dégageant presque toujours de la doctrine du maître, quoiqu'il aime à citer Salomon, Aristote et Isidore.

D'ordinaire aussi ces tableaux sont complets, quoique restreints: Ce sont de véritables peintures à la Fielding, dont le cadre est resserré, mais où la nature est prise sur le fait. Laissons-lui raconter la vie furtive du singe et les ruses du jaguar, qu'il appelle l'once d'Amérique.

*« Généralement, le naturel des monnes de ce pays est agréable. Premièrement elles s'entre-suivent queue à queue, la première donnant la cadence au pas, en sorte que les suivantes mettent les pieds et les mains où la première a mis les siens. Elles font quelquefois une si grande procession, que l'on en a vue telle fois deux ou trois cents sauter les uns après les autres. Je ne veux pas dire davantage, encore que ce soit la vérité, pour n'étonner point le lecteur. Je sais que je me suis trouvé plusieurs fois dans les bois, esquels elles avaient coutume d'habiter plus souvent, et vous dirai, sans taxer le nombre, que j'en ai vue une très grande quantité, faisant en la même manière que je viens de dire. Chose qui est autant agréable que l'on puisse imaginer, car ces animaux se jetteront à corps perdu d'arbre en arbre, de branche en branche, comme pourrait faire un oiseau bien volant ».*

Après avoir décrit l'effroi que l'arrivée subite d'un étranger produit sur toute la troupe, le vieux voyageur raconte avec la même grâce les ruses qu'emploie l'animal pour aller boire dans la forêt

*« Savez-vous avec quelle industrie ? Le gros de l'armée s'arrête à trois cent pas de la fontaine et envoie des espies, lesquelles la viennent visiter et les advenues d'icelles, regardant soigneusement deçà delà s'il n'y a rien qui branle, et si quelques ennemis ne sont pas aux aguets. Si elles aperçoivent quelqu'un, elles crient d'une voix affreuse, et geignent au pied au lieu où est l'arme ; puis, quelque temps après, elles retournent et font comme devant, et au cas que la place soit sûre, elles crient et jappent pour faire venir la troupe ; laquelle étant arrivée, garde cette autre ruse : c'est qu'elles boivent toutes une à une, et à mesure qu'une a bu, elle passe outre et monte aux arbres, et ainsi file à file jusqu'à la dernière. Elles boivent et s'échappent, d'un autre côté qu'elles n'étaient venues, afin d'achever leur procession ; car de la fontaine, elles vont au sabbat traiter leurs amours. »*

*« N'ayez pas peur que ces guenons s'éloignent des arbres »* ajoute le père Yves dont la cabane touchait à la forêt, et qui a été maintes fois témoin de leur manège. *« C'est leur refuge ; ... si elles voient passer un canot de sauvage assez loin d'elles, elles le saluent de quelque risée à leur mode ; que si le canot approche du lieu où elles sont, haut le pied, vous ne les tenez pas, l'armée déluge »*

Mais achevons le drame, voyons maintenant comment la ruse sait vaincre toute cette agilité, et guettons l'once américaine au milieu de ces bonds joyeux. *« Tantôt, dit le père Yves, elles battent les bois en circuit où les monnes se retirent, et après les avoir acculées en une pointe, se jettent après à corps perdu, sur les branches ; d'autrefois elles les attendent bien cachées sous les feuilles au lieu où elles reconnaissent que ces monnes viennent boire. Davantage, elles se mussent dans la vase où elles ont remarqué que les guenons viennent pêcher des moules et des crabes... Elles font encore plus : quand elles voient que les guenons sont en quelque lieu assemblées, elles vont bellement le ventre contre terre, et lors elles s'étendent feignant être mortes : la première guenon qui passe en ce lieu s'arrête, et appelle les autres qui viennent incontinent, et descendent le plus bas qu'elles peuvent, se défiant toujours pourtant, afin de contempler et considérer assurément si leur ennemie est morte, grinçant les dents et marmottant un ramage de congratulation à sa mort, mais elles sont bien étonnées que la très passée ressuscite à leur voix, montant plus vite qu'elles au faite des arbres, où elles changent leur vie en mort non simulée, mais véritable. »*

Je m'arrête dans ces citations qu'il serait facile de multiplier ; elles suffiront, je pense, pour prouver que le père Yves d'Évreux, dont il est question ici pour la première fois, est de cette famille d'admirables écrivains, dont les épanchements furent trop faciles et les admirations trop naïves, pour que la pompe un peu glorieuse du grand siècle ne les étouffât pas. Ce désordre des vieilles forêts, ce pêle-mêle d'observations, ces enthousiasmes sans fin et quelquefois sans motif apparent bien réel, devaient être souverainement dédaignés par les hommes qui songeaient au *Traité du Sublime* de Longin, entre les ifs émondés du parc de Versailles. Port-Royal seul, dans sa religieuse solitude, eût pu comprendre ces élans mystiques des vieux missionnaires, ces ardeurs presque insensées, qui les entraînaient de forêts en forêts, pour surprendre une velléité naïve de religion, pour guetter une âme et la rendre à Dieu ; la persécution que subissaient eux-mêmes les pieux solitaires, la forme un peu sévère de leurs études, et peut-être une haute préoccupation des discussions théologiques, les empêchèrent d'écouter attentivement ces voix chrétiennes pleines de tendresse, qui soupiraient en même temps qu'eux dans les forêts américaines. Mais les contemporains du père Yves, qui quittaient souvent leur couvent pour n'y point retourner de longues années, avaient beaucoup vu, ils avaient été d'ingénieux observateurs, et c'est ce qui les sauva d'un oubli complet ; lorsque Buffon avait épuisé toutes les formes majestueuses du style, et qu'il se sentait fatigué, c'était à cette source ignorée qu'il allait se rafraîchir. Lorsque Bernardin rêvait les grâces infinies de la nature, on le sent à ses études, souvent il avait relu les vieux missionnaires.

## **Vieux Voyageurs Français**

### **Le Père Paul Le Jeune**

(in *Revue de Paris* – juin 1834)

Trente ans environ avant l'époque où le père Du Tertre<sup>12</sup> décrivait les îles fleuries de l'Archipel américain, au temps où Briet essayait de peindre à son siècle les sauvages beautés de la France équinoxiale, des hommes plus ardents peut-être, s'ils n'étaient aussi dégagés d'intérêt, allaient dans le Canada affronter des périls et visiter des nations inconnues. Pour tromper leurs souvenirs, sans doute, ils avaient donné à cette partie de l'Amérique du Nord le nom de Nouvelle-France. Mais tandis que les uns mêlaient leurs pieuses émotions à des scènes remplies de splendeur et de variété, qu'ils pouvaient s'endormir dans leur hamac de coton, à peu près assurés de trouver à leur réveil un ciel serein, une matinée parfumée, une nourriture abondante, les autres essayaient de sommeiller au bruit rauque de quelque cascade, couverts à demi d'une misérable peau de castor ; ils devaient s'attendre, après un pénible réveil, à trouver les longues herbes de la savane couvertes de givre, les grands bois de sapins craquant sous les efforts de la tempête. À ceux-là le ciel étoilé, les brises tièdes, l'hospitalité du Sauvage campé pour une saison entière sous de beaux palmiers, sous de longs berceaux de bananiers, balançant joyeusement au soleil leurs feuilles dorées et soyeuses, que recouvrent ces longs régimes, véritable manne de la solitude, comme les appellent les vieux voyageurs ; aux autres, la brise froide, la vie errante, la nourriture incertaine, le choc bruyant des canots, le hurlement des bêtes, et quelquefois la raillerie sanglante du Sauvage qui rit des misères de l'homme à la robe noire, affrontant mille périls, sans savoir chasser, sans savoir payer, sans avoir d'autre talent que de longuement discourir, dans une langue qu'il parle avec d'incroyables difficultés, pour persuader des hommes qui aiment bien mieux écouter les récits de leurs jongleurs que les siens, et qui, un beau jour d'impatience ou d'ivresse, lui donneront un coup de tomawak, et

---

12 Voir un article sur le père du Tertre dans le tome LVI de la première série.

cela sans colère et sans regret. Voici cependant la vie que mènent, au commencement du dix-septième siècle, des hommes d'une haute capacité, parmi lesquels il faut citer le père Le Jeune, le père Brébeuf, le père Lallemant et le père Le Mercier, tous voyageurs à peu près inconnus, dont on sent le cœur à leur langage et les habitudes de choix à leurs réflexions. Un jour l'un écrit : Le père Barthélemy a été scalpé par le chef Tamerank ; le père Antoine est resté près Chutes, où il attend que la mort le délivre, parce qu'il est perclus de ses membres et qu'il ne peut bouger : une pauvre femme le nourrit ; mais elle ne veut plus l'entendre, et il désespère du salut de cette pauvre créature, qui lui conserve là vie « *par pure pitié d'idolâtre.* » Et il faut voir ensuite comme tout est oublié quand ils peuvent dire : « *On nous appelle maintenant Nikanis ; notre ami le chef Tsiouendaentaha a été baptisé, et il enterre la hache de guerre ; deux petits enfants nous ont été amenés hier, et l'eau du baptême les a rachetés*<sup>13</sup>. » Ils ne disent pas les bons pères, un peu vaniteux de ces succès : « *À celui-ci, nous avons donné notre robe neuve ; à celui-là de belles pâtenostres dorées.* » Bien que quelquefois, ils le laissent entendre, ils ne disent pas toujours : « *Le jongleur l'a emporté hier sur nous en disputant du manitou et des génies de l'air ; le grand chef a jeté hier du petum au fleuve. Depuis le grand conseil, toute notre peine est perdue ; on accuse nos paroles de faire planer la peste sur nos cabanes.* » Puis, dans les moments de tranquillité, quand on consent à les entendre de nouveau, « *ces galants (ils se plaisent, dans les moments de bonne humeur à appeler, ainsi les Indiens), ces galants n'ont, en vérité, nul souci de leur âme, et ils nous feraient perdre volontiers le salut de la nôtre.* » Hélas ! à part, le mérite du sacrifice, à quoi donc ont servi tant d'efforts ? Les Sauvages sont morts par milliers ; les voyageurs qui les allaient convertir sont oubliés. Il n'y a eu ni bonheur pour ceux-ci, ni gloire pour ceux-là. Que tant de martyrs n'aient point été inutiles : recueillons du moins les grandes traditions, qu'ils nous ont laissées. Tout ce qui reste de leurs travaux est maintenant contenu dans ces lettres si simples qu'ils envoyaient de la mission, et auxquelles ils attachaient si peu de prix. Tout ce qui reste, je dis bien ; car en examinant d'un œil dégagé de préjugés les débris des tribus indiennes<sup>14</sup>, on sera contraint d'avouer avec miss Wright,

13 En dépit des impressions que fait éprouver un zèle que ne peuvent ralentir les fatigues de toute espèce, ni les intempéries des saisons, il y a quelque chose qui fait sourire involontairement et qui rappelle l'esprit d'un ordre célèbre auquel appartiennent les missionnaires, dans la manière dont ils gagnent des âmes, tantôt en baptisant un tout petit enfant tandis que sa mère prépare le *sagamité*, tantôt en plongeant secrètement leur mouchoir dans le fleuve, et en laissant tomber quelques gouttes d'eau sur le front du petit Indien à l'insu de ses parents. « *Le père Pijart, dit le père Le Mercier, baptisa à Anonatea un petit enfant de deux mois en danger manifeste de mort. Voici l'invention dont il se servit. Il fait semblant de vouloir lui faire boire un peu d'eau sucrée, et par même moyen trempe le doigt dans l'eau, et voyant que le père entrain en quelque et lui recommandait fort de ne pas le baptiser, il met la cuiller entre les mains d'une femme qui était là auprès, et il lui dit : fais lui prendre toi-même. Elle s'approche et trouva l'enfant qui dormait, et en même temps le Père, sous prétexte de voir si en effet il dormait, lui appliqua son doigt mouillé sur le visage et le baptisa. Au bout de deux fois vingt-quatre heures, il alla au ciel.* »

14 Voyez les réflexions judicieuses qu'elle fait dans son *Voyage au Canada*, tom. 1, page 265. Le vénérable



que les guerriers américains se sont abaissés dans l'échelle morale, plutôt qu'ils ne se sont élevés. Ici, comme dans le Sud, la civilisation européenne les a heurtés d'un coup trop rude.

Voici un vieux voyageur qui est resté parmi eux dix-huit ans, qui a laissé sur leurs traditions et sur leurs coutumes quatre volumes, et qui n'a pas même un mince article dans une biographie. Or sa poudreuse relation, le peu de renseignements que j'ai pu me procurer sur lui, m'ont été fournis par le vaste catalogue de la Bibliothèque, où viennent s'enfouir tant d'écrits sans nom et sans souvenir. S'il avait rêvé quelque renommée de zèle religieux, quelque espérance de n'être point tout à fait oublié, on voit que la fortune l'avait bien mal servi.

Paul Le Jeune était né vers la fin du seizième siècle, il appartenait à l'ordre des jésuites, dans lequel il entra en 1614. Il paraît qu'il se rendit de bonne heure dans la résidence du Canada, où il fut nommé supérieur des six résidences de l'ordre<sup>15</sup>. C'était à l'époque où Champlain s'efforçait d'établir des relations amicales avec les cinq nations, et où Québec commençait à se peupler : c'était vers 1656. Le père Le Jeune comprit bientôt que la chose importante, celle qui passait avant tout, c'était d'étudier la langue des Sauvages qu'on prétendait civiliser. Ce fut dans le wigwam des Hurons et des Montagnais qu'il alla l'étudier ; ce fut durant un séjour plein d'ennuis et de fatigues, parmi les Indiens, qu'il fit une grammaire dont les autres missionnaires tirèrent plus tard de merveilleux secours.

Dirons-nous maintenant ce qu'il eut à supporter de famines, de marches forcées, de dégoûts profonds, venant de la malpropreté de ses hôtes ? C'est ce qu'on peut aisément se figurer, pourvu que l'on soit familier avec ces sortes de relations ; mais ce qui l'irrite, on le voit, ce qui révolte à la fois son cœur et sa pensée, ce sont les étranges superstitions qui se renouvellent devant lui, et surtout ce dédain railleur qu'on trouve sous l'orgueil sauvage. Aussi annonce-t-il à ceux qui se destinent aux missions d'y bien regarder ; « *Il faut, dit-il avec une singulière énergie, se faire Sauvage avec les Sauvages ; il faut prendre sa vie et tout ce qu'on a et le jeter à l'abandon, pour ainsi dire, se contentant d'une croix bien grossière et bien pesante. Il est bien vrai que Dieu ne se laisse point vaincre, et que plus on quitte plus on trouve, plus on perd plus on gagne ; mais Dieu se cache parfois, et alors le calice est bien amer.* »

---

Heckewelder, auquel nous consacrerons un article particulier, et qui se rapproche si bien, par sa touchante naïveté, des missionnaires du dix-septième siècle, se plaint avec douleur de cette lente démoralisation d'une noble race dont il essaie continuellement de remettre dans son véritable jour la primitive grandeur.

15 De retour à Paris, il y mourut en 1664.

Comme il conseille aux autres de le faire, le père Le Jeune est devenu Sauvage avec les Sauvages, et il a accepté le calice. Aussi ne doit-on pas s'attendre à trouver chez lui ces grâces du style qui s'inspirent des poétiques beautés du ciel, ces habiles peintures, ces reflets colorés des plus douces impressions. Il envisage d'un regard puissant les indices de destruction qui précédèrent l'agonie d'un grand peuple ; il sonde douloureusement une plaie qu'il désespère de guérir ; il oppose sa conviction à une conviction aussi ferme que la sienne, et quelquefois il se sent vaincu, et, après tout, son zèle est impuissant. À l'époque où les missionnaires français s'établirent dans l'Amérique du Nord, une grande révolution politique et morale s'était accomplie, comme à leur insu, chez les deux grandes nations qu'ils prétendaient soumettre. Soit qu'ils fussent inhabiles à ces hautes discussions politiques dont l'avenir d'un peuple encore puissant dépendait, soit qu'ils les dédaignassent, préoccupés des bruits lointains d'une cour brillante, auxquels ils ne se sentaient point complètement étrangers, ils ne surent pas sonder l'organisation intime des peuples qui s'éteignaient, et qui sentaient leur misère sans que l'on sût y remédier. De là une vue étroite sur l'ensemble d'une civilisation à opérer ; de là des essais partiels et purement religieux ; de là une commisération stérile et qu'un zèle ardent ne peut féconder : comme dans les terres heureuses de l'Amérique du Sud, les Indiens soumis au souffle invisible de la destruction meurent, et on aime mieux croire qu'il y a une intervention fatale de Satan que de chercher un remède efficace dans les grandes lois politiques. Pour être juste envers ces hommes dévoués, il faut dire cependant qu'ils sont vivement émus de tant de maux, et qu'ils y apportent avec ardeur le seul remède qu'ils connaissent. Ils vont de cabane en cabane, ils baptisent, et précisément ce qu'ils regardent comme le plus saint devoir devient l'objet des plus sinistres déductions. « *On meurt quand on est baptisé, disent les Sauvages ; la mort plane au-dessus de la cabane quand la robe noire évoque son Dieu. L'Écriture, c'est le plus puissant des sortilèges ; c'est elle qui fait courir la mort, c'est elle qui parle aux siècles et qui abattra les générations*<sup>16</sup>. » Or, si en politique il y a eu de bien funestes résultats dans ces étranges préoccupations, s'il y a eu des martyrs et de hideuses tragédies, ce sont précisément ces choses qui

---

16 C'est surtout depuis deux siècles que cette funeste pensée de destruction occupe les Américains, du Nord et du Sud. Elle est tellement profonde chez quelques tribus, que des peuplades à l'est de l'Ohio, frappées de l'irrévocable nécessité de s'éteindre, avaient pris, dit-on, la résolution de ne plus reproduire une race malheureuse. Un historien philosophe qui se plaisait aux leçons imposantes que donnent les ruines et les états naissants, Volney, a très bien fait comprendre ce gentiment douloureux d'une race, en recueillant, les paroles d'un chef miamis qui essayait de sonder le mystère de destruction, et qui avouait ne pas comprendre comment on pourrait l'arrêter. Il parlait surtout avec effroi de l'industrie des Européens : « *Ils s'étendent comme l'huile sur une couverture, nous nous fondons comme la neige devant le soleil du printemps ; si nous ne changeons de marche, il est impossible que la race des hommes rouges subsiste.* » Il y aurait de bien douloureux commentaires à faire sur cette phrase. Néanmoins, comme cause première de destruction il faut mettre avant tout l'introduction de l'eau-de-vie. Il y a d'étranges révélations faites à ce sujet dans un manuscrit de la Bibliothèque royale, qui remonte à un temps des missionnaires. Nous y reviendrons.

donnent aux relations de 1637 et 1639 ce caractère dramatique qui perce derrière leur style religieux ; ce sont elles qui leur impriment un haut sentiment de poésie.

Écoutons la tradition qui revient sans cesse dans ces voyages pieux, écoutons ce qui émeut sans cesse missionnaires et Sauvages. La terre est assez malheureuse, pour qu'on songe au pays des âmes.

*« Les Sauvages se persuadent que non seulement les hommes et les autres animaux, mais aussi que toutes les autres choses sont animées, et que les âmes sont immortelles ; ils se figurent les âmes comme une ombre de la chose animée, n'ayant jamais ouï parler d'une chose purement spirituelle ; ils se représentent l'âme de l'homme comme une image sombre et noire ; ou comme une ombre de l'homme même. Voila pourquoi ils disent que les âmes boivent et mangent : aussi leur donnent-ils à manger quand quelqu'un meurt, jetant les meilleures viandes qu'ils aient dans le feu. Or m'ayant déclaré ce bel article de leur croyance, je leur fis plusieurs interrogations : premièrement où, elles allaient, ces âmes, après la mort de l'homme et des autres créatures ? Elles vont, dirent-ils, en un grand village où le soleil se couche. – Mais, continue le missionnaire, la mer environne votre pays. – Tu te trompes, répondirent-ils ; ou les terres sont conjointes en quelques endroits, ou, de fait, il y a quelque passage guéable par où passent nos âmes ; et de fait, nous apprenons que l'on n'a pu passer encore du côté du nord.*

Secondement, je leur demandai que mangeaient ces pauvres âmes faisant un si long chemin ? Elles mangent des écorces, dirent-ils, et du vieux bois qu'elles trouvent dans les forêts. – Je ne m'étonne pas, leur répondis-je, si vous avez si peur de la mort, et si vous la fuyez tant ; il n'y a guère de plaisir d'aller manger du vieux bois et des écorces en l'autre monde. – Tiercement, que font ces âmes étant arrivées au lieu de leur demeure ? – Pendant le jour, elles sont assises tenant leurs deux coudes sur leurs deux genoux (posture assez ordinaire aux Sauvages malades) ; pendant la nuit, elles vont et viennent, elles travaillent, elles vont à la chasse. – Oui ; mais, répartis-je, elles ne voient goutte la nuit. – Tu es un ignorant, me firent-ils ; les âmes ne sont pas comme nous ; elles ne voient goutte pendant le jour et voient fort clair pendant la nuit ; leur jour est dans les ténèbres et leurs nuits dans la clarté du jour. »

En continuant ses interrogations ; le missionnaire apprend que c'est la voie lactée qui conduit à ce pays désolé, et qu'on appelle *Tchipai miskanau*, le Chemin des Âmes. Il se fait expliquer aussi la chasse éternelle des ombres, qui fuient sur l'âme de la neige, et il faut convenir que les explications du jongleur donnent une certaine grandeur à cette étrange cosmogonie.

Toutefois, ce n'est que quelques années après cette discussion religieuse que le mystérieux symbole de la destinée des âmes est révélé, complètement au missionnaire. Les ombres ne chassent point sans cesse, elles mènent dès danses funèbres à l'extrémité de l'univers. Malheur à celles qui s'avancent imprudemment sur les récifs gigantesques qui terminent la terre, elles tombent dans l'Océan, et une rapide métamorphose leur donne une vie nouvelle dans un autre élément ! Du reste, que ces âmes soient changées en poissons, qu'elles voltigent tristement sur des neiges éternelles, ou qu'elles se jouent au milieu des longues forêts immobiles qui élèvent leurs troncs polis comme le cristal à l'extrémité du monde, le mythe n'en était pas moins lugubre, et surtout moins inconstant, dans ses fictions lamentables. Eu même temps, cette croyance à une nouvelle existence à venir ne formait pas une complète cosmogonie ; elle variait, je crois, avec les jongleurs qui devaient y introduire sans cesse les révélations qu'ils recevaient de leurs génies, de l'air ou grand manitou.

Bien souvent, cette croyance à une seconde vie des âmes soumises encore une fois aux joies et aux tristesses de la terre donne aux souvenirs des pauvres Indiens le caractère le plus touchant.

*« Le vingt-huitième, le père Buteux et moi trouvâmes une troupe de Sauvages qui faisaient festin auprès des fosses de leurs pareils trépassés ; ils leur donnèrent la meilleure part du banquet qu'ils jetèrent au feu, et s'en voulant aller, une femme rompit des branches et des rameaux d'arbres dont elle couvrit ces fosses: je lui en demandai la raison ; elle répondit qu'elle abritait l'âme de ses amis trépassés contre l'ardeur du soleil qui a été fort grande cet automne... Nous lui dîmes assez que les âmes des créatures raisonnables descendaient aux enfers ou montaient au ciel ; elle ne laissa pas, sans rien nous répondre, de garder la vieille coutume de ses aïeux. »*

On pourrait supposer que des tribus qui avaient des croyances si dénuées de consolations se laissaient facilement soumettre aux espérances du christianisme, et que leur esprit rêveur acceptait sur le champ la discussion des dogmes, s'ils plongeaient avec enthousiasme dans les mystères de l'infini : il y avait pour parvenir à l'idée des joies ineffables qu'on leur promettait tout un ordre d'idées, à franchir, et que la vie des forêts leur rendait complètement étrangères. Bien qu'on pût leur dire, ils se faisaient toujours un paradis à leur guise ; ils arrangeaient le culte à leurs fantaisies, si bien que la gravité des robes noires ne pouvait y tenir, et qu'il fallait bien sourire de cette grande simplicité.

« J'ai vu ton Manitou, et moi ton Jésus, disait, environ ce temps, deux Sauvages venant voir un de nos pères. Ô qu'il nous promet bonne année ! Que de castors ! que d'élans ! moyennant que tu nous donnes bien du petum pour lui sacrifier ! – Allez, galant, ce n'est ni ce qu'il demande en sacri-

fice, ni ce que vous voulez lui donner ; croyez en lui et servez-le comme on le vous enseignera., et vous serez trop heureux, répondit le père. »

Quelquefois, sans entrer parmi les néophytes, leur curiosité sauvage les entraînait ; ils étaient bien aises de raconter dans leur cabane quelque étrange histoire de ceux qui prêchaient. « *Le 29*, dit le père Le Jeune (qui avait fini alors son noviciat dans les forêts, et qui dirigeait la petite église de Québec), *il arriva une chose assez facétieuse que je coucherai ici pour faire voir la simplicité d'un esprit qui ne connaît pas Dieu: Deux Sauvages étant entrés dans notre habitation pendant le divin service que nous faisons à la Chapelle, se disaient l'un à l'autre : – Ils prient celui qui a tout fait ; leur donnera-t-il ce qu'ils demandent ? Or, comme nous tardions trop à leur gré : – Assurément, dirent-ils, il ne veut pas le leur donner ! Voilà, ils crient tous tant qu'ils peuvent.* (Nous chantions vêpres pour lors.) *Or, un jeune truchement venant à sortir, ils l'abordèrent, et lui dirent : – Eh bien ! Celui qui a tout fait, vous a-t-il accordé tout ce que vous demandiez ? – Oui, répond-il, nous l'aurons. – Assurément, reprend-il, il ne s'en est guère fallu qu'il ne vous ait éconduits, car vous avez bien crié et bien chanté pour l'avoir. Nous disions à tous coups que vous n'auriez rien. Mais encore, que vous a-t-il promis ? Ce jeune homme souriant leur répondit conformément à leur grande attente : «Il nous a promis que nous n'aurions point faim (c'est la grande béatitude des Sauvages). »*

Cette naïveté d'enfants qui se montre dans des cœurs d'hommes, cette simplicité curieuse qui se mêle à une prodigieuse énergie, amène quelquefois dans les récits des missionnaires des incidents qui en rompent la gravité. Depuis Bartholomeu Buenno qui, au moyen d'un peu d'eau-de-vie brûlée dans un plat d'étain, faisait croire aux Indiens qu'il pouvait incendier leurs grands fleuves, jusqu'aux robes noires qui les faisaient se récrier de surprise en soulevant quelques parcelles de fer au moyen d'un aimant, on a toujours eu bon marché de l'admiration des Sauvages ; mais ce qui leur a toujours causé un profond *ébahissement*, comme, disent les vieux voyageurs, et ce qui explique sans doute bien mieux leur croyance à toute merveille possible et impossible produite par l'industrie, ce sont les horloges. Écoutons ce qu'en écrit le père Brébeuf au père Le Jeune, qui se plaît grandement à toutes ces naïvetés :

« On ne saurait dire les étonnements de ces bonnes gens et combien ils admirent l'esprit des Français. ; mais ils ont tous dits quand ils ont dit qu'ils sont ondaki, c'est-à-dire des démons... Pour ce qui est de l'horloge ; il y aurait mille choses à dire : ils croient tous que c'est quelque chose vivante, car ils ne se peuvent imaginer comment elle sonne d'elle-même, et quand elle vient à sonner, ils regardent si nous sommes tout cela, et s'il n'y a pas quelqu'un de caché pour lui donner le branle.

*Ils ont pensé qu'elle entendait, principalement quand, pour rire, quelqu'un de nos Français s'écria au dernier coup de marteau : C'est assez sonner ! Et que tout aussitôt elle se taisait ; ils l'appellent le Capitaine du jour. Quand elle sonne, ils disent qu'elle parle, et demandent, quand ils nous viennent voir, combien de fois le capitaine a déjà parlé. Ils nous interrogent de son manger ; ils demeurent les heures entières, et quelquefois plusieurs, afin de le pouvoir ouïr parler. Ils demandaient au commencement ce qu'elle disait ; on leur répondit deux choses, qu'ils ont fort bien retenu : l'une que, quand elle sonnait à quatre heures du soir pendant l'hiver, elle disait : Sortez ! Allez-vous-en, afin que nous fermions la porte ; car aussitôt ils lèvent le siège et s'en vont ; l'autre ; qu'à midi, elle disait : yo eioua-haoua, c'est-à-dire, sus dressons la chaudière ; et ils ont encore mieux retenu ce langage, car il y a de ces écornifleurs qui ne manquent pas de venir à cette heure participer à notre sagamité. »*

Mais ces récits nous ont en quelque sorte éloignés de l'idée qu'on doit se faire des relations de la Nouvelle-France. D'ordinaire, les pieux voyageurs s'arrêtèrent peu à ces badineries des Sauvages ; comme, ils disent eux-mêmes, néophytes et missionnaires, ont bien d'autres intérêts à mettre en question. Pour les uns, il s'agit d'abandonner la terre et d'éloigner une mortalité affreuse ; pour les autres, il leur faut conquérir des âmes à tout prix : il y a continuellement choc d'idées, répulsions hautaines, abandons d'espérances, sombres et douloureux souvenirs. Dans la plus grande partie des relations transmises par le père Le Jeune, on trouve des qualités de poète encore plus que des sentiments réfléchis d'historien . Cela devait être ; c'est surtout dans ce voyage que les infortunés Indiens jettent leurs dernières pensées à l'avenir, c'est là qu'ils lèguent au monde leurs plus sombres traditions ; c'est là qu'on trouve enfin ces souvenirs de sacrifices qui relèvent si puissamment le guerrier. Depuis une vingtaine d'années, il n'y a pas de roman américain, comme on dit maintenant, qui n'ait sa scène des funérailles. On n'en trouve guère qui n'ait son chant de mort et son chapitre fantastique, où l'Indien expire attaché au bûcher. J'abrègerai le préambule et vous entendrez le vieux voyageur ; vous verrez s'il reste à inventer quelque chose après cet effroyable récit<sup>17</sup>

« En 1637 les Iroquois et les Hurons étaient en guerre ; un parti d'Iroquois fut vaincu. Les prisonniers furent mis à mort au milieu d'effroyables tortures ; un seul fut réservé pour être envoyé au village des Hurons. Ses doigts avaient été emportés et son bras avait été fracassé par un caillou. Dans cet état pitoyable il fut amené au village qu'habitaient les missionnaires. Ils le virent bientôt

---

17 Il est adressé au supérieur de Québec par le père Le Mercier.

arriver chantant ; au milieu de quarante guerriers. Son courage les étonna. Ne pouvant lui éviter la mort, ils essayèrent de le convertir: Dans tous les cas ils lui imposèrent le nom de Joseph. Ils ne le quittèrent plus un seul moment.

Le malheureux avait été livré à un vieux guerrier nommé Saouândaoüascoiïy, dont le fils était mort à la guerre ; et, selon la coutume indienne ; il était libre de le sauver. Il préféra le faire mourir ; mais il le livra au sacrifice sans montrer un seul motif de vengeance, et comme s'il n'eût obéi qu'à l'usage. Le prisonnier semblait même le comprendre ainsi. Quelques jours avant le sacrifice on lui portait à manger de tous côtés qui du sagamité, qui des citrouilles et des fruits, et ne le traitait que de frères et amis ; de temps en temps on lui commandait de chanter, ce qu'il faisait avec tant de vigueur et une telle contention de voix ; que, vu son âge, car il paraissait avoir plus de cinquante ans, nous nous étonnions comment il pouvait suffire, vu même qu'il n'avait quasi fait autre chose nuit et jour depuis sa prise. Sur ces entrefaites un -capitaine, haussant la voix lui dit : « Mon neveu, tu as bonne raison de chanter ; car personne, ne te fait mal. Te voilà maintenant parmi tes parents tes amis. »

Bon Dieu ! quel compliment ! Pour son maître, il le traitait avec une douceur incroyable, ajoute le missionnaire, et cependant quelques jours étant passés, voilà le sommaire des discours qu'il fit :

« Mon ami, il faut que tu saches qu'à la première nouvelle que je reçus que tu étais en ma disposition je fus merveilleusement joyeux, m'imaginant que celui que j'ai perdu en guerre était comme ressuscité et retournerait en son pays. Je pris en même temps résolution de te donner la vie. Je pensais déjà à te donner place dans ma cabane, et faisais état que tu passerais doucement avec moi le reste de tes jours ; et maintenant que je te vois en cet état, les doigts emportés et les mains à demi pourries, je change d'avis et je m'assure que tu aurais toi-même regrets de vivre plus longtemps. Je t'obligerai plus de te dire que tu te disposes à mourir, n'est-il pas vrai ? Ce sont les Tohontaenas qui t'ont si mal traités, qui sont aussi la cause de ta mort. Sus donc, mon neveu, bon courage prépare-toi à ce soir. » Là-dessus lui demanda d'un maintien ferme et assuré quel serait le genre de son supplice ; à quoi Saouândaoüascoüy répondit qu'il mourrait par le feu. « Voilà qui va bien. » répliqua Joseph.

Absous, le guerrier iroquois serait traité comme un frère ; voué froidement à la mort, ces terribles imaginations vont s'épuiser dans l'invention de nouveaux supplices. Écoutez, le nouveau néophyte va dire son chant de mort, il le répétera, après le dernier festin.

« Mes frères, je m'en vais mourir, serrez-vous hardiment au» tour de moi. »

Des chants implacables répondent à ce chant.

« Cependant le soleil, qui baissait fort, dit le prêtre, nous avertit de nous retirer au lieu où se devait achever cette cruelle tragédie. Ce fut en la cabane d'un nommé Atsan, qui est le grand capitaine de guerre ; aussi est-elle appelée otinontsiskiaj ondùon, c'est-à-dire la maison des têtes coupées. »

Dans ce lieu terrible où les guerriers armés de torches attendent le prisonnier, il se passe une des scènes les plus effroyables, que les hommes aient osé retracer.

« Nous nous mîmes donc en lieu où nous pensions être auprès du patient et lui dire une bonne parole si l'occasion s'en présentait. Sur les huit heures du soir on alluma onze feux tout le long de la cabane, éloignés les uns des autres environ d'une brasse. Incontinent le monde s'assembla, les vieillards se placèrent en haut comme sur une manière d'échafauds qui règnent de part et d'autre tout le long des cabanes ; les jeunes gens étaient en bas, mais tellement pressés qu'ils étaient quasi les mis sur les autres, de sorte qu'à peine y avait-il passage le long des feux. Tout retentissait de cris d'allégresse ; chacun préparait qui un tison, qui une écorce, pour brûler le patient ; avant qu'on l'eût amené, le capitaine Aenons encouragea toute la troupe à faire son devoir, leur représentant l'importance de cette action, qui était regardée, disaient-ils, du soleil et du dieu de la guerre. »

Bientôt la lugubre solennité commence, le prisonnier est introduit, l'irrévocable sentence est prononcée ; le supplice a lieu au milieu des chants du condamné.

« Il fallait être là pour voir une vive image de l'enfer ; toute la cabane paraissait en feu, et au travers de ces flammes et cette épaisse fumée qui en sortait, ces barbares, entassés les uns sur les autres, semblaient autant de démons qui ne donnaient aucune trêve à ce pauvre misérable. Souvent ils l'arrêtaient à l'autre bout de-la cabane ; et les uns lui prenaient les mains et lui brisaient les os à vive force, les autres lui perçaient les oreilles avec des bâtons qu'ils y laissaient ; d'autres lui liaient les poignets avec des cordes qu'ils étreignaient rudement, tirant les uns contre les autres à force de bras. Avait-il achevé le tour pour prendre un peu d'haleine, on le faisait reposer sur des cendres chaudes et des charbons ardents. J'ai horreur d'écrire tout ceci à votre révérence, mais il est vrai que nous eûmes une peine indicible à en souffrir la vue » .



Comme le vieux voyageur, je me sens à peine le courage de rappeler la fin de ce terrible récit ; mais il faut continuer pour que l'Indien apparaisse dans toute sa grandeur sauvage ; il faut continuer pour faire sentir que son stoïcisme peut surpasser sa férocité.

Vaincu en apparence par les tourments, le guerrier sauvage tombe enfin, et l'on dirait que la vie a cessé ; mais sur cette couche de feu, où l'on entend les gémissements de sa chair, on s'assure que toute vie n'est pas encore épuisée. « Il n'ira pas jusqu'au jour ! » disent les guerriers. Puis, sur la natte où il repose, on lui ordonne de chanter ; il le fit au commencement d'une voix cassée et comme mourante : mais enfin il chanta si haut son terrible cantique qu'il se fit entendre hors de la cabane.

Il les convie à de nouveaux tourments, et les guerriers sont prompts à l'appel.

*« Vous eussiez ouï griller sa chair et vu monter en haut de la cabane la fumée qui en sortait ! »* s'écrie le missionnaire en reprenant son récit. – *« Ce qui était capable, parmi tout cela, de le mettre au désespoir, c'était leurs railleries et les compliments qu'ils lui faisaient quand ils s'approchaient de lui pour le brûler ; celui-ci lui disait : Ça, mon oncle, que je te brûle, et étant après, cet oncle se trouvait changé en un canot. – Ça, disait-il, que je braie et que je poisse mon canot ; c'est un beau canot neuf que j'ai acheté naguère ; il faut bien boucher toutes les voies d'eau, et cependant lui promenait le tison tout le long des jambes. Celui-là lui demandait : Ça, mon oncle, où avez-vous pour agréable que je vous brûle ? et il fallait que ce pauvre patient lui désignât un endroit particulier. Un autre venait là-dessus et disait : Pour moi ; je n'entends rien à brasier, et c'est un métier que je ne fis jamais, et cependant faisait pis que les autres. Parmi ces ardeurs<sup>18</sup> il y en avait qui voulaient lui faire croire qu'il avait froid. Ah ! cela n'est pas bien, disait l'un, que mon oncle ait froid, il faut que je le réchauffe. Un autre ajoutait : Mais puisque mon oncle a bien daigné venir aux Hurons, il faut que je lui fasse quelque présent, il faut que je lui donne une hache ; et en même temps, tout en gaussant, lui appliquait aux pieds une hache toute rouge<sup>19</sup>... Voilà en partie*

---

18 Brûleurs. Du vieux mot ardre, brûler.

19 Il n'est pas sans importance pour l'étude du cœur humain de comparer à ce terrible récit une des exécutions sanglantes de l'inquisition. Les réflexions se présenteront d'elles-mêmes, et l'on verra quelle différence a pu séparer quelques hommes du dix-septième siècle des Hurons. Il s'agit d'un auto-da-fé célébré en Sicile, et dont le récit, a été conservé dans un recueil auquel je l'emprunte. Un juif et une religieuse avaient été condamnés à périr par le feu ; quand le premier parut, *« tous les assistants, animés d'un zèle immense pour son bien-être éternel, se jetèrent à ses pieds : leurs touchants reproches, leurs prières, leurs attitudes suppliantes, et l'effusion de leurs larmes l'invitèrent à se repentir et à prendre pitié de son âme. »* (À lui aussi sans doute on donna de doux noms, on l'appela mon frère.) *« Quant à la religieuse, continue le récit italien, plus elle approchait, plus le zèle des théologiens pour sa conversion redoublait ; mais « cette femme perverse, loin de parler à l'aspect de l'appareil du supplice ne cessait de protester de son innocence, sans réfléchir à l'énormité de son crime. »*

*« On mit d'abord le feu à sa chevelure afin de lui faire sentir une première épreuve de la douleur qu'elle allait*

*comme se passa la nuit, qui fut tout à fait douloureuse à notre nouveau chrétien ; mais parmi ces brocards et ces risées, il ne lui échappa pas une parole injurieuse ou d'impatience. »*

Le lendemain, son supplice se termina par une exécution sanglante.

Si ce récit du vieux missionnaire est effroyable, s'il nous fait descendre en frémissant dans les abîmes du cœur humain, voici une autre cérémonie dont la gravité solennelle expliquera le sombre mystère qui planait sur la vie des Indiens ; je veux parler de la *grande fête des Morts*.

Cette cérémonie religieuse était l'objet des conseils les plus graves ; on y évoquait tous les souvenirs. Il s'agissait de rassembler dans une même tombe les guerriers et les matrones qui avaient succombé dans des lieux différents ; selon la cosmogonie des Indiens, les âmes attendaient ce dernier souvenir.

Une vaste fosse était préparée dans quelque endroit du désert, qu'une pensée religieuse devait désormais consacrer. La sépulture des générations ne recevait point de monuments, ces peuples chasseurs n'en savaient point élever. La pauvreté sauvage faisait un sacrifice de chaque jour, une offrande véritable du cœur aux mânes vénérées. « *Vous les verrez souvent en plein hiver, quasi tout nus, pendant qu'ils ont de belles et bonnes robes en leurs caisses, qu'ils mettent en réserve pour les morts.* »

Au temps désigné par le conseil, on allait chercher dans les tombeaux les guerriers qui y étaient ensevelis depuis des siècles ; mais fréquemment aussi on allait déterrants les morts de quelques journées, conviant ainsi les générations centenaires et celles de la veille à une lugubre réunion. Souvent une mère retrouvait son enfant à demi consumé dans son berceau de terre, et sa tendresse sauvage n'était point rebutée de cet affreux spectacle ; d'autres fois, c'était un compagnon chéri du triste voyage, c'était un mari, c'était un père. Le missionnaire remarqua un jour une jeune femme dont il ne put s'empêcher de respecter la tendresse, bien que ce fût un amour d'idolâtre ; elle venait de découvrir les os de son père, et elle les pressait sur son cœur avec une effusion qui attendrit l'austère voyageur. L'éloquence du vieillard avait été autrefois une renommée dans la tribu ; mais il ne restait plus de lui que quelques grandes pensées recueillies par la nation ; sa fille remit pieusement près du mort l'*atsatone ouai*, le paquet de bûchettes qui disait autrefois les heures du

---

éprouver ; mais elle montra plus de regret de la perte de sa chevelure que du salut de son âme (on remarquera qu'elle devait avoir près de cinquante-six ans, et qu'elle était restée vingt-deux ans en prison). On mit ensuite le feu à sa robe goudronnée pour voir si l'atteinte des flammes dessillerait enfin ses yeux ; mais, témoins de son obstination, les exécuteurs embrasèrent la fournaise placée sous ses pieds. Le feu ayant gagné la pile de bois sur laquelle cette femme était placée, elle tomba dans la fournaise, où elle fut consumée. »

conseil ; puis elle se prit amèrement à pleurer, car la terre lui avait rendu aussi ses enfants, elle en était environnée, et comme Rachel, elle repoussait les consolations.

Telles étaient les scènes qui se renouvelaient, et que la naïveté du voyageur aime à raconter.

Enfin, on répète en chœur le cri lamentable des âmes (haéé ! haé !) ; les guerriers chargent les ossements sur leurs épaules ; un vaste amphithéâtre est élevé sur les bords de la tombe, et de longues perches, chargées des présents faits aux morts, étaient une magnificence sauvage. Tout à coup, à un signal, on s'élance sur ce théâtre funèbre ; les squelettes, revêtus de leurs peaux de castors, sont dressés autour du cimetière : l'œil contemple avec effroi cette longue file qui dit si tristement tous les âges de la mort.

Pendant sept à huit jours, des fêtes funèbres avaient lieu ; les vieillards faisaient des présents aux jeunes gens, comme si, en présence du spectacle formidable qu'ils avaient sous les yeux, il était bon de se dépouiller de tous les biens de la terre.

Puis venait le jour où la cérémonie devait être accomplie ; on découvrait les ossements parés de leurs manteaux funèbres, on leur répétait le cri des âmes. Le silence succédant à ces clameurs, on n'entendait plus que la voix du vieux guerrier qui proclamait les présents faits aux morts.

Mais quand les dernières heures du jour étaient arrivées, la grande fosse était tapissée de belles peaux de loutres ; cette couche moelleuse des âmes recevait d'abord les jeunes morts qu'on descendait confusément, et que des guerriers rangeaient au fond de la fosse. C'est alors qu'on entendait mille voix sortir de la terre en répondant à d'autres voix, mille paroles confuses de tendresse se confondant dans les sanglots. Quant aux antiques débris, ils ne devaient être descendus qu'au lever du jour. Comme si on eût voulu faire jouir encore ces vieux ossements des frais rayons de l'aurore, on attendait que le soleil naissant leur eu souri ; cependant durant la grande fête de 1656, un incident étrange abolit cette coutume antique : déjà les feux étaient allumés pour passer la nuit, on venait de terminer le festin des âmes ; les guerriers cherchaient le repos, quand un squelette, rompant ses liens, tomba de lui-même dans la tombe ; les Indiens se réveillent en sursaut, et, comme si cet accident était un avertissement mystérieux des morts aux vivants, ils s'élancent sur l'amphithéâtre et rendent confusément à la terre ces ossements qu'ils lui ont ravis.

*« Nous sortions pour lors du village, dit le missionnaire, mais le bruit était si grand qu'il nous sembla quasi que nous y étions. Approchant, nous vîmes tout à fait une image de l'enfer. Cette grande place était toute remplie de feu et de flammes, et l'air retentissait de toutes parts des voix*

*confuses de ces barbares. Ce bruit néanmoins cessa pour quelque temps, et ils se mirent à chanter, mais d'un ton si lamentable et si lugubre, qu'il nous représentait l'horrible tristesse et l'abîme du désespoir. »*

Mais les Américains du Nord ne renouvellent plus maintenant cette cérémonie solennelle, ils ne croient plus à la fête des âmes, ils n'ont plus de belles peaux de loutres à donner aux morts ; pour eux, le pays entier est devenu une tombe, et comme ils savent que toutes leurs terres seront marchandées et vendues, peu leur importe où sera leur dernière demeure.

## De la Femme à l'Origine des Sociétés

(in *Revue Académique* – 1837)

Il nous arrive souvent, à nous pauvres habitants blasés des grandes villes, de rêver un beau ciel, une mer immense, une savane qui se déroule à l'horizon, une vaste forêt parée de lianes et de magnolias, et, il faut le dire, presque toujours ce rêve est bien beau, car nous le faisons d'ordinaire à vingt ans, après avoir lu *Atala*. Puis, au milieu de ces solitudes, sous des palmiers gracieusement inclinés, frémissant au souffle du soir, une jeune fille apparaît, gracieuse et triste : c'est l'ange de ce désert ; un diadème de plumes entoure son front ; ses formes sont trop pures pour les couvrir d'un voile : une pagne ondule doucement au dessous de son sein ; c'est à grand-peine que l'imagination artiste du jeune homme, consent à colorer d'une teinte ardente cette belle créature du monde primitif. Après tout, ceci est un rêve fort innocent et un peu moins niais, peut-être, que ceux inspirés par les fades amours des pasteurs du Lignon. Il y a tant de poésie dans les grandes forêts !

Hélas ! je l'ai vue, moi, la femme qui habite le désert ; elle était nue, en effet, et elle n'avait nul souci de sa nudité ; ses jambes étaient souillées de terre fangeuse, et sillonnées par les blessures que vous font les herbes tranchantes des forêts. Si la fatigue avait été plus forte que la jeunesse, ses formes étaient flétries. Des couches de bleu, de vermillon, d'orangé, appliquées bizarrement, couvraient ses bras et son sein. Il y avait dans l'expression de sa figure plus d'abattement que de résignation. L'ardeur de son regard était tempérée par un cercle bleu de genipa, grossièrement tracé autour de l'œil, et assez semblable aux marques qu'imprime un poing brutal sur quelques misérables créatures de nos villes. Pour pendants d'oreilles, on voyait battre le long de ses joues deux rouelles de bois léger presque aussi artistement travaillées que deux dames de trictrac. On pouvait bien dire, sans la métaphore obligée, que sa bouche offrait aux regards deux rangées de perles ; mais, hélas ! au moyen d'une incision faite au temps de son enfance, elle avait enchâssé dans sa lèvre inférieure

le gracieux ornement qui ornait ses oreilles. Enfin, s'il faut tout vous avouer, elle faisait sa coiffure d'un vieux chapeau de matelot !... Et, pour ne rien dissimuler, j'ajouterai qu'elle aimait par dessus toutes choses l'eau-de-vie de cannes ; après l'eau-de-vie, le bonheur de dormir sur le sable, quand son mari n'avait pas tué à quelques lieues de là, un tapir ou un pécari qu'il fallait aller chercher au milieu des épines, des herbes tranchantes, des insectes piqueurs, et qu'il fallait trouver surtout sous peine de mourir de faim, et d'être battue, car le maître de la création avait assez de sa journée, et prétendait, à son tour, se reposer longuement et manger à loisir. Hélas ! je l'ai vue prête à enfanter dans la solitude, et sur le point de joindre ses douleurs de mère à ses douleurs de femme, ne sachant point si la misère ne tarirait pas son lait, et, faut-il vous le dire, femmes des villes, ignorant si ce fruit d'amour ne serait pas ravi à sa tendresse par la faim, l'éternel ennemi du sauvage, par la nécessité d'une fuite rapide au milieu des forêts où l'enfant embarrasse la tribu, et où, chose horrible, l'ardent amour d'une mère ne peut pas toujours le conserver. Comprenez-vous ce mot et les effroyables tourments de la solitude !

J'ai vu la compagne de l'homme des forêts, appartenant à une race sauvage parmi les sauvages ; je l'ai vue, dis-je, harassée sous le poids d'un fardeau qui aurait écrasé une bête de somme, ou creusant la terre pour planter quelques tiges de manioc, quelques grains de maïs, qu'elle abandonnait au Dieu qui soigne les moissons du désert, incertaine toutefois de recueillir le fruit de son labeur, ignorant si le maître ne la conduirait pas au loin, et si elle reverrait jamais les lieux qu'elle allait abandonner. Eh bien, toute déchue que semblait être cette pauvre créature, toute accablée qu'elle était en effet par la domination du maître, dans un sourire de tendresse qu'elle adressait à son pauvre enfant, dans les larmes qu'elle répandait sur une tombe de terre, dans un mot doux et caressant que lui inspirait la pitié pour l'étranger, vous eussiez retrouvé tout à coup la femme et sa noble mission, mission qui passe méconnue à travers les siècles de barbarie, pour conduire ensuite le monde à de meilleures destinées. Si bien qu'au milieu de ces grandes forêts, sous ces voûtes immenses où la brise disperse tant de parfums inconnus, où le jour fugitif découvre tant de mystérieuses splendeurs, la voix basse et triste d'une femme américaine entendue inopinément vous fait songer en même temps à mille douleurs et à mille espérances, c'est à la fois une accusation des temps passés, et comme un écho de l'avenir. Ah ! sans doute, toute poésie n'est pas refusée à celui qui essaiera de peindre la femme dans les forêts ; il y a en elle l'indicible poésie du cœur, qui ne s'explique pas et qui domine l'univers, qui se glisse mystérieusement dans l'humanité et qui l'en-

ture d'amour, pour que jamais et dans ses plus grands maux elle ne se trouve point sans consolations.

Bien souvent il arrive au voyageur de rencontrer dans les forêts une femme nue, à la peau bronzée, à la chevelure noire et flottante, assise sur le bord d'un fleuve, tressant, avec l'admirable patience des sauvages, une petite corbeille de lianes, empennant une flèche, ou tissant un filet de beaux fils de coton ou de *macauba*<sup>20</sup> teints dans la couleur éclatante du rocou, et ne perdant point, dans ses travaux, cet instinct de poésie qui donne à la femme un amour inné pour les fleurs. Vous la voyez arracher de longues tiges de baubinia, en respirer le parfum et s'entourer de ses fleurs azurées ; puis elle reprend son travail qu'elle abandonne tout à coup pour écouter le chant du macauhan, l'oiseau triste qui parle des ancêtres morts il y a longues années, et des petits enfants qui ont nouvellement quitté la terre. Bientôt vous la voyez tomber dans une rêverie si triste, si profonde, qu'une heure entière, elle la passe, la tête dans ses mains, comme rongée de ces douleurs morales qui semblent s'accroître avec la civilisation, et dont certainement les sauvages ne connaissent pas l'étendue infinie. Ils ont bien assez de leurs maux.

En contemplant la morne attitude de cette pauvre femme américaine, vous ne pouvez vous empêcher de songer à ses semblables sur toute l'étendue de la terre, aux femmes vêtues comme elle d'innocence, errantes comme elle dans les campagnes désolées, dans les grandes forêts. Pour moi, j'ai pensé souvent à ces misérables créatures comme filles, épouses et mères. C'est en vérité à fendre le cœur de pitié, si l'on ne songe point aux compensations que la civilisation promet à la compagne de l'homme, qu'elle tiendra, mais qu'elle n'a pas encore tenues... Voici donc quelques souvenirs.

Malgré la variété des climats et des races, la vie du sauvage, qu'il soit chasseur ou nomade, qu'il habite la Nouvelle-Zélande ou le Brésil, l'Australie ou l'Amérique du Nord, a quelques points de ressemblance absolue (surtout dans ce qui regarde la condition des femmes), comme les peuples civilisés ont une analogie indépendante des nuances de nationalité ! Partout on vend la femme et on l'achète ; rarement la jeune fille des forêts connaît-elle de riantes amours et les illusions des fraîches années. Cela arrive tout au plus dans les belles campagnes de la Floride ou dans les délicieuses solitudes de l'Océanie, où une mollesse naïve a deviné quelques mystères de l'amour. La plaie de nos sociétés se trouve donc dans le monde enfant ! Chez la plupart des peuplades, la femme la plus belle est offerte au plus riche. La prétendue liberté de l'homme primitif ne lui est jamais dévolue. Com-

---

20 Filaments tirés d'un palmier.

met-elle une faute ? elle a épousé son juge et son bourreau. Mais bien plus : souvent, comme chez les Tupinambas, son sort est décidé dès l'enfance, elle a son maître en naissant.

Ceci a quelque chose d'analogue parmi nous ; mais savez-vous une distinction de servitude et d'abaissement moral qui n'en a point ? Dans un grand nombre de tribus américaines la femme a un langage à part ; elle ne peut et ne doit pas s'exprimer comme celui dont elle est la compagne.

À la Nouvelle-Hollande, terre malheureuse, terre sans moissons et sans fruits, dont le sauvage incendie les forêts, comme s'il voulait se venger de la stérile beauté d'une nature inflexible, l'homme n'a que des amours sanglantes. Il ne se marie point dans sa tribu ; c'est une massue à la main qu'il va chercher celle qui perpétuera sa race farouche. Aussi la prend-il parmi une nation ennemie. C'est une esclave qu'il veut soumettre à tous les caprices de sa cruauté, et non pas une compagne qu'il va choisir. Le croiriez-vous si vingt relations ne l'attestaient ; il attend derrière un arbre que quelque jeune fille passe solitaire ; il s'élance sur sa victime, la frappe à coups redoublés, le sang jaillit, elle tombe : c'est sa femme, c'est sa proie, il l'emporte, il rugit de joie : il a une compagne selon ses vœux ; mais malheur à elle si elle regrette trop longtemps sa mère et ses sœurs !...

Dans les îles gracieuses de la mer du Sud, dans ces contrées de meurtre et de volupté, où les philosophes du dix-huitième siècle ont placé le sauvage par excellence pour l'entourer d'un prétendu bonheur, et surtout pour le faire servir à leurs systèmes de fantaisie, il a fallu l'inflexible volonté d'un chef, qu'on appelait le Bonaparte de la mer du Sud, pour donner à la femme le droit de manger avec les hommes. Tamehamea, avec son instinct sauvage de grand législateur, a senti que là était le grand obstacle à surmonter, et qu'en dépit des révolutions, il fallait le franchir ; il l'a franchi : ces peuples vont se civiliser.

Mais tant d'humiliations, tant de misères, tant de sanglants outrages, tout cela n'est rien, non, tout cela n'est rien auprès de ce que je vais vous dire ; j'en appelle aux mères, et elles répondront quand elles auront lu ce que rapporte le plus célèbre de nos voyageurs.

Une pauvre femme des forêts de l'Orénoque met-elle au monde un enfant contrefait, elle qui saurait si bien lui rendre par son amour ce que lui a refusé la nature, elle qui a déjà tant souffert, va souffrir une douleur sans nom : l'enfant est détruit sans pitié !... Le sauvage n'ose s'avouer à lui-même son attentat ; contraint de dire au voyageur ce qu'il a fait de son enfant, il n'ose répondre ; et s'il répond, c'est pour chercher à se cacher à lui-même son crime et sa douleur ; il vous dira alors :



« *Le pauvre mur ne pouvait nous suivre ; il aurait fallu l'attendre à chaque instant dans la forêt ; on ne l'a pas revu, et il n'est pas venu coucher où nous passâmes la nuit.* »

Et la pauvre mère, elle sait bien, elle, ce que signifient ces paroles qui contiennent un sanglant mystère !... Les larmes silencieuses qui coulent le long de ses joues le disent assez.

On le verra bien, c'est à traits rapides que j'essaie de peindre de telles misères ; je me contente de rappeler les grandes douleurs que peut sentir un cœur de femme ; j'emprunte une grande calamité à chaque peuple : si j'entrais dans les chagrins vulgaires de la vie domestique, de longues pages ne me suffiraient pas.

C'est ce qu'il y a de déplorable dans une telle condition, qui a fait supposer à M. de Humboldt que quelques femmes, lasses de tant d'infortune et de tant d'esclavage, ont bien pu former des espèces de sociétés d'amazones dans les déserts que baigne le grand fleuve américain.

Il résulte de tant de maux accumulés, que la femme, chez plusieurs nations, semble perdre ses véritables attributs, et qu'elle prend même un caractère de cruauté plus terrible que celui des hommes, qui trouve du moins son excuse dans le souvenir des combats. Ainsi, les femmes Tamoyos, Cahètes et Tupinambas étaient les premières à réclamer leur part de l'horrible festin, où l'on dévorait les guerriers ennemis dont elles avaient été les compagnes, menant sur eux bien petit deuil, dit naïvement le bon Léry<sup>21</sup>. Quelque chose de semblable, mais de moins horrible, se passe encore de nos jours, et c'est en frémissant que les voyageurs nous le rapportent : les femmes de la Nouvelle-Zélande couvrent d'épouvantables cris de joie ceux des vainqueurs lorsqu'une victime est immolée. Mais détournons notre pensée de semblables tableaux, ils appartiennent bien plus aux sanglants mystères de la vie du guerrier qu'à la destinée primitive de la femme ; et si elle partage la joie de ces fêtes, c'est à elle qu'on doit bientôt de les voir cesser.

Une chose merveilleuse apparaît encore dans l'histoire de la femme, durant les premières périodes de l'enfance des sociétés : certaines vertus, bases d'une portion de notre ordre social, sont complètement ignorées au désert, et elles naissent tout à coup du contact des sauvages avec les Européens. Les Caraïbes n'avaient point de mot pour exprimer la pudeur, mais la pudeur était cachée dans leur âme, et elles disaient naïvement, en se voilant de leurs longs cheveux : « *Étrangers, c'est au front qu'il faut nous regarder.* » Le développement du même sentiment moral a été observé chez

---

21 Il faut dire, cependant, que ce vieux voyageur du quinzième siècle n'a pas pénétré assez profondément dans l'organisation de ces peuples, pour savoir s'il n'y avait pas dans cet horrible coutume quelques idées mystérieuses tenant à la religion.

les femmes de la Nouvelle-Hollande. Aussitôt que cette vertu est née, que la femme des forêts rougit de sa nudité à la voix de l'homme civilisé, comme Ève sentit la honte avec sa faute, une grande loi de l'ordre social est dévoilée. Mais, dans ce progrès de la société naissante, de nouveaux devoirs et de nouvelles souffrances sont imposés à la femme ; il semble qu'elle doive conquérir, par ses misères, tous les perfectionnements auxquels le genre humain est appelé.

Dans cette période de l'état social, l'admiration pour un être qui lui paraît supérieur, développe chez la femme une élévation nouvelle, un sentiment presque divin, plus fort que l'amour de la terre, et qui ne saurait avoir de nom parmi nous. à mon gré, cette exaltation passionnée qui s'est emparée de quelques femmes de tribus indiennes pour des Européens, est une des preuves les plus grandes de la haute destinée à laquelle est appelée la femme dans une société avancée. Elle cherche la supériorité des facultés de l'âme, comme une patrie nouvelle dans un monde moral ignoré. C'est sans hésiter qu'elle sacrifie sa vie, si celui qui l'a aimée veut la fuir ; elle comprend qu'après une telle initiation il ne lui reste plus qu'à mourir. Marina, Pocahontas, la jeune fille qui accompagna Vancouver, Paraguassou, dont les compagnes se noyèrent en suivant Alvarez, offrent autant d'exemples de ce dévouement, qui est presque une religion.

Pour terminer en peu de mots ce coup d'œil rapide sur le sort de la femme dans l'enfance des sociétés, je dirai qu'à l'examiner attentivement, ce qu'il présente d'horrible ou d'humiliant, tient à la force brutale dont l'homme lui-même est alors la première victime. Il est facile de voir que, dans cet état d'abaissement, une voix intérieure la convie incessamment à de nouvelles destinées, et qu'elle en a peut-être le sentiment avant l'homme, puisque la plupart du temps c'est elle qui demande d'abord à la terre ces fleurs et ces fruits que dédaigne le chasseur. Non, on ne peut se figurer les merveilles qu'opère au milieu d'une horde sauvage, une parole de compassion et de paix, quand tout respire le meurtre et le sang. Cette parole, c'est la femme qui la dit, et bientôt elle prend plus de puissance, à mesure qu'elle est plus souvent entendue. Qui peut dire tout son pouvoir ? les siècles en ont été changés, et c'est par la condition des femmes qu'on pourrait maintenant examiner la civilisation des peuples.

## Nations hyperboréennes

(in *Journal des demoiselles* – 1833)

Il y a diverses raisons pour réunir ici des peuples qui habitent plusieurs parties du monde et qui parlent des langages différents. Les Kamtchadales de l'Asie, les Lapons européens, les Groenlandais, voisins de l'Amérique, les Esquimaux, qui vivent dans deux mondes, ont un caractère qui les rapproche singulièrement les uns des autres : avec leur amour de la patrie, leur ardeur chasse-resse, leur gaîté naïve, ils semblent avoir été créés pour habiter le plus terrible climat de l'univers. Environnés de glaces éternelles, mais animés par l'amour de leurs frères, ils errent en paix dans un pays désolé. Ils ne peuvent vivre loin de ces plages où s'arrêtent les flots glacés des mers polaires ; ils meurent loin de ces forêts dont la verdure éternelle et sombre s'élève sur des monts sauvages où la neige ne cesse point de tomber ; leur âme est toute semblable à ce fluide inconnu qui dirige l'aimant ; leurs regards se tournent sans cesse vers le nord, et leur voix ne sait chanter que d'éternels frimas.

Il faut à ces hommes de longs jours qui n'aient point de nuits, ou des nuits que n'interrompent point le jour. Il leur faut le chant mystérieux et triste du rossignol des pôles, qui ne chante qu'au pâle soleil de minuit, l'éclat terrible des aurores boréales. Rêvent-ils la gloire, ils ont des baleines à harponner, ils ont des ours à combattre, des espaces immenses à traverser, des lacs à franchir, entraînés par leurs rennes ou par leurs chiens fidèles. Petits, agiles, infatigables, doués de ce courage passif qui supporte tout ce qui vient de la nature, privés de ce courage d'agression qui l'outrage, ils n'ont jamais fourni de soldats à l'Europe, à l'Asie ou au Nouveau Monde ; on ne les a jamais vus demander aucun des biens que fournit une terre plus heureuse, et ils ont trouvé toujours une nourriture abondante, un abri paisible au sein de leur pays désolé. Telle est la race hyperboréenne dont je viens d'esquisser rapidement les traits principaux.

Il y a cependant de grandes différences entre les idées religieuses du Kamtchadale et du Groenlandais, entre celles du Samoyède et du Lapon ; ils mènent à peu de choses près le même genre d'existence, quoique ayant adopté des usages différents. Vivant sous un climat semblable, appartenant à une race analogue, il est tout naturel que leurs idées poétiques se ressemblent ; c'est ce dont j'ai acquis la preuve et ce que j'essaierai de démontrer. Soumis tous à d'étranges superstitions, leurs idées sur la divinité sont souvent extravagantes, mais elles sont quelquefois d'une poésie bizarre. Voués aux douces affections, l'amour paisible occupe souvent leur muse naïve ; ne se livrant jamais aux combats, ils ignorent les chants de guerre et les remplacent par les hymnes du cœur.

De tous les hommes de la race hyperboréenne, les plus intéressants peut-être à nos yeux sont les Lapons ; leur paisible existence, leurs vertus hospitalières, tout accroît l'intérêt qu'ils inspirent : leurs grossières superstitions ne font de mal à personne, et sans doute que nos principes théologiques ne leur ont point toujours été inculqués avec la modération qu'ils montrent eux-mêmes dans leurs paisibles contrées.

Je ne sais jusqu'à quel point la race des Lapons peut voir se développer ses facultés intellectuelles selon la manière dont nous comprenons la civilisation ; il est certain que l'un d'eux a fait assez de progrès pour écrire lui-même ses aventures.

M. Capell Brooke nie, dans son grand voyage, que les Lapons aient la moindre idée de poésie, et il affirme que les monuments qui ont été cités par plusieurs voyageurs appartiennent à la race finnoise, que l'on confond souvent en Europe avec les peuples hyperboréens du voisinage. En s'enquérant un peu plus soigneusement des usages des peuples qu'il visitait, il eût vu probablement pourquoi la seule chanson qu'il ait entendue, et dont on ne lui expliqua qu'imparfaitement le sens, renfermait si fréquemment le nom terrible du loup ; c'est que ce chant mystérieux que ces peuples répètent sans cesse, et où l'animal destructeur est maudit, est une explication magique qui tient aux plus anciens usages religieux. C'est du reste dans ce voyageur anglais qu'on apprend à connaître un pays que les gens du monde s'obstinent à ne voir décrit que dans les pages étranges de Regnard et de ses compagnons. Après l'avoir lu, on comprend mieux la tranquille volupté que doivent éprouver ces hommes des pôles dans leurs huttes enfumées, quand il a fallu, pour gagner l'asile protecteur, descendre avec mille périls des montagnes de neige, glisser sur des plaines de glace qui s'entr'ouvrent tout à coup, et où la rapidité de la course peut seule sauver de la mort ; mais un tel voyage, où les neiges éternelles, les forêts criantes de sapins, les aurores boréales et les aurores qui

n'ont pas eu de nuit sont décrites à traits rapides et animés, ne suffisent pas pour l'étude du cœur de l'homme ; il faut pour cela séjourner quelques années dans la cabane, et surtout ne pas observer les usages, emporté par un rapide traîneau.

À en juger surtout par les anciens voyageurs, les Lapons ne sont pas dénués d'idées poétiques, et, sous la forme bizarre que le Créateur leur a donnée, ils renferment une âme tendre, un cœur disposé aux plus ardentes impressions. J'ignore si, dans les antres secrets où ils cachent leur culte, où des idoles informes, couvertes du sang et de la graisse des victimes, reçoivent leurs hommages, j'ignore, dis-je, s'ils entonnent des hymnes religieux, et quels mystères ils célèbrent au sein de leurs neiges éternelles. Mais ce pouvoir de l'amour, qui résiste à toutes les impressions des climats, ils savent le peindre avec force et avec vérité, et de bizarres comparaisons n'en diminuent pas l'expression naïve. Voici une chanson qu'Olaus Mathias, Lapon de Tornéo, donna à Scheffer, qui nous l'a conservée.

*« Kulnasatz, mon petit renne, il faut nous hâter, nous avons du chemin à faire. Les lieux marécageux sont vastes et les chansons nous manquent. Marais Kaige, ton aspect ne m'ennuie cependant point. Marais Kailwa, je te salue. Beaucoup de pensées se pressent dans mon esprit. Tandis que je suis porté à travers le marais Kaige, mon renne, soyons agiles et légers, c'est ainsi que nous terminerons plus promptement notre travail et que nous arriverons où nous devons aller ; là je verrai mon amante se promener. Kulnasatz, mon renne regarde au loin, et vois si tu ne l'aperçois pas se baignant. »*

Quel est cet homme que la nature, selon nous, a si peu favorisé et que nous plaignons, tandis que nous excitons sa pitié ? C'est un habitant des rivages du Groenland. Le hasard le conduit-il dans le Danemark ou dans la Norvège, il se plaint de ne plus trouver ses monts de neige, ses bouleaux chétifs, ses étangs glacés ; l'été, que nous trouvons si rapide dans ces climats, lui, il le trouve trop long. L'âpre nature qui l'environne habituellement lui donne un sentiment de fierté, qu'il exprime en vantant ses rochers stériles, où son courage lui fait trouver une nourriture abondante. Il va jusqu'à dire qu'il n'y a point assez de ciel en Danemark pour un homme qui a parcouru les plages neigeuses de son île, et cependant cet homme, qui n'aspire qu'après les glaces du nord, et qui ne sait se réjouir qu'au milieu des scènes les plus terribles de la nature, comme le Lapon, cet homme ouvre son âme aux douces influences ; il conçoit les idées les plus nobles et les plus élevées : malgré le déchaînement des tempêtes, il a toutes les joies du foyer paisible ; c'est qu'en dépit de ses sombres

hivers, le ciel n'est point toujours nébuleux, et que de brillants phénomènes exaltent son imagination déjà émue par le récit des chasses périlleuses et par la vue de l'Océan.

Mais c'est surtout au sein de leurs cabanes, où brûle sans cesse un feu ardent, que se reproduisent pour les Groenlandais toutes leurs inspirations. Leurs combats sont bien doux, leurs victoires sont plus aimables que celles des conquérants. Une querelle s'élève-t-elle entre deux Groenlandais, le sang ne coule jamais, une raillerie plaisante est l'arme dont ils doivent user. Après avoir convoqué une assemblée nombreuse, les deux adversaires paraissent revêtus de leurs plus beaux habits, le défi est envoyé, les chansons commencent, et la victoire ne tarde point à se décider. Heureux celui dont l'imagination a rencontré les plus brillantes saillies : malheur au poète que le ridicule peut atteindre ; les rires bruyants des spectateurs annoncent la confusion de celui qui vient d'être vaincu ; la joie des pêcheurs célèbre celui qui a remporté la victoire.

Il y a encore en Groenland un usage inspiré par la douleur et qui rappelle cependant les idées les plus douces, tant le cœur de l'homme sait trouver des pensées attendrissantes pour adoucir les maux qu'il ne peut éviter. Quand un enfant meurt dans ce pays, avant de l'ensevelir sous la neige, les parents lui donnent un compagnon pour guider sa jeune âme, c'est le chien le plus fidèle et le plus aimé de la tribu. La mère croit, dans son innocence, que cet ami conduira son fils près des parents qui l'ont précédé dans la tombe ; cette douce pensée console le pauvre chasseur. Au milieu des frimas, on le croirait né dans les contrées heureuses de la Floride où les parents balancent leurs jeunes enfants aux branches de l'érable en fleurs. Il y a des moments où le climat semble perdre la haute influence qu'on lui suppose sur le cœur de l'homme, c'est quand l'âme s'élève et qu'elle demande des consolations au ciel ; alors un même regard de l'Éternel plane sur les savanes fleuries et sur les plaines neigeuses où les hommes l'ont invoqué ; il envoie aux jeunes mères les mêmes émotions, et les console par des idées aussi douces, quoiqu'elles soient opposées ; les unes voient leur jeune enfant reposant sur le sein paternel ! d'un aïeul plein de tendresse ; les autres croient qu'au roucoulement de la tourterelle, la jeune âme va demander dans mille baisers son amour à une vierge qui sera mère.

Voici quelques pauvres êtres jetés sur un rocher de glace ; des nuages brumeux les environnent. Les Esquimaux les plus rapprochés des pôles ne se font aucune idée d'une végétation élevée, car leur sol ne produit que quelques buissons ; ils ne se nourrissent que de la chair des veaux marins ; ils n'ont pas même l'industrie suffisante pour construire de faibles canots avec la peau de cet animal. Eh bien ! sans moyens de quitter cette terre désolée, ces pauvres êtres sont satisfaits d'y

vivre. Ils ne peuvent imaginer qu'il existe d'autres pays et d'autres hommes, et ils parlèrent aux Anglais comme si ceux-ci devaient les entendre. Le bois des navires leur causa l'étonnement le plus vif, car ils ne connaissaient que les faibles tiges d'un bouleau qui dépasse à peine les neiges. Dans cette circonstance, la production de la nature fut plus étonnante aux yeux de ces sauvages que celle de l'art ; ils ne pouvaient comprendre la croissance prodigieuse d'un arbre, et leur pensée, en faisant un effort pour concevoir ce prodige, ne pouvait aller si loin dans les mystères de la création. Quand on se représente ces hommes isolés sur leurs rochers de glaces, on est tenté de penser que, dans la monotonie de ce spectacle uniforme, leur âme doit se trouver comme resserrée dans le cercle étroit d'une chétive végétation, et cependant leur industrieuse persévérance sait construire des maisons de glace dont la transparence mystérieuse éclaire leurs joyeux festins. Quant aux autres Esquimaux visités naguère par le capitaine Lyon, ils sont un peu plus nombreux, et leur industrie va un peu plus loin ; mais nous ne connaissons rien d'eux, si ce n'est qu'ils ont une sensibilité profonde et qu'ils la manifestent à la mort de leur parents et de leurs amis. Nous savons aussi que nos instruments et nos airs de danse excitent chez eux une gaîté singulière ; ils dansent alors avec une telle frénésie, qu'ils éprouvent une véritable ivresse et qu'ils ont de la peine à revenir à leur état naturel.

Il y a encore une faible race qui appartient à la race hyperboréenne ; il ne faut pas être bien versé dans la physiologie pour s'apercevoir que ces hommes, faits pour vivre au milieu des glaces de l'extrême nord, ont à peu près le même caractère de physionomie que ceux dont nous avons parlé, comme ils se ressemblent par les dispositions de l'âme ; quoique habitant des parties différentes du monde, on serait tenté de les croire enfants de la même contrée. Le Samoyède et le Lapon semblent s'être communiqué comme par instinct les mêmes usages ; ces êtres, si rebutants par la figure, la malpropreté, la manière de se nourrir, ont reçu de la nature une grande bonté de caractère, une extrême douceur, une disposition secrète à exercer l'hospitalité, un amour de la patrie que rien ne peut altérer ; mais en même temps ils s'abandonnent avec une singulière frénésie aux superstitions grossières, et, au milieu de ce climat qui semble engourdir la nature, leur esprit ardent cherche sans cesse, comme celui de l'Africain, à lire dans l'avenir, à provoquer des tempêtes ou bien à les apaiser. La splendeur de l'aurore boréale est un spectacle qu'ils ne peuvent se lasser de contempler, ou plutôt, par un instinct heureux, ces hommes éprouvent alors une impression bien différente que celle que reçoit du même phénomène l'homme des contrées tempérées. Tandis que le Scandinave puise des comparaisons terribles dans les scènes qu'il a sous les yeux et que sa pensée lui offre des

images effrayantes, l'homme des régions boréales se sent doucement convié à animer ces longues nuits par des joies innocentes.

Les hommes qui ont cherché à voir autre chose, chez les Kamtchadales et les Samoyèdes, que leur grossièreté, nous disent qu'ils sont, en général, enclins à une innocente raillerie, et que leur trait le plus caractéristique est un grand désir de conserver leur paisible indépendance. Les Samoyèdes ont établi eux-mêmes la ligne de démarcation qu'il fallait placer entre eux et les autres hommes. Lors de la grande convocation de tous les peuples de l'empire qui se fit sous Catherine II, leur message fut, dit-on, conçu à peu près en ces termes :

*« Nous sommes des hommes simples, notre vie est employée à faire paître nos rennes ; nous n'avons pas besoin de code, mais faites seulement pour les Russes, nos voisins, et pour les gouverneurs que vous nous donnez, des lois qui les empêchent de nous opprimer. »*

Cet amour de la terre natale, ils l'expriment à Dieu de la manière la plus noble et la plus touchante dans leurs sacrifices. Ils immolent un renne à la divinité, en s'écriant : *Noum tad ! Dieu nous donne !* Voilà ce que leur inspire la reconnaissance. Mais pour faire sentir que la majesté divine se révèle dans leurs déserts, ils s'écrient *Noum arka ! Dieu est grand !* Cette divinité, élevée au-dessus de la multitude de génies qu'ils révèrent, ils se font une idée si juste de sa noble essence, qu'ils n'osent employer une sculpture grossière pour rappeler ses traits. Noum n'a donc pas de statue, *« parce que, disent-ils, nous ne savons pas comment on pourrait représenter l'être suprême. »*

Ainsi qu'un grand nombre de peuples barbares, les Samoyèdes se désignent par le titre d'homme (*khassowa*), comme s'ils étaient le peuple par excellence, ou l'être que Dieu a favorisé entre tous les autres. Ainsi le Caraïbe, qui habite les plus belles forêts de l'univers, ne se donne que le titre d'homme, comme le Samoyède des plages désolées. J'aime ce sentiment de dignité chez le sauvage.

La douleur prend quelquefois, chez le Samoyède comme chez d'autres nations des mêmes latitudes, un caractère inexprimable de douceur et de tendresse.

Nous venons de dire les pratiques touchantes des Kamtchadales en usage lors de la mort de leurs enfants ; les Samoyèdes sont presque aussi intéressants dans leurs funérailles. Lorsqu'un jeune enfant meurt, ils ne l'ensevelissent pas dans la neige, ils ne le livrent pas aux flots orageux ; une vile poussière ne couvre pas ses traits chéris : ils le suspendent dans une tombe aérienne, aux rameaux



penchés de quelque bouleau solitaire. Sa jeune âme se jouera dans les airs ; la terre ne doit pas être son dernier séjour.

Je ferai ici une observation assez digne d'intérêt. La plupart des peuples hyperboréens qui ont peu de querelles sanglantes, et dont l'esprit facile semble repousser toute idée d'agression, accumulent les formules de serment et les rendent vraiment poétiques. Quand l'énergie morale manque, il faut frapper l'imagination. Il en est de même chez le Noir inconstant et léger, chez le Malais rusé et trompeur. Parmi toutes ces nations, les paroles du serment sont terribles et effrayantes, tandis que l'Américain, fort de sa conscience et de sa dignité, dédaigne les imprécations contre le parjure. Il respecte trop l'homme pour croire qu'il puisse manquer à sa promesse.

Disons une de ces formules du serment parmi les Samoyèdes. Au jour marqué pour de saintes promesses, ils élèvent un monticule de terre, ou, si le sol est glacé, ils construisent avec de la neige cet édifice d'un moment, qui doit avoir la forme d'une pyramide triangulaire ; celui qui va jurer abat avec un fer tranchant la sommité du cône, et il s'écrie : « *Si je manque à mon serment, puissé-je périr comme la neige qui fond, ou comme la terre qui s'éboule.* »

Nous saurions assez peu de choses sur les idées poétiques et religieuses des Kamtchadales sans les voyages de M. Lesseps et celui de M. Krachennikow, qui l'a précédé. Car il paraît que les tribus les plus nombreuses passent dans la civilisation, et se modifient en ce moment par les idées européennes. Ce peuple, dont l'industrielle adresse a su tirer du chien plus de parti qu'aucune autre nation, ce peuple, plus pauvre que le Lapon et que le Samoyède, semble supporter avec plus de résignation encore la pauvreté qui l'accable ; il s'en console en se livrant à une danse active et à des chants grossiers. M Lesseps a noté un de leurs airs qui a le caractère d'une de nos vieilles romances. Mais lors de leurs danses solennelles, ils poussent, dit-on, un son guttural qui ressemble à un hoquet prolongé, et qui marque le temps de l'air que chante l'assemblée. Les paroles, dit le voyageur, n'offrent souvent aucun sens, même pour l'habitant du pays.

Cela n'arrive pas toujours ainsi ; l'auteur russe nous a conservé deux chansons assez curieuses : l'une est une espèce de satire, l'autre est une ode plaintive, et je ne citerai que la dernière. Cette espèce de romance se nomme, dit-on, *Aanguitche*, à l'imitation du cri d'un canard des rivages de la mer, lequel porte ce nom.

« *J'ai perdu ma femme et ma vie ; accablé de tristesse et de douleur, j'irai dans les bois, j'arracherai l'écorce des arbres, et je la mangerai, je me lèverai de grand matin, je chasserai le canard*

*aanguitche pour le faire aller dans la mer. Je jeterai les yeux de tous côtés pour voir si je ne trouverai pas celle qui fait l'objet de ma tendresse et de mes regrets. »*

Malgré les efforts que l'on a faits pour convertir ce peuple au christianisme, les Kamtchadales, vers le commencement de ce siècle, rendaient encore un culte secret à leur Dieu Kouska, auquel ils confient la destinée de leurs enfants en lui offrant les prémices de leurs chasses ; je n'ai pu me procurer d'hymnes sacrées.

Rien ne nous a été conservé sur un autre peuple de l'extrême nord, qui appartient encore à l'empire de Russie, je veux parler des Ostiaks. Cependant je rapporterai une de leurs coutumes qui prouve combien l'amour est durable chez eux, et qui indique en même temps que la douleur doit, comme à tant d'autres nations, leur suggérer des discours éloquents.

*« Quand une femme a perdu son mari, dit un vieux voyageur, elle témoigne la douleur qu'elle ressent de sa perte en fabriquant une idole à laquelle elle met les habits du défunt, elle la couche ensuite à ses côtés, et l'a pendant tout le jour devant les yeux pour s'exciter par cette vue à pleurer la mort de son mari. »*

La vénération que les hommes du nord ont pour l'ours prend partout un caractère poétique et presque religieux. Les Kamtchadales le regardent comme l'emblème de la sagesse ; les Américains du nord lui adressent, durant leurs chasses, d'assez longs discours, et semblent le considérer comme le premier dans la tribu des animaux. Tout le monde sait que les Lapons ne le tuent jamais sans qu'une espèce de cérémonie expiatoire n'apaise le meurtre du plus puissant des animaux qui parcourent les vastes solitudes du nord. Enfin, dans toutes les contrées où l'ours apparaît aux hommes, il leur inspire, par son courage réfléchi, une sorte de vénération qui ne s'éteint pas complètement après sa mort. En Finlande, les chasseurs lui consacrent des espèces de chants religieux qui ont de l'analogie avec ceux des Lapons et des Sibériens. J'offrirai ici celui qui nous a été transmis par Penant, qui joignait si bien l'amour des poésies primitives à une admiration toute énergique pour les beautés sauvages de la nature polaire.

Écoutons les chasseurs finlandais, s'adressant à l'animal qu'ils viennent de frapper.

*« Bête vaincue et sans vie, mais la plus noble de toutes les bêtes des forêts,*

Ramène la santé dans nos cabanes ;

Veille autour de nous eu sentinelle vigilante ;

Et sois pour nous l'heureux présage d'une prise centuple.

Je rends grâce aux Dieux, qui m'ont donné une si noble victime.

Quand la grande étoile du jour se cachera au-delà des Alpes,

Je hâterai mes pas vers ma cabane, et la joie, toute vêtue de fleurs, régnera trois longues nuits dans mes foyers ;

Je gravirai avec transport le penchant de la montagne.

La joie a ouvert ce beau jour, la joie le terminera.

C'est toi que je révère, c'est de toi que j'attends ma proie.

*Ours, jamais je n'oublierai de t'adresser ma louange.»*

## **Arabes Pasteurs et Guerriers**

### **Peuplades Voisines du Désert**

(in *Journal des demoiselles* – 1835)

Il y a un peuple auquel la stérilité de la terre qu'il est contraint d'habiter n'a jamais arraché une plainte, qui vit où personne ne voudrait vivre, qui se plaît où personne n'ose aller. Il compare lui-même le pays, où son génie errant l'entraîne, au dos étincelant d'un bouclier, et cependant il ne demande rien au désert que sa liberté. Quand une source bienfaisante le désaltère lui et ses troupeaux, il est heureux ; quand il souffre une soif ardente, il dit que la résignation est le premier des bienfaits de Dieu. Le contentement intérieur qui lui est habituel, rien ne l'atteste que ce lent repos où il reste habituellement enseveli ; mais il suffit d'une pensée guerrière pour le réveiller, et alors il fatigue toutes les créatures vivantes de son activité. Son plaisir, c'est la guerre ; son désespoir, ce serait l'esclavage. La liberté est tout pour lui, et quelques voyageurs ont prétendu cependant qu'il n'y avait pas de nom dans sa langue pour l'exprimer. Il ne permet qu'à la nature de le tenir asservi et rebelle devant toutes les puissances, c'est à elle seule qu'il obéit, car il reste au milieu de ses sables. Tel est l'Arabe. Tour à tour magnanime et féroce, plein de naïveté ou de grandeur, plongé dans l'indolence ou dominé par une ardeur prodigieuse. Pour le rendre heureux, l'ignorance lui fait un éternel mensonge : la nature lui a tout refusé, et il se croit le plus chéri de ses enfants. Dans son orgueil, il vous demandera si vous avez la terre comme lui, et si le soleil daigne vous éclairer. Quelques tribus vont jusqu'à penser que l'Européen est né sur les flots.

Ce qui peint mieux que tout ce que nous pourrions dire l'attachement de l'Arabe pour sa triste patrie, ce sont ses discours, comme sa poésie est un aveu naïf et quelquefois terrible de ses passions. Ne cherchez pas pourquoi il aime ses sables éternels, les lacs trompeurs qui se forment à l'horizon et ce brûlant soleil qui ne féconde que de tristes palmiers, qui ne fait naître une rare verdure que

pour la dessécher ; il va vous le dire lui-même, et vous vous sentirez tout émus de cet amour de la patrie qui fait trouver tant de joies paisibles au désert.

Toutefois, ce ne sont point ces pasteurs puissants de l'Arabie qui rappellent le temps des patriarches que je vous citerai ici. Nous visiterons ces bergers innocents qu'on nomme les *Ababdeh*, et que leur pauvreté seule détend. Ils errent dans l'Égypte, et l'on marche quelquefois deux jours sur leur territoire sans rencontrer un seul arbre. Un peu de séné, des herbes épineuses, quelques coliques, voilà tout ce qu'ils possèdent, et voilà ce que l'avarice des conquérants voudrait encore leur ravir, puisqu'ils prièrent le voyageur qui les visitait naguère de ne point les trahir, et de ne pas faire connaître les produits de leurs champs de sable.

Ces pauvres Arabes voyaient souvent un infatigable voyageur dont la curiosité ne pouvait être satisfaite, et qui, par amour de la science, osait embrasser un genre d'existence si différent de celui auquel l'avait accoutumé sa patrie ; ils l'aimèrent, parce qu'il aimait leur désert et qu'il parlait leur langage. Un jour, un des scheiks s'adressa en ces termes à M. Caillaud.

« À tout autre Européen, nous dirions combien de charmes et de délices nous attachent à ce désert et à la vie errante ; mais toi, tu les connais, et comme nous tu en sens le prix. Nous te voyons content, ce n'est pas seulement de briser des pierres comme tu le fais tout le jour, mais d'être sous ta tente, de vivre au milieu de nous, des montagnes qui sont l'ouvrage du ciel, des troupeaux qui font notre richesse, de ces sables qui assurent notre indépendance. Que ne restes-tu avec nous ? Tu ne penses plus sans doute à ton pays, et le nôtre doit te sembler préférable. Demeure avec tes amis les *Ababdeh*, et renvoie les soldats turcs à leur maître. Tu es habitué aux mêmes fatigues que nous ; tu dors sur le sable ; tes travaux, dans les montagnes, sont plus pénibles que les nôtres ; nous te donnerons une jeune fille qui ne connaît que le désert où elle est née : la gazelle ne peut égaler son innocence et sa douceur. Le désert de Zaharah nous appartient ; il doit contenir des trésors que nous ne connaissons pas ; puisque tu es venu pour les chercher, ils sont à toi ; tu nous commanderas, nous travaillerons tous avec toi ; nos moutons et nos chameaux sont les tiens<sup>22</sup>. »

Le voyageur avoue que le souvenir des jouissances de l'Europe s'évanouit un moment devant cet aveu d'affection naïve, et que cette peinture de la vie des *Ababdeh* rappela à son imagination tous les troubles auxquels il eût pu échapper.

---

<sup>22</sup> *Voyage à l'Oasis de Thèbes et dans les déserts situés à l'orient et à l'occident de la Thébàide, durant les années 1815, 1816, 1817 et 1818*, par M. F. Caillaud de Nantes, rédigé et publié par M. Jomard.

On peint souvent le désert, et toujours on décrit les scènes terribles qui désolent son étendue, on dit les poétiques mensonges du mirage<sup>23</sup> ; on rappelle ces colonnes de sable que les rayons du soleil rendent lumineuses et dont la splendeur jette l'effroi parmi les caravanes ; on a tracé des descriptions admirables de ce simoun dont le souffle donne la mort, et qui roule des montagnes mouvantes comme la tempête soulève les flots de l'Océan ; mais les scènes gracieuses du désert, bien rarement on les a racontées. Cette nature terrible se calme cependant quelquefois, et alors elle paraît convier à une fête inattendue tous les hôtes de la création. Plus ce repos est éphémère, plus il semble doux. Hier c'était le khamsin qui grondait, maintenant c'est le zéphyr qui glisse doucement sur les sables dorés, qui caresse les petites plantes croissant entre les rochers. Souvent, aux premiers rayons du jour, comme le raconte un voyageur, des volées d'oiseaux s'abattent gaîment aux pieds du chamelier. La perdrix et le ramier ne fuient point, car rarement ils ont éprouvé la crainte, et puis, dans le vague de l'horizon, vous apercevez le chameau qui marche de son pas grave au milieu des pigeons qui voltigent. Satisfait de voir un instant des êtres joyeux, le chamelier ne cherche pas à les éloigner, à inquiéter leur confiance ; le soir peut-être il sera solitaire.

Quelquefois une antilope paraît au loin, plus craintive que les oiseaux, les pas de l'homme la troublent ; mais elle connaît les voies ignorées du désert ; elle s'arrête, elle écoute, elle fuit, et le voyageur peut suivre les bondissements capricieux qui la déroberont bientôt à ses regards.

Mais ce sont les scènes de l'oasis, les scènes des rives fleuries qui bordent cet océan de sable, qu'il faut contempler. Suivez avec moi Clapperton, au milieu du récit de ses fatigues et de ses graves travaux, il ne dédaigne pas de nous retracer des scènes, dignes des premiers âges du monde. S'il entre dans le Fezzan, tantôt ce sont des vieillards qui ne l'ont vu qu'une fois et qui l'accueillent comme un fils qu'on attend après un long voyage ; une autre fois, c'est une jeune fille drapée gracieusement d'une longue pièce de coton bleu, qui se tient près de sa tente et qui porte un vase rempli de lait qu'elle a apporté pour le lui offrir au passage. Elle lui dira :

---

23 Quand la lumière est réfléchiée par les exhalaisons du sol, l'apparence d'un lac couvre de ses vagues imaginaires toute l'étendue de la solitude, mais ces vagues s'éloignent à mesure qu'on s'avance, et disparaissant bientôt aux yeux du voyageur, il ne reste plus de ces eaux trompeuses qu'un souvenir accablant. La plupart des auteurs orientaux peignent avec énergie les effets de cette illusion si imposante. Je pourrais en offrir plus d'un exemple, je me contenterai de citer Khalili dans son invocation à la Divinité : « *Cet univers si grand, si magnifique, ce n'est qu'un jeu de sa main puissante, ces globes lumineux qui décorent le firmament, qui roulent si majestueusement sur nos têtes ; leur éclat, leur beauté et cette harmonie si constante qui règne dans ses mouvements, tant de merveilles, grand Dieu, s'éclipsent et disparaissent devant ta majesté et ton pouvoir. Ainsi voit-on dans des déserts arides ces faux lacs, formés des rayons du soleil sur un sable brûlant, tromper l'œil avide du voyageur altéré, disparaître à ses yeux à mesure qu'il approche, et ne lui laisser que son désespoir.* » (Voyez Cardonne, *Mélange de littérature orientale*.)

« Que ce jour soit heureux pour vous ! Voire amie vous a apporté du lait. Vous lui avez donné hier de si jolies choses ! Elle ne l'a pas oublié ! Ah ! comme ses yeux seraient charmés de voir ce que vous tenez enfermé dans cette maison de bois ! (un coffre) Nous n'avons plus peur de vous, à présent, nous savons que vous êtes bon, et nos yeux vous cherchent maintenant, au lieu qu'auparavant ils se détournaient avec frayeur, vous nous paraissiez méchant, bien méchant ; mais à présent, nous vous connaissons mieux. Quel dommage que vous soyez blanc !

Si les Fezzanois ont des paroles pleines de douceur et de naïveté, leurs poètes, influencés par le génie arabe, expriment aussi avec énergie la douleur. Lorsque Bou-Kaloum, l'un de leurs derniers chefs, périt dans une entreprise contre les Fellatah. voici comme ses compagnons d'armes déplorent son trépas :

« Oh ! ne comptez point sur vos mousquets et sur vos épées ; le trait d'un infidèle triomphe de ces armes ! Bou-Kaloum, le bon, le brave ; Bou-Kaloum a succombé. Qui pourrait se croire en sûreté ? La tête des hommes s'incline sous le poids de la douleur, tandis que les femmes se tordant les mains, font retentir partout leurs cris déchirants. Ce que sont les soins du berger pour son troupeau, voilà ce qu'était pour le Fezzan la sollicitude de Bou-Kaloum. Que nos chants lui soient consacrés, que nos instruments de musique résonnent pour lui ! Son cœur était immense comme le désert ; ses trésors, toujours ouverts, répandaient autour de lui l'abondance et la vie, comme le lait nourrissant de la chamelle. Son corps est gisant sur la terre des païens ; la flèche empoisonnée d'un infidèle nous a privés de notre chef<sup>24</sup>. »

Avançons-nous maintenant vers d'autres limites, voyons d'autres peuples pasteurs et guerriers influencés par le génie arabe.

Vous ne savez peut-être pas, mesdemoiselles, qu'avant d'aller porter la désolation dans la Grèce, les Égyptiens prirent le parti d'asservir les hordes ignorées de la Nubie ; là ils trouvèrent des hommes qui connaissaient à peine la puissance des armes de l'Europe, mais qui les rendaient inutiles parce qu'ils les bravaient. Leur lançait-on des fusées incendiaires pour les effrayer, ils s'écriaient : « *Ils sont venus pour faire la guerre au ciel.* » Et ils n'en devenaient que plus hardis.

Allaient-ils au combat, on les entendait répéter à l'ennemi : Salam Aleikoum, la paix soit avec vous ! et en achevant cette ironie sanglante, ils marchaient au-devant des coups.

---

24 *Nouvelles découvertes faites au centre de l'Afrique pendant les années 1813 et 1824.* Les Fezzanois appartiennent à une race mélangée que nos lectrices ne doivent pas confondre avec les Arabes, mais ils partagent leurs idées poétiques et leur religion.

Cependant ces hommes si braves eurent un moment d'effroi, mais alors une idée religieuse se mêla à leur terreur. On les vit un jour contempler une bombe jusqu'à ce qu'elle éclatât, et on les entendit répéter en tumulte que les dieux infernaux s'étaient ligués contre eux. Malgré cet appareil guerrier on ne put les soumettre, et ils furent massacrés plutôt que vaincus.

Durant cette guerre d'extermination, les fêtes, on le pense bien, étaient réservées pour le camp des vainqueurs. Au sortir du carnage, Malik-Ibrahim, le chef des Égyptiens, se plaisait à entendre des chants de gloire et d'amour. On buvait alors une espèce de sorbet dont le nom poétique fait assez connaître la vertu, c'était l'*olm belbel* ou la liqueur des rossignols. Souvent un jeune ménestrel se faisait entendre, presque toujours ses vers étaient improvisés ; il chantait au son d'une harpe nubienne, le mode qu'il avait adopté était doux et agréable, il sentait qu'il fallait calmer les vainqueurs et non les exciter. Un jour des voyageurs anglais à la suite du pacha s'étaient égarés ; à leur retour, le ménestrel prit sa harpe et improvisa ces paroles :

« Les soldats parcourent la contrée cherchant les voyageurs. L'aga a tremblé pour ses amis ; il a tiré du fourreau son glaive toujours victorieux. Le roi était inquiet sur le sort de ses hôtes ; le pacha et même le grand pacha, s'il en eût été instruit, n'aurait pas été moins tourmenté. Mais l'étranger, de quoi aurait-il pu s'effrayer ? quel est le Sheiga qui oserait regarder fixement son fusil qu'animent deux âmes ?<sup>25</sup> »

Mais retournons vers l'Arabe proprement dit, rentrons dans le désert. On se tromperait singulièrement si l'on croyait que les tribus nomades sont privées de toute instruction. La belle langue arabe s'est conservée dans toute sa pureté au désert ; et selon quelques voyageurs, ces grands poèmes, qu'on peut comparer à ce que le génie primitif des peuples orientaux a produit de plus imposant, les sept Mohalluca, antérieurs à Mahomet, sont récités encore dans les assemblées solennelles que tiennent plusieurs tribus.

Le poète bédouin jouit du respect de ses compatriotes ; dispensateur de la gloire, il unit ses souvenirs à ceux des guerriers qui l'entourent ; guerrier lui-même, souvent il ne chante qu'après avoir combattu. Les voyageurs nous le représentent entouré d'une feule nombreuse ; assis les jambes croisées sur le sable, il se fait apporter une espèce de mandoline ; les yeux tournés vers le ciel, il commence à tirer quelques accords, et mille regards ardents cherchent à lire dans son âme ; on veut deviner l'inspiration. Le barde, toutefois, ne chantera pas avant de s'être pénétré du spectacle imposant qui l'entourne. Si les rayons mourants du crépuscule glissent dans l'espace et dorent

---

25 Waddington, *Voyage dans quelques parties de l'Éthiopie*.



encore l'extrémité du désert ; si les chameaux immobiles, couchés patiemment sur leurs genoux, donnent une austérité tranquille à la plaine que les ombres vont envahir, il rappellera dans son chant mélancolique quelque pastorale sublime des temps antiques, il s'écriera avec Lébid : *« Ne nous livrons pas à la douleur, le temps sépare les hommes, mais quel mortel n'est pas frappé par la main du temps ? Les hommes ressemblent à ces campements que l'on habite quelques jours, et qui, après le départ de leur hôte, deviennent de vastes solitudes. Mais qu'un hennissement prolongé traverse l'espace, que le poète reconnaisse la voix de son noble compagnon de guerre, son imagination changera capricieusement de sujet ; il se rappellera ce qui a été dit de la création du cheval, que Mahomet fit jaillir du souffle condensé des vents, et il entonnera la belle mohallaca, dans laquelle le poète Amral-kaïs célèbre la beauté de son coursier ; il dira :*

*« Je monte un cheval de chasse aux crins doux et courts, dans l'âge de la force, et si rapide, qu'il devance les bêtes de la forêt ; audacieux quand il avance, ferme quand il recule, tournant avec agilité, prompt à poursuivre l'ennemi ; il exécute à la fois tous ces mouvements avec la rapidité d'un rocher énorme que le torrent arrache de sa base aérienne ; le harnois glisse sur son dos d'un brun poli, comme les gouttes d'eau glissent sur le marbre qui brille aux yeux ; même dans sa fatigue, sa course est encore bouillante ; le son qu'il fait entendre dans sa rage ressemble à celui d'un vase d'airain qui écume. Quand d'autres coursiers languissent, quand, au lieu de fendre en nageant les ondes de l'air, ils soulèvent la poussière de leur pied fatigué, mon coursier se précipite comme un torrent, il frappe de sa corne solide la terre qu'il touche à peine ; il fait glisser l'adolescent de la selle, il agite avec violence un cavalier de plus haute stature ; il est rapide comme le jouet que l'enfant fait tourner au moyen d'une corde étroitement liée à un bois vide et troué. Ses reins sont ceux de l'antilope et ses cuisses celles de l'autruche ; il trotte comme le loup et galope comme le jeune renard, et quand il se retourne, il montre une queue longue, épaisse et droite qui ne balaie point la terre. »*

Si le barde vient à contempler quelque ruine, il aura encore des paroles magnifiques pour rappeler leur désolation.

*« Ils ont disparu des lieux où les tribus avaient placé leurs tentes, vestiges de leur passagère demeure. Mina, qu'ils habitèrent longtemps, est le domaine d'une horrible solitude, ainsi que Goul, Ridjam et les hauteurs de la montagne de Reyyan. Découvertes par les torrents qui ont entraîné la poussière, les traces de leurs habitations ont reparu semblables aux caractères confiés au roc. Ces lieux ont perdu leurs habitants ; plusieurs années se sont écoulées ; plusieurs fois les mois de la guerre ont succédé aux mois de la paix, les constellations du printemps ont répandu leur féconde rosée sur ces*

*campagnes désertes ; les nuées orageuses d'été les ont rafraîchies de leurs douces ondées ; elles ont reçu le tribut des nuages nocturnes, de ceux qui, au lever de l'aurore obscurcissent le soleil, et de ceux qui, lorsque le jour va finir, vont répétant au loin l'écho de la foudre. Ici, la roquette sauvage se couvre de rameaux longs et vigoureux ; sur les deux rives du lit des torrents, la gazelle devient mère, et l'autruche vient déposer ses œufs ; les antilopes aux grands yeux s'y reposent en paix, auprès d'elles sont leurs petits à peine sortis de leurs flancs, et dont les troupeaux nombreux couvriront bientôt ces vastes plaines.*

*Pourquoi interroger ces pierres sourdes et immobiles, leur écho ne me rendra que des sons confus<sup>26</sup>. »*

L'Arabe ne s'en tiendra pas à ces peintures mélancoliques ou animées, il suivra dans leurs élans poétiques Lébid et Tarafa, Hareth et Zohaïr ; il rappellera tour à tour la haine énergique des tribus, les douceurs infinies de l'hospitalité, puis ses regards se reporteront encore sur les troupeaux de gazelles qui errent aux bords des oasis, il fera quelque récit plein de charme du repos inattendu qu'on trouve sous les palmiers, et l'on comprendra peut-être que le désert suffit au cœur du poète comme la tente aux besoins du pasteur.

---

26 Nous avons voulu faire connaître à nos jeunes lectrices les poésies antérieures à l'islamisme. Les sept *Mohalluca* jouissaient d'une telle célébrité dans l'Orient, qu'on les tenait, dit-on, suspendues au-dessus du tombeau de Mahomet. Les auteurs de ces poèmes vénérés sont : Amri-al-kaïs, Tarafa, Zohaïr, Antara, Amrou, Hareth et Lébid. Nous avons emprunté au baron d'Eckstein quelques fragments de ses traductions énergiques.

## La jeune Brahmine

(in *Journal des demoiselles* – 1833)

Un jour, en remontant le Gange à l'heure paisible où tout commence à être repos, calme, bonheur dans la nature, à l'heure où le kokila, le rossignol des Indiens, fait entendre encore un doux concert pour célébrer les dernières clartés du soleil qui meurent avec ses chants, Nara-Mouny aperçut un bûcher et il frémit ; car on lui avait affirmé que les Anglais étaient parvenus à abolir ces sacrifices terribles, où une femme pleine de vie meurt au milieu des flammes sur le cadavre de son mari. Il s'approcha de la jeune Brahmine qui allait consommer la *sutlie*<sup>27</sup> (1)1, et immoler son existence dans d'horribles tourments au souvenir d'un amour qu'elle n'avait peut-être jamais éprouvé. Il l'avait connue autrefois, et des larmes mouillèrent ses yeux. Malgré la foule qui l'entourait, il ne put s'empêcher de lui demander si elle ne regrettait pas ses enfants ? « Que veux-tu, Brahme ? tu es le premier que j'aie vu ému en songeant à ma destinée. On nous promet le bonheur dans le ciel, et sur la terre on nous réserve l'éternelle infamie. Le choix ne peut être douteux » Et la jeune veuve tomba quelques instants dans une morne rêverie.

« *Mais laisse-moi, continua-t-elle, je n'ai plus que quelques instants à donner à la terre, et ils doivent être consacrés à celle qui me doit la vie.* » Alors, faisant venir un jeune enfant couché dans un berceau tout parfumé des fleurs du mâlicâ, elle le couvrit de mille baisers, et lui offrit son sein ; puis, quand l'innocente créature eut achevé de puiser un lait pur à cette source qui allait être bientôt tarie, elle sourit à sa mère de ce sourire qui est un langage céleste entre la mère et son enfant ; la Brahmine la recoucha dans son petit lit, en attachant sur elle des regards où on lisait toute l'ardeur

---

27 Les Anglais ont fait jusqu'à présent d'inutiles efforts pour abolir ces sacrifices odieux, qu'on désigne sous le nom de sutlies ; ils exigent que la femme qui se brûle accomplisse ce sacrifice de son plein consentement ; et si elle s'échappe du bûcher, elle trouve protection dans leurs lois. Mais ces mesures répressives n'ont eu que de bien faibles résultats. Dans ses petites possessions aux Indes, le gouvernement français a dernièrement accordé une pension à une veuve hindoue qu'on avait arrachée au bûcher.

d'un amour de mère qui donnerait mille existences pour son enfant, et toute l'angoisse d'une pauvre femme à qui on ne veut pas même laisser quelques instants de vie pour se rassasier de ses baisers.

Quand la jeune veuve eut, par quelques sourires d'amour, mêlés à bien des larmes, parlé à son enfant le langage muet qu'elle comprenait si bien depuis, quelques mois, elle laissa tomber ces dernières paroles de son cœur, comme si la pauvre petite les eût comprises :

« Adieu, enfant ! demain tu auras Brahma pour père, et tu auras pour mère la nature qui nourrit les petits oiseaux des champs ; mais quand tu souriras ce ne sera plus une mère qui viendra répondre à tes sourires ! bien heureuse si un gai rayon de soleil vient répondre à tes douces joies ! — Quand tu pleureras ce ne sera plus ta mère qui viendra essuyer tes yeux ! que le vent caressant du soir les sèche du moins pour moi ! — Ils disent que je vais au ciel rejoindre ton père, mais le ciel était pour moi près de ton berceau : une mère n'en rêve pas d'autre, hélas ! Tu es une fille et tu es consacrée à la douleur ! commence ta carrière, ta mère a fini la sienne. — Quand tu ne seras plus tout petit enfant, ma fille, il faudra apprendre à compatir aux maux des autres ; car, vois-tu, c'est la destinée de la femme : aimer et souffrir, et souffrir pour consoler. Quand tu seras une belle et brillante jeune fille, il faudra de la pitié qui console faire ta première vertu ; il y a des jours bien mauvais dans la vie où c'est tout ce qui reste à l'homme des biens que Brahma lui donne, ou de ceux que la fortune lui a laissés. Va, ma fille, souris toujours comme tu souris maintenant à ceux qui t'entoureront... Les larmes solitaires, garde-les pour toi : pleure et prie, mais loin des hommes. Oh ! si j'avais pu te voir belle, caressée, entourée d'amour, je t'aurais dit : Pleure dans mon sein, résigne-toi sur mon cœur ! mais tu n'aura pas de mère ! et nulle ne t'aimera pour toi comme une mère t'aurait aimée ! Aimable enfant ! le soir de ton printemps viendra, tu seras mère à ton tour ; que ton époux ne t'appelle pas au ciel trop vite. N'aie pas à contempler un sourire comme celui que je vois !... Écoute ! ils m'appellent ; écoute bien... Quand tu seras mère, dis à ta fille : « La plus sainte vertu de la femme, c'est de toujours pardonner. »

Nara-Mouny n'eut pas la force d'en entendre davantage, il s'éloigna avec une profonde douleur ; il commençait à voguer de nouveau sur le Gange, quand les gémissements de la victime frappèrent ses oreilles ; ils se mêlaient au bruit des cymbales et du tam-tam qui étouffaient ses cris.

## Isabelle

(in *Revue de Paris* – 1833)

En 1492, les docteurs de Salamanque et d'Alcalá avaient décidé d'un plein accord que la terre n'était point ronde ; qu'admettre les antipodes, c'était une coupable hérésie, et qu'il était plus coupable encore de ne pas s'en rapporter, en fait de mathématiques et de cosmographie, à Ptolémée ou bien à Aristote. Le grand homme qui depuis dix-huit ans songeait à doter le monde ancien d'un monde nouveau s'en allait tristement sur sa mule, prenant le chemin de Palos. Colomb renonçait peut-être pour toujours à son immense projet, lorsqu'une femme dit aux docteurs et aux moines, de sa voix pleine de douceur et de fermeté : « *Il essaiera ce qu'il veut essayer, j'y engagerai plutôt les diamants de ma couronne.* »

C'est que cette reine, qui ne savait ni les mathématiques ni la théologie, avait su deviner le plus grand homme de son siècle, c'est que cette âme pleine de poésie avait su découvrir ce qu'il y avait au fond de cette âme de feu qui allait changer la face du monde.

Je l'avouerai, il y a eu toujours à mes yeux je ne sais quel prestige dans cette alliance de la grâce et de la puissance, dans cette réunion de la fermeté qui conduit et de la douceur qui domine. Je la vois toujours cette femme aux yeux doux et reposés, comme dit le vieux Pulgar, à la contenance un peu grave, quoiqu'il y eût habituellement de la sérénité sur son visage ; je la vois, cette femme si gracieuse et si belle, au milieu de ces hommes de fer qui n'attendent qu'une parole pour donner leur sang, disant au grand capitaine : « *Il faut que Grenade succombe et que la croix brille sur l'Alhambra. Il est temps que le Portugal ne se rie plus de la Castille...* » Je la vois aussi au milieu des docteurs, car elle a deviné qu'il y a une puissance plus grande que celle du sabre. – « *La science est en Italie, il nous faut conquérir par l'étude cette science qui résisterait au fer. – L'Inde est à découvrir, nous aurons l'Inde.* » Puis un jour elle voit, des belles plaines de la Vega, la croix d'or d'un évêque

s'élever au-dessus du palais d'Abou Abdalla el Chiquito. Un autre jour on vient lui apprendre que l'Inde est découverte, et elle se lève pleine d'admiration pour celui qu'elle a vu si pauvre et si dédaigné ; elle force même son orgueilleux mari à honorer le génie. Je la vois encore cherchant à calmer la démente d'une fille adorée, à laquelle un amour fatal a fait perdre raison ; je la vois cherchant à lui rendre par son amour de mère la tendresse qui lui est déniée comme épouse, si bien que tout se trouve dans ce cœur de reine, les vertus intimes, les profondes affections et cette haute poésie de l'âme qui fait deviner les grandes découvertes. Aussi a-t-elle fait son siècle en politique et en littérature. Son siècle a dit, pour l'honorer parlant d'elle et de son mari, *les deux rois*, comme si c'était un assez grand éloge que de lui faire perdre son titre de femme. Oh ! qu'elle le garde dans l'avenir, il est trop beau pour le changer.

Ce mot du vieux siècle, qui prétend élever Isabelle au titre de roi, est d'autant plus étrange que nulle reine plus qu'elle n'a laissé de souvenirs de la femme. Au bout de longues années vous voyez ces vieux soldats, ces hardis aventuriers auxquels on doit les chroniques espagnoles du seizième siècle, s'émouvoir profondément en pensant à leur belle reine ; et quand un souverain a succédé à un autre souverain, quand il ne reste plus de traces sur la terre de la puissance royale d'Isabelle, il reste mille souvenirs de cette puissance du cœur qui ne meurt pas. Tous ces vieillards se plaisent à raconter ses moindres actions, et l'austérité du prêtre s'évanouit devant un de ces souvenirs tristes et doux. Isabelle apparaît au bout de plusieurs années à ces hommes qui avaient vu de si prodigieux événements, comme le plus noble et le plus touchant souvenir du grand siècle.

Hernand del Pulgar, le vieux soldat chroniqueur, qu'on vit, selon quelques-uns, jouer un rôle si brillant dans ce tournoi de la Vega de Grenade, qui a été appelée la guerre des Maures, et qu'il a lui-même fort naïvement racontée, Hernand del Pulgar aime à se représenter sur ses vieux jours cette reine sans seconde, comme la désignent quelquefois les chroniqueurs. Quand il nous a dit : *« son vif entendement, sa discrétion, son grand cœur, sa contenance grave et retenue »* il s'écrie : *« Elle était bien belle, et une grâce merveilleuse animait sa personne si bien proportionnée dans sa moyenne stature : La figure, elle l'avait très blanche ; son regard, il était gracieux et honnête ; et pour ses yeux, ajoute-t-il avec une grâce castillane que je laisse deviner sous ses propres expressions, elle les avait entre verdes y azules. »* « *En beauté, s'écrie le vieil Oviedo, je n'ai vu nulle femme qu'on pût comparer à la reine, nulles grâces qu'on pût comparer à sa grâce. Qui a jamais vu telles manières, telle sainteté et honnêteté de contenance ? L'entendre parler était chose divine ; et, en toute vérité, il y avait très grande valeur en ses paroles.* » Et voyez, celui qui parlait ainsi

avait subi les épreuves du nouveau monde ; il y a quelquefois chez lui une sorte d'âpreté qui trahit involontairement la vie rude du conquistador. Bernaldez, le vieux curé de Palacios, ne peut s'empêcher de parler de cette grâce merveilleuse, et lui, prêtre sincère, si simple dans ses expressions, lorsqu'il veut raconter à son tour, il débute en parlant de la beauté d'une femme. Chez Colomb, c'est presque une admiration passionnée, un culte réel du génie. Puis viennent chez tous ces vieux historiens les petits détails dont ils sont ordinairement si sobres en parlant des femmes ; car, ne l'oubliez pas, nous sommes entre le quinzième et le seizième siècle, au temps où les événements sont tellement prodigieux qu'ils effacent jusqu'aux plus hautes individualités. C'est là qu'on voit comment Isabelle s'entourait de jeunes filles qu'elle élevait en grande retenue, sans que pour cela elle négligeât les sages matrones dont les conseils pouvaient lui être utiles. Pulgar lui reproche son amour des grandes pompes, des riches vêtements, mais il semble entendre un vieillard qui gronde et qui sourit en voyant remplie d'un merveilleux «éclat l'idole de ses pensées et de ses souvenirs. On voit même, chez ces graves écrivains, comment en Biscaye la jeune reine se plaisait aux frais ajustements des dames de la contrée, et comment elle leur empruntait leurs bijoux, qu'elle leur renvoyait avec d'autres bijoux plus riches, après s'en être parée. Ils vous disent encore comment elle trouva 'le moyen d'ôter aux combats de taureaux ce qu'ils avaient de plus cruel et de plus dangereux, en faisant ajuster aux larges cornes des farouches animaux d'autres cornes se recourbant sur leurs épaules, et s'opposant aux coups terribles qui renversent tant de cavaliers. Ils vous disent aussi les gracieuses courtoisies qu'elle adressait autour d'elle, sans qu'une seule expression détourne la pensée de cette pureté du cœur dont ils aiment à la revêtir, alors même qu'ils la jugent avec une hautaine sévérité. Aussi, quand le grand capitaine, craignant qu'elle ne blesse ses pieds sur le rivage, ou qu'elle ne les souille dans la vase, se jette à la mer, couvert de vêtements magnifiques, et la dépose sur le sable, on ne voit là qu'un acte de courtoisie uni à une sorte d'admiration respectueuse et tendre, qui va bien à ces hommes de fer, à ces lions d'Andalousie, pour la jeune femme qui leur commande autant par ses grâces que par ses volontés de reine<sup>28</sup>. C'est que, de leur propre aveu, elle a soutenu souvent leur courage de sa volonté enthousiaste, et que plus tard ils n'hésitent pas à lui faire honneur de ce siège de Grenade qu'elle osa poursuivre et que tous voulaient abandonner. Eh ! pourquoi donc au milieu de ces belles pages d'une histoire, y a-t-il des pages si sanglantes ? Dites-moi pourquoi il faut s'arrêter au nom sinistre de Torquemada, et y joindre le beau nom d'Isabelle ? C'est que cette reine, je vous le répète, avait tout le caractère de la femme, et qu'une fatale faiblesse s'alliait en elle à l'ardeur des plus hautes pensées ; c'est que, si elle pressentait les nouvelles destinées de l'Espagne, elle

---

28 Ce fait, que je n'ai pas trouvé dans les chroniqueurs d'Isabelle, est raconté dans une vie italienne du grand capitaine.

n'avait point le sentiment intime des inflexibles conditions qu'on allait lui imposer. Selon moi, elle devina le siècle comme Christophe Colomb devina le nouveau monde, par la foi ardente et par l'enthousiasme. C'est pour cela que ces deux âmes se comprirent toujours si bien ; c'est pour cela qu'ils pleurèrent amèrement quand ils se revirent, l'un chargé de chaînes, l'autre chargée de six années de désespoir. Plus tard, celui qui a changé le monde s'écrie : *Que le monde entier pleure sur moi !* Isabelle a changé le siècle ; la Castille l'admire, on l'aime, ce qui arrive si rarement aux rois, et elle écrit : « *J'ai crainte de mourir ; c'est le trône qui me donne ces terreurs, mon père.* » Mais, quand ils parlaient ainsi, ces deux poètes égarés avaient accompli leur mission.

Le grand mérite d'Isabelle, et c'est un immense mérite chez les souverains, ce fut donc de comprendre son époque et d'apprécier les hommes qui faisaient marcher le siècle. Pleine d'amour pour Ferdinand, elle conserva ses volontés de reine avec lui. Elle avait merveilleusement compris les qualités de son esprit comme souverain ; elle sentait son habileté ; elle n'avait nulle foi dans ses conceptions. Mais quand elle apprit la mort de Jean II, de ce roi à la volonté de fer, qui lui disputait le monde près d'elle et par delà l'Océan ; quand elle sut que cet esprit inflexible s'était éteint, elle s'écria au milieu de sa cour : L'homme est mort. Et ce mot a paru toujours aux chroniqueurs le plus grand éloge qui eût été fait de Jean II.

Voyons maintenant comment après avoir compris les hommes elle comprit son temps. Dans ce siècle plus que dans tout autre on ne peut apprécier le mouvement littéraire qu'après avoir compris intimement le mouvement politique.

Elle n'avait pas été élevée pour le trône, et., selon les chroniqueurs, elle passa les premières années de sa jeunesse dans la solitude ; sans doute elle médita, et l'ardeur de son caractère, elle médita profondément. Quand elle fut reine, sa pensée ne fut pas un moment vacillante, et lorsqu'on lit dans la vieille chronique de Pulgar ce qu'il appelle le raisonnement amoureux qu'elle fit à son mari, on voit toute la condescendance d'une âme aimante, mais aussi la décision d'un esprit qui sent la valeur du pouvoir.

Dès les premières années, elle comprit admirablement ce qu'avait fait l'islamisme établi depuis près de huit siècles. Elle sentit que la civilisation musulmane avait revêtu d'un caractère oriental le pays dont elle était chargée de conduire les destinées ; qu'à leur insu les chrétiens étaient maures, et que la splendeur du royaume de Grenade éclairait bien plus l'Andalousie et même la Castille que la capitale du monde chrétien. Il faut, pour bien apprécier la situation des choses se rappeler que, bien qu'ils fussent affaiblis, les états mauresques renfermaient encore des espèces d'universités



où se renouvelait la science orientale, et que, si l'on n'y possédait plus, comme au treizième siècle, près de quatre-vingt bibliothèques, ces dépôts immenses de toutes les connaissances cultivées alors étaient plus considérables, par le nombre et par la variété des ouvrages, qu'ils ne l'avaient jamais été. À cette époque, en un mot, les armes avaient décliné, mais Grenade renfermait encore dans son sein toutes les lumières de l'Europe formulées par l'esprit asiatique. C'était du sein de l'Andalousie musulmane que le Grec Aristote s'était levé pour instruire l'Europe et pour jeter un cri puissant contre la barbarie.

Je ne dirai point ici combien de savants orientaux se groupèrent autour de lui ; mais il suffit d'examiner, même rapidement, les monuments scientifiques et littéraires de l'époque pour se convaincre combien leurs enseignements avaient eu de puissance, et en conservèrent longtemps sur les hommes les plus remarquables de la Péninsule. Ferdinand III, Alphonse X et D. Jaime d'Aragon, que l'on est accoutumé à regarder comme les fondateurs de la littérature espagnole, se contentèrent presque, pour mériter ce titre, de répandre la science des Arabes ; et, parmi ces souverains, l'homme à la pensée active, qui imprima un mouvement si extraordinaire à l'Espagne qu'elle lui a conservé le titre de savant, quand il n'y avait pas encore de science, Alphonse X, s'il s'inspirait des chants des troubadours, Alphonse puisait toutes ses lumières dans les livres arabes. Les nouveaux documents qui nous sont parvenus nous font admirablement sentir que, tout en cherchant à vulgariser la langue castillane, c'étaient les idées fondamentales des Maures qu'il répandait<sup>29</sup>. Où était la prétendue science magique du marquis de Villena ? Dans les livres arabes, on retrouve leurs fictions, jusque dans le comte de Lucanor du prince D. Manuel ; et il semble que cet ordre impérieux d'Haxem, qui ordonnait aux chrétiens du huitième siècle de ne parler que l'arabe eût encore sa force dans le moyen âge, puisque les chevaliers chrétiens les plus renommés faisaient des vers en arabe. Ils allèrent plus loin. Non seulement les Andalous avaient adopté une partie du costume mauresque<sup>30</sup>, mais ils avaient adopté presque tous les divertissements des habitants de Grenade. Ils couraient le bofondo, comme les Maures couraient le djérid ; et dans les tournois de l'Alhambra, on voyait quel-

---

29 J'établis ici rapidement et positivement certains faits dont le développement fournirait un volume étendu. On peut voir, dans l'excellent recueil intitulé. *Ocios de Españoles emigrados*, les encouragements extraordinaires qu'Alphonse accordait aux Arabes. Il y a également sur ses ouvrages les renseignements les plus curieux. On sait assez généralement que ce prince se vantait d'avoir appris à faire la pierre philosophale d'un homme de l'Orient. Il en augmenta, dit-il, son Capital ; pour moi, j'ai toujours été convaincu qu'en employant ce langage il avait en vue son capital scientifique, augmenté par les livres orientaux. Cependant le mouvement intellectuel du moyen âge est si étrange, il y a dans les meilleurs esprits de cette époque tant de vague enthousiasme à côté d'une profonde énergie, que rien ne doit surprendre de la part de tels hommes. J'ai trouvé dans Alphonse la recette positive de la pierre philosophale que Bouterweck n'a pu citer.

30 Un savant portugais, dont on ne saurait trop honorer les solides travaux, M. Nunez de Carvalho a bien voulu me communiquer une copie de ce fameux cancionero, dont il n'y a plus que trois ou quatre exemplaires bien connus.

quefois presque autant de chevaliers chrétiens que de chevaliers maures ; quand un peuple partage les plaisirs d'un peuple, il est bien près de s'unir à ses idées politiques, comme il s'unit à ses jeux. Consultez les annales intimes de la nation, lisez les romances : non seulement leur forme poétique et jusqu'au mètre dans lequel elles ont été composées, attestent l'étroite alliance des deux nations ; elles attestent quelque chose de plus encore, elles prouvent les concessions les plus amicales faites par l'aristocratie inflexible des chrétiens à l'aristocratie mauresque. Dans les sept enfants de Lara, un seigneur de haute renommée envoie emprunter de l'or à un roi musulman, parce que ses noces splendides l'ont gêné, et nul n'en témoigne de surprise. En une foule de passages du Romancero, un Maure est gentilhomme, quoique maure, et la hauteur castillane se plaît même à lui donner ce nom.

Toute brillante qu'avait été, en Espagne, la civilisation des Maures, elle avait, je crois, rempli sa mission. Il était temps qu'elle se brisât devant la civilisation chrétienne. Il y avait là une question absolue d'avenir pour le monde chrétien. Isabelle eut la gloire de la deviner.

Qu'une haine fort naturelle pour le fanatisme de ce temps ne nous empêche pas, après tant de siècles, de voir la solution réelle du grand problème que la politique du quinzième siècle présentait à résoudre. Il fallait que l'islamisme tombât ou que le christianisme cessât d'être le christianisme. Quand Talavera, refusant un évêché, disait à la reine : « *Madame, je ne saurais être archevêque que de la ville de Grenade* » il disait, en deux mots, la pensée dominante des hommes forts du siècle. Isabelle l'avait recueillie en silence, et elle songeait à l'exécuter.

À l'époque où cette reine comprit la mission qui lui était réservée, les choses étaient admirablement préparées pour accomplir le grand événement qui allait changer l'état de la Péninsule. Il ne s'agissait pas seulement de renverser une ville et de ruiner un royaume ; il fallait changer l'âme, la vie, les penchants d'une nation. Au commencement du siècle, le parti littéraire hispano-chrétien avait fait, dans ce but, d'admirables efforts, et l'on sentait en lui la force du triomphe. Parlerai-je de Rabbi don Santo, qui donna antérieurement l'étrange spectacle d'un homme de l'Orient abandonnant les splendides fictions de son pays pour les graves et subtiles des chrétiens ? Dirai-je un mot de ce Jean de Mena, que semble animer un rayon effacé du Dante ? Le marquis de Villena avait brillé dans l'âge précédent : il s'éteignit dans celui-ci ; mais il est permis de croire que sa haute pensée animait encore le siècle qui commençait. Pérez de Guzmán, Alphonse de Baena, le célèbre marquis de Santillana, étaient des poètes essentiellement chrétiens, et il y avait sans doute chez eux plus de science des anciens qu'il n'y avait de réelle inspiration, de cette inspiration arabe que les règles ne contiennent pas. Un seul poète enthousiaste avait chanté au commencement du siècle ; mais il avait

chanté comme pleure le cygne, et il s'était éteint<sup>31</sup>. Précisément au temps d'Isabelle, vers 1474, les poètes de cour se multiplièrent de telle sorte qu'il semble, comme dit un vieil historien, qu'ils fussent nés d'un sourire de la jeune reine ; puis le nombre alla en augmentant de telle sorte que c'était un jeu ingénieux auquel tout le monde se livrait, et non plus une étude. Consultez les gros livres qui, en 1492, remplaçaient nos recueils si nombreux et si coquettement formés : on trouve pour l'Espagne plus de deux cents noms célèbres, alors peut-être ; mais maintenant presque tous ignorés. Le *Cancioneiro* de Resende<sup>32</sup>, que j'ai sous les yeux, en renferme plus de trois cent trente, la plupart appartenant à de grands seigneurs du Portugal ; si bien que l'esprit, rempli d'immenses souvenirs, est tout étonné de rencontrer là des noms tels que ceux d'Albuquerque ou de Gonzalve de Cordoue. Voulez-vous expliquer cette merveille ? c'est qu'Emmanuel faisait des vers, c'est qu'on disait à la cour d'Isabelle : *No será tenido por noble el que mostrará aversión á las letras y á los estudios*. On ne regardera pas comme noble celui qui montrera de l'aversion pour les lettres et pour l'étude.

Il faut l'avouer, il y a cent fois plus de poésie dans ces *cancioneiros*, où l'on recueillait les poésies échappées à tant de génies aventureux, à tant d'âmes chevaleresques, qu'il n'y en a dans les grands poèmes admirés comme œuvres d'art, et représentant le siècle. Toutefois, il faut bien l'avouer aussi, où il y a plus de poésie encore que dans ces recueils de *canciones*, de *glosas* et de sonnets, c'est dans le *Romancero*, mais en ce temps, le *Romancero* n'était pas recueilli, pas plus que, sous Pisistrate, on n'avait Homère complet. La romance était errante dans la nation ; elle allait du Guadalquivir aux rives de l'Èbre, conviant aux larmes, aux combats, à la prière. C'était le cri poétique du peuple le plus poétique de la terre. C'était le génie de ces cœurs ardents, dont la *canción* ne disait que la grâce. Personne, dans la nation ne réclamait ces sortes de chants : c'est que tout

---

31 Macias ou Macias l'Enamorado, poète galicien (hispano-portugais) d'une admirable douceur. Ce fut lui qu'imitèrent la plupart des poètes de cette période, et l'on retrouve son inspiration mélancolique dans la plupart des *cancioneiros* du temps. Il ne reste cependant que quatre fragments de ce chef d'école, que sa fin terrible rendit aussi célèbre que ses vers. (Il fut tué en prison d'un coup de javeline par un mari jaloux.) Le marquis de Villena a composé sur ce poète infortuné une espèce d'élégie qui est ce que l'on a fait de plus touchant, de plus simple et de plus élevé à cette époque. Il n'en est pas question, que je sache, dans les histoires littéraires, si l'on en excepte l'excellent travail si peu connu de MM. Gomez de la Cortina et N. Hugaldo y Mollinedo. Selon moi, et c'est pour la première fois, je crois, que cette opinion est émise, on pourrait peut-être retrouver des fragments du célèbre et infortuné Macias dans le *Cancioneiro dos nobres*. Malheureusement ce précieux recueil, imprimé à petit nombre par L. Stuart, n'est pas assez répandu. C'est le répertoire le plus authentique des premières antiquités de la littérature portugaise, puisqu'il y a un ou deux fragments qu'on peut faire remonter jusqu'au douzième siècle.

32 Un savant portugais, dont on ne saurait trop honorer les solides travaux, M. Nunez de Carvalho a bien voulu me communiquer une copie de ce fameux *cancioneiro*, dont il n'y a plus que trois ou quatre exemplaires bien connus.

le monde les avait composés. Eh bien ! la plupart de ces admirables romances étaient empreintes du génie des Maures<sup>33</sup>.

Quand on soumet à un sérieux examen les *romanceros*, il est impossible de ne point être frappé de ce fait, il est impossible de ne pas voir en même temps que les plus belles romances castillanes furent modifiées au quinzième siècle, et que ce grand siècle, en expirant, eut une voix puissante, qui devait rappeler à jamais l'intimité pleine d'énergie existant entre les Maures et les chrétiens du moyen âge. Le bon Gazul, Vanegas, le grand-maître de Calatrava, les Abencerrages, tous ces hommes à la forte épée se parlent, je vous assure, et s'aiment dans les romances, quoiqu'ils se creusent de larges blessures, et qu'ils s'en aillent, bien malement blessés, se faire panser les uns à Grenade, les autres à Séville. Les romances mauresques du quinzième siècle parlent bien de combats, mais elles ne disent point de haine : il y a la courtoisie des deux côtés, il y a presque communauté de sentiments et d'idées ; et précisément parce qu'on y trouve la galanterie passionnée des Orientaux et toutes les splendeurs de l'Andalousie, on n'y sent plus la belle et grave pensée chrétienne. Isabelle y lut le progrès de la nation. Malheur à ceux qui l'ont détournée de sa voie ! mais la faute ne peut lui en être imputée. Elle eut bien assez de ses malheurs comme femme et comme reine, sans qu'on l'ensanglante des crimes du fanatisme.

Mais qu'on ne nous croie pas sans sympathie pour ces Maures si braves, si chevaleresques, si ardents ; ils vivent dans la poésie, et leur part de glorieux souvenirs est belle ; toutefois, en politique, il y avait entre eux et les nouvelles destinées l'abîme d'une religion aux dogmes inflexibles. Ces hommes de l'Arabie s'étaient modifiés ; mais ils n'avaient point changé, et ils le prouvèrent. Leur génie s'était adouci dans les belles plaines de l'Andalousie ; mais, bien qu'on ne reconnaisse plus en eux l'âpreté du désert, il y a quelquefois dans leurs chants un retentissement de l'inexorable fatalité ; on y reconnaît les accents du *hamasa* ou les cris passionnés des *moallacat*.

Mais les Arabes étaient-ils progressifs ? Il l'avaient été durant le quatorzième siècle : ils ne pouvaient plus l'être au seizième ; au dix-neuvième, ils le fussent redevenus, et ils le fussent redevenus comme le sont maintenant les Turcs et les Égyptiens, quand, la foi se serait modifiée par la puissance des siècles. Pour ne citer qu'un fait, mais un de ces faits qui décident les questions comme

---

33 Que l'on ne recule pas devant cette assertion, qui peut bien être sujette à controverse. Au besoin, les auteurs espagnols les plus consciencieux viendraient à mon aide. Pour ce qui regarde les formes métriques, je ne puis résister à citer l'un d'eux. *Quant à l'artifice métrique des romances espagnoles*, dit-il, *il est bien évident que chacun de leurs vers qui n'est pas joint par l'assonance correspond au premier hémistiche des Arabes, appelé par eux sadrelbayt, ou entrée du vers, et que chacun de ceux qui ont l'assonance correspond au second hémistiche appelé adjelbnyt, ou clôture du vers, etc.*

l'invention qu'il rappelle a changé le monde : dès 1474, l'année même où Isabelle monta sur le trône, l'imprimerie fut introduite en Castille ; les plus sérieuses investigations bibliographiques n'ont pas encore prouvé que les Maures alors puissants eussent fait les moindres efforts pour l'adopter. Les Maures n'avaient point d'imprimerie. Cet élément de civilisation universelle leur manquait ; et, quoique assez tolérants dans toutes les modifications qu'exigeait leur civilisation splendide, mais incomplète, il est fort incertain qu'ils eussent osé briser le préjugé religieux, s'opposant, chez les Musulmans, à ce que les livres consacrés au culte soient reproduits par une puissance vile à leurs yeux, puisqu'elle est mécanique. Voyez ce que peut une idée fautive dans le développement de tout un ordre de civilisation. Les livres religieux des chrétiens devaient, avant tout, être multipliés, quel que fût le moyen matériel employé pour les répandre ; et, afin d'assurer leur universalité, l'imprimerie allait développer son immense puissance

Lorsque' Isabelle monta sur le trône, elle eut donc, au plus haut degré, le sentiment de la civilisation chrétienne. Ce qui n'était d'abord qu'un vague désir devint chez elle une pensée profonde ; mais les mystérieux secrets de la science chrétienne étaient dans le latin. Lisez la vieille chronique qui parle de son amour de femme pour la parure, de son habitude de s'environner de gracieuses et brillantes jeunes filles ; on y lit ces mots étranges : « *Elle était fort affectionnée à entendre les sermons et les prières latines, bien qu'elle ne les comprît pas.* » – Quelques années s'écoulaient, et Pulgar ajoute : « *Après les guerres de Grenade, elle mit tant de diligence à apprendre la langue de Virgile qu'elle pouvait entendre les ambassadeurs ou les orateurs qui s'adressaient à elle dans cette langue.* » Ils nomment comme son institutrice cette célèbre Beatriz Galindo, qu'on surnomma la *Latina*, et qui est comparée quelquefois aux plus fameux docteurs de cette période. Après avoir appris le latin, comme premier élément de la civilisation nouvelle, Isabelle tourna ses regards vers l'Italie, et elle en fit venir Pierre Martyr d'Angleria, homme érudit et positif, esprit vif, curieux, tel qu'il fallait pour mettre un pays à demi oriental en rapport avec la métropole, et par la métropole, avec le reste du monde chrétien. C'était par Pierre Martyr que l'Europe du quinzième siècle était instruite de ce qui se passait dans le mouvement intellectuel de la Péninsule, et il remplaçait à lui seul, dans ce pays, ces feuilles littéraires qui ne devaient être introduites en Espagne que deux siècles après.

Malgré son esprit poétique et son imagination religieuse, il me paraît prouvé qu'Isabelle tourna surtout sa pensée vers les études solides de l'histoire, et vers les sérieuses investigations de l'antiquité ; mais aussi c'est que ces études alors avaient en elles une haute poésie, elles découvraient d'admirables mystères. En renversant les Arabes, elle sentit qu'il fallait étendre leur horizon scienti-

fique, et elle agit, sous ce rapport, dans une direction opposée à celle qu'avait suivie, un siècle auparavant, don Jaime et don Alphonse, et qu'avaient imitée plus tard des hommes qu'on était accoutumé à révérer.

Le quinzième siècle a été surnommé en Espagne le siècle des chroniques : on pourrait appeler celui d'Isabelle le siècle des traductions et de la science chrétienne, le siècle des voyageurs aventureux, des fougueux théologiens, des grammairiens subtils, des antiquaires profonds. En ce temps le mysticisme le plus rêveur s'allie aux actions les plus hardies, comme aux investigations scientifiques les plus laborieuses. Colomb découvre-t-il l'embouchure immense d'un fleuve américain, c'est l'entrée du paradis terrestre qui était caché aux hommes depuis la création, et dont les chrétiens vont boire pour la première fois les eaux immortelles. Un savant cardinal fait-il réimprimer la Bible avec un texte minutieusement correct, c'est au monde entier qu'il l'adresse, c'est l'univers entier qu'il veut convertir ; et quand la polyglotte de Cisneros est envoyée aux nations, elle leur est envoyée comme le seul guide spirituel qui puisse conduire les peuples, et surtout les grands, dont le fougueux cardinal « *brisait l'épée sous sa sandale* ».

Un grand malheur advint sans doute au milieu de cet ardent travail des âmes fortes, qui allait changer la face de la Péninsule ; on crut devoir effacer du monde intellectuel ceux dont on voulait surpasser la science. L'inquisition persécuta les Maures, et Cisneros fit brûler, dit-on, lui-même leurs magnifiques bibliothèques ; cependant ; malgré cette œuvre déplorable du fanatisme, le jour où l'on avait vu briller au-dessus de l'Alhambra la croix qui dispersait dans l'air ses rayons d'or, quand Isabelle, agenouillée dans la Vega, s'était écriée : « *L'Orient succombe !* » l'auréole de cette croix avait été l'auréole d'une ère nouvelle pour l'Espagne et pour le monde.

Ce que la reine avait commencé alors elle l'acheva : les imprimeurs multiplièrent tout ce que conservait à grand-peine l'art des habiles calligraphes ; elle alla jusqu'à suivre les cours de l'université de Salamanque, jusqu'à engager les dames de sa cour à poursuivre les études sérieuses dont le goût devait être renouvelé. Ce fut après la prise de Grenade qu'on vit paraître la première grammaire espagnole, qui fixait enfin les principes de cette langue, qui allait devenir universelle pendant deux siècles, et dont on allait se servir par le monde pour développer la civilisation nouvelle. Le fameux Lebrixa donna son traité grammatical en 1492 ; c'était un essai bien incomplet sans doute, mais c'était l'essai incomplet d'un esprit supérieur, et il est permis de croire qu'il fut provoqué par la reine, puisque Lebrixa le fit pour ses dames, et qu'elle en accepta la dédicace. En examinant du reste ce curieux traité, sans lequel peut-être la littérature espagnole eût été bien longue à se dévelop-

per, on demeure convaincu de la haute philosophie qui guidait alors les esprits supérieurs ; Lebrixa y développe la pensée de la reine, il y fait sentir l'union intime qui existe entre le lustre ou la dégradation d'une langue et la prospérité ou la décadence de l'empire où on la parle, pensée vulgaire maintenant, pensée profonde et philosophique à coup sûr pour le quinzième siècle.

Dès lors l'étude des langues savantes suivit l'étude plus approfondie de la langue espagnole<sup>34</sup>. On dédaigna l'Orient autant qu'on l'avait révééré dans le treizième siècle. Avant tout on exhuma l'antiquité. Le sentiment de la plus belle latinité se reproduisit dans les ouvrages d'Álvar Gomez de Ciudad-Real, de Diego Gracián, de Fernando de Herrera, d'Alfonso Seguera, de Juan Maldonado, d'Honcala, de Pinciano, surnommé le Commandeur grec, et surtout dans les traités de ce fameux Juan Petreyo, dont, selon l'expression un peu hyperbolique des contemporains, Cicéron aurait pu craindre la plume et l'éloquence. Si Lebrixa avait vulgarisé l'étude de la langue latine, s'il avait fondé une école célèbre qui porte encore son nom, Arias Barbosa répandit la langue d'Homère aux lieux où l'on lisait encore ce poème du Cid, emprunté à une chronique, qui a quelque chose d'homérique elle même<sup>35</sup>. Mais je m'arrête ; au besoin, une longue suite de noms consacrés dans la plupart des volumineux ouvrages espagnols attesterait avec quelle rapidité se répandit l'étude de cette belle langue, qu'on ne tarda pas même au professer à Grenade, à Grenade où l'on voyait bien encore s'élever les palais mauresques, mais où l'on élevait des chapelles, où l'on bâtissait des couvents, et il faut bien l'avouer, où l'on brûlait encore les beaux traités des Averroès et des Abulfeda.

En ce temps, les traductions des livres classiques se multiplièrent de telle sorte que les hommes de cour familiarisés avec le latin purent se faire une idée beaucoup moins vague des grands siècles de Rome, qui, sans doute, leur apparaissaient encore cependant comme un temps mystérieux où devait s'épuiser la science, précisément comme de nos jours les gens du monde contemplant la science des indianistes avec des yeux éblouis ; ils ne sauraient attacher une idée complète aux noms étranges de ces vastes épopées qu'on leur révèle, et qui, sans aucun doute, nous deviendront aussi familiers que les noms de Virgile ou d'Homère. Comme alors les siècles écoulés parlaient tous au siècle qui commençait. Le mot éternel de la science nouvelle, on pouvait le dire comme on le dit aujourd'hui : « *Pour comprendre tout l'avenir, regarde dans le passé.* »

---

34 Voyez don Clemencin, t. 6 des *Mémoires de l'Académie d'histoire*.

35 Il est bien avéré maintenant, et c'est une des découvertes les plus importantes, que cette belle chronique primitive, dont Masden niait si légèrement l'antiquité, ou même l'existence, remonte au douzième siècle. Les savants traducteurs espagnols de Bouterweck en ont administré des preuves irréfragables. Elle est écrite en latin, et on la conserve à la Casa Real, ce San-Isidro de la ville de León.

Il y eut même alors quelque chose de merveilleux en Espagne ; les grands, dédaigneux de la science, se livrèrent à la science comme à un ardent combat, achevant ainsi ce que n'avaient pas accompli les batailles ; ils évoquèrent l'antiquité hellénique et romaine ; vieux soldats castillans, ils lui parlèrent face à face. Au rang des plus enthousiastes, des plus laborieux, on cita le comte de Miranda, Francisco de Zúñiga, le duc d'Albe, D. Fadrique de Tolède, et l'on ne manqua pas de comparer à Caton l'illustre Bernardo de Rojas qui, presque âgé de soixante ans, commença d'arides études scolastiques. En ce temps, il est vrai, sept mille étudiants se faisaient inscrire sur les matricules de l'université de Salamanque, et l'on voyait parmi ces noms celui de don Guthière de Toledo, fils du duc d'Albe, et cousin du roi. C'était encore l'époque où un jeune seigneur expliquait publiquement à l'université Ovide et Pline, et cependant, quelques années après, Fernandez de Velasco, le neveu du bon comte de Haro, comme l'appellent les chroniqueurs, devait porter avec honneur la lourde épée de connétable.

Aussi l'esprit demeure-t-il étonné de la promptitude avec laquelle se répandirent les traductions des principaux auteurs de l'Antiquité grecque et latine : Antonio de Palencia fit connaître même les antiquités judaïques de Josèphe ; tandis qu'un commandeur d'Alcantara, Diego Lopez de Toledo, traduisait les commentaires de César, Guillen de Avila donnait les stratagèmes de Frontin, les vieux guerriers de Rome instruisaient les jeunes chevaliers castillans. Mais la traduction la plus utile qui fut faite à cette époque, ce fut celle de Plutarque. Alfonso de Palencia la dédia au duc de Cadix, vieux soldat bien digne d'y figurer. Ensuite, parurent, à peu de distance les unes des autres, des versions fidèles de Justin, d'Héliodore, d'Hérodien<sup>36</sup>. On ne négligea pas les poètes : un seul écrivain traduisit l'Amphitryon de Plante, Juvénal et le Dante ; ce poète austère qui chante si tristement sur les confins de deux âges, convenait, plus que tout autre, à l'Espagne, préoccupée de deux vastes pensées, celle du passé, et celle de l'avenir.

Nommerai-je maintenant une foule d'autres travaux ? Parlerai-je d'une traduction de Pétrarque, du Marco Polo espagnol, que durent consulter si souvent les compagnons de Christophe Colomb ? du spirituel Érasme, esprit du moyen âge, détruisant le moyen âge ? Tandis que ces hommes disaient des choses ignorées, ou discutaient des faits, d'autres trouvaient, en prose, l'harmonie des mots. Cependant Fernand Pérez de Oliva, l'évêque Guevara, et l'auteur du *Dialogue des*

---

36 Voyez Clemencin, t. 6 des *Mémoires de l'Académie d'histoire*. Ce judicieux écrivain dit avec raison que, bien que ces auteurs n'aient été imprimés qu'après la mort d'Isabelle, ils appartiennent à son règne et se formèrent sous son règne.



*langués*, eurent le mérite peu commun à cette époque, comme dit Clemencin, de réunir l'élégance et la pureté du style à l'abondance et à l'énergie des pensées.

Il y a sans doute peu d'originalité dans ce grand mouvement de la renaissance espagnole ; peut-être l'originalité a-t-elle cessé, peut-être n'est-elle pas encore venue ? Pour ma part, j'en trouve davantage dans le siècle d'Alphonse, et plus tard j'aime mieux lire les chroniques d'Ayala que les chroniques d'Ocampo. C'est cependant, après tout, un beau spectacle pour la pensée que cette marche grave et solennelle de tous les esprits, gravitant, dans un demi-crêpuscule, vers un horizon dont quelques rayons fugitifs font seulement deviner la splendeur. Il y a là un grand mystère qui plaît et qui attriste, comme le mystère de toutes les époques de transition. Quand on lit les auteurs si originaux du treizième et du quatorzième siècle, on se sent fort de leur énergie guerrière, de leur politique résolue, de leur foi, qui n'a jamais fléchi ; mais on sent aussi la main de fer qui vous arrête, la volonté féodale qui vous attache au siècle, le symbole encore immobile et qui vous crie d'arrêter. Au temps d'Isabelle on découvre deux nouveaux mondes, le monde de Colomb, et le monde de la pensée. Je sens bien que dans ce rapide coup d'œil, il eût été juste et rationnel à la fois de parler de la poésie d'abord. Mais je l'ai cherchée où elle se trouvait, dans la pensée d'Isabelle, dans le mouvement scientifique du siècle, dans l'évocation des temps passés ; qu'importe, en effet, le rythme quand ce n'est pas par le génie qu'on le sent animé ? Nous allons cependant parler des poètes, car, ainsi que les autres, ils ont accompli leur mission.

Il y a une période de quelques années dans le siècle d'Isabelle où se passent tant d'événements, où se succèdent tant de hautes et fortes actions, qu'on distingue à peine encore ce génie dramatique dont l'originalité amusera l'Europe, dont la grave raillerie instruira les nations. Comment amuser un peuple qui apprend tantôt la chute d'une religion, tantôt la chute d'un royaume, tantôt la découverte d'un monde ? Que dire à ce peuple auquel on montrait un jour Colomb revenant du Cathay, un autre jour Gonzalve revenant d'Italie ?

L'Espagne n'avait donc pas un poète qui pût donner son nom au siècle (peut-on citer le moraliste Jorge Manrique ?). Il est vrai qu'il eût fallu être bien grand pour faire oublier l'énergique poésie des romances ou leur forte douceur. Alors, au défaut du génie qui crée, on vit apparaître un de ces talents harmonieux qui prennent Virgile pour modèle, n'osant le prendre, avec le Dante, pour compagnon ; Juan del Encina est le seul poète remarquable de ce temps, et il trouva la poésie dramatique, qui est si essentiellement propre à l'Espagne ; mais il la trouva, comme les Italiens, sous la forme de la pastorale, et elle semble à son origine simple, naïve, née d'un regard d'Isabelle plutôt

que d'un sentiment passionné ou de la haute pensée chrétienne qui devait animer Calderón. Si Jean de Mena avait senti l'élévation du style, si le marquis de Villena était allé demander aux Italiens le mètre harmonieux qui devait servir une inspiration facile, si Jorge Manrique avait adouci l'âpre rudesse du style castillan, Juan del Encina, poète voyageur, musicien habile, ami des seigneurs de Séville et de Rome, tour à tour amoureux, dévot, pèlerin, homme de cour, Juan del Encina rêva toutes les beautés du soleil espagnol, et fit à la poésie un élysée castillan qu'il révéla surtout dans son harmonieuse peinture de l'âge d'or dont plus tard Cervantès s'inspira. Ses églogues naïves plutôt que rêveuses plurent à ceux qui avaient répété si longtemps les chants brefs et forts de la romance ; c'était un cri d'amour après un cri de guerre, et il fut recueilli. Juan del Encina, qui s'était inspiré de Virgile, donna cependant à ses pastorales une franche allure villageoise qui peint plutôt une aldée espagnole qu'une campagne virgilienne, et il faut l'en louer, car il disposa la langue à toutes les inflexions des poètes du seizième siècle ; mais je le répète, c'est un homme de talent qui guide son siècle par une douce harmonie, plutôt qu'un de ces hommes qui le font hardiment marcher par une pensée puissante. Après tout, ces églogues dialoguées forment avec la *Célestine* l'origine de la poésie dramatique espagnole, et le père du théâtre portugais, Gil Vicente, son contemporain, avoue qu'avant lui Juan del Encina avait charmé la cour de ses pastorales<sup>37</sup>.

La vie de Juan del Encina est une de ces vies actives, aventureuses, comme on en trouve tant au quinzième siècle. On le voit tour à tour maître de chapelle de Léon X, pèlerin à Jérusalem, poète à la suite des cours. Quoique ses admirateurs le trouvent castillan dans l'étendue de ce mot, il est probable que ce fut la comédie érudite de l'Italie qui développa son talent dramatique. Aussi serait-ce une étrange chose que de réclamer pour lui une réelle originalité ; il le faut louer surtout de ne point s'être complètement abandonné à la rêverie monotone des pastorales de l'Italie.

Du reste, l'Espagne possédait déjà au temps d'Isabelle un ouvrage bien difficile à caractériser sans doute, mais qui traversa le siècle entier en excitant toujours le même enthousiasme. Cet ouvrage était en prose, mais c'est par une concession toute naturelle qu'il trouve sa place après un

---

37 Six de ces petits drames villageois, où l'on trouve un sentiment réel du dialogue, mais où l'on chercherait vainement une conception, viennent d'être réimprimés sous le titre de *Teatro español anterior a Lope de Vega*. Hamburgo, 1832. 1 volume in-8°. Outre les pastorales de Juan del Encina, on trouve huit pièces espagnoles de Gil Vicente, quatre de Navarro, et quatre de Lope de Rueda. De semblables publications ne sauraient être sans doute trop encouragées ; mais on ne saurait trop s'élever aussi contre les changements ou les suppressions. Or l'éditeur allemand dit positivement : *Se ha permitido la supresión de algunas divagaciones pesadas o impertinentes, y tal cual vez la mudanza de alguna palabra en obsequio del sentido*, etc. Nous ne pouvons admettre de semblables corrections dans la publication des monuments du quinzième siècle : il nous les faut donner avec leur simplicité, leur franchise, et même leur rudesse. Grâce soient rendues cependant à M. Bohl de Faber, auquel on doit déjà tant d'intéressantes publications espagnoles. Nous l'engageons à revenir au système qui a prévalu dans la publication de la *Floresta de rimas antiguas*.

livre de poésie. Je veux parler de *Calixto y Melibea*, roman qu'on peut regarder à la rigueur comme le type original du théâtre, puisqu'on eut le courage de l'entendre et de le représenter. *La Célestine* (c'est le nom qu'on lui donne souvent) est par son titre une tragi-comédie ; par son action, c'est une longue nouvelle, et l'on ne comprend pas comment on a pu trouver dans sa fable la moindre action dramatique ; mais après tout, *la Célestine* est un de ces livres essentiellement nationaux qu'une traduction fait connaître toujours imparfaitement, parce qu'ils se lient à tout ce qu'il y a d'intime dans un siècle et chez une nation. Là on ne trouve, pour ainsi dire, aucun souvenir de l'antiquité ; ou, si les souvenirs de l'antiquité se montrent, c'est accidentellement, comme si l'auteur, voulant faire avant tout une œuvre morale, n'avait pu se passer de faire intervenir la sagesse des temps anciens comme un solennel enseignement adressé au siècle. Qu'est-ce donc que *la Célestine* ? Qu'est-ce donc que ce livre dont Cervantès disait que ce serait un livre divin s'il ne découvrait pas dans le cœur humain tant de perversité ? C'est le roman moral le plus difficile à caractériser que présente la littérature espagnole ; c'est la plus énergique protestation que puissent invoquer les temps modernes quand on parle de la haute moralité des siècles passés ; non pas précisément que l'expression manque de chasteté, mais il s'agit des stratagèmes qu'emploie une femme de mauvaise vie pour séduire une jeune fille aimée passionnément d'un beau et noble cavalier ; et au fond il n'y a pas d'odieuses menées, de honteuses révélations, de tristes et fatales peintures qui n'y soient présentées à côté de rigoureux préceptes, dont les lecteurs du temps devaient peu se soucier. Aussi un naïf critique du seizième siècle s'écrie-t-il : « *Qui doute que ce petit livre de la Célestine ne soit un des plus discrets et des plus sentencieux qui aient été écrits ? mais c'est une fleur dont le bon tire du miel, tandis que le méchant peut en tirer du poison.* » Si le poison se répandit, il se répandit avec une prodigieuse rapidité ; car dans le seizième siècle seulement on fit trente éditions de cet ouvrage ; il fut traduit dans toutes les langues, et, quoiqu'à peine connu maintenant parmi nous, il en existe trois versions françaises auxquelles succédèrent deux traductions italiennes ; une version latine et une traduction en allemand.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ce roman, que les critiques espagnols persévèrent à appeler une comédie, et qui révèle si essentiellement le génie espagnol, eut le destin des romances ; on ne sait qui en est l'auteur véritable, et si l'on a la certitude que Fernand de Roxas l'a continué sous le règne d'Isabelle, il est maintenant impossible d'affirmer que ce soit Juan de Mena ou Rodrigo Cota qui l'ait commencé.

Bouterweck, si consciencieux du reste, semble ne pas avoir eu le sentiment de toute l'importance de cet ouvrage. C'était réellement le livre de l'époque, le livre qu'on lisait par toute l'Espagne, comme plus tard on lut le *don Quijote* ; et il faut que sa popularité se fût répandue bien au-delà des Pyrénées, puisque l'honnête savant allemand qui le traduisit en latin dès le seizième siècle, en lui donnant le titre grec de *Pornoboscodidasalos*, affirme que « *ce livre divin est si plein d'importantes sentences, d'exemples et de conseils propres à conduire la vie que nulle nation n'en possède un semblable.* » Le dix-neuvième siècle ne saurait à mon gré y trouver tant de choses, mais il peut y puiser un réel enseignement sur une des périodes les plus curieuses de la civilisation, qui succède à la période du moyen âge ; c'est même encore à mon gré la peinture la plus réelle et la plus naïve de la société chrétienne de cette époque de confusion. Les Espagnols eux y trouvent encore autre chose, et ils ne craignent pas de dire qu'à défaut d'autres monuments la *Célestine* pourrait attester un fait, c'est qu'il y a près de quatre cents ans le style espagnol présentait déjà la perfection qu'on trouva plus tard dans le pur castillan.

On sent que dans ce rapide coup d'œil il m'est impossible d'aborder d'autres livres que les ouvrages qui exercèrent une forte influence sur leur temps, car, selon moi, cette influence n'avait pas été comprise. En voici un qui éclaira peut-être Isabelle ou qui lui donna à penser. En ce temps, et surtout avant le règne des deux rois, trois races se partageaient l'Espagne, et, chose remarquable, quoiqu'elles eussent d'abord lutté avec cette ardeur énergique qu'imprime un profond sentiment religieux, le vaste mouvement de civilisation qu'elles avaient donné à l'Europe les avait réunies comme à leur insu ; elles étaient étonnées de ne plus tant se haïr et de confondre leurs opinions. Qu'on ne croie pas cependant à une tolérance prématurée, les siècles de cette période ne procèdent pas ainsi. La race maudite, la race méprisée s'était relevée par la puissance de l'intelligence, et les chrétiens lisaient avec admiration les préceptes de Rabbi don Santo ; mais la société paraissait frappée d'une sorte de déchéance morale, d'un sinistre et sombre abaissement. Alors parut la plus étrange des pastorales, car c'était la satire politique la plus âpre qu'on eût encore adressée aux rois. Je veux parler de *Mingo Revulgo*, qui mêla les plus hautes questions religieuses à de prétendues bergeries.

Aux yeux des hommes énergiques et religieux de l'époque, Henri, quatrième du nom, et fils de Jean II, était un mauvais roi ; l'auteur de la satire en fit un mauvais berger, et l'allégorie pastorale, qui peint la situation politique du temps, n'est nullement difficile à pénétrer. Dans le dialogue qui s'établit entre Mingo et Gil Arrebató, on devine sur-le-champ la grande question religieuse ;

Cristobal Mexia, c'est le messie, et ce nom représente le christianisme, tandis que le berger bègue Tartamudo est le symbole expressif de Moïse ; Meco Moro, il est inutile de le dire, c'est l'islamisme, c'est l'Orient en présence des deux autres religions. Les troupeaux de ces puissants bergers paissent à l'aventure, et une grande ruine semble au poète devoir menacer juifs, chrétiens et maures au milieu d'un monde qui tombe en dissolution. Quelques écrivains espagnols ne trouvent pas à ce morceau d'autre mérite que son antiquité ; ils le regardent comme la première églogue vraiment originale écrite en castillan ; mais qu'elle ait été composée en 1472 par Cota, ou qu'on doive l'attribuer à Hernand del Pulgar, elle a un mérite bien plus grand à mes yeux que son mérite poétique, c'est de constater l'état politique et religieux de l'Espagne quand Isabelle guida à son tour le troupeau, et qu'elle prétendit imprimer un autre mouvement à cette foule errante et confondue. Je le répète, ces trente-deux coplas qui annoncent dans leur style bucolique malheur et confusion, sont bien plutôt une protestation énergique en politique qu'un chant indiquant chez l'auteur quelques élans de poésie. Siècle étrange, où ce qui eût fait parmi nous un article de journal paraissait sous la forme d'une pastorale, et se mêlait aux rêveries langoureuses de la bergerie<sup>38</sup>.

Mais comme je l'ai dit, le génie d'Isabelle se tenait éveillé, le mauvais pasteur tomba, et la femme forte jeta un puissant regard sur les destinées chrétiennes de l'Espagne. En quelques années elle sut abattre l'islamisme, elle sut conquérir cette belle Vega de Grenade où s'élevait ce magnifique Alhambra dont on eut un moment l'idée de faire un temple chrétien. C'est cette lutte chevaleresque, merveilleuse par le lieu de la scène et par les hommes qui y assistèrent, qu'eut à retracer plus tard Hernand del Pulgar, le hardi chroniqueur, et le sujet imprima à son style et à sa pensée un tel enthousiasme qu'il devint le premier historien de l'époque.

Il y eut tant de chevaleries dans cette guerre, qui ne fut souvent qu'un tournoi où l'on brisa les lances devant Isabelle, qu'on ne doit pas être surpris de voir apparaître un livre qui a enfanté le livre de Cervantès, et sans la connaissance duquel on ne peut pas bien comprendre *don Quijote*. Je veux parler de cet Amadis de Gaule, de Vasco de Lobeira, qui personnifie aussi son époque, et qui, écrit en portugais, ou plutôt en galicien, dans le quatorzième siècle, reparaît au monde sous une plume castillane, qui malheureusement l'altère en prétendant le corriger. Ce ne fut réellement qu'au quinzième siècle que l'œuvre de Vasco de Lobeira, type des romans de chevalerie espagnols, exerça toute son influence et qu'elle circula dans le resté de l'Europe. Mais c'était déjà un cri affaibli,

---

38 Hernando del Pulgar, auquel on l'attribue, l'a, dans tous les cas, commenté. C'est à tort qu'un excellent ouvrage anonyme (*Essai sur la littérature espagnole*) l'attribue aussi à Mena. Le père Sarmiento y trouve des *coplas* si obscures qu'il prétend que le commentateur seul a pu les composer.

quoique passionné, de cette chevalerie qui allait s'éteindre quand Cervantès aurait souri. Je m'arrête ; l'Espagne, en politique et en littérature, a déjà de nouvelles destinées.

En 1504, un jour que Christophe Colomb se préparait à se rendre à la cour, retardant toujours son voyage de quelques semaines, lui qui avait fait des voyages où la pensée avait épuisé sa vie, on vint lui dire : « *La reine est malade à en mourir* » ; on le lui avait répété la veille ; il prit la plume et il écrivit à son fils : « *Un grand nombre de courriers viennent chaque jour, et les nouvelles sont telles que mes cheveux se dressent sur ma tête rien que de les entendre si contraires à ce que mon cœur désire ; qu'il plaise à la Sainte Trinité de sauver la reine, car c'est sur elle que repose ce qui est déjà entrepris.* »

Un autre jour on vint lui dire : « *La reine est morte.* » Ce jour-là, Christophe Colomb s'écria : « *Le monde est triste pour moi ; qu'y faire maintenant ?* » et il voulut aussi mourir. Toute grande pensée s'était éteinte pour lui avec le souffle de cette femme<sup>39</sup>.

---

39 Une chose qui caractérise à mon gré cette période, c'est, la promptitude avec laquelle les femmes prirent part au mouvement intellectuel qui se développait. En général elles ne se livrèrent point à la poésie ; elles partagèrent comme à leur insu la pensée de la reine. On rencontre bien quelques noms dans les *cancioneiros*, et l'on se rappelle surtout avec plaisir celui de Florencia Pinar. Mais en général elles réservèrent leur enthousiasme pour cette étude de l'antiquité, qui sans doute portait avec elle en ce temps un intérêt de curiosité qui a quelque chose de poétique et de grave: On en vit alors plusieurs professer dans les universités ; et doña Beatriz Galindo surnommée la Latina luttaut d'habileté avec les plus savants docteurs de la Castille. Dona Lucia de Medrano se rendit célèbre par son érudition. On la vit expliquer publiquement les classiques latins à l'université de Salamanque, tandis qu'à la même époque, et peut-être en même temps, la fille du fameux Lebrixa remplaçait son père dans sa chaire de rhétorique, et cela au grand applaudissement de la multitude, qui n'y vit jamais qu'un hommage public rendu à la science. Il est vrai que quelques années après doña Isabella de Joya devait donner un spectacle plus curieux, et convie prêcher une femme dans l'église de Barcelone, au vif étonnement de la population, qui s'était rendu en foule à l'église pour l'écouter. Ce fut la même qui, passant à Rome sous le pontificat de Paul III, expliqua devant les cardinaux plusieurs passages embrouillés du subtil Scott, et qui eut, dit-on, la gloire de convertir un grand nombre de juifs qui avaient jusqu'alors résisté à tous les efforts des doctes théologiens de l'époque. Mais, sans sortir de la cour d'Isabelle, nous y trouverions quelques noms de femmes dont le temps n'a point encore détruit la célébrité ; nous y verrions sans doute, avant qu'elle passât en Portugal, cette fameuse Luiza Sigea que l'on cite comme le prodige de son siècle, et qui savait assez bien le grec, le latin, l'hébreu, l'arabe et le syriaque pour écrire au pape dans ces cinq langues. Isabelle, la sœur du savant Vergara, savante elle-même ; la comtesse de Monteagudo, doña Maria Pacheco, nièce du fameux marquis de Santillane, Maria de Mendoza, fille du premier marquis de Cenete, avaient acquis une profonde connaissance des langues anciennes, et elles sont encore célèbres par leur érudition ; mais, à l'exception de la fameuse Sigea, qui plus tard donna un poème latin sur Cintra, où l'on trouve des descriptions gracieuses, ces femmes, qui ont tant contribué au mouvement de leur époque, ne semblent point en avoir compris la poésie. Il n'en était point de même d'Isabelle : au milieu de cet étrange mouvement d'érudition, elle conservait toutes ses grâces de femme, toute la poésie de son cœur. S'il y eût eu un grand poète à sa cour, elle l'eût compris.

## Les Sept Enfants de Lara<sup>40</sup>

(in *Revue de Paris* – 1832)

En l'année de l'incarnation de Notre Seigneur 965, un homme puissant des frontières de Lara se maria ; il s'appelait Ruy Velázquez, et prit pour femme doña Lambra, naturelle de Buruena et cousine germaine du comte D. Garci Ferrandez<sup>41</sup>.

Et ce Ruy Velázquez était seigneur de Bilaren ; il avait pour sœur une honorable dame nommée doña Sancha, laquelle était très bien pourvue des biens de ce monde, et avait épousé un bon chevalier fort ami de Dieu et loyal pour qui il devait l'être. On l'appelait D. Gonçalo Gustios, celui de Salas, et il avait sept fils. C'étaient eux qu'on nommait les sept enfants, et les sept enfants avaient été enseignés par un chevalier loyal, très habile à dresser les oiseaux de fauconnerie et fort docte en d'autres excellentes choses. On le nommait Nuño Salido, et il avait élevé ses pupilles en bonnes ma-

---

40 Ce récit empreint d'un caractère si âpre et si chevaleresque, est tiré d'une des plus anciennes chroniques espagnoles. Les histoires littéraires en font rarement mention, et plus rarement encore les historiens étrangers s'en occupent-ils. C'est cependant une mine féconde à exploiter, si l'on se rappelle que les diverses parties dont elle se compose furent recueillies par Alphonse-le-Sage, ce savant du treizième siècle qui croyait que son avis n'eût pas été de trop lorsque le inonde fut créé, et que l'on peut considérer comme un des esprits les plus remarquables du moyen âge. Cette chronique si curieuse et si complète est intitulée : *Las quatro Partes enteras de la chronica de España, que mando componer el serenissimo rey don Affonso el Sabio*. Zamora, 1514. 1 volume petit in-folio, lett. goth. (Il y a une autre édition, même format, imprimée à Valladolid, 1604). L'ouvrage entier eut pour éditeur Florian de Ocampo, historiographe de l'empereur Charles-Quint, qui déclare, dans une note placée à la fin des chroniques, que la quatrième partie n'appartient probablement pas au temps d'Alphonse-le-Sage, mais qu'elle aura été écrite sous le règne de son fils don Sanche. En effet, cette dernière partie se distingue des trois autres par un style plus rude et plus diffus. « *Ceux qui l'ont recueillie, dit le chroniqueur, se sont contentés d'en joindre grossièrement les diverses parties sans les unir intimement, tandis que dans les trois premières le seigneur roi avait amélioré avec une grande sollicitude les récits déjà rassemblés, s'efforçant de les mettre dans le style le meilleur du temps, quel qu'il fût.* » Le grand événement que nous racontons ne datait guère alors de plus de deux cent soixante ans. La tradition en était encore vivante dans le pays, et elle avait fourni des romances pleines de naïveté et d'énergie. Mais il est difficile de dire maintenant qui l'emporte en ancienneté de la chronique ou des romances.

41 Don Garci Ferrandez, qui ne portait que le titre de comte de Castille, était par le fait souverain de ce pays. Il est célèbre par ses guerres contre les Maures de Cordoue, et surtout par le code qu'il donna à son pays. On regarde ce recueil de lois comme le droit fondamental de la Castille. Don Garci mourut en l'année 1005 de deux blessures reçues dans une bataille livrée à Abdel-Meleck, vice-roi de Cordoue.

nières et franches coutumes, de sorte que tous les sept avaient été faits chevaliers en un seul jour par D. Garci Ferrandez. Ils étaient bons cavaliers et très hardis aux armes.

Et lorsque Velázquez se maria avec doña Lambra, il fit ses noces à Burgos. On vit venir alors de Castille et de Léon, de Portugal et de Buruena, de l'Estremazgo et de Gascogne, d'Aragon et de Navarre, tous ses amis et bien d'autres avec eux.

Et aux noces s'en fut D. Gonçalo Gustios avec doña Sancha, sa femme et ses sept fils, puis Nuño Salido, le maître qui les avait élevés. Ces noces durèrent cinq semaines, et magnifiques furent les présents qui furent faits par D. Garci Ferrandez et tous les autres hommes nobles qui étaient présents.

Et une semaine avant que les noces s'achevassent, Ruy fit élever un but au-dessus d'un échafaudage en bois sur le rivage du fleuve<sup>42</sup>, les chevaliers vinrent là, ils essayaient d'atteindre le but avec une javeline, et nul n'y réussissait, et tout le monde s'en riait. Alors Álvar Sanchez, cousin de doña Lambra, s'élança sur son cheval, et mieux lui advint qu'aux autres : il atteignit le but. Grande joie en eut la mariée, si bien qu'elle s'écria devant sa belle-sœur D. Sancha, qui était là avec tous ses fils : « *Voyez le fort chevalier et le bon chevaucheur ; il est le seul de tous qui ait frappé le but.* »

Et doña Sancha et ses fils, quand ils l'entendirent, se prirent à rire ; mais comme ils étaient occupés à un jeu qui les divertissait, ils ne firent pas d'attention à ces paroles de femme. Gonçalo Gonçalez, le plus jeune des infants, les avait entendues. Il monta sur son bon cheval, saisit un bofordo, et brisa d'un grand coup de cette javeline une des planches du milieu, et D. Sancha, ainsi que ses sept fils, eurent grand plaisir de ce beau coup ; mais bien navrée en fut doña Lambra.

Et voilà que les six frères montèrent à cheval, et s'élançèrent vers Gonçalo Gonçalez, car ils craignaient que quelques mauvaises raisons ne lui fussent cherchées. En effet, Álvar Sanchez irrité commença à dire des paroles insolentes, si bien que Gonçalez se laissa emporter vers lui, il lui fit une large blessure au visage, et lui brisa la mâchoire : quelques-uns disent qu'il en tomba mort.

Quand doña Lambra vit cela, elle se frappa violemment la poitrine, disant que jamais dame n'avait reçu tel affront à ses noces. Ruy Velázquez l'entendit ; comme il était à cheval, il saisit un éclat de lance, s'en fut vers les infants, et fit une large blessure à la tête à Gonçalez. Quand celui-ci se sentit si malement blessé, il dit à son oncle : « *Certes je n'ai point mérité telle blessure, Car je*

42 Ce jeu, assez imparfaitement décrit dans la chronique, et comme un exercice fort usité, était probablement une espèce de jeu de bague, divertissement généralement adopté alors par les Maures. La romance des sept infants, qui n'est pas toujours d'accord avec la chronique, dit que Rodrigue (Ruy est l'abréviation de ce nom) s'essayait à lancer des flèches au-dessus d'une haute tour.



*crois que c'est une blessure de mort, et toutefois si je trépasse, que mes frères n'en disent rien ; mais ne me blessez pas de nouveau, oncle ; je ne pourrais le souffrir.* » Et Ruy Velázquez fut irrité de ces paroles ; il voulut encore le frapper. Le coup qu'il donna fut terrible : voulant atteindre la tête, il brisa sur les épaules du chevalier le tronçon de lance, qui se rompit en deux. Alors Gonçalo Gonçalez arracha des mains de l'écuyer qui le suivait son gantelet à faucon. H n'avait pas d'autre arme ; il en frappa D. Ruy avec une violence telle qu'il lui défigura le visage ; si bien que, voyant son sang qui coulait, Ruy Velázquez s'écria : Aux armes ! aux armes ! et de toutes parts fut grand le désordre. C'était un cri terrible dans une fête, et terrible eût été le carnage. D. Garci Ferrandez et D. Gonçalo Gustios parvinrent par bonnes paroles à apaiser ces hommes hautains. Il n'arriva aucun mal, et ils parurent grands amis les uns des autres, si bien que D. Gustios offrit même à Ruy Velázquez les services de ses fils contre les Maures, et que celui-ci assura qu'il leur ferait grands honneurs comme à ses propres neveux, enfants de sa chair et fils de sa sœur.

Tout semblait donc apaisé. Les gens qui avaient assisté à la noce s'étaient dispersés. D. Ruy avait accompagné le comte de Castille, qui retournait en ses états avec don Gustios ; mais D. Sancha et ses sept fils étaient restés près de doña Lambra avec plusieurs chevaliers ; ils se rendirent à Barva-diéllo pour prendre le plaisir de la chasse.

Un jour, les infants étaient entrés dans un jardin pour se divertir à l'ombre des arbres, lorsque Gonçalo Gonçalez se fit apporter son faucon, et se prit à le baigner en belles eaux, afin de le réjouir. Doña Lambra le vit ; et comme elle le haïssait dans son cœur, elle dit à un vassal : « *Prends un concombre, remplis-le de sang, va dans ce jardin, et frappes-en Gonçalo Gonçalez, le chevalier au faucon ; reviens ensuite vers moi, je te secourrai.* »

Le vassal fit ce qu'avait ordonné doña Lambra.

Mais quand les infants virent leur frère teint de sang, leur cœur bondit ; ils eurent soif de vengeance.

Ils cachèrent leurs épées sous leurs manteaux, et dirent : « *Si cet homme est un insensé, nous le saurons ; il lui faut pardonner ; s'il a reçu des ordres, nous le saurons encore...* » Ils s'en furent vers doña Lambra. Le vassal s'était réfugié près d'elle : « *Doña Lambra, notre Cousine, laissez-nous nous saisir de cet homme.* » – « *Non, car il est mon vassal, et tant que cela sera en mon pouvoir ; nul mal ne lui sera fait.* » Le s infants le tuèrent sans pitié, et du sang qui sortait de ses bles-

sures ils marquèrent les coiffes et la robe de doña Lambra, puis ils chevauchèrent sur leurs chevaux, allèrent vers leur mère doña Sancha, et retournèrent à Salas.

Bien vous pensez quelle fut l'angoisse de doña Lambra, et combien elle pleurait son vassal ; après le départ des infants, elle lui fit dresser un lit de parade au milieu du verger. Ce lit était couvert de drap noir, comme il convient pour un homme mort ; elle et ses dames l'entouraient, menant le plus grand deuil que l'on eût vu. L'on eût dit qu'elle était abandonnée de mari et de seigneur.

Ruy Velázquez revint de sa course avec le comte Ferrandez et don Gustios, et aussitôt qu'il fut arrivé, doña Lambra se traîna à ses pieds, en le suppliant de se rappeler l'affront que lui avaient fait ses neveux. Ruy Velázquez répondit : « *Doña Lambra, ne vous inquiétez point, je vous donnerai telle réparation que tout l'univers pourra bien en parler.* »

Il envoya donc dire à don Gustios qu'il vint vers lui, et qu'il avait longues choses à lui dire. Don Gustios arriva avec ses sept fils, et ils parlèrent de l'affront qui avait été fait à doña Lambra ; mais de paroles en paroles, ils semblèrent ranimer leur affection l'un pour l'autre, et les sept infants mirent leur main dans la main de don Ruy.

Et comme s'ils étaient amis véritables, Ruy Velázquez dit à don Gustios : « *Beau-frère, les noces m'ont coûté cher, et le comte Garci n'a pu m'aider en ces dépenses, comme il avait promis de le faire. Vous savez qu'Almançor m'a été déjà d'un grand secours pour les célébrer. Comme ami, je vous prie donc d'aller vers le roi maure, lui porter en mon nom une lettre où je lui demande de nouveaux services.* » Don Gustios répondit aussitôt : « La chose me plaît ainsi » et Ruy Velázquez se retira en son palais avec un maure renégat. Il lui fit écrire une lettre en arabe, une lettre où il était parlé des sept infants et de leur père et puis, quand la lettre fut écrite, le Maure eut la tête tranchée.

Don Gustios retourna à Salas, puis il s'en fut à Cordoue, et il remit sa lettre à Almançor, en lui apprenant la raison de son message. « *Quelle lettre m'apportes-tu ? – Roi, je ne sais ce qu'elle renferme. – Sache-le donc, Gustios, car Ruy Velázquez veut que je te fasse trancher la tête ; mais moi je me contenterai de te mettre en prison bonne et sûre* » et ceci fut fait aussitôt ; mais le brave don Gustios avait pour le garder une belle Morisque de bon lignage, qu'il se prit à tendrement aimer.

Et après que Ruy Velázquez eut envoyé Gonçalo Gustios à Cordoue, il parla à ses sept neveux, les sept infants, « *Neveux, leur dit-il, tandis que votre père est allé vers Almançor, vous serait-ce chose agréable de venir avec moi faire une tournée jusqu'à Alménar ? Sinon gardez la terre.* » Et ils répondirent : « *Don Ruy, il ne serait pas beau de vous voir aller à l'ennemi, tandis que nous reste-*

*rions au pays.* » Et alors Ruy Velázquez envoya dire en la contrée que quiconque voulait aller en terre ennemie se préparât à l'accompagner ; et ses gens, quand ils surent qu'il était question de guerre, en furent grandement réjouis.

Ruy Velázquez voyant cette multitude de gens envoya dire à ses neveux qu'ils se préparassent à le suivre, qu'il les attendrait dans la plaine de Febros ; il partit aussitôt de Barvadiélo.

Et les sept infants ne tardèrent pas à le suivre ; mais quand ils furent arrivés à une forêt de sapins, ils cherchèrent quelques augures ; les augures furent mauvais. Ils virent dans les airs un aigle emportant dans ses fortes serres un hibou qui jetait de grands cris. Les corbeaux en tournoyant poussaient aussi des croassements sinistres ; et don Nuño Salido eut grand chagrin de ce que ces augures étaient si menaçants ; il dit aux infants : « *Il faut retourner à Salas.* »

Et Gonçalo Gonçalez, le plus jeune des sept frères, lui dit : « *Don Nuño Salido, ne parlez pas ainsi ; ces présages ne nous regardent point, ils sont sinistres, mais c'est pour l'ennemi. Vous êtes de grand âge, don Nuño, les batailles ne vous conviennent plus ; retournez, retournez, vieillard, c'est le repos qu'il vous faut, à nous les combats.* »

« – *Mes fils, je vous ai dit la vérité : qui a vu de tels augures ne doit pas revoir son pays.* » Et il ajouta bien d'autres choses que ne voulurent pas croire les infants. Ils se séparèrent, mais en son triste chemin Nuño Salido eut la pensée qu'il faisait bien mal d'abandonner ainsi, par crainte de la mort, ceux qu'il avait si longtemps élevés, et il commença à se dire à lui-même : « *Certes, si la mort doit prendre quelqu'un, il vaut bien mieux qu'elle me prenne que ces enfants si jeunes pour vivre. Il y aurait mauvaise renommée pour moi ; et moi qui ai été honorable en mes jeunes ans, j'aurais une vieillesse honteuse.* » Et pensant ainsi, il prit la route que suivaient les infants.

Ils arrivèrent où était Velázquez, et là il y eut de grands débats entre eux, car Nuño Salido y fut insulté, et Gonçalo Gonçalez ne le voulant pas souffrir, tua d'un fort coup de poignard un vassal de Ruy Velázquez, qui voulait frapper le vieillard. On cria donc aux armes ! Grande rage fut des deux côtés, puis don Ruy feignit encore d'être en loyal et bon accord avec ses sept neveux.

Et après que tous se furent remis en amour et bonne intelligence, ils s'en furent à Almênar. Don Ruy Velázquez se mit en embuscade avec les siens, et ordonna, aux infants de courir la campagne.

Les Maures étaient prévenus, et bientôt ils en virent paraître plus de dix mille entre bannières et guidons. « *Neveux, ceci n'est rien,* dit Ruy Velázquez ; *toutes courses dans ces plaines m'ont*

*réussi. Soyez sans peur, et si cela était nécessaire, j'irais vous secourir... »* Puis le cauteleux don Ruy s'en fut vers les Maures pour leur parler de l'attaque et de ses sept neveux.

Et l'on raconte que Nuño Salido s'était glissé derrière lui, et que quand il le vit parler aux Maurisques, il éleva une voix terrible. *« O traître ! homme de nulle foi... Dieu t'a donné triste réconfort, car tant que durera le monde, il sera parlé de toi et de ta lâche trahison. »* Et quand il eut dit ces paroles, il retourna vers les infants à bride abattue. *« Armez-vous, mes fils, car Ruy Velázquez et les Maures sont maintenant d'accord. Armez-vous, il leur faut votre vie ! »*

Et les infants, quand ils l'eurent entendu, s'armèrent en toute hâte, et comme les Maures étaient très nombreux, ils firent quinze haltes, et s'élançèrent contre les infants, en les entourant de toutes parts, et Nuño Salido commença à les encourager, leur disant : *« Mes fils, ô mes fils ! ne craignez rien, les augures sont toujours bons aux hommes forts. Je vous le dis en toute vérité, ce sera moi qui attaquerai cette première bande ; dorénavant donc, soyez en la garde de Dieu »* ; et en disant cela, il s'élança contre les Maures, et il en tua beaucoup ; mais comme les Maures étaient beaucoup aussi, ils le tuèrent.

Ils se ruèrent les uns contre les autres, et les chrétiens se battirent de si grand cœur qu'ils en défirent bien plus qu'on ne leur en tua ; mais, hélas ! les deux cents cavaliers des infants mordirent la poussière, et les sept frères restèrent sans autre compagnie d'hommes qui vînt les aider.

Et quand ils virent qu'il n'y avait plus autre chose à faire que vaincre ou mourir, ils appelèrent à leur aide l'apôtre Santiago, et ils s'en furent de nouveau contre les Maures, et Ferrán Gonçalez dit alors à ses frères : *« Bon courage, frères, et combattons de cœur, car il n'y a ici personne qui nous aide, sinon Dieu, et puisque notre brave maître est mort et tant de braves hommes de lance, il faut les venger ou mourir, ou mourir, frères ! »*

Ils combattirent donc, ils en tuèrent beaucoup, puis ils se réfugièrent sur la crête d'une colline, et ils y lavèrent leurs visages, tout souillés de poussière et de sang ; mais en se regardant, ils ne virent pas Ferrán Gonçalez, leur frère, et ils comprirent bien qu'il était mort, ou captif, ou blessé.

Et les infants étant ainsi prirent la résolution d'envoyer demander trêve à Viara et à Galve, les chefs maures, jusqu'à ce qu'ils eussent fait demander à Ruy Velázquez s'il ne viendrait pas les secourir, et ils le firent ainsi ; les Maures leur accordèrent la trêve qu'ils demandaient, et Gonçalo Gonçalez fut choisi pour aller parler à don Ruy.

Mais quand il eut parlé, don Ruy Velázquez lui répondit : « *Je ne sais ce que vous me demandez, mon neveu* ». « *Don Ruy, faites-nous la courtoisie de nous secourir, car les Maures sont nombreux... Ils nous ont tué Ferran Gonçalez, votre neveu, et avec lui les deux cents cavaliers que nous commandions ; et en vérité, si vous ne le faites pas pour nous, faites-le pour Dieu, car nous sommes chrétiens.* »

Et Ruy Velázquez répondit : « *Ami, retournez à votre joyeuse aventure, et rappelez-vous les noces de doña Lambra. Vous êtes bons chevaliers et forts à la défense* » ; et quand Gonçalo Gonçalez eut entendu ces paroles, il retourna, vers ses frères, et les sept frères abandonnés étaient tristes de ce que nulle aide ne leur viendrait pour le combat.

Mais, voilà que Dieu mit au cœur de quelques chrétiens qui étaient avec Ruy Velázquez un peu de pitié et de courage, et environ trois cents cavaliers se décidèrent à aller rejoindre les infants ; il voulut les retenir, mais à la première halte voyant cette horrible trahison, ils partirent trois par trois, quatre par quatre, faisant le serment qu'ils tueraient Ruy Velázquez, si Ruy Velázquez s'opposait à leur volonté : c'étaient des hommes de bon courage.

Et quand les infants les virent arriver ainsi en grand nombre,, ils crurent que Ruy Velázquez voulait leurs têtes, et qu'ils marchaient contre eux ; mais les cavaliers élevèrent la voix et dirent : « *Infants de Lara, si nous vivons, si nous mourons, ce sera avec vous, car, votre oncle a grand désir de votre mort... Et nous ne sommes point des traîtres... Mais si nous échappons vivants, nous voulons que vous nous défendiez contre don Ruy.* ». Et les infants promirent qu'ils le feraient.

Et après avoir parlé ainsi, ils allèrent attaquer les Maures, et ils commencèrent une bataille si forte et si sanglante, que nul homme auparavant n'avait ouï dire qu'il y en eût eu une semblable livrée par un si petit nombre de cavaliers que l'on comptait de chrétiens ; et l'histoire rapporte qu'ils tuèrent deux mille Maures avant que l'un d'eux eût succombé. Mais les trois cents cavaliers qui étaient venus secourir les infants périrent presque tous, et de leur côté les infants de Lara étaient si harassés par le combat qu'ils n'avaient plus la force de lever le bras et de frapper de l'épée.

Et quand les chefs maures Viara et Galve les virent si accablés, ils en eurent pitié, et les tirant de la mêlée, ils les conduisirent, à leurs tentes, où ils les firent désarmer, et où ils leur envoyèrent du pain et du vin.

Mais lorsque Ruy Velázquez vint à apprendre cette circonstance, il leur dit que c'était chose bien fatale en soi que de conserver la vie à de tels hommes, et qu'il en arriverait malheur, parce qu'il ne retournerait jamais en Castille, mais qu'il se rendrait à Cordoue, et qu'il demanderait leur mort.

Et Gonçalo Gonçalez dit à don Ruy : « *Faux traître ! Dieu te puisse pardonner !* »

Mais Viara et Galve dirent à leur tour aux infants : « *Nous ne savons comment agir ; car si votre oncle s'en va à Cordoue, comme il le dit, il y aura grande haine contre nous. Almançor lui donnera tous ses pouvoirs ; et mal nous adviendra pour cette raison. Puisque c'est ainsi, nous allons vous reconduire dans la plaine où nous vous avons pris.* »

Et quand les Maures virent les infants de Lara dans la plaine, les tambours retentirent ; ils fondirent sur eux comme la pluie d'orage tombe dans la campagne, et alors commença une bataille plus forte et plus cruelle qu'aucune de celles que l'on eût vues.

Et bien que les six infants fussent comme un seul guerrier, et qu'ils combattissent avec grand effort de courage, il vous faut savoir que Gonçalo Gonçalez faisait de beaucoup plus grandes actions que les autres ; mais le nombre des ennemis était si grand qu'ils ne pouvaient plus résister, et ils étaient déjà si fatigués de combattre qu'ils restaient au même lieu ; et leurs bons chevaux ! C'était pitié que de les voir, et quand même les infants auraient voulu combattre, ils ne l'auraient pas pu ; car bientôt ils n'eurent plus d'épées ni d'autres armes : elles étaient brisées ou perdues.

Et quand les Maures les virent sans armes, ils tuèrent leurs chevaux et prirent les chevaliers ; puis les ayant dépouillés de leur armure, ils les décollèrent un à un, sous les yeux de leur oncle Ruy Velázquez, et sans aucun autre retard.

Mais quand Gonçalo Gonçalez, le plus jeune de tous, vit ses frères décollés devant lui, il reprit du cœur et s'élança sur le mécréant qui leur avait tranché la tête ; d'un coup de poing dans la poitrine, il le fit tomber mort à ses pieds. Il en tua d'autres ; mais enfin on s'empara de lui, et comme les autres il eut la tête tranchée.

Et cela étant fait, Ruy Velázquez prit congé des Maures, et retourna à son logis de Bilaren.

Les Maures prirent les têtes des sept infants et celle de Nuño Salido, leur bon maître, et ils s'en furent à Cordoue.

Lorsque Viara et Galve furent arrivés à Cordoue, ils allèrent vers Almançor, et ils lui présentèrent les têtes des sept infants avec celle de Nuño Salido, leur maître, et quand Almançor les eut vues, il sut bien les reconnaître ; il ordonna qu'on lavât avec du vin le sang dont elles dégouttaient.

Après qu'on les eut lavées, il fit tendre un drap blanc dans le palais, et il les fit attacher sur un même rang. Celle de Nuño Salido fut attachée à part au-dessus d'elles.

Puis Almançor s'en fut à la prison où gisait D. Gustios, le père des sept infants, et il lui dit : « *Gonçalo Gustios, comment vas-tu ?* » – « *Seigneur, répondit celui-ci, comme vous l'aurez pour bien, et en vérité je suis réjoui que vous soyez venu ici ; car je comprends que vous allez me faire merci, et cela doit être, puisque vous me venez voir : quand un roi vient visiter son prisonnier, son prisonnier est libre.* »

Et Almançor lui répondit : « *Je suis venu pour te dire que j'avais envoyé mes troupes au pays de Castille, et que mes hommes se sont battus avec les chrétiens dans les plaines d'Almenar. Les chrétiens ont été vaincus et mes hommes m'ont apporté huit têtes. Sept de ces têtes sont les têtes de jeunes hommes ; il y a en a une de vieillard, et je veux t'emmener pour savoir si tu pourras les reconnaître, car mes adalides disent qu'elles sont du pays de Lara.* »

Don Gonçalo Gustios répondit : « *Si je les vois, je pourrai te dire à qui elles appartiennent, de quel lieu elles sont et de quel lignage ; car, en toute vérité, il n'y a pas un seul chevalier en la Castille que je ne connaisse.* »

Alors Almançor le fit conduire au lieu où étaient les sept têtes.

Gonçalo Gustios les vit et il les reconnut. Si forte fut sa douleur qu'il en tomba à terre ; on crut qu'il était trépassé.

Mais il se releva et versa de bien grosses larmes. Il dit à Almançor : « *Ces têtes, je les reconnais bien : ce sont celles de mes fils, les sept infants de Salas, et l'autre, c'est celle de Nuño Salido, celui qui les a élevés.* »

Et après avoir dit cela, il commença à pousser des gémissements si remplis de douleur qu'il n'y avait pas un homme qui le vît qui n'eût grande douleur aussi, et qui pût retenir ses larmes.

Il prenait lui-même les têtes une à une, et raisonnait avec chacune d'elles des grandes actions qu'elle avait faites.

Et dans la grande angoisse où il était, il prit une épée qu'on avait laissée dans le palais, et il en tua sept alguazils, là même et devant Almançor.

Les Maures l'empêchèrent d'en tuer davantage, et il supplia Almançor de le faire mourir, car de la vie il n'en voulait plus.

Almançor en eut pitié, et il voulut qu'aucun mal ne lui fût fait.

Et don Gustios étant dans cette angoisse, et poussant de grands gémissements comme vous avez entendu dire, vint la Morisque qui le servait. *« Courage, seigneur don Gonçalo, et finissez de pleurer. Sachez que j'ai eu treize fils bons chevaliers, et que tel a été leur sort et le mien, qu'ils me les ont tués en un seul jour, en un jour de bataille. Je n'ai pas laissé que de prendre courage, et par la suite j'en ai gardé un long silence. À plus forte raison devez-vous le faire, vous qui êtes chevalier, et vous aurez beau pleurer ainsi vos fils, cela ne fera pas qu'ils se relèvent et que jamais vous les revoyez en tous les jours de votre vie. Ne vous laissez donc pas tuer par la douleur. »*

Almançor dit à don Gustios : *« Va en ton pays ; il y a longtemps que ta femme doña Sancha ne t'a vu ; quant aux têtes de tes fils, je ferai pour elles tout ce qu'il faudra faire. »*

La Morisque le prit alors à part. *« Seigneur don Gustios, je suis enceinte de vous, et il faut que vous ayez pour bien de me dire comment je dois agir. »*

*« Si c'est un garçon, donnez-le à élever à deux nourrices et qu'elles l'élèvent bien, et quand il sera en âge de comprendre ce qui est bien et ce qui est mal, vous lui direz qu'il est mon fils et vous l'enverrez à Salas. »* En disant cela, il tira une bague qu'il avait au doigt, la rompit en deux et en donna la moitié à la dame maure pour qu'elle la remit un jour à son fils.

Gonçalo Gustios prit congé d'Almançor et de tous les grands de sa cour, et il retourna à Salas.

La dame maure enfanta bientôt un fils, qu'Almançor remit à deux nourrices pour qu'elles l'élevassent, et il lui donna le nom de Mudarra Gonçalez, et depuis la quatrième année du règne du roi Bermudo jusqu'à la onzième, nous n'avons rien à dire qui soit relatif à cette histoire.

Et maintenant la suite nous allons vous l'apprendre en peu de mots, vous saurez comment furent vengés les sept infants de Lara.

A dix ans Mudarra fut fait chevalier par Almançor, et on dit qu'Almançor l'aimait beaucoup ,. parce qu'ils racontent que la dame maure dont il était le fils était sa propre sœur.



Et par la suite Mudarra Gonçalez devint un fort chevalier. Il savait que son père était chrétien, ce qu'il avait souffert en prison, comment étaient morts ses frères par trahison, sa mère lui avait tout raconté.

Un jour il dit à ses compagnons :: « *Amis, vous savez comment mon père don Gustios a souffert grande douleur sans raison ; vous savez aussi comment sont morts les sept infants de Lara. Je vous dis ici que j'ai pour bien d'aller en la terre des chrétiens et de les venger.* »

Il prit congé d'Almançor et s'en fut à Salas ; il se fit reconnaître par son père, et quand celui-ci eut vu la moitié d'anneau qu'il portait, il lui plut beaucoup ; il en mena grande joie. Mais au bout de quelques jours Mudarra dit à don Gustios: « *Je suis venu ici pour savoir de vous comment allait votre fortune, pour venger la mort des infants, et puisque c'est ainsi, il n'est pas bon que nous prolongions plus longtemps cette affaire.* » Il s'en fut à Burgos, où étaient le comte Garci Ferrandez et Ruy Velázquez ; il défia celui-ci devant le comte, Ruy Velázquez ne voulut pas accepter le combat ; Mudarra en eut grande colère, et il fut vers lui pour le frapper de l'épée, mais Garci Ferrandez le retint de sa propre main, et ne le laissa pas faire. Il ordonna une trêve de trois jours, mais plus longtemps il ne put la prolonger, et tous ceux qui étaient présents prirent congé du comte. Ruy Velázquez tarda jusqu'à la nuit pour s'en aller.

Mudarra Gonçalez l'attendait sur le chemin qu'il devait prendre, et quand il vint à passer il lui parla à voix haute :

« *Tu mourras, faux et traître...* » Puis il se laissa aller sur lui de toute la force de son cheval, et il lui donna un si grand coup d'épée que de ce coup il tomba mort.

Il tua aussi trente cavaliers vassaux de don Ruy.

Et après, Mudarra Gonçalez fit doña Lambra prisonnière, et il la fit brûler ; mais, durant la vie de Garci Ferrandez, cela ne put avoir lieu, parce que doña Lambra était sa parenté.

Et maintenant vous saurez, vous qui avez entendu cette histoire, que quand Gonçalo Mudarra était arrivé de Cordoue à Salas, son père l'avait baptisé et l'avait fait chrétien ; auparavant il était maure.

## Les Noël

(in *Revue de Paris* – 1833)

C'est une bien humble poésie que celle que je vais essayer de faire connaître ; une poésie que répètent seulement des femmes, des vieillards, des enfants ; qui ne dépasse guère le seuil d'une église de village, et qui perdrait tout son parfum de douce simplicité si l'on y cherchait autre chose que l'élan joyeux d'une naïveté religieuse

Entrez donc dans l'église de quelque pauvre bourgade, si vous voulez essayer de la comprendre, cette poésie, que bien certainement et rien qu'au titre vous avez si souvent dédaignée. Faut-il donc sourire avec tant de dédain à cette voix des âges anciens, qui a répété tant de douces joies de nos pères, qui a consolé tant de cœurs dans l'amertume, et qui a été un cri d'enthousiasme si vrai de l'homme devant un Dieu naissant. Le Noël a toute la naïveté de l'enfance, toute la gravité du vieillard qui s'éteint, toute la douce conviction de la femme qui pleure et qui espère ; il a aussi toute la résignation du laboureur qui vient d'accomplir sa journée. Seule joie complète qu'un culte austère permette, seule poésie heureuse des chrétiens, toutes les misères de la vie doivent y être oubliées, parce que toute espérance s'y trouve. C'est l'hymne de l'alouette, si joyeuse quand l'aube va blanchir, si babillarde quand le soleil a lui, si folle à midi dans ses accents entrecoupés... Et puis, comme une tristesse mystérieuse se mêle à toutes les joies de la terre, quand bien même elles viendraient du ciel, c'est encore le chant doux et triste du rossignol mêlant ses capricieuses harmonies aux vagues harmonies du soir. Le Noël, pour le cœur chrétien, avait donc dans sa naïveté une poésie bien haute, mais c'était au temps des croyances sincères : il ne nous reste, à nous, hôtes froids et dédaigneux du siècle, qu'un souvenir bien effacé des joies qu'il a pu faire éprouver, des larmes de bonheur qu'il a su faire répandre, et il ne nous est peut-être plus donné de sentir la véritable poésie de ce chant de l'éternité heureuse.

Selon quelques savants, et si la science avait quelque chose à faire ici, le mot Noël viendrait des Hébreux, ou même il aurait une antiquité druidique. Les prêtres des mystères kymriques criaient, dit-on, le mot de *noël* au milieu de ces temples du bord de la mer, où ils ne cherchaient pas même à s'abriter de la tempête, qu'ils aimaient à voir se dérouler dans sa sombre horreur : peut-être était-ce un cri de joie après de sanglants mystères ; peut-être saluaient-ils ainsi, dans l'enceinte de Carnac, la descente d'un dieu sur la terre ou le retour du soleil vers nos froides contrées. Quoi qu'il en soit, ce mot fut légué aux siècles ; et, après avoir été le cri sacré des Gaulois, il serait devenu le chant joyeux des Français. Ce qu'il y a d'assuré, c'est que la poésie du Noël en elle-même n'appartient guère qu'à la France ; elle lui appartient comme les vieilles romances héroïques appartiennent surtout aux Espagnols. Mais, que le nom de Noël ne soit qu'une abréviation du beau non d'Emmanuel, qu'il ait été prononcé avec un enthousiasme sauvage par les druides, il désigne maintenant une poésie religieuse, qui n'est née que vers le commencement du seizième siècle et qui signale même une période de réforme. Ce n'est pas toutefois que l'esprit religieux qui anime ce genre de poésie ne se soit manifesté bien des siècles auparavant, et dans des contrées bien différentes ! Selon saint Jérôme, on voyait, parmi les chrétiens primitifs de la Thébàïde, le laboureur tenant sa charrue, le vigneron taillant sa vigne, émondant le pampre, chanter des cantiques, et ils célébraient la naissance du Christ. Ce sont, dit le père, les chansons de nos provinces, les airs de nos bergers. Saint Chrysostome exhortait les chrétiens à chanter, pour abrégé sans doute, par des élans d'espérance, la durée d'une vie sans bonheur. Mais ce qu'il y a de plus positif sur la véritable origine des Noël est contenu dans saint Augustin. Au temps de cet interprète sacré des grands mystères, durant la nuit de l'Avent, on disait en l'honneur du Christ des cantiques composés par saint Ambroise ; toutefois ces chants, si beaux qu'ils fussent, ne nous sont pas parvenus, et ils ne portaient point le nom de Noël. Quelque reculée, quelque obscure que soit l'étymologie de ce nom, il ne devait apparaître qu'au moyen âge, comme un cri de triomphe et de joie. En consultant une de ces notes manuscrites dont l'abbé Rivés assaisonnait sa science si originale et si acerbe, on voit que le savant bibliographe assimile avec justesse le mot Noël au *polychronium* des anciens. C'était le mot qu'a remplacé le *vivat* de nos jours. Dans le onzième et le douzième siècle, on le désignait sous le nom de *noex* et de *nouex*<sup>43</sup>.

---

43 Malgré les origines poétiques données aux mots *Noël* et *Nolet*, quelques personnes seront peut-être disposées, avec le savant éditeur des *Noëls nouveaulx* publiés récemment au Mans, à trouver l'étymologie de Noël, fête de la nativité, dans le mot *nox*, fête de la nuit. M. Richelet dit un peu plus haut : « Les savants qui se sont exercés sur l'étymologie du mot Noël ne sont pas d'accord. (J'ajouterai que cela n'a rien d'extraordinaire, fût-ce même à propos de la moindre chanson.) Nicot le dérive d'Emmanuel. Voici ses expressions : *Noel sive Nouel per aphæresim canunt Galli pro Emmanuel, id est nobiscum Deus*. Ménage le fait venir de *natalis*, c'est-à-dire *dies natalis*, jour natal de Jésus-Christ. Borel, au mot *Noël*, *Nouel*, dans son *Trésor de Recherches et Antiquités Gauloises*, le considère comme une contraction de *nouvel*, et dit qu'il signifie nouveau. L'éditeur des *Noëls du Mans* ajoute encore que les auteurs du

Quelques siècles plus tard, on saluait surtout du cri de Noël les rois à leur sacre ou à leur entrée dans les villes. Entre mille exemples, j'en prendrai un seul, à cause de la simplicité aimable du langage. C'est un poète qui va me le fournir. « *Lorsque Charles VII entra dans Paris, dit Alain Chartier, les rues par où il passait estoient toutes tendues à ciel, et pareillement les carrefours garnis de peuple à grand foison, lequel criait Noël de joye.* »

Veut-on savoir comment la poésie du quinzième siècle célébrait cet enthousiasme populaire : voici ce que dit Martial, en parlant de l'entrée du même roi :

*Les uns aux fenestres étoient  
A voir le dit feu roi passer  
Puis- les enfants s'agenouilloient  
En criant Noël sans cesser.*

Mais il faut bien ajouter que, dans ces temps de simplicité un peu rude, le cri de Noël était employé dans des occasions moins innocentes ; et Monstrelet nous avoue qu'on cria Noël quand Jean, duc de Bourgogne, traversa la grande ville après avoir fait assassiner le duc d'Orléans.

Cependant jusqu'alors aucune poésie populaire n'avait porté le nom de Noël ; mais au seizième siècle, quand on dut composer des chansons religieuses, pour les opposer aux psaumes traduits en français par Marot, il était naturel de saluer d'un cri consacré le roi divin dont on célébrait la venue sur la terre. On voit que le Noël proprement dit n'a point parmi nous une antiquité bien reculée, et que les chants les plus naïfs de cette poésie ne datent que des époques désastreuses de nos grandes guerres religieuses. Bienheureuse alors eût été la France, si une douce guerre de cantiques eût remplacé des querelles sanglantes.

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que le zèle des catholiques multiplia les Noëls avec une telle rapidité que, vers le milieu du seizième siècle, ils formaient des recueils presque aussi considérables que les romanceros castillans, et que leur nombre a été toujours croissant jusqu'au milieu du dix-septième siècle. Cette poésie religieuse nous appartient si bien, qu'elle tient lieu en quelques provinces de poésie populaire, et y reproduit les traditions locales ; nous ne craindrions pas même d'être taxé d'exagération en disant qu'à elle seule elle suffirait pour composer le fonds d'une histoire littéraire de nos patois, si variés dans leurs formes, si riches en expressions originales, si remplis d'allusions piquantes, à des usages curieux que la froide gravité du siècle laisse éteindre.

---

moyen âge, qui écrivaient *noex* et *nouex*, semblent n'avoir pas voulu confondre le nom de la fête de Noël avec le cri de joie qui servait aux acclamations. Ils écrivaient celui-ci *naulet*, *nolet*, *nouël*, *noël*. J'avouerai qu'il me paraît difficile de séparer le mot d'acclamation du nom qui désigne le jour de la naissance du Christ.

Pour peu qu'on parcoure la France ou qu'on se contente de fouiller nos grandes bibliothèques, on trouve des collections de noëls particuliers à presque toutes les provinces dont ils forment comme une poésie inhérente au sol ; car personne ne sait qui les a composés ; ils ont cela de commun avec les proverbes. Il y a donc des noëls picards, limousins, auvergnats, poitevins, provençaux, bretons, normands, et ils ont été traduits très rarement d'un idiome dans un autre. Il y a aussi des noëls bourguignons ; mais il ne faut pas les confondre avec les fameux noëls de *Guy Barozai* car le noël du prétendu vigneron, tout spirituel qu'il peut être, est le noël mondain et caustique : c'est le noël du dix-huitième siècle, le noël des érudits.

Et bien qu'il soit répété de nos jours dans quelques villages avec une rare bonhomie, son pseudonyme cache une âme maligne et sans foi ; on entend comme un rire burlesque, raillant, malgré sa naïveté déguisée, la naïveté elle-même, et qui dut déconcerter le chrétien aux sincères croyances ; ce n'est pas le véritable noël.

On se tromperait étrangement si l'on croyait que ce genre de poésie populaire n'affecte qu'une forme monotone dans sa coupe et dans son esprit ; il est, au contraire, varié à l'infini. Tantôt c'est une hymne simple, une espèce d'ode naïve qui doit se chanter en chœur ; d'autres fois, c'est une voix solitaire qui semble venir du ciel, et qui parle aux pasteurs comme elle parle aux mages de l'Orient. Quelquefois encore, le noël a dû mêler un court récit aux chants de la multitude.

C'est un dialogue entre des rois et des bergers ; c'est même une parole de Dieu se mêlant aux chants des hommes et aux cris des animaux. Le style du noël n'est pas un moment dédaigneux : en lui, la pensée religieuse ennoblit tout ; il fait parler l'âne, le bœuf ; et, comme aux premiers jours du monde, tout ce qui vit ne vit qu'en Dieu. Il se plaît aux grands récits de l'histoire ; mais il aime à remonter aux temps de la création, quelquefois ce n'est pas sans une touchante tristesse que l'homme déchu appelle celui qui doit racheter ses fautes, et alors il parle à la nature qui gémit comme lui. Écoutons donc un de ces chants que nous a transmis le seizième siècle ; c'est un de ces noëls primitifs qui révèlent un nouveau genre de poésie populaire.

*ADAM.*

*Chantons, chantons cette journée,  
Chantons Noël, chantons, grands et petits,  
Chantons Noël, car la paix est créée ;  
Dont un chascun se doit bien resjouir.*

*Douleur, souci, dangier, ennui,  
De notre destinée,  
Sont aujourd'hui d'avecques nous bannis.*

NATURE.

Adam, Adam, d'où vient cette folie  
Que vous chantez et vous deussiez gémir ;  
Le rossignol chante sous la ramée,  
Mais en sa cage il ne fait que souspir.  
De tous les fruits du Paradis,  
Mesme du fruit de vie,  
Par vos péchés vous en êtes hors mis.

*ADAM.*

*Si j'ai chanté ma très-doulcette amye,  
J'ai bien cause lors de me resjouir ;  
Car j'ai usé tout le temps de ma vie  
En larmes, en pleurs, en douleurs, en crie ;  
Mais icelui qui a en lui  
Sa puissance infinie  
Se propose mes douleurs abolir.*

NATURE.

Quant est de moi, je suis la désolée,  
Bannie d'amour ! frustrée de mon ami ;  
Nature suis, humaine ainsi nommée,  
Desplaisante, et remplye d'ennui.  
[...]

*ADAM.*

*Si j'ai forfait, je ne le devais mye,  
J'en ai esté bien grèveinent pugny,  
J'en ai plouré mille fois en ma vie,*

*J'en ai jeûné, hélas ! j'en ai languy,  
Encore pis, il faut mourir*<sup>44</sup>.

On voit aisément que ce petit drame religieux et allégorique remonte au commencement du seizième siècle ; et je suis convaincu, je le répète, qu'il n'est guère possible d'assigner à ce genre de poésie une plus haute antiquité. J'ai déjà dit avec quelle promptitude les recueils de noëls se multiplièrent au temps de la réforme ; l'immense collection qui avait été faite par l'abbé Grégoire, et que j'ai parcourue autrefois, le prouverait au besoin. Cependant ces espèces de chansons religieuses, qu'on opposait aux psaumes chantés par les protestants, n'avaient pas toujours pour objet la célébration de la naissance du Christ.

On voit, dans un curieux manuscrit de la bibliothèque royale, combien les formes du noël étaient variées dès cette époque ; et il paraît que l'humble rhapsode auquel on devait le recueil le plus considérable et le plus ancien, était un prêtre nommé Jehan de Vilgontier, prieur de Saint-Sauveur, près Fresnay. À en juger par une courte note, l'Homère inconnu, le barde modeste auquel on devrait attribuer la plus grande partie de ces noëls primitifs, serait un certain F.-J. Bodoïn, et il aurait composé ces paroles religieuses pour plusieurs airs en vogue, du fameux Joaquim Després, l'organiste de Charles IX, le roi à la poésie sanglante.

Quand on s'amuse à parcourir la *grande Bible des nouels, les noëls nouveaux de 1554, sur le chant de plusieurs belles chansons nouvelles, les noëls françoys, escossois, poitevins* et cette multitude de recueils qui leur succédèrent, on est émerveillé surtout de l'absence complète du sentiment local, qui caractérise cette poésie bourgeoise. Dans le dix-septième siècle surtout, saint Joseph reçoit le titre poli de monsieur, et la Vierge est toujours saluée du titre de madame. Plus tard, on emploie les refrains les plus burlesques avec une imperturbable gravité ; mais la forme la plus habituelle, celle même qui se renouvelle avec le plus de grâce et de simplicité, c'est celle où, dans une sorte de pastorale, les bergers racontent les merveilles de la nuit mémorable, en s'engageant réciproquement à visiter le Dieu enfant. L'énumération des présents qu'ils doivent lui offrir est chose assez amusante, et rappelle tout ce qu'il y avait de plus burlesque dans la plaisante naïveté des anciens mystères, auquel s les noëls semblent d'ailleurs unis par d'intimes rapports.

---

44 J'ai extrait ce fragment d'un recueil fort curieux de la Bibliothèque royale imprimé en caractères gothiques, il est intitulé : *Les grands Nouels nouveaux reduicts sur le chant de plusieurs chansons nouvelles, tant en françoys, escossois, poitevin, que limosin, et sont en grant nombre, come il apert par la table avec autres hymnes translitées de latin en françoys, et aultres noels composez nouvellement*. J'ai tout lieu de supposer que ce sont ces noëls de Bodoïn dont parle l'abbé Rives.

Quelquefois, dans ces étranges dialogues, et quand le Noël était chanté au fond de quelque province reculée, le langage de la terre, le langage des pauvres bergers, c'était le patois populaire, tandis que le français des villes se trouvait être un langage intermédiaire, que les anges parlaient aux hommes. En voici un exemple plein de naïveté, en patois de Besançon.

L'ANGE.

Pauvres pasteurs, quittez vos bergeries,  
Et venez voir vôtre Dieu, votre roi.  
Tous vos moutons paîtront dans ces prairies,  
En sûreté partez et suivez-moi.  
Malgré l'envie,  
La jalousie  
De Lucifer, il nous appelle à soi.

LES PASTEURS.

*Nous ne sçant pas ce que vous veute dire,  
Las pouere gens ne vant pas chue roi ;  
Messieu, méssieu, de nous vous veute rire,  
Et d'y entra nous n'ant pas le lou pouvoi :  
Et noue guenilles  
Et noue mandrilles,  
Ne pouvant pas lougié de sous son toit.*

On suppose aisément ce que répond l'ange, et avec quel sentiment de religieuse béatitude les pauvres bergers pénètrent dans l'étable, qu'illumine de sa splendeur le Dieu enfant.

On avait employé les patois divers de la France, en les unissant à la langue plus polie des villes. Il parut tout simple d'employer le latin, dont l'Église se sert dans toutes ses fêtes ; mais on en fit usage d'une manière plus burlesque encore, et de telle sorte que les plus illettrés pouvaient à peu près le comprendre<sup>45</sup>.

---

45 En voici un exemple tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque royale :

Gabriel l'ange descendit  
*Ad Mariam voce pia,*  
Ave piteuse lui rendit,  
*Addendo plena gratia.*



Si, dans le seizième siècle et même dans le dix-septième, le Noël avait été touchant et énergique, si, à cette époque, on avait entendu ces vers :

*Ces faux juifs  
Le firent-ils mourir ?  
Oui, de mort amère.*

quelques années plus tard, la Vierge est comparée à une jeune reine, et met au jour un dauphin ; plus tard encore, la sainte crèche est un lieu de sarcasme, où la malice campagnarde passe en revue toutes les notabilités du village. C'est un chant de dérision et de raillerie pleine de fiel. Sous ce rapport, ces petites pièces de vers, riches en détails amusants, peuvent servir à l'histoire d'une période et même à la chronique de certaines localités. C'est ainsi qu'on trouve dans les anciens Noël de Grenoble un récit animé, où les prétentions des divers couvents de femmes sont exprimées en vers détestables, mais par quelqu'un qui semble être parfaitement au courant de toutes ces rivalités du cloître, qui agitaient de leur acrimonie des villes et souvent des provinces entières.

Alors parut ce poète railleur, qu'on pourrait appeler le Voltaire du Noël ; et ce fut précisément dans la première année du dix-huitième siècle que La Monnoye fit circuler<sup>46</sup> l'œuvre du joyeux Guy Barozai, qui excita si vivement le zèle plein d'âcreté de quelques dévots. Guy Barozai était en réalité un gai cultivateur de Bourgogne, que son caractère malin avait rendu célèbre parmi les vigneron, et auquel la couleur des bas qu'il portait habituellement avait fait donner un sobriquet bien connu. On ne dit pas que ses scrupules religieux l'aient engagé à réclamer contre une renommée tant soit peu profane que lui acquit le recueil dont il était devenu l'auteur pseudonyme sans s'en douter. Son œuvre prétendue eut bientôt une vogue réelle, et les éditions se multiplièrent de manière à faire souvent oublier les autres ouvrages de La Monnoye ; mais il y avait une grâce si naïve dans ces cantiques familiers et un peu satiriques, il y avait une sincérité feinte si bien déguisée, que les bonnes âmes, accoutumées aux naïvetés tant soit peu burlesques des anciens Noël, y retrouvèrent les joies simples de l'ancien âge, tandis que la foule éveillée des esprits moqueurs y puisait de malignes allusions. Quoi qu'il en soit, leur action la plus réelle fut de détruire le véritable Noël, le Noël tel qu'on l'avait compris au seizième siècle, et tel qu'on le chantait encore au dix-septième. Dès lors même, je crois, commença l'usage de jouer, dans les églises, les airs qui rappelaient les Noël, et de remplacer par l'orgue les chœurs de femmes et d'enfants. Il y en a bien peu maintenant parmi nos pères qui puissent dire, comme le vieux Pasquier : « *En ma jeunesse, c'estoit une coutume que l'on avoit*

---

46 Les premières éditions de ces Noël célèbres parurent en 1720 et 1721. Il y en a eu jusqu'à présent dix-neuf ou vingt.

*ournée en cérémonie, de chanter tous les soirs, presque en chaque famille, des noëls qui estoient chansons spirituelles, faites en l'honneur de Notre Seigneur, lesquels on chante encore en plusieurs églises. »*

J'ai dit tout à l'heure que ce genre de poésie populaire appartenait exclusivement à la France. Cependant tous les peuples chrétiens ont des chants à peu près semblables qu'ils répètent en commémoration de la nuit où le Christ vint au monde. J'en ai trouvé plusieurs en Amérique. Dans cette terre vierge qui est appelée peut-être à d'autres destinées religieuses, le christianisme a conservé quelques-unes de ses formes grandes et naïves ; on y joue encore des mystères comme au seizième siècle, et l'on répète les cantiques qu'apportèrent les premiers conquérants.

Je me rappelle qu'un jour nous naviguions sur une de ces petites embarcations nommées *lan-chas* dans toute l'étendue des côtes orientales ; nous longions, dans la baie de San-Salvador, l'île d'Itaparica, qui divise ce lac imposant dans un espace de six lieues. Cette île gracieuse, qui s'élève à quelque distance d'une grande ville, offre tous les mystères de la solitude, et quelquefois les grandeurs de la végétation primitive. Tout à coup le vent vint à fraîchir ; nous vîmes les palmiers s'incliner presque jusque dans les eaux, et leurs palmes, en se relevant, frémissaient au ciel. On entendait déjà la voix de l'ouragan sur les eaux de la baie. Bientôt les têtes des palmiers, balancées par le vent, échevelées, se heurtèrent en désordre. Le cri des goélands répondait à leur frémissement sonore et au lugubre mugissement qui s'élevait du centre de l'île,, et qui sortait des grands bois pour se mêler au fracas de la mer. Il allait faire nuit, l'orage allait venir, et l'océan répétait ce signal par ses blancheurs sinistres. Les mangliers, qui forment le long de la côte mille petits lacs au sein des eaux, ces arbres toujours verts qui, dans leurs nombreux labyrinthes, semblent comme des couronnes tombées du ciel sur l'océan des tropiques ; toute cette parure des mers disparut bientôt sous des vagues immenses.

En quelques minutes la houle s'accrut, la bruine s'étendit, les lueurs du ciel devinrent plus austères. Ce fut alors que nos matelots se découvrirent la tête. Après un morne silence, ils chantèrent, ils chantèrent comme si le chant de quelques pauvres marins pouvait apaiser ces tempêtes dont la droite de Dieu, comme dit la Bible, balaie l'océan... Aussi était-ce à la Vierge qu'ils s'adressaient, à la femme qui a porté dans le ciel toutes les misères et toutes les pitiés de la terre. Ils entonnèrent de leurs voix rudes et harmonieuses à la fois, cet *Ave maris Stella* qu'on chante toujours à Marie sur la mer ; et voilà que l'un d'entre eux dit : « *C'est aujourd'hui le jour de Natal, pilote, ne savez-vous pas quelque cantique ?* » Le pilote ne répondit pas d'abord : c'était un vieux mulâtre es-

pagnol, mais il entonna bientôt d'une voix triste, cassée, chevrotante comme le cri du gouvernail, ce chant du Natal :

*Dentro de un pobre pesebre,  
Y cobijado con heno,  
Yace Jesús Nazareno,*

C'était un véritable Noël. La voix du vieillard chanta seule quelque temps, car ce chant castillan était à peine entendu des matelots portugais... Que leur importait ! ils avaient foi à l'air et aux paroles. Et après ils reprirent tous en chœur. Ah ! beau cantique de la nativité. Ah ! qui eût entendu alors leur belle harmonie eût oublié l'orage. Cette majesté triste du chant suivait tous les bruits de la mer ; en quelques instants on eût dit que ces voix venaient du fond des eaux, et qu'elles gémissaient dans l'abîme. Quelquefois aussi, dans les moments de calme, le vent les emportait dans les mystérieuses régions d'en haut, et elles planaient sur la mer.

Nous étions à l'abri de tout péril dans la baie, que je songeais encore à ce beau Noël chanté en mer avec tant de foi.

## Les Proverbes

(in *Revue de Paris* – 1832)

Sancho dit quelque part : « *Il n'y a que deux familles, ceux qui ont et ceux qui n'ont pas* » il ajoute, le pauvre homme, avec sa fine naïveté : « *Ma grand-mère aimait beaucoup la famille de ceux qui ont, et je suis de son avis.* » Il y a tant de gens de cette opinion, qu'à bien examiner l'histoire, voire même la politique, tout roule sur l'avis de Sancho ; c'est la grande question qui agite la société, elle en parle aux siècles passés, elle en parle à l'âge présent, elle en parle même à Dieu, et tout cela dans une litanie séculaire de proverbes, sans commencement ni fin.

C'est un murmure perpétuel qui fait le tour du monde ; et de ce bourdonnement confus, psalmodie de tous les peuples, vous entendez s'élever des voix moqueuses ou lugubres, des chants joyeux, des gémissements amers, des *a parte* de honteux égoïsme, des cris de détresse ; puis tout à coup un mot consolant, une parole sublime, si bien, à mon avis, et probablement selon l'avis de Sancho, que l'on a mal défini les proverbes en les appelant la sagesse des nations ; c'est tout simplement la voix vivante de l'humanité, de cette humanité qui parle, pleure ou rit toujours, et qui ne se taira jamais.

Quand donc sont nés les proverbes ? Quand l'homme a commencé à envier et à souffrir, quand il a osé surtout se consoler de sa misère en riant de celui qui l'opprimait. Mais comme en toutes les choses où se trouve mêlée l'humanité il y a le côté sublime à côté du grotesque, la parole véhémence et qui fait marcher les siècles, à côté du rire naïf, ou de la raillerie sanglante et moqueuse qui flétrit les hommes ; on rencontre dans cette philosophie vulgaire des adages, quelques pensées sublimes, qui se déguisent en proverbes, comme la véritable sagesse se déguise sous les traits de Sancho.

Si bien qu'on peut trouver toutes choses dans ces courtes sentences que les peuples se soufflent les uns aux autres, qu'ils se transmettent de siècle en siècle, qu'ils se crient, dans leurs douleurs, qu'ils se chantent dans leurs joies. Il y a peut-être maintenant tel proverbe en circulation habituelle de l'Inde à l'Allemagne, qu'on pourrait regarder même comme antédiluvien, et qui nous dit la sagesse d'Énoch, comme les mastodontes de Cuvier nous disent l'histoire naturelle de Mathusalem et de Noé.

Voyez : ce que je viens de dire n'est déjà qu'un proverbe ; c'est un proverbe de Lao-tseu, ce philosophe chinois, qui contient, à ce que l'on assure, la plupart des idées de Platon, et dont force a été à Platon de se passer, puisque probablement de son temps on n'avait pas encore traduit le *Tao*.

*« L'homme est un enfant né à minuit ; quand il voit le soleil, il croit qu'hier n'a jamais existé. »*

Pauvre Sancho, tu ne pouvais guère te douter, fût-ce même au milieu des grandeurs de l'île de Barataria, que pour la plus grande édification du genre humain, ta sagesse serait un jour rapprochée de celle de Lao-tseu et de Platon ; toi qui ne sais pas lire et qui débités de si excellents proverbes, toi qui faisais rire un roi qui ne riait guère qu'en entendant tes joyeux démêlés avec ton bon maître. Mais dans les proverbes il y a, je l'ai dit, le sublime et le grotesque, le plaisant et le grave, et je suis naturellement porté aujourd'hui à voir ce dernier côté. C'est si bien le côté que j'ai vu dans les proverbes, que j'y trouve la poésie primitive, la psychologie et la physiologie des premiers âges, toutes les grandes questions historiques, la philosophie éclectique surtout et qui ne conclut pas, car l'homme ne conclut jamais. J'y vois bien plus encore que tout cela ; j'y vois la question du progrès et cela dans un proverbe basque, et nulle autre part, car pour un proverbe progressif il y en a mille de rétrogrades : mais enfin la langue *escuara* le dit : *« Quitte le bon pour le meilleur. »*

Certes je n'ai point la prétention d'être le premier qui se soit occupé des grands enseignements contenus dans la parole vivante du genre humain. Depuis Aristote jusqu'à Nodier<sup>47</sup>, le mérite des proverbes a été bien des fois discuté, énuméré et même combattu. Savez-vous ce qu'en dit Vico, qu'on ne peut maintenant déceimment se passer de citer ? le créateur de la science nouvelle y voit les débris de la sagesse passée, et, je crois, les moyens d'en édifier les philosophies à venir. Tel qui a créé, il y a trois.mille ans, un proverbe, a été dans son genre un grand homme, et a peut-être découvert une grande loi de l'organisation sociale ; car, comme le dit fort bien Niebuhr, mais je ne puis

---

47 Au rapport de Synesius, Aristote avait formé un recueil de proverbes : Voyez les *« Mélanges tirés d'une petite bibliothèque. »*

m'assurer en ce moment si c'est à propos des proverbes, « *telle idée qui dans un temps suffit pour faire juger de la profondeur de celui qui l'a conçue est aujourd'hui à la disposition de tout le monde.* »

Il faut bien, que l'on me pardonne de mêler tous ces grands noms vénérés de la science à la sagesse ignorante du bon Sancho Pança, puisque les proverbes ne sont eux-mêmes que des reflets plus ou moins effacés de la sagesse scientifique de toute l'antiquité hindoue, pélasge, étrusque, chinoise et romaine ; il y a tel proverbe grotesque dont on serait tout surpris de savoir l'origine, qu'on répétait dans la bonne compagnie de Rome, et qui court les rues de Madrid ou de Paris. Caton s'est amusé à faire des proverbes, et Sancho les a répétés.

Ô Sancho ! sagesse populaire, sagesse vivante, miroir grotesque de la société, où l'homme est forcé de se regarder et de reconnaître au moins un de ses côtés, le côté qui fait rire, le côté qui instruit gaiement, c'est toi qui as dit pour l'instruction des gouvernants et des gouvernés :

« *Il ne faut qu'avoir du miel, les mouches y viennent bientôt.* »

« *Les sottises du riche sont des sentences.* »

« *La roue de la Fortune tourne encore plus vite que celle du moulin.* »

Tu ne te doutais certainement pas que tu n'étais que l'écho du vieux Romain, quand dans la Sierra déserte tu t'écriais piteusement et en songeant aux noces de Gamache : « *Ventre affamé n'a pas d'oreilles.* »

Oh ! c'est un horrible proverbe que ce proverbe-là, et il est capable, Sancho, de faire oublier toute ta joyeuse humeur ; car cette voix sinistre partie de Rome semble n'avoir ému les riches de nulle nation. Si cela était autrement, on n'aurait pas inventé : « *C'est un long jour qu'un jour sans pain.* » Ne vous semble-t-il pas entendre un cri de détresse, un long cri de la pauvreté qui supplie avec une effrayante énergie qu'on s'occupe d'elle, qu'elle a besoin d'être rassasiée ?

Hélas ! oui, c'est la pauvreté qui a inventé la plupart des proverbes, et je vous assure qu'elle en a créé de plus touchants dans leur religieuse simplicité, que les élégies les plus *rêvées*, comme on disait il y a quelque temps. C'est elle qui a dit :

« *Les petits oiseaux des champs ont le bon Dieu pour maître d'hôtel.* »

Et elle s'est rencontrée avec le génie de Racine. C'est elle qui a répété avec le proverbe russe : « *Dieu séchera ce qu'il a mouillé.* » Quelle autre que la pauvreté aurait pu parler à un âne, au grison de Sancho peut-être, et trouver dans sa misère quelque espoir d'être consolée ?

« *Ne meurs pas, ô mon âne, le printemps viendra et avec lui croîtra le trèfle.* »

Si pour découvrir la sagesse des nations, vous aviez lu comme moi Vichnou Sarma l'indien, Érasme, Gruter et son *Florilegium*, Cornazzano l'italien subtil, et le grand conservateur des proverbes espagnols, Hernand Nuñez, surnommé el *Commendador Griego* ; si vous aviez lu encore Oudin le compilateur, Delicado, Bellinghen, les illustres proverbes nouveaux ; mieux que tout cela, le *Dictionnaire des Proverbes* de La Mézangère, la grande histoire de Mery, et Oienhart qui contient les proverbes basques que débitait le père du genre humain, vous auriez découvert bien d'autres de ces adages qui font presque pleurer, et que j'appelle, moi, les larmes de l'humanité.

Une chose vous aurait frappé aussi, c'est comme les hommes de la Laponie au Bengale, de l'Italie à la Chine, et de la Chine à la Russie, se sont entendus pour se plaindre des mêmes misères. C'est un concert non interrompu de douloureuses confidences de nations à nations, et cette douleur paraît si naturelle dans son expression, elle est si bien dans l'essence de l'homme, qu'on pourrait l'appeler, je crois, la poésie primitive des proverbes. Il est bien vieux le vieux mot des Espagnols :

« *Dès que je naquis je pleurai, et chaque jour me dit pourquoi.* »

J'ai prononcé le mot poésie : oui certes il y a de la poésie dans les proverbes, et plus que dans bien des odes prétendues inspirées. Les sauvages des grandes forêts américaines, ceux des steppes de l'Asie, et jusqu'aux nègres, m'en donneraient mille preuves si je le voulais ; les sauvages qui n'ont quelquefois d'autre littérature et d'autre code que les proverbes.

Écoutez les bons Ghiolofs, que nous sommes allés tourmenter jusque dans les plaines embrasées du Sénégal. Ils disent, et cela s'adresse, n'en doutez pas, à la destinée fatale qui semble pousser aveuglément chez eux les grands *civilisateurs* du monde connu et inconnu. :

« *Se mettre devant le soleil ne l'empêche pas de continuer sa route.* »

« *Rien ne peut suffire à l'homme que ce qu'il n'a pas.* »

Ils se consolent, dit-on, avec ces deux proverbes :

« *Couvrir, l'ombre de sable ne l'empêche pas de fuir.* »

« *L'éléphant ne peut rien faire au tamarinier, si ce n'est de le secouer.* »

Oui, mais quelquefois il le déracine, pauvres Ghiolofs !... Voyez maintenant, nous voulons que les Sénégalais oublient leurs proverbes si poétiques, et nous souhaitons qu'ils apprennent à lire dans la Croix-Dieu ! Heureusement, je crois, qu'ils ont le bon sens de l'enfant de Diderot, qui ne voulut jamais apprendre à dire *B*, parce qu'il ne voulait pas être contraint à dire *C*, puis toutes les lettres de l'alphabet, chose utile, mais ennuyeuse, comme tout le monde sait, et dont à la rigueur sait se passer un peuple poétique, un peuple pouvant dire comme Montaigne : « *Je ne pense pas que le bon rythme fasse la bonne poésie, la bonne ; la divine, est au-dessus des règles.* » Voyez, sont-ce les règles de la philosophie scolastique et de la poésie des collèges qui ont inspiré au Bas-Breton du Finistère ce proverbe déjà si connu :

« *Ô mon Dieu ! secoure-moi dans le passage de Bass, ma barque est si petite et là mer si grande !* »

La poésie de la mer, cette poésie que tous les préceptes, des Vida et des Boileau n'auraient jamais fait deviner à Lamartine, n'est-elle pas dans cet autre adage :

« *Si tu veux apprendre à prier, va sur la mer !* »

C'est une poésie qu'ils comprennent bien, ces vieux Bretons qui représentent maintenant notre race primitive. C'est ce qu'ils comprennent admirablement, quand ils refusent de labourer, et qu'ils s'écrient : « *La terre est trop vieille pour être généreuse ; il faut l'air de lamer, il faut les combats aux pêcheurs de l'île de Rudy, car ils sont comme les Gaulois tout couronnés de gloire.* »

Puisque nous ayons parlé de la poésie des proverbes, il est convenable de caractériser, leur style ; *le style c'est l'homme* ; le style c'est le proverbe. Oui, certainement, les proverbes ont un style à part, le plus varié, le plus élaboré que je connaisse. Le grand Vico est persuadé que ces maximes de la sagesse vulgaire sont entendues dans le même sens par toutes les nations anciennes et modernes, mais qu'elles ont suivi dans l'expression seule la diversité des manières de voir. Voulez-vous avoir une preuve immédiate de la vérité de cette pensée, un proverbe bien connu vous la fournira. Les Français disent : « *Qui se fait mouton le loup le mange* ». et l'Espagnol : « *Faites-vous miel, les mouches vous mangeront* », ce qui, aux yeux des gens de sens, sera éternellement une vérité de la même portée. Le spirituel Charles Nodier, qui sait tant de choses, et qui est même initié aux secrets les plus cachés de la philosophie proverbiale, Charles Nodier y trouve tout révélés certains arcanes de la construction des langues qu'ont scrutés laborieusement les savants de tous les pays ; c'est là qu'il faut étudier (et dans ces sortes de matières, je ne connais pas un homme qui ait plus



continuellement raison que Nodier), c'est là qu'il faut étudier la partie des langues qui échappe aux règles des grammairiens, « *C'est dans ces idiotismes populaires, expression intime de l'esprit d'un peuple, qu'il faut chercher les tours propres et les véritables idiologies de son langage. Originalité d'images, hardiesse de figures, étrangeté d'inversions, exemples singuliers d'ellipse et de néologisme, recherche piquante d'euphonie, tout y frappe l'attention du grammairien philosophe.* » Vous le voyez bien, voilà le secret de Nodier découvert, ce sont les proverbes qui' ont formé en lui ce stylé si curieusement travaillé, sans que l'inspiration n'en soit un moment ralentie, ce style aux saillies brillantes, inattendues, que la science la plus variée n'a jamais comprimées un instant. On trouve tout dans les proverbes, mais personne malheureusement n'y a dérobé le style de Nodier.

Une chose frappera tout le monde dans le style des proverbes ; c'est combien la rime a été fatale à leur sagesse : elle l'a été presque autant qu'à de certaines poésies ! Que de préjugés viennent tout simplement d'une consonance hasardée, harmonie grossière à laquelle ne sait pas toujours résister un vulgaire bon sens ! Cependant, si ce sont les philosophes qui inventent les proverbes, c'est le peuple qui les formule ; si un proverbe est réellement bon dans son essence primitive, s'il doit réellement servir à l'instruction ou au plaisir du peuple, le peuple, avec son admirable énergie de style, lui imprimera une forme sous laquelle il entrera dans la circulation générale.

Qu'on ne s'étonne pas de trouver certains lieux communs de pensée et même de style, dans quelques proverbes remplis du reste d'une excellente philosophie ; c'est qu'il y a certaines choses toutes simples, que l'homme croit ne pouvoir jamais trop se répéter à lui-même : « *Nul si grand jour qui ne vient à vespre.* »

C'est, je crois, Pascal qui a dit : « *Si belle qu'ait été la comédie, la fin est toujours sanglante.* »

Essayons de caractériser le style des proverbes chez les diverses nations.

Il y a des proverbes qu'on serait tenté d'appeler proverbes épiques, ce sont ceux de l'Orient, proverbes aux formes élevées, aux poétiques métaphores : les livres saints en contiennent un grand nombre, qui, sous les noms de Job et de Salomon, instruisent encore l'Occident. Les proverbes indiens, les proverbes helléniques tiennent à l'essence primitive de la philosophie<sup>48</sup>, comme certaines

---

48 Peut-être ne sera-t-on pas fâché de savoir que les plus anciens proverbes connus sont probablement hindous, et qu'ils se trouvent dans le *Pantcha-Trantra*, ou les Cinq Ruses du brame Vichnou Sarna, que nous avons appelé Pilpay ou Bidpay. Le *Pantcha-Trantra* lui-même n'est qu'une paraphrase de l'*Hitopadessa*. Ces deux livres d'apologues ont, comme l'a fort bien prouvé le savant M. de Sacy, la plus grande analogie avec le livre arabe intitulé *Calila et Dimna*, d'où nous viennent les types primitifs d'une foule de fables et de proverbes. On sait depuis fort peu de temps, et je doute même que ce fait soit connu de nos savants, qu'Alphonse-le-Sage avait fait faire une traduction espagnole du

formules rythmiques de l'*Iliade* et du *Ramayana* tiennent à l'essence primitive de la poésie. Du reste, et que personne n'en soit surpris, beaucoup de proverbes modernes ont leur origine dans ces grandes épopées, sources inépuisables de poésie, codes uniques, à une certaine époque, de la science et de la philosophie.

Si le style des proverbes orientaux est riche d'images, ingénieux dans ses comparaisons, et, à vrai dire, le style est la partie sérieuse, la qualité réelle des proverbes, celui des axiomes grecs, est ordinairement pur et sévère. Il y a en eux comme un retentissement des paroles de Lycurgue et de Solon.

Les Grecs ont donné leur poésie, leur architecture, et leurs proverbes aux Latins.

Parler du style des proverbes chinois est chose hasardée ; mais autant qu'on en saurait juger à travers les traductions de Gonçalves, de Wilson et de Premare, ce style est ingénieux et original ; il joint à des formes concises une minutieuse variété d'images, travail subtil d'esprits réfléchis.

Quant à nous, pauvres descendants de peuples barbares, notre sagesse proverbiale vient en partie de ces grandes sources de sagesse pratique et populaire, et quelquefois nous avons reçu les dictons de l'antiquité avec le style qui les caractérisait. Au moyen âge, Salomon était dans toutes les mémoires, et on n'osait point l'altérer. Dès le treizième siècle, la philosophie proverbiale de Bidpay ou du Calila nous avait été transmise par des moines voyageurs : qui nous dit que Rubruquis, Marco Polo et Ascelini, ne nous avaient pas apporté avec la boussole les proverbes de Meng-tseu et de Kong-fu-tseu. Lisez Érasme et Gruter, reconnaissez dans leur vaste collection de proverbes les adages grecs que citait Socrate et qu'a recueillis Platon. M. Michelet cite des proverbes du Latium,

---

Calila, antérieurement à celle sur laquelle Jean de Capoue fit sa version latine dans le treizième siècle. L'*Hitopadessa*, cette source primitive de sentences, jouit d'une immense célébrité au Bengale. Il a été traduit du Sanskrit en anglais par Ch. Wilkins, et publié à Bath en 1787. Les amateurs d'apologues peuvent lire une partie de ce recueil dans W. Jones. Il eût été à désirer, pour l'histoire complète des proverbes, que l'abbé Dubois, auquel on doit des travaux si précieux sur l'Inde, nous eût donné quelques détails sur le type primitif du Pantcha-Tranira, qu'il a traduit en français. Quelques critiques méticuleux ont regardé la seconde partie de cet ouvrage comme ayant été inventée à plaisir par le père Beschie, pour tourner en ridicule les usages des brames. Mais le savant missionnaire repousse cette assertion. Du reste, nous avons quelques proverbes, outre ceux de Salomon, qu'on pourrait chronologiquement opposer à ceux des Indiens. « *Connais-toi toi-même* » était inscrit en lettres d'or sur l'autel du temple d'Apollon ; et le fameux « *Rien de trop* » jouissait de la même prérogative. « *Il est plus heureux que sage* » date des premiers temps d'Athènes. L'antithèse de la poutre et du fétu se trouve dans saint Mathieu et dans saint Luc. S'il était permis d'apprendre quelque chose aux parémiographes qui ont dans leur mémoire la sagesse, et par conséquent la science de tous les peuples, je leur indiquerais quelques sources qu'ils semblent ne jamais consulter, telles que Roebuck pour l'Asie, Burckhard pour l'Égypte, Heckewelder pour l'Amérique du Nord, et Kingsborough pour le Mexique. Ce qu'il y a de fort curieux, c'est que Burckhard, dans son recueil, prétend retrouver les idées antiques des Égyptiens, et révéler ainsi une partie des merveilles que promet la lecture des hiéroglyphes.

grossiers comme les murs cyclopéens, mais ils se polissent avec Horace, et nous savons ce qu'en a fait Boileau.

Composée de tant de peuples étrangers, mélange de tant de nations barbares, la grande famille européenne a néanmoins dans ses proverbes quelques formes caractéristiques de style, et, s'il faut l'avouer, c'est maintenant presque l'unique différence qu'on puisse trouver dans un fond de philosophie populaire, devenu commun à tous.

Les Italiens s'y montrent rusés, gracieux et moqueurs ; les Anglais graves et rieurs par boutades ; les Flamands ivrognes et gens connaissant le bonheur du chez-soi ; les Russes y sont brillants comme la poésie slave ; les Polonais nobles comme eux-mêmes ; les Français naïfs et goguenards, malins et philosophes insouciant ; mais c'est aux Espagnols qu'appartient le véritable style des proverbes : on sent que le proverbe, chez eux convient à l'hidalgo hautain, comme à l'Asturien grossier. Le castillan sonore poétise par son accent jusqu'au plus vulgaire lieu commun. Dans cette langue, les formes brusques et coupées du style proverbial moderne semblent innées. C'est tour à tour une imprécation terrible, un court dialogue, une vive repartie, dans laquelle on ne sait ce qu'il faut le plus admirer de l'esprit ou de la naïveté, c'est Sancho<sup>49</sup>.

Les siècles changent le style des proverbes, comme ils changent toutes choses ; c'est ce que prouvent, à qui veut les lire, les poudreux manuscrits de la Bibliothèque que nos pères ont consacrés à l'explication des proverbes et apophtegmes nouveaux. Voulez-vous une preuve entre mille : un proverbe très sensé en lui-même, mais bien vulgaire, vous la donnera ; on a dit primitivement : « Ce

---

49 Un homme, du reste, dont la science est devenue proverbiale, n'a pas hésité à accorder aux Espagnols la prééminence sur toutes les autres nations en fait de proverbes. Saumaise a dit : *Inter Europoeôs Hispani in his excellunt, Itali vix cedunt, Galli proximo sequuntur intervallo*. On est tenté de penser que c'est dans la Péninsule qu'a dû se formuler surtout cette philosophie des proverbes, qui a tant emprunté à l'antiquité. En effet, au moyen âge, juifs et Maures semblaient, bien qu'ennemis par la religion, chercher avec une égale ardeur les débris de la sagesse orientale, pour en doter le reste de l'Europe. Chose curieuse ! les parémiographes espagnols vont jusqu'à retrouver dans leurs proverbes du quinzième siècle l'explication de certains usages venus des Grecs et des Phéniciens. Ce qui est plus réel, c'est que le proverbe espagnol, essentiellement poétique en lui-même, a donné ses formes métriques aux plus vieilles romances. Un savant n'hésite pas même à affirmer, et il le prouve par de nombreuses citations, que c'est de la même source que partent tous les mètres usités dans la littérature espagnole. Ainsi on y trouve des *redondillos* et l'on comprend sous ce titre tous les vers qui n'ont pas plus de huit syllabes, des alexandrins et des hendécasyllabes. Les quatre espèces de *redondillos* y sont faciles à reconnaître. Le *redondillo mayor*, celui de huit syllabes, le *redondillo menor*, qui n'en a que six, l'*endecha*, qui n'en a que sept, et les *quebrados*, qui n'en comptent que cinq. La bibliographie des proverbes espagnols est si peu connue que je ne puis résister au désir d'indiquer deux ou trois recueils curieux. Le plus ancien a été publié en 1539, à Saragosse, et il est intitulé : *Libro de refrancs compilado por et orden del a, h, c. en el cual se contienen quatro mil y quinienlos refranes*. En 1541, le fameux D. Inigo Lopez de Mendoza fit, par ordre de don Juan II, une collection célèbre d'adages. En 1568, Juan de Mallara publia in-folio la *Filosofia vulgar*, et ce fut là sans doute que dut puiser l'admirable Cervantès. Tout le monde connaît le recueil d'Hernan Nunes Pinciano publié en 1616 ; mais ce qu'on ne sait pas aussi généralement, c'est qu'il en a été fait une nouvelle édition à Madrid en 1804, en 4 volumes in-8°, et qu'elle contient plus de six mille proverbes.

*qui est venu de la flûte s'en reva au tabourin.* » Ce n'est qu'au dix-huitième siècle, siècle de critique, siècle dédaigneux, qu'on a écrit : « *Ce qui est venu de la flûte retourne au tambour.* »

Il y a une chose plus importante à faire remarquer dans le style des proverbes, c'est que certaines maximes deviennent inintelligibles parce qu'elles sont l'expression de tout un ordre de choses éteint.

Mais ceci nous conduirait dans les hautes régions de la philosophie, et, si je vous ai parlé du style des proverbes, il n'est pas moins important de vous parler spécialement de leur morale : ce serait en vérité dédaigner complètement le-but réel de leur première création, ou du moins celui qu'y voyait le digne savant du dix-septième siècle qui a intitulé sa compilation méthodique de proverbes : *Traité de la Prudence.*

Une chose me trouble à la lecture de ces nombreux recueils que j'ai sous les yeux ; un proverbe *honnête homme*, passez-moi le mot, a presque toujours sa contre-partie, sa parodie honteuse. Que devient, dans cet accouplement bizarre, la sagesse des nations ? que dire par exemple d'un semblable adage : « *Qui ne dérobe ne fait robe ?* » et après la plus touchante des maximes, comment lire sans surprise : « *Celui-là ne fait pas peu qui baille son mal à un autre ?* » Tirez-vous en autrement que par l'adoption du système radical des deux principes, je vous en défie.

Au milieu de ces monstrueuses unions des maximes les plus opposés, une chose vient à rafraîchir tout à-coup la pensée, c'est que les hommes de tous les pays et de tous les âges ont réellement un instinct touchant de beauté morale qui triomphe par l'expression ; les bons proverbes sont les plus beaux.

Quelquefois, cependant, la morale aime à se revêtir d'une forme grotesque de préférence à une forme élevée. Armé d'une saillie comique, jet spontané de quelques génies malins, elles s'adressent plus facilement à la multitude rieuse ; c'est ce qu'a bien senti Rabelais : : « *le sage vient chercher de la lumière, et le fou lui en donne.* »

Je ne saurais vous dire maintenant chez combien de peuples j'ai rencontré le touchant proverbe de l'évangile. Il est travesti de toutes les manières, bariolé de toutes les façons ; je le trouve sous le turban moresque, sous le béret du Basque, sous le casque du chevalier ; je le trouve même habillé en mandarin ; mais je suis sûr que vous le reconnaîtrez très bien chez les pauvres Ghiolofs.

« *Si le chapeau que tu essaies te blesse, ne le mets pas sur la tête de ton prochain.* »

Après ce proverbe cosmopolite, qui devient dans ses voyages tour à tour sévère, grotesque ou naïf, sans altérer son essence divine, j'en citerai un sans plus et je le rencontre dans un vieux recueil français :

*« Pardonne à tous et rien à toi. »*

Je ne vous parlerai plus de la morale des proverbes.

J'ai trouvé tout à l'heure la pensée du progrès dans un dicton populaire des Basques, et peut-être avez-vous souri, car cette question remue le monde et mon proverbe est déjà bien vieux. Ne riez plus, il y a un effroyable proverbe né au-delà des mers et qui contient en caractères sanglants une des questions philosophiques les plus en vogue de notre temps, une de ces questions qui dominent tout à coup l'histoire et la philosophie d'un siècle. Je veux parler des races et de leur génie.

*« Battre un nègre c'est le nourrir ; battre un Indien c'est le tuer. »*

Oui ce mot est bien un proverbe, il contient dans sa concision atroce une effroyable vérité ; c'est bien ainsi qu'on fait travailler le noir et qu'on fait mourir l'Indien. C'est bien là la naïve insouciance du nègre, et le sombre désespoir de l'Américain. Mais après un tel proverbe, il faut s'écrier avec Shakespeare : *Oh horrible ; most horrible !*

Vous comprendrez après ce proverbe européen le proverbe des Caribes que cite M. de Humboldt : *« Nous sommes seuls un peuple, les autres hommes sont faits pour nous servir. »*

Jetons un coup d'œil sur les conquérants de ces fiers sauvages. Les Espagnols disaient au seizième siècle :

*« La guerre est la fête des morts. »*

Qui ne reconnaîtrait point aussi le génie patient et grave du même peuple, influencé par le dogme de la fatalité, dogme reçu des Maures et transmis jusqu'à notre époque dans ces paroles d'un stoïcisme amusant.

*« Quand tu verras brûler ta maison, approche-toi pour t'y chauffer. »*

Mais maintenant voilà bien toute la noble fierté castillane.

*« C'est aux yeux et au front que se lit la lettre du cœur. »*

Et pour en venir aux tableaux d'intérieur, aux détails de la vie privée, ne reconnaissez-vous pas la vanité de l'hidalgo, qui n'a que sa cape et sa rapière, dans ce vieux dicton de l'Andalousie, inventé à coup sûr par un gentilhomme :

*« Sers le noble encore qu'il soit pauvre, car le temps viendra qu'il te paiera. »*

Toute l'insouciance philosophique des Français du seizième siècle est là : *« Le plus riche n'emporte qu'un linceul. »* Et voilà leur amour de joyeuse indépendance : *« Mieux vaut être oiselet de bois en bocage, que grand oiseau de cage. »*

Il me serait facile de multiplier les citations, et d'aller les chercher jusqu'en Chine et dans l'Inde : je retrouverais toute la patience d'un rusé marchand de Canton, ou la résignation stoïque d'un lettré qui passe sa vie à apprendre les 80 000 clefs chinoises dans certains proverbes arrivés récemment de l'*empire du milieu*. *« En limant on fait d'une poutre une aiguille »*, en dit presque autant que les gros volumes des Duhalde et des Prémare. Il y a peut-être une vérité très nationale dans l'adage qui apprend à l'Europe que *« si le chien mord le pauvre, l'homme vénère le riche »* mais il y aurait conscience à en faire plutôt honneur aux habitants de Pékin qu'à ceux de Londres ou de Paris ; C'est encore un de ces grands proverbes universels sans filiation connue, et qu'aurait bien pu se dispenser de formuler la sagesse des disciples de Kong-fu-tseu.

Il me reste à prouver que l'on trouve dans les proverbes toutes les grandes lois politiques qui régissent le monde, et je m'étonne que l'ingénieur et savant Lerminier n'ait pas été puiser à cette source. D'abord, et sans sortir de la morale de Canton, je trouve une sentence proverbiale qu'on pourrait appeler à la rigueur le critérium de toutes les réflexions philosophiques sur les gouvernements antiques et modernes.

*« Être roi, gentilhomme ou ministre, c'est le songe d'une nuit, et un règne de mille ans, c'est une partie d'échecs. »*

Personne ne niera, je pense, la qualité historique et philosophique de cet autre dicton bien connu : *« Oncques villain n'aima noble homme. »* C'est un vieux proverbe français dans lequel Niebuhr et M. Michelet pourraient trouver à la rigueur toutes les évolutions symboliques, organiques et critiques de la société.

Voyez-vous la Sainte-Hermendad inventant : *« Avec l'œil ni avec la foi je ne me jouerai »* puis la précieuse synthèse de celui-ci :

« *La lettre entre avec le sang.* »

Il n'y a pas, chose merveilleuse ! jusqu'aux saint-simoniens qui ne trouvent dans les proverbes tout le fond de leur doctrine et qui mieux est son application, mais c'est malheureusement chez les Chinois qu'est maintenant en vogue cette maxime de l'aristocratie des capacités.

« *Mille étudiants, mille nobles* »

« *Mille joueurs, mille pauvres.* »

En m'aidant un peu de la clef chinoise, j'aurais peut-être lu mille oisifs.

Vous le voyez, ceci me ramène tout naturellement vers la science, vers la science des proverbes. Depuis le sauvage Miamis, qui dit que *le soleil est le père des couleurs*, jusqu'au paysan de l'abbé Gerbet, qui, durant un beau sermon, s'écriait : *Si l'oreille ne comprend pas l'âme entend !* toutes les vérités des sciences physiques et de la psychologie peuvent se rencontrer dans les proverbes. Aussi le bon Sancho a-t-il coutume de dire, et cela grâce à un proverbe « *Mieux vaut un jour du discret que toute la vie de l'ignorant* » ce qui, soit dit en passant, n'est pas autre chose que l'appréciation des capacités.

Vous prouver comment la géologie, l'astronomie, la physiologie, trouvent de brillantes éclaircissements dans les proverbes, serait un peu long. Le célèbre Mathieu Laensbergh est là, et il n'a pas cessé d'être le plus fameux mathématicien de Liège ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que le grand *Dictionnaire des Sciences Médicales*, avec ses notabilités, n'a pas encore pu renverser la doctrine de l'école de Salerne, si naïve dans ses ordonnances, si facile dans son régime, qu'avec l'école de Salerne on peut fort bien ne plus redouter le choléra-morbus. Que vous disent les commissions médicales pour vous en préserver, qui n'ait été dit l'an de grâce 1099, par cette docte assemblée qui unissait si heureusement la poésie à la médecine et la médecine à la poésie ?

Et puisqu'il est encore question de la poésie, voyez s'il n'y aurait pas en ce moment quelque partie à tirer du proverbe espagnol : « *Mieux vaut une poignée de naturel que deux pleines mains de science.* » Ô bon Sancho ! si tu ne l'as pas dit, tu le sentais ; et voilà ce qui t'a donné ta joyeuse immortalité.

A propos d'immortalité je ne vois qu'un proverbe de l'Anthologie grecque qui puisse mettre d'accord Wolf et M. de Fortia d'Urban, Schubait et Thiersh, les partisans exclusifs des Diascevestes et des Chorizontes, et les défenseurs absolus de l'emblème et de l'allégorie.

*Cedite, jam cœlum patria Mæonidæ est*<sup>50</sup>.

Et avant d'abandonner cette partie toute littéraire des adages, ne faudrait-il pas parler du proverbe dans le drame, ou du drame dans le proverbe ? Je laisse aux critiques philosophes à bien établir la valeur de ces expressions, mais il me semble qu'une pensée domine dans le créateur du proverbe dramatique. Lorsque Marmontel nous peint le gracieux scandale de la société de son temps, sa ruse équivoque, son habitude de calomnie emmiellée, et surtout ces -hommes si hautains dans leur impudeur, si fiers dans leur fatuité, on est bien tenté de répéter :

*« Ils se sont fait appeler roués pour se distinguer de leurs valets qui ne sont que des pendants. »*

Quand vous lisez certains proverbes dramatiques du jour, qui peignent avec une touche si délicate les subtiles passions d'une société blasée, une pensée de Byron ne vous est-elle pas venue à la mémoire, c'est que tous ces *partners* de la valse du monde doivent être bien promptement oubliés quand le bal est fini.

Lorsque Clara Gazul dit un proverbe, vous entendez une voix véhémence, où se mêlent la gaieté et les pleurs, une parole d'homme avec le cri de la passion.

Et, pour en finir, il me semble que si les proverbes, en entrant dans le drame, ont merveilleusement animé ses peintures, le proverbe, à son tour, peut peindre le drame : la poétique de nos comédies est-elle point dans celui-ci :

*« On épouse une femme, on vit avec une autre, et l'on n'aime que soi. » ?*

N'est-ce pas là le mot du siècle et celui du théâtre ?

Hélas ! n'y aurait-il pas même maintenant cet égoïsme à deux qu'Antoine de la Salle, avant M<sup>me</sup> de Staël, appelait l'amour de son temps. Il n'y a cependant point longues années qu'il vivait ce spirituel traducteur de l'ingénieux Bacon, dont la conversation animée n'était qu'une suite de proverbes, qu'il avait recueillis à Rome, à Canton, à Sumatra, chez les Esquimaux, que sais-je ? dans tout l'univers, et qu'il répétait dans son grenier, pour tromper la faim, entre un calcul nautique et une question de psychologie. C'est lui qui disait dédaigneusement de l'histoire ancienne (car il était allé lire dans le monde entier, et toute palpitante encore, celle des modernes) : *« Les morts conseillent mal les vivants. »* et à propos de nos grandes querelles de réforme littéraire commen-

---

50 Ce vers de Sannazar, qui n'est que la version de celui d'Antipater, a été traduit ainsi : *« Homère est immortel, le ciel est sa patrie. »*



cées : « *Pour vous plaire il faudrait tout bouleverser à chaque minute* ». En copiant des modèles, il avait coutume de terminer ses longs discours (car il était sourd) par cet adage de sa création: « *Travaillez, travaillez, celui qui a commencé un-livre n'est que l'écolier de celui qui l'achève.* » Vous trouveriez bien d'autres de ces proverbes dans le désordre régulier ; et dans la balance naturelle qu'on ne lit plus, des questions à faire la fortune d'un livre ont été depuis bien long-temps discutées.

Qui le croirait, il y a en ce moment, non dans les livres, mais chez les peuples, un proverbe que les intrépides champions de là civilisation moderne devraient rougir de trouver parmi des espèces de sauvages. Nos jurisconsultes ne pourraient-ils faire comme un de nos grands hommes, qui, lui aussi, exerçait une réelle magistrature, celle que donne le génie ? Qu'ils osent prendre la haute pensée où elle se trouve, c'est leur bien. Dites-le moi, où l'idée du dix-neuvième siècle sur la peine de mort est-elle plus dignement formulée que dans ce mot des Monténégrins : « *La loi ne saurait retirer ce qu'elle ne peut rendre ?* » Espérons qu'il sortira de son enceinte de rochers.

Un philosophe éclectique, homme de peu de foi et fort douteur, me disait dernièrement : « *Les proverbes ont cela de commun avec les miracles : qu'il ne s'en fait plus et que le monde semble sourd à ces deux puissants moyens d'enseignement.* – Vous vous trompez, lui répondis-je, et vous vous trompez doublement, il se fait tous les jours des proverbes et des miracles » Certes c'eût été une merveille passablement miraculeuse aux yeux de toute l'antiquité que ces voyages où la vapeur accomplit en quelques minutes, ce que l'imagination la plus capricieuse. peut rêver de rapidité. La merveille inutile de Montgolfier est un miracle qui attend une grande pensée. Savoir diriger la foudre, c'était le miracle des prêtres de l'Étrurie, miracle aujourd'hui en permanence, miracle qui se passe sans cesse sous nos yeux !... Je n'ose rien dire du magnétisme, mais lisez le rapport d'une célèbre académie... Miracles, miracles dûment attestés. Il en est certainement de même des proverbes ; il s'agit seulement de les découvrir, il faut les chercher. Il y en a maintenant comme à toutes les époques et dans tous les pays, qui minent lentement les institutions par leur puissance cachée ; il y en a d'autres qui excitent les esprits paresseux de leurs piquantes saillies : brillant feu d'artifice de la pensée, ils éclaireront bientôt l'univers parce que la France s'en sera amusée. Les premiers sont graves, leur marche est mesurée, la masse regarde comme trop obscures pour la guider ces lueurs mystérieuses et presque divines, qui, pour éclairer un jour les âges, planent au-dessus de toutes les pensées. Faites quelques pas vers eux, et vous en serez subitement illuminés ; ouvrez Vico, Balanche, Herder, Oberman, M<sup>me</sup> de Staël, *les Châteaux du roi de Bohème*, Jean-Paul Richter surtout, vous y trouverez des proverbes qui ne tarderont pas à faire le tour du monde ; car le temps des

hautes pensées viendra, comme dit le poète, et l'on entend déjà le froissement des feuillets du livre du destin.

Mais un écrivain remarquable vous a montré, par une sentence dont vous pouvez faire un proverbe, pourquoi le monde est si long à faire de nouveaux adages :

*« On écrit long-temps avec des symboles et avec des lettres, avant de pouvoir organiser une pensée avec des hommes. »*

La difficulté d'adopter certaines pensées de nos auteurs modernes est encore expliquée dans cette parole de la palingénésie :

*« L'éloquence, comme on sait, n'est pas seulement dans l'orateur qui parle, elle est aussi dans ceux qui écoutent. »*

Croyez-vous que notre âge, et ses sombres tristesses, et ses froissements douloureux, et ses études laborieuses, ne seront pas révélés aux siècles à venir par ces autres paroles de Ballanche, :

*« Une grande tristesse est accourue les saisir, ils ont été dégoûtés de la vie sans oser désirer la mort. »*

Si, comme je n'en doute pas, on voit passer un jour à l'état de proverbes ces grandes pensées philosophiques ou celles qui leur sont analogues, toutes les luttes de notre littérature et des littératures à venir seront expliquées par cet adage des institutions sociales. *« Nous appelons romantique la littérature où la pensée fait effort contre la parole fixée. »* et il sera à la fois important et curieux de comparer cette phrase avec le proverbe chinois dont elle est le corollaire : *« L'écriture ne peut suffire à exprimer la force de la parole ; les paroles ne sauraient rendre complètement la pensée. »*

Les proverbes, ces voix vivantes des siècles éteints, ont dû rester à l'état de pensées isolées et obscures ; avant d'acquérir la qualité réelle de proverbes ; cette dénomination, du reste, ne peut être appliquée à une maxime que quand elle a passé ; dans le langage habituel d'un peuple. De notre temps, où les choses vont si vite, nous voyons et nous verrons plus fréquemment encore quelques-unes de ces transformations, qui ont dû être le travail de bien longs jours dans l'antiquité.

Pour moi, je voudrais qu'on se hâtât de rendre proverbes une phrase dont je suis ému, et que je viens de lire dans l'abbé Gerbet ; deux vers que je trouve dans Lamartine. *« Qu'est-ce qu'un verre d'eau dans l'univers ? Le prix de l'éternité, si vous le donnez à un pauvre. »*

Regardez en avant et non pas en arrière,

## Le courant roule à Jéhovah

À tous ceux que fatigueraient ces citations, et qui me disent de conclure avec les proverbes, je dirai que non seulement notre siècle a créé des proverbes fort connus de tous, mais qu'il en a perfectionné quelques-uns pour la plus grande édification des siècles à venir, et qu'on ne saurait dédaigner les études sur le siècle. Nos pères avaient dit : « *Pauvreté n'est pas vice* » ; la société s'est écriée : « *C'est bien pis !* » Le chevaleresque moyen âge disait avec sa simplicité : « *C'est trop aimer, quand on en meurt.* » Vous avez : « *Il est mort d'amour et d'une fluxion de poitrine.* » Nos pères répétaient au seizième siècle : « *Amour peut moult, argent peut tout.* » Nous avons coupé le proverbe en deux, si bien qu'il en reste pour l'enseignement du genre humain la partie la plus poétique et la plus consolante.

Faites donc entendre une voix meilleure. La parole, au bout de quelques journées, est tout ce qui reste de l'homme, c'est le témoin immoral ou sublime qu'un siècle fait comparaître devant un autre siècle pour le juger. Faites bien vite d'autres proverbes ; faites-les avec les hommes que je vous ai nommés, avec tant d'autres, qui, faute d'un droit pécuniaire d'éligibilité, n'ont qu'une parole impuissante, fine voix qui gémit solitaire, des pensées qui se replient sur elles-mêmes, ou qui se consomment en efforts inutiles, après avoir dispersé vainement des lueurs de génie. Il est temps enfin de les recueillir ; là est réellement l'enseignement universel. Faites d'autres proverbes, faites en d'autres, pour que les siècles qui vont venir ne vous croient pas plus mauvais que vos adages populaires, ou que vos dictons de société. Vous valez mieux que votre sagesse vulgaire, repoussez ces débris fangeux : ayez d'autres maximes, je ne me lasse point de le répéter, sinon, comme Lichtenberg, le grand faiseur de proverbes allemands, au lieu du fameux *quod erat demonstrandum*, il faudra mettre au bas de tous vos traités de morale et de psychologie : *Kyrie eleyson*, Seigneur ayez pitié.

**Maître Adam**  
**surnommé**  
**LE MENUISIER DE NEVERS**

(in *Revue de Paris* – 1832)

Malherbe venait de mourir ; Corneille commençait seulement à montrer ce génie énergique qui devait dominer la poésie de son siècle, et la France ignorait encore cette mélodieuse harmonie des vers dont Racine allait révéler le charme, lorsque vivait à Nevers un menuisier sans lettres, comme dit Bayle, mais né poète à son établi comme Burns devint poète à la charrue, comme Hans Sachs l'avait été en faisant des souliers. Mais, moins heureux que les *meistersänger* de l'Allemagne, qui ranimaient entre eux leur verve joyeuse ou leurs élans religieux, maître Adam, n'étant pas compris des artisans ses confrères, se voyait obligé de chanter parmi les grands. Le comprenaient-ils davantage ? c'est ce que nous verrons bientôt. Dans tous les cas, la singularité de sa vocation les amusait, et ils s'en riaient en l'enivrant. Les siècles s'y sont mépris ; Voltaire lui-même n'a vu dans maître Adam qu'un poète de cabaret, trouvant une rime heureuse entre les verres, faisant adroitement une chanson, comme il fabriquait un escabeau. Eh bien ! nous devons le dire maintenant, Adam Billaut était un de ces poètes au cœur triste, aux pensées élevées, qui ne peuvent trouver leurs inspirations que dans la solitude, et qu'on forçait à entonner un chant bachique, à animer de bruyantes orgies, où, misérable convive, il excitait autant la raillerie que l'admiration. Ce fut cette contrainte sans doute qui développa en lui une âpreté cynique, une verve grossière qu'on voudrait ne pas trouver dans ses ouvrages. Je ne sais, mais on se sent saisi d'une indignation involontaire, d'une pitié profonde en voyant cet homme de génie qu'on force à se dégrader, à louer, à réjouir, quand une voix harmonieuse le conviait à chanter la douleur : aussi maître Adam n'a-t-il laissé que quelques vers lui méritant ce nom de poète que tout à l'heure on n'osera plus lui refuser.

Les biographes sont d'une sécheresse désolante dans leurs détails sur le menuisier de Nevers, sur cet homme que son siècle appelait ironiquement le *Virgile au rabot*. Nous allons, au moyen de ses propres écrits, essayer de faire connaître cette vie d'artisan qui, en d'autres temps et surtout en d'autres lieux, eût été la vie d'un grand homme.

Maître Adam Billaut, comme l'appelle l'abbé de Villeloin, son éditeur, était né aux environs de Nevers, de parents pauvres quoique gens de bien. « *Il n'eut moyen que d'apprendre à lire et à écrire, et ensuite le métier de menuiserie.* » Malgré l'espèce de philosophie insouciant qu'on voudrait lui attribuer, on voit que dès le commencement de sa carrière il éprouve de profonds regrets d'être né dans une position sociale si peu favorable à ses inclinations. Il brave la fortune ; mais il y a toujours au fond de son cœur quelque chose d'amer et de triste, parce qu'il comprend de bonne heure que ses élans de sensibilité ardente ne pourront se faire jour qu'entre de misérables jeux de mots sur son métier et sur son talent. Aussi s'écrie-t-il douloureusement :

Le sort m'a tiré d'un pays

Où je vis le malheur quand je vis la lumière.

Et assurément ce vers, qui eût été un lieu commun poétique pour tout autre, n'en était pas un pour lui. Il ne paraît pas même avoir eu dans sa jeunesse cette sorte d'aisance qu'on trouve chez quelques ouvriers laborieux.

Il avait une mère qu'il aimait tendrement, et il la perd durant la peste qui désole Nevers. Cet événement semble lui inspirer son premier chant de douleur, et dès lors le poète s'est révélé.

Il paraît qu'il se maria de bonne heure, qu'il eut des enfants, et que ce ne fut d'abord que dans ses moments de loisir qu'il fit des vers. Le prince de Gonzague fut curieux de le voir, et devint son protecteur.

En 1658 il arriva à Paris pour plaider contre le curateur de sa femme ; mais il négligea son procès et fit des vers. Ses vers lui valurent une pension du cardinal de Richelieu, pension dont plus tard il fut obligé de solliciter le paiement, comme on le voit du reste solliciter l'accomplissement d'une foule d'autres promesses que tant de grands seigneurs lui faisaient libéralement.

L'abbé de Marolles eut le mérite de deviner l'un des premiers le génie poétique de notre *meistersänger*. À cette époque Adam Billaut avait vingt-huit ans. « *Son esprit, naturellement beau et accompagné d'un solide jugement, dit M. de Marolles, s'est revêtu de sa plus grande force ; il s'est*

*fait voir au-dessus des espérances que l'on en avait conçues, et rendu semblable à ces arbres qui, dans une terre inculte, produisent de l'encens.* » Pur jeu de mots pour le siècle, vérité pour le nôtre. Ce qui faisait parler ainsi de maître Adam Billaut serait maintenant dédaigné profondément ; mais enfin il y avait en lui une secrète harmonie qui le faisait aimer, même par ceux qui ne le sentaient point complètement.

Il est probable que maître Adam fit plusieurs voyages à Paris. Il y vécut d'abord fort pauvre, assez obscur, puis la singularité de voir un artisan poète émerveilla tous les beaux esprits. Ce fut un déluge de vers sur le menuisier *si bien avec Apollon*, on épuisa tous les traits de mauvais goût sur son génie et sur son métier.

Tantôt on lui dit :

Ne mets plus de bois en besogne,

Si ce n'est du bois de laurier.

Le fameux Scudery, après s'être écrié :

À peine as-tu connu les hommes,

Et tu parles comme les dieux.

continue, et ajoute à cet éloge hyperbolique :

Prends du cèdre et t'en fais un coffre

Pour y conserver tes écrits.

De Thou et Mézerai épuisent leur muse latine en l'honneur du Virgile au rabot. On le loue même en espagnol et en italien. Scarron rit de sa verve comme il aurait ri de lui-même. Colletet prétend que

*Des lauriers du Parnasse il à fait des chevilles*<sup>51</sup>.

De tous ces jeux de mots, sans doute le moins mauvais ne fut pas celui d'un pâtissier cité par tous les biographes. Celui-là eut au moins le mérite de l'à-propos.

Avecque plus de bruit tu travailles sans doute,

Mais pour moi je travaille avecque plus de feu.

---

51 Je croyais trouver dans l'histoire manuscrite des poètes français donnée par cet auteur quelques détails sur le menuisier de Nevers, mais il l'a complètement omis.

Rotrou le traite plus sérieusement que la plupart des poètes du temps, mais il ne sait pas plus que ses contemporains résister au désir de faire un double concetti sur le nom et la profession du menuisier de Nevers. Enfin dans cette galerie de railleries louangeuses le grand Corneille lui-même apporte quelques vers à coup sûr peu connus. Toutefois en les lisant on ne sait trop quelle a été l'intention du grand homme, et si le dernier trait n'est pas plutôt un conseil à l'ouvrier qu'une louange au poète.

Le dieu de Pythagore et sa métempsycose,  
Jetant l'âme d'Orphée en un poète françois,  
Par quel crime, dit-elle, ai-je offensé vos lois,  
Digne du triste sort que leur rigueur m'impose ?  
Les vers font bruit en France, on les loue, on en cause,  
Les miens en un moment auront toutes les voix ;  
Mais j'y verrai mon homme à toute heure aux abois,  
Si pour gagner du pain il ne sait autre chose.  
Nous savons, dirent-ils, le pouvoir d'un métier :  
Il sera fameux poète et fameux menuisier,  
Afin qu'un peu de bien suive beaucoup d'estime:  
A ce nouveau parti l'âme le prit au mot,  
Et s'assurant bien plus au rabot qu'à la rime,  
Elle entra dans le corps de maître Adam Billot.

Le menuisier de Nevers, vanté de toutes parts, devint presque à la mode parmi les grands. Il obtint des pensions ; mais, comme nous l'avons dit, les grands le gâtèrent au lieu de l'élever. Ils ne consentirent jamais à voir dans son talent autre chose qu'une singularité amusante dont plusieurs artisans offraient alors un exemple, quoique bien moins remarquable. Un poète du temps l'accuse d'être devenu courtisan, de savoir profiter habilement de sa renommée, et L'Étoile, en le comparant au Tasse, lui dit que, bien plus heureux que le noble poète, pour lui les grands joignent les présents aux louanges. Mais on se demande quel bien il résulta pour le talent et pour le bonheur du pauvre menuisier de ces prétendues libéralités. Ses idées ont changé, il se sent mal de l'air des cours, leur

railleuse admiration lui est à charge ; il va en Italie, et l'on ne sait trop pourquoi il entreprend un semblable voyage. Plus tard on le surprend regrettant sa rue paisible de Nevers, son établi, ses outils qui se sont rouillés. Il semble alors avoir renoncé au faste de la cour ; et il faut ou que, comme celle de Burns, sa vie ait été un peu désordonnée, ou que les largesses des grands n'aient pas été bien durables, car Bayle dit qu'il fut obligé de reprendre l'état de menuisier pour vivre. C'est ce que semblent prouver ces beaux vers :

Pourvu qu'en rabotant ma diligence apporte  
De quoi faire rouler la course d'un vivant,  
Je serai plus content à vivre de la sorte  
Que si j'avais gagné tous les biens du Levant.  
S'élève qui voudra sur l'inconstante roue  
Dont la déesse aveugle en nous trompant se joue,  
Je ne m'intrigue point de son funeste accueil.

.....

Qu'on sache que je suis d'une tige champêtre,  
Que mes prédécesseurs menaient les brebis paître,  
Que la rusticité fit naître mes aïeux,  
Mais que j'ai ce bonheur, en ce siècle où nous sommes,  
Que, bien que je sois bas au langage des hommes,  
Je parle quand je veux le langage des dieux.

Quelquefois on sent qu'il a besoin de se relever à ses propres yeux, et de se laver dans sa propre conscience des bienfaits hautains qui l'ont presque avili. Il pense à ces hommes qui se sont joués de lui ; il veut qu'on sache que sa pauvreté peut vaincre leur orgueil. Puis il rit dans sa chaumière avec d'honnêtes artisans. Quand il est solitaire, une pensée forte ou religieuse sait le consoler.

La suite de mes ans est presque terminée,  
Et quand mes premiers jours reprendraient leurs appas,  
La course d'un mortel se voit sitôt bornée



Qu'il m'est indifférent d'être ou de n'être pas.

.....

Dans les lieux éternels où l'esprit se doit rendre,

Il m'importera peu quel second Alexandre

*Se doit faire un autel du front de l'univers.*

Affermi sans doute dans la résolution de ne plus quitter Nevers et d'y vivre de son état, il dit à un ami qui l'engageait à revenir à Paris, qu'il *ne veut plus qu'on lui parle des pompes de la terre.*

Ce n'est pas qu'en passant je ne te remercie,

Mais pourtant tu sauras que le bruit de ma scie

Me plaît mieux mille fois que le bruit de la cour.

Adam comprenait mieux que personne le vrai caractère de sa poésie ; il avait le sentiment intérieur de cette mission que tant de poètes comme lui n'ont pu accomplir.

N'est-ce pas un effet de l'essence suprême

De voir d'un feu divin mes esprits animés,

Que, ressemblant au champ cultivé de lui-même,

Je produise des fruits que l'on n'a point semés ?

Ainsi vit-on jadis une troupe divine

Porter par l'univers notre sainte doctrine,

*Et ravir les mortels des merveilles de Dieu.*

Aussi, après avoir vu avec une peine secrète Adam Billaut demander des largesses aux grands, qui les lui refusaient, après l'avoir entendu entonner pour leur plaire quelques chansons bachiques pleines d'une gaieté qui était loin de son cœur, on aime à le voir rentrer dans la solitude, doucement joyeux, poète de la nature, quoique bien pauvre, retournant près de ses enfants ; c'est alors qu'il dit :

Suivant du rossignol l'usage et les leçons,

L'abord de mes petits a fini mes chansons.

On était en guerre, la guerre ne va plus avec ses douces pensées :

Mon humeur est contraire à ces funestes choses ;  
Je n'aime à voir le sang qu'en la couleur des roses,  
Et le chant d'un vieux coq à la pointe du jour  
Me plaît mille fois mieux que le bruit d'un tambour.

Il aime encore

Le souffle d'un zéphyr, le frais d'une fontaine,  
L'émail dont la nature embellit une plaine,  
Le silence troublé par le bruit d'un ruisseau,  
Un rocher qui répond au babil d'un oiseau.

Dans cette situation d'âme, Adam Billaut n'avait plus qu'une protectrice, c'était la princesse Marie, qui devait épouser le roi de la Pologne.

On est ému de l'entendre s'écrier :

La France aura raison comme moi de pleurer ;  
Déjà son cœur, touché d'une douleur amère,  
À ce sanglant départ semble une pauvre mère  
Qui ne peut empêcher par ses cris superflus  
La perte d'un enfant qu'elle ne verra plus.

La princesse Marie, qui résidait habituellement à Nevers, était, à ce qu'il paraît, une protectrice pleine de sollicitude pour Adam Billaut. Il en fait un ange qu'il entoure de toutes les perfections. Placé dans une position sociale où, plus qu'un autre poète, il avait été obligé de se créer un monde idéal qui l'arrachât à une triste réalité,

Qui le mît dans le ciel sans délaissier la vie,

comme il le dit lui-même, la princesse Marie semble avoir été pour lui ce guide céleste qui le détournait des pensées de la terre, sa Béatrix, en un mot, mais avec une pensée paternelle au lieu d'une pensée d'amour.

À l'époque où il se plaint si tristement du départ de la jeune princesse, Adam Billaut n'est pas âgé, mais il parle de ses cheveux blancs, de sa main tremblante ; on le voit en proie aux douleurs

d'une vieillesse anticipée. Ses affaires ne vont guère mieux que sa santé. Il est séparé de sa femme, on lui retire un privilège qu'il avait obtenu sur la vente des eaux de Bourbon-l'Archambault ; il se représente

Un des pieds chaussé, l'autre nu.

C'est surtout dans ses dernières années qu'il est triste de le voir déçu par des largesses mensongères qui n'existaient guère qu'en paroles. Cependant il est probable que la fin de sa vie fut moins misérable que n'en fut le commencement. Il y a tout lieu de croire qu'il se réunit à sa femme qu'il avait quittée ; et son fils aîné, pour lequel il sollicitait un bénéfice, ne dut pas le laisser mourir dans un besoin absolu. Sa mort<sup>52</sup> arriva le 19 juin 1662. Un de ses amis, l'abbé Bertier, termine, un peu pompeusement peut-être, la préface dont il fait précéder le *Vilebrequin*, mais, comme les derniers traits de cet éloge sont un sérieux hommage à celui qui n'a guère recueilli en sa vie que des louanges presque ironiques, nous le citerons ici.

*« Je veux croire que le même feu qui jadis illumina les prophètes a rempli de sa splendeur l'âme de notre menuisier ; que ce génie qui a inspiré la philosophie aux premiers hommes s'est communiqué à lui d'une manière qui nous est inconnue. Comme j'étais près de conclure cette préface, j'ai reçu la nouvelle de sa mort... Le fond de son âme, qui m'était extrêmement connu, m'oblige de rendre ce témoignage à la postérité, qu'il avait les sentiments d'un homme très craignant Dieu ; que son inclination le portait à faire du bien à tout le monde, qu'il était très fidèle à ses amis, et que de tous ses témoignages d'affection, la reconnaissance était le moindre. Il est mort aussi constamment qu'il a vécu. La mort, qu'il a vu venir de loin avec tout son funeste appareil, ne lui a point donné de frayeur, parce qu'il s'était étudié à la mépriser durant sa vie. »*

Maître Adam a laissé trois ouvrages : les *Chevilles*, le *Vilebrequin* et le *Rabot*. Ce dernier n'a jamais paru. Les *Chevilles*, imprimées pour la première fois en 1644, renferment des passages bien supérieurs en général à ce qu'on rencontre dans le *Vilebrequin*, qui se sent, de la vieillesse et de la misère de l'auteur<sup>53</sup>. C'est dans le premier recueil que se trouve la célèbre chanson « *Aussitôt que la*

---

52 Maître Adam mourut dans une maison connue sous le nom du Ravelin ou de la Maison de l'arquebuse. Le duc de Nevers la lui avait donnée en usufruit. Cette habitation appartient encore à la ville. Nous tenons ces détails d'un ancien magistrat compatriote d'Adam Billaut, qui a fait diverses recherches sur sa vie. Un de nos plus habiles écrivains passant à Nevers voulut visiter l'ancienne maison de maître Adam ; elle a été démolie. Un vieillard lui indiqua l'emplacement qu'elle occupait. Le portrait d'Adam Billaut et celui de sa femme sont exposés dans la salle des séances du conseil général de la commune ; ils étaient autrefois en dépôt chez le notaire de la chambre des comptes du duc de Nevers. L'honorable magistrat que nous avons déjà cité, et auquel on voulut en faire présent, les fit donner à la ville. Notre célèbre statuaire David doit, dit-on, consacrer la gloire de maître Adam, et nous donner un jour le buste du menuisier de Nevers.

53 Les *Chevilles* furent d'abord imprimées in-4° chez Quinet. On trouve dans cette édition, dont la partie typographique

*lumière* » seul monument vraiment populaire en France d'un poète sorti du peuple. Nous dirons en passant que cette chanson si connue a subi, avant de nous parvenir, de nombreuses altérations, et qu'on doit la préférer telle que la fit l'auteur.

Parmi les morceaux dont se composent les deux recueils dont nous venons de parler, il y en a très peu, il n'y en a point même qu'on puisse citer en entier : mais on ne doit pas craindre de dire qu'on y trouve des fragments d'odes et d'élégies empreints du caractère le plus noble, le plus énergique et le plus touchant.

Tel est le morceau consacré à la mémoire d'un prêtre nommé Paullet qui mourut subitement durant une fête religieuse, au moment où il posait sur le saint-sacrement une couronne de fleurs.

Passant, pour te faire connaître  
Comme le ciel se le donna,  
Sache qu'en couronnant son maître,  
Son maître aussi le couronna. ;  
La mort, d'une pompe célèbre,  
Lui fit une pompe funèbre  
En le dérobant à nos yeux ;  
Mais ce fut avec tant de gloire  
Que jamais l'œil de la mémoire  
N'a vu naître un tombeau qui fût plus glorieux.

Comme un nourrisson de Bellone,

---

est assez soignée, un portrait de maître Adam et un avant-propos de Saint-Laurent. La seconde édition, in-8°, parut à Rouen en 1654, et l'auteur y fit quelques additions. Elle est beaucoup moins rare que la première. Je ne connais qu'une édition du *Vilebrequin* : elle a paru chez Guillaume de Luynes à Paris, en 1663. L'abbé Bertier en fut l'éditeur. En 1806 on a donné une nouvelle édition des œuvres de maître Adam ; le portrait de l'auteur y est reproduit. Quoique le titre semble indiquer une collection complète, il est facile de se convaincre que ce n'est qu'une réimpression des *Chevilles*. Maître Adam a fait imprimer à part, in-4°, une ode à M. Le Prince, qui a été donnée probablement depuis en tête du *Vilebrequin* ; mais il ne m'a pas été possible de me procurer cette pièce séparée. Malgré les perquisitions que l'on assure avoir été faites à Nevers, on n'a pas pu se procurer le manuscrit du *Rabot*. Quelques personnes croient que ce dernier ouvrage a été refondu dans le *Vilebrequin*. L'abbé Goujet dit avoir lu de maître Adam une pièce intitulée le *Claquet de la Fronde sur la liberté des princes, avec une élégie aux dames françaises et une épigramme*. Ce recueil a été imprimé, en 1651, in-4°.

Qui parmi l'orage et l'effroi  
Meurt en maintenant la couronne  
Dessus la tête de son roi,  
De même, au mépris de la Parque,  
Il rendit au divin monarque  
Tous les restes de son devoir ;  
Et quand le mal le vint poursuivre,  
Il aima mieux cesser de vivre  
Que de rester vivant et manquer de devoir.  
Au milieu d'un peuple fidèle  
Qui de toutes parts le suivait,  
Autant pour imiter son zèle  
Que pour la charge qu'il avait ;  
En célébrant l'auguste fête  
Du moteur qui tient la tempête  
Et la destinée en ses mains,  
La mort, d'un coup doux et funeste,  
L'élevant au séjour céleste,  
Le sauva pour jamais de celui des humains.  
Après avoir regretté encore les vertus de celui qu'il célèbre, Adam Billaut s'écrie : .  
Oui, par son salut Dieu nous montre  
Un lieu superbe et sans pareil,  
Où l'homme le plus misérable,  
Imitant sa vie adorable,  
Marchera comme lui sur le front du soleil.

Une contestation ayant eu lieu entre lui et Dupuy, célèbre médecin de ce temps, qui prétendait que l'âme était soumise aux organes, maître Adam fit ces stances pleines de grandeur et d'originalité :

Mon corps n'est plus qu'un tronc qui tremble et qui soupire,  
Le sang dans ses canaux va perdre sa chaleur ;  
Mais l'âme qui soutient ce trébuchant empire,  
Est exempte des coups qui causent ce malheur.  
Son immortalité brave cette prison,  
Et par des sentiments plus divins que profanes,  
Elle rit de ces fous qui mettent les organes  
Au-dessus du pouvoir qu'elle a sur la raison.  
Les rochers, comme nous enfants de la nature,  
Ces monstres sourcilleux qui pénètrent les airs,  
Et qui, dès le moment que l'on vit leur structure,  
Ont toujours surmonté la foudre et les éclairs ;  
Ces immobiles corps, dont les têtes chenues  
Avoisinent les cieux à la honte des nues,  
Par les rigueurs du temps ont-ils été détruits ;  
Et l'éclatante écho qui leur sert de génie  
N'a-t-elle pas toujours la pareille harmonie  
Que celle qu'elle avait quand ils furent construits ?

Est-on curieux de lire des vers d'album tels qu'on en écrivait en ce temps ? Voici ceux que maître Adam improvisa pour le livre d'Heures d'une belle dame :

Aimable cause de ma peine,  
Veillez et priez nuit et jour :  
Jamais la grandeur souveraine

Ne vous donnera son amour.  
Tant que votre âme inexorable  
Rendra la mienne misérable,  
Vous perdrez vos vœux et vos pas ;  
Parce que la bonté suprême  
Veut qu'on aime ce qui nous aime.  
*Cependant vous ne m'aimez pas.*

Mais sans contredit la pièce où maître Adam a montré le talent le plus harmonieux, l'âme la plus rêveuse, est une assez longue élogie à laquelle il a donné le titre d'épithaphe, et qu'il consacra à la mémoire de M<sup>me</sup> Claude de Sault de Tavannes, qui avait épousé le marquis d'Espoisse, et qui mourut fort jeune :

Passant, si l'on pouvait fléchir les destinées,  
Quand leur fatalité nous veut priver du jour ;  
Si la grandeur du sang, la fortune et l'amour  
Pouvaient faire durer la course des années,  
Celle dont ce tombeau se vante sans pareil,  
Exempte du tribut qu'on doit à la nature,  
N'aurait jamais entré dedans la sépulture  
Qu'avecque le soleil.  
L'immortelle vertu dont elle fut suivie  
Semblait être au-dessus des volontés du sort ;  
Et l'on va s'étonnant comme une injuste mort  
Osa bien triompher d'une si juste vie ;  
Car, quoi que la raison nous puisse discourir  
Sur la nécessité de la loi naturelle,  
Je tiens que c'est à tort qu'une chose si belle

Soit sujette à mourir.  
Ses moindres actions ont passé pour divines ;  
Elle fut ici-bas un miracle à nos yeux,  
Mais, comme un beau rosier dont la rose est aux cieux,  
Ce triste monument n'en a que les épines.  
C'est en vain d'espérer par des pleurs superflus,  
Qu'arrosant ce tombeau cette fleur vienne encore,  
Quand même ce serait des larmes de l'aurore,  
Nous ne la verrons plus.  
Elle est dans un séjour d'éternelle durée,  
Où l'astre qui nous luit fait le jour sous ses pas,  
Où l'empire du temps ni celui du trépas  
N'ont point d'autorité qui soit considérée ;  
Là, si le souvenir donne de la pitié,  
Si la terre à pour elle encore quelques charmes,  
C'est le fâcheux plaisir de voir tomber des larmes  
À sa chère moitié.

Dans les strophes suivantes, maître Adam essaie de peindre la douleur que ressentit l'époux de cette femme touchante, qui vient de lui offrir une de ces créations idéales dont la poésie du temps offre si peu d'exemples ; mais il émeut bien moins, dans cette peinture du désespoir que quand il exprime une céleste douleur. Il y a cependant encore de la sensibilité et de l'énergie dans ces vers :

Aussi, depuis le jour d'un si cruel outrage,  
Quand il vient aborder ce funeste cercueil,  
Il ressemble au nocher qui regarde l'écueil  
Où l'orage impétueux a causé son naufrage.

Laissons le poète remonter vers les cieux, et l'on croira entendre un chant de Lamartine :



Dans cet heureux séjour où tout le monde aspire,  
Où les contentements surpassent les désirs,  
Où tout est immortel, où les moindres plaisirs  
Sont plus à désirer que l'éclat d'un empire ;  
Dans des félicités qu'on ne peut exprimer,  
Assise sur les bords du céleste rivage.  
Elle voit des mortels l'ambitieux orage  
Sans crainte de la mer.  
Passant, pour mériter le bonheur de la suivre  
Et rendre ton esprit à jamais satisfait,  
Apprends par le chemin que sa vertu te fait  
Qu'il faut pour bien mourir que l'on sache bien vivre.  
Imprime dans ton cœur la grandeur de sa foi,  
Et pour participer à sa gloire immortelle,  
Invoque-la : plutôt que de prier pour elle  
Qu'elle prie pour toi.

Maître Adam n'appartient certainement à aucune école, et il dit lui-même que la nature en le créant a voulu montrer ce qu'elle peut au-dessus de l'art. On sent cependant qu'il était attaché à l'école de Ronsard. Il voit avec douleur l'originalité de ce poète méconnue déjà, de son temps, et il s'écrie que ses détracteurs ainsi que ceux d'Homère ne sont point de sa tige. Maître Adam était contemporain de Malherbe ; mais, loin de vivre comme lui dans le monde lettré ou au milieu de la cour, un travail pénible et grossier prenait tous ses instants. S'il avait assez de loisir pour faire des vers, le temps lui manquait presque toujours pour leur donner cette pureté harmonieuse dont il avait si bien le sentiment. Néanmoins dans ses beaux morceaux, dans ceux où il est poète par le cœur, maître Adam est peut-être plus correct que Malherbe, et l'inspiration lui révèle tout à coup des secrets d'harmonie qu'une étude laborieuse apprenait lentement au rival de Ronsard.

## ART ORIENTAL

### Manuscrits à Miniatures

(in *La France littéraire* – 1836)

Quand l'art se met en marche chez un peuple, quand il commence à avoir une destination et un but, il se contente presque toujours de faire naître un seul genre d'émotion ; ce sont les inspirations de la poésie religieuse qu'il adopte ; il essaie d'abord de frapper par la terreur. C'est ainsi que le fantastique apparaît d'abord chez toutes les nations. Plus tard la formule religieuse prend son essor ; les dieux sont formés à la ressemblance de l'homme ; l'art s'ennoblit : il a fait un pas immense ; l'observation de la nature va lui dévoiler tous les mystères de la poésie plastique. Plus tard encore, il se fait historien, il retrace d'abord les grands événements du pays ; mais bien peu lui importent les variétés apportées par les usages et par les temps : c'est l'homme du siècle qu'il représente. Pourquoi le peintre serait-il plus savant que le poète ? Pourquoi Paul Véronèse serait-il plus habile que Froissard et que Villani ; Michel-Ange, que Le Dante et que Shakespeare ?

De nos jours, la science est entrée dans l'art ; la science a fait une autre poésie. On demande toujours du génie aux peintres et aux poètes, mais on veut que ce soit un genre voyageur, initié aux grandes scènes de la nature et de l'histoire. Ce qu'il y a de naïf, ce qu'il y a de simplicité poétique dans l'ignorance ou dans l'isolement d'un peuple, ne convient plus au siècle. Il faut toujours du génie, je le répète, mais ce génie doit embrasser de son regard tous les peuples de la terre.

Le siècle a raison ; c'est à la poésie qui a interrogé l'histoire à multiplier ses jouissances, comme la religion multipliait autrefois les émotions profondes. Et voyez en effet, n'avons-nous pas maintenant vingt Homères au lieu d'un Homère ; le regard surpris ne s'élançait-il pas vers de nouveaux Olympes ; n'a-t-on pas reconquis tout le moyen âge ; n'essaie-t-on pas de réhabiliter les temps nouveaux ? Toute poésie, toute religion, toute nature est grande aux yeux de l'art. Mais l'art a

son labeur, le travail de l'atelier est immense et ne permet pas toujours aux peintres et aux sculpteurs les recherches longues, minutieuses, fatigantes de la bibliothèque. Voyageons donc un instant avec les peintres voyageurs, interrogeons un moment les artistes méconnus de l'Orient et du Nouveau-Monde.

Le temps approche où nos habiles orientalistes feront entrer dans le domaine général de la littérature les grandes épopées de l'Inde et de la Perse : les poésies tour à tour terribles et gracieuses des Arabes ; les comédies, les romans si ingénieux des Chinois ; il ne sera pas plus permis alors d'ignorer les scènes imposantes du Râmâyana et du Mahbarata ; les peintures énergiques des Moallacat et du Hamasa, qu'il n'est permis d'ignorer Homère ou Hésiode, Virgile ou le Dante. Que dis-je ! l'impulsion est déjà donnée, la délicieuse figure de Sacountalâ apparaît comme la réalisation des plus gracieuses fictions de l'Inde<sup>54</sup>. Yu-Kiao-li a fait entrer les gens les moins curieux de ces sortes d'études tout à la fois dans la vie réelle et idéalisée des Chinois. Le théâtre de cette nation, inconnu jusqu'à présent, va nous être révélé comme l'a été naguère celui des hindous. La chrestomathie arabe est pleine de fragments poétiques qui saisissent l'âme, comme les plus hautes inspirations de Job : mais je m'arrête ; si je portais mes regards vers les autres terres de l'Orient, il faudrait donner une longue liste de noms et de travaux.

Mais quand toutes les merveilles de l'Orient auront été vulgarisées parmi les artistes, quand les peuples si poétiques de la Polynésie et de l'Amérique leur apparaîtront aussi avec leur véritable caractère, où puiseront-ils sur leur nature, sur leurs mœurs caractéristiques, sur le costume de tant de contrées étrangères les renseignements qui ne font point l'art, mais qui doivent l'aider ? dans les manuscrits de nos bibliothèques si peu consultés, dans des voyages anciens et méconnus. Ces trésors sont près d'eux et souvent ils l'ignorent. Car on ne s'est occupé de leur en faire connaître que la plus faible portion. Il faut le dire en passant, si le besoin d'exciter de nouvelles émotions s'est fait

---

54 Bien peu de jours avant sa mort, j'allai voir au Collège de France le savant Chezy ; nous parlâmes avec enthousiasme de *Sacountalâ*, et dans ce court entretien il me révéla cette âme de poète qui a donné à de simples traductions le grandiose et le charme de compositions originales. Je l'avais trouvé travaillant sur un manuscrit hindou : il me dit avec sa gracieuse bonhomie, qu'il traduisait une pièce de théâtre fort curieuse ; que c'était l'histoire d'un vaurien de l'Inde qui avait scandalisé du bruit de ses aventures une grande ville du Bengale, et qu'il y avait environ dix-huit cents ans que ce mauvais sujet avait fait des vers et même des folies fort amusantes, mais que tout cela, comme on le pense bien, était fort difficile à entendre. Ce drame, on le voit, avait un caractère fort différent de la *Sacountalâ*. L'aimable et bon Chezy entra à ce sujet dans une multitude de détails que j'accuse ma mémoire infidèle de n'avoir pu conserver. Il m'avoua néanmoins, que, dès cet instant, il se regardait comme en état de donner une traduction libre de la pièce dont il me parlait. Si je ne me trompe, ce drame était fort court, il était mêlé de vers et de prose, et les vers, selon l'usage, étaient écrits en *pracrit*. Espérons que la famille de Chezy retrouvera dans ses papiers quelques fragments précieux de ce travail ; car, lorsque je le vis pour la dernière fois, il écrivait, et il n'interrompit ses savantes recherches que pour me donner avec l'amabilité qui était le fond de son caractère, quelques-uns de ces détails qu'il ne refusait jamais, même aux ignorants, pourvu qu'ils sentissent et qu'ils aimassent la poésie.

sentir à un grand nombre d'artistes, si quelques uns de nos peintres se sont occupés de l'Orient plus que l'intérêt du public n'eût semblé l'exiger ; si l'on s'est fatigué de ces compositions, où le vrai but de l'art disparaissait devant la recherche fatigante d'un costume vulgaire, il faut s'en prendre au cercle étroit dans lequel les artistes ont fait agir leur pensée. Après avoir retracé les grands faits de l'histoire de la Grèce moderne, quelques souvenirs peu variés de notre expédition d'Égypte ou de nos campagnes d'Alger, ils se sont arrêtés, et ils ont négligé précisément les plus belles ressources offertes à l'art. Ont-ils étendu leurs regards, ils ont fait de l'indien avec des costumes persans, et de l'arabe avec des documents tirés de la Turquie ; précisément comme on faisait impitoyablement du moyen-âge il y a vingt ans, avec le siècle de François I<sup>er</sup>.

Dans la revue que nous allons faire, une remarque importante frappe d'abord la pensée : c'est avec quelle constance le génie oriental a conservé les formes antiques de son architecture, la coupe du vêtement, et jusqu'à la disposition des meubles et des ustensiles. L'ardent besoin du progrès, la fusion des races, n'a pas, comme cela est arrivé parmi nous, jeté mille variétés dans les habitudes d'un siècle à l'autre, de sorte que très souvent, en s'aidant néanmoins toujours de la chronologie et de la géographie historique, les costumes d'un temps assez rapproché de nous peuvent servir dans un tableau qui rappellerait un événement bien antérieur. Le génie inflexible de l'Orient semble formuler son art imparfait pour l'éternité.

Les peintures de l'Inde, proprement dites, ne sont pas en grand nombre à la bibliothèque du roi, surtout à la section des manuscrits, mais le cabinet des estampes renferme la belle collection rapportée par Manucci<sup>55</sup> ; outre ce précieux volume, des peintures hindoustani, d'un caractère plus fin, plus gracieux encore, sont mêlées à des peintures persanes et mogoles, dans l'ouvrage qui porte pour titre : *Dames et seigneurs persans*, n° 2928 : il y a là quelques têtes d'une ravissante expression, qui rappellent toute la pureté virginale de Sacountalâ et de Damayanti. Ces manuscrits appartiennent au temps de la domination mogole ; les sujets sont alternativement tirés de l'histoire des vainqueurs et de celle des vaincus. Quelques Européens, représentés dans leur costume, attestent la date du livre. Il est du 16<sup>e</sup> siècle. Je citerai aussi, outre deux petits volumes sanskrit, un précieux ouvrage intitulé : *Abrégé historique des souverains de l'Indoustan ou de l'empire Mogol*<sup>56</sup> On le doit au colonel Gentil, qui l'écrivit en 1772, et qui le fit orner d'une multitude de miniatures par un artiste hindoustani. Ces peintures, minutieusement exactes, mais d'une exécution incomplète même

---

55 Manucci a rapporté ces admirables peintures indiennes exécutées par des peintres persans vers le 16<sup>e</sup> siècle. Ce recueil n'est pas assez consulté. Voyez également le n° 2926.

56 N°108. Fond des traductions, section des manuscrits.

dans le sentiment oriental, offrent une précieuse série de portraits et de scènes guerrières, où l'éléphant et ses diverses attitudes sont représentés avec plus de soin que de talent : ici il faut oublier l'art, et n'user que de la partie technique.

Plusieurs cabinets d'amateurs renferment d'admirables miniatures isolées dues à des peintres hindous, mais je ne puis omettre ici une grande peinture à peu près monochrome, que l'on voit dans la belle collection de M. Lamare-Picquot. Ce tableau, qui est d'une grossière exécution, a été enlevé d'une pagode et représente un sujet tiré du Râmâyana. Il est précieux, surtout comme étude de la peinture symbolique des hindous<sup>57</sup>. Il serait à souhaiter du reste, que le gouvernement qui songe à former un musée ethnographique, ne laissât pas échapper l'occasion d'acquérir cette collection unique, où nos peintres pourraient étudier tout ce qui est relatif au culte de Brahma et du Bouddhisme. Les statues des divinités indiennes, les diverses figures de Bouddha, les coupes des sacrifices, de nombreux modèles de temples, des figurines revêtues des vêtements du prêtre et du guerrier, tout est réuni pour donner à l'artiste et au savant des idées précises sur la terre la plus poétique de l'Orient. Une traduction persane de l'épisode de Nala<sup>58</sup>, en nous rappelant l'admirable poème sanskrit dont il est tiré, nous amène naturellement à parler des miniatures persanes. Les figures du Nala sont assez jolies, les scènes qu'elles représentent sont gracieuses et variées ; mais nous n'adopterons point ce manuscrit comme type de l'art chez une des nations les plus ingénieuses de l'Orient. Les Persans sont à coup sûr parmi les sectateurs de l'Islamisme ceux qui ont secoué avec le plus d'énergie les préjugés religieux contraires aux arts, et qui se sont livrés à la peinture avec le plus de succès. Chez eux, ainsi que chez les Arabes, l'art a atteint son apogée vers le 16<sup>e</sup> siècle, et c'est sans doute une coïncidence curieuse avec la marche de l'art en Europe. C'est à cette époque que l'on peut rapporter le précieux manuscrit du *Scha-nameh*<sup>59</sup> (le livre des Rois), cette grande épopée des Persans, qui, paraissant au 12<sup>e</sup> siècle, rappelle les grandes révolutions de l'empire et les hautes actions de ses héros. L'œuvre de Ferdoucy est ornée de nombreuses figures d'une exécution fine, intelligente ; il est évident que l'artiste a voulu représenter les costumes en usage au moyen âge, et non pas ceux de l'antiquité. Le type de physionomie est essentiellement mongol. Après l'Homère persan,

57 On voit parmi les peintures du cabinet de M. Lamare-Picquot, des figures peintes sur carton, qui, par le caractère de l'ensemble et le mouvement des draperies, sont certainement égales à tout ce qui nous est parvenu des Grecs et des Étrusques.

58 Supp. Persan. Sect. des manuscrits.

59 N° 84. Supp. Persan. Il y a sous le n° 38, fond Bruix, un autre manuscrit du *Scha-nameh*, orné de trente-quatre belles peintures.

Aux peintres qui voudraient descendre plus avant dans les antiquités de la Perse, nous indiquerons deux exemplaires du *Viraf Nameh*, apportés de l'Inde par Anquetil-Duperron. Cet ouvrage religieux, à l'usage des guèbres (les adorateurs du feu), renferme un certain nombre de peintures grossières exécutées dans le Guzarate, et représentant quelques scènes de l'enfer des Parsis.

je citerai l'histoire des prophètes<sup>60</sup>, beau manuscrit remarquable par les figures dont il est orné, et par le travail artiste de sa couverture. Là, les scènes religieuses donnent aux compositions des miniatures un caractère plus grave que celui des peintures persanes en général. Toutefois, cette gravité s'unit au merveilleux, et bientôt le merveilleux tombe dans l'emblème oriental, plus inexplicable cent fois pour nous que les faits purement religieux ou historiques. Le Souz-u-Ghudez<sup>61</sup> que les curieux examinent sous les montres de la bibliothèque, renferme des scènes d'amour qui se terminent par une *suttie*. L'événement se passe dans l'Inde, et l'héroïne du livre se brûle sur le corps de son amant ; mais ce serait une erreur de chercher dans cette peinture, d'un usage étranger aux Musulmans, l'exactitude du costume et des localités. Ce manuscrit, tout précieux qu'il peut être, est bien loin pour l'exécution d'un délicieux *khosrow*<sup>62</sup> dont on ne saurait assez vanter la grâce et la finesse. Il est difficile de voir quelque chose de plus élégant et de plus ingénieux que les arabesques dont il est orné : des animaux, dessinés en traits d'or sur un fond de couleur, rappellent dans mille scènes gracieuses et animées, ce que Newton Fielding a fait de plus naïf et de plus finement observé.

Quittons la Perse, passons la frontière, entrons en Tartarie : *Le Leilet El Mirage*, ou la nuit de l'Ascension<sup>63</sup>, nous révélera l'état de l'art chez les Tartares Ouïgours. Ferid Eddin-Athar écrivit ce grand ouvrage de théologie avant le 7<sup>e</sup> siècle de l'hégire, et il peut être rapporté au temps où florissaient les successeurs de Gengis Khan. Les figures de ce manuscrit sont du plus haut intérêt sous le double rapport de l'art et de l'histoire religieuse. En effet, de nombreuses peintures d'une fine exécution y représentent le voyage que fit le prophète dans les sept régions célestes, où les fidèles goûtent la béatitude éternelle. Puis on le voit descendre dans un enfer que l'artiste tartare a voulu faire assez terrible pour effrayer une imagination ouïgour, mais qui le plus souvent n'est que grotesque. Mahomet, dans ces grandes miniatures, apparaît toujours monté sur une jument à tête de femme ; et l'ange Gabriel, aux ailes étincelantes, est son guide. Tantôt le prophète invite les hommes au repentir, tantôt il cause familièrement avec Abraham, Moïse et Jésus-Christ : plus loin, c'est Adam qu'il interroge. En quelque lieu qu'il apparaisse il est facile à reconnaître, et l'artiste trouvera peut-être là un type précieux à consulter.

Si le peintre amoureux de l'Orient veut retracer quelques unes des grandes scènes rappelées dans les sept poèmes antérieurs à Mahomet, qu'il consulte le manuscrit arabe de *Kalila et Dimna*<sup>64</sup>,

---

60 N° 59. Supp. Persan.

61 N° 130. Supp. Persan. Le Souz-u-Ghudez (la brûlure et la liquéfaction).

62 Ancien fond Persan, n° 215

63 N° 73. Supp. Turc.

64 N° 1483. A. Fond Arabe.

il se convaincra promptement que sous le rapport de l'art, les Arabes sont bien inférieurs aux Persans et même aux Tartares ouïgours. Néanmoins ces peintures, où l'on reconnaît dès le premier coup d'œil le type national, seront d'une grande utilité dans tout ce qui regarde l'étude du costume ancien, s'il est vrai, comme on l'affirme, que les Arabes, moins encore que les autres peuples de l'Orient, aient changé de costumes et d'usages. Les *Séances de Hariri*<sup>65</sup> seront consultées sous ce rapport avec utilité, et les figures en sont moins grossièrement dessinées que celle du *Kalila*. Comme dans les peintures grecques du moyen âge, les têtes des principaux personnages se trouvent environnées d'une auréole d'or, ce qui semble indiquer chez les Arabes quelques rapports avec l'école byzantine. Dans tous les cas, l'antiquité de ces deux manuscrits les rend doublement précieux, puisqu'ils appartiennent au 12<sup>e</sup> et au 15<sup>e</sup> siècles.

Je ne dirai rien d'une hippatrique arabe dont les figures sont trop grossières pour être de quelque utilité, à moins que quelqu'un de nos peintres n'ait besoin de représenter le cheval fantastique du prophète.

Je passerai rapidement chez les Turcs. Parmi ces graves et indolents sunnites, l'art paraît avoir été regardé comme chose assez frivole ; cependant il est moins imparfait que celui des Arabes ; et un manuscrit turc du 18<sup>e</sup> siècle<sup>66</sup>, qui contient les portraits des souverains ottomans, donnera du moins d'utiles renseignements sur le costume exact d'Osman et de ses successeurs, dont la richesse s'accroît à mesure que les conquérants quittent leur rudesse primitive.

Ce serait sans doute ici l'occasion de nous occuper des manuscrits du Bas-Empire dont les peintures attestent bien un temps de décadence, mais qu'on ne saurait trop étudier comme un reflet de l'art antique. Toutefois ce serait presque nous éloigner de notre but et quitter l'Orient pour l'Europe. Je me contenterai, parmi les manuscrits byzantins, d'en indiquer un précieux par le caractère de ses miniatures et souvent par leur conservation<sup>67</sup>. Là on trouvera tout le génie religieux du Bas-Empire et d'admirables traditions des temps anciens.

Disons un mot des ressources que peuvent offrir à la peinture des contrées orientales les manuscrits européens du moyen-âge. Il faut bien l'avouer, ces ressources sont nulles quant à l'étude du costume. J'ai vu un grand nombre de ces manuscrits de nos voyageurs primitifs ; jamais, à l'exception d'une des miniatures de Bertrandon de La Broquière<sup>68</sup>, je n'ai rencontré aucune peinture qui fût

---

65 Supp. Arabe.

66 Supp. Turc, n° 55

67 N° 1528. Gr. ancien fond. Voy. les notes de la fin.

68 N° 77.

de quelque exactitude, et qui pût servir à la connaissance des lieux. Mais j'ai été émerveillé souvent de la naïveté ingénieuse de ces petits tableaux façonnés à loisir dans le cloître. En général, ces peintures étaient formulées d'avance ; elles étaient les mêmes pour Rubruquis et pour Brioul ; pour Hayton et pour Odric. On adoptait, pour toutes les régions de l'Orient, un costume fantastique, tenant du grec et du vénitien. Le moine convertisseur gardait son froc, puis çà et là venaient des chevaliers exterminateurs de monstres ; des châteaux gothiques leur offraient un asile contre des bœufs à tête d'esturgeon, ou des crocodiles à têtes d'hommes. Le magnifique manuscrit des *Merveilleuses histoires* offre des preuves nombreuses de l'étrange liberté d'imagination qui régnait dans ces peintures. Le manuscrit des voyages d'Hayton<sup>69</sup> est d'une délicieuse variété en ce genre. Mais je ne connais rien de plus curieux que l'*Histoire du monde*<sup>70</sup> où l'univers fantastique du 15<sup>e</sup> siècle apparaît dans toute sa naïveté. C'est ainsi que l'Égypte est couverte de tours à créneaux comme en Sologne ou en Picardie, et qu'on y voit, au lieu d'immenses pyramides, de petites églises semblables à nos chapelles de villages. C'est encore l'adoration d'un veau d'or, puis la tentation d'un saint de la Thébaïde environné de démons hideux ou de gracieuses jeunes filles. Le paradis terrestre y est *pourtrait dans ses naïves délices*, et l'on est obligé de regarder comme une tradition fortuite l'exactitude du peintre qui a représenté au chapitre de l'Inde un homme coiffé d'un turban et une *suttie* s'élançant dans un bûcher. Nous voilà de nouveau sur les bords du Gange, et au moyen de ces vieux manuscrits occidentaux, il nous serait facile d'entrer dans le Cathay : mais c'est de la Chine réelle, et non pas de la Chine fantastique qu'il nous reste à parler. Nous retournons donc aux manuscrits orientaux.

Dans ce vieil empire de la Chine comme dans l'Inde, l'art a suivi une route qui lui était propre : il s'est borné lui-même ; il a restreint sa mission, et l'on est étonné qu'avec tant de grâce et tant de naïveté, il ne se soit jamais élevé jusques aux conceptions du génie, jusqu'à la véritable peinture enfin. Il restait seulement un pas à faire ; ce pas n'a point été franchi, et l'on est tenté de croire qu'il n'était pas dans l'esprit de la race de faire un tel progrès<sup>71</sup>. Les Chinois copient nos peintures avec une admirable exactitude, et l'on conçoit qu'ils ne les imitent pas ; ils ont un caractère à part ; mais ce qui est plus extraordinaire ; c'est que les mystères du clair-obscur ne leur aient point été dé-

---

69 Supp. Franc. 632, 10.

70 Ce manuscrit, sous le n° 7499, contient cinquante-sept figures. Je citerai également une traduction française de Solin, ornée d'un grand nombre de peintures du même genre, Guaignères, n° 92.

71 Un peintre assez célèbre d'Italie, le P. Castiglione, étant allé à Pékin, se vit contraint de se modifier selon le goût du pays, et lors de l'ambassade de Macartney, les Chinois demandaient sérieusement, à propos des portraits qui leur étaient offerts, si en Europe on avait le visage de deux couleurs ; les Chinois cependant commencent évidemment à suivre une route nouvelle, mais jusqu'à ce que la fusion des deux arts soit complète, ils y perdront, et l'Europe n'y saurait rien gagner.



voilés. Il s'en tiennent à la représentation nette et pure de l'objet ; ils n'ont point su deviner les jeux de la lumière ; néanmoins, je le répète, la grâce, la finesse, la variété dans les expressions, les Chinois l'ont dans leur peinture comme ils l'ont dans leur poésie.

Maintenant si l'artiste européen cherche dans les recueils que nous possédons la vérité du costume, il n'aura que l'embarras du choix. Dans ce rapide coup d'œil, nous nous contenterons de signaler une curieuse antiquité, essentiellement utile à l'art, si l'art s'étend dans son universalité. Je veux parler d'une iconographie chinoise, conservée à la bibliothèque royale (section des manuscrits). Bien que l'exécution en soit grossière, bien qu'on n'y reconnaisse guère la minutieuse finesse que mettent ordinairement dans leurs productions les peintres du céleste empire, les figures traditionnelles qu'elle renferme sont trop précieuses pour ne pas les mentionner ici. Désormais, il ne sera pas plus permis d'ignorer quel était le type de tête de Lao-tseu ou de Kong-fu-tseu, qu'il n'est permis d'ignorer celui de Socrate ou de Platon, puisque les portraits des grands philosophes chinois sont conservés d'âge en âge, et que l'artiste nous les a transmis d'après des copies fidèles. Laissons un moment parler le peintre<sup>72</sup>:

*« Au commencement de la vingt-quatrième année de Kang (c'est-à-dire sur la fin de l'année 1683), moi, Po-kié, surnommé Tchang-sieou, ayant achevé de copier les portraits de plus de cent personnages célèbres dont on conserve les originaux dans le temple où l'on apprécie sans partialité le mérite de ceux qui ont pratiqué la vertu, j'ai cru devoir dire quelque chose de chacun pour qu'on pût s'en former une légère idée. »*

Nous terminons ce rapide coup d'œil sur les peintures de l'Orient, en rappelant une des plus récentes acquisitions qui aient été faites par la bibliothèque. Il s'agit d'un manuscrit cochinchinois de la plus belle conservation, et qui est orné de nombreuses figures soigneusement exécutées, mais où domine la partie fantastique : toutefois nous sommes bien obligés d'avouer que ce surcroît de richesse intéresse médiocrement l'art proprement dit : quelque à l'étroit que se trouvent nos artistes,

---

72 Ce recueil n'a point de numéro, il a été donné à la bibliothèque par le célèbre Amyot, en 1771. Le savant missionnaire a dit positivement qu'en faisant l'acquisition de cette iconographie, il a cru qu'elle pourrait avoir son usage, ne fût-ce que pour donner une idée du costume chinois. J'ajouterai que ce recueil est du plus haut intérêt pour l'étude de la physiologie historique et même de la phrénologie. Dans cette galerie des grands hommes chinois, Lao-tseu est représenté sous les traits d'un vieillard plein d'une céleste bonté, son teint serait clair même pour un Européen ; sa barbe est rare et d'une grande blancheur ; il semble que le type primitif de la race des Sins n'eût point été altéré en lui. Kong-fu-tseu (Confucius) est presque noir, et son regard est animé d'une intelligence pénétrante. Meng-tseu (Mencius), le plus célèbre des philosophes, après ces deux fondateurs de la morale chinoise, Meng-tseu a le teint jaune et une barbe très noire, c'est un type à part. Quant à Yuen-che-tsou, fondateur de la dynastie des Mongoux, sa physionomie presque rouge offre de nouvelles variétés parmi ces figures purement chinoises. On voit par le costume de ce conquérant et par les figures qui suivent la différence qui existe entre le costume importé par les Tartares et celui des anciens habitants du céleste empire.

ils seront probablement long-temps encore, sans aller chercher leurs sujets par-delà le céleste empire.

Si, comme au moyen-âge, nous confondons un moment le Nouveau-Monde avec l'Asie, nous interrogerons les manuscrits mexicains et ils nous rappelleront dans leurs peintures hiéroglyphiques, le culte, les habitudes sociales, le costume des nations que subjuga Cortès. Bien que sous le rapport scientifique, les ouvrages mexicains de la bibliothèque soient d'un haut intérêt, sous le rapport de l'art il est impossible de les comparer aux peintures de Velletri, de Rome, d'Oxford, et surtout à celles que rapporta Boturini Benaducci, et que lord Kingsborough a fait figurer récemment dans son immense ouvrage. Je ferai observer seulement que la bibliothèque possède parmi ses manuscrits mexicains des peintures complètement semblables à celles du musée de Dresde. Ces peintures, par leur caractère, attestent, chez les anciens peuples de l'Amérique, une période de l'art fort différente de celle que suivirent les Toltèques et les Aztèques, peuples conquérants qui substituèrent à l'art antique d'un peuple maintenant inconnu, des formes et des idées nouvelles. Il faut bien l'avouer, c'est en vain que l'artiste chercherait dans les peintures mexicaines les plus habilement tracées, ce caractère naïf, gracieux, spirituel, qu'on trouve dans les peintures hindoustani, persanes ou chinoises ; il faudra nécessairement qu'il découvre la vérité sous le symbole. Ce n'est pas encore une écriture, et l'on se demande si ces linéaments bizarres, entremêlés de figures humaines et d'ornements si singulièrement coloriés, méritent le nom de peinture.

Pour en finir avec l'art si incomplet des orientaux, pour indiquer son vrai caractère et son genre d'utilité, nous dirons que chez les Hindous, les Persans et même les Chinois, la peinture ne semble être qu'un métier exigeant avant tout de l'adresse et une patience extrême avec quelque sentiment de la grâce locale, quelque observation des mouvements les plus simples de l'âme. On y trouve une minutieuse exactitude, un soin religieux à rendre les moindres détails ; mais le peintre lui-même n'attache à ce genre de mérite nul sentiment de gloire. Il ne met pas son nom à ses œuvres, ou bien s'il le fait c'est presque accidentellement, comme le patient calligraphe inscrit le sien chez nous, en mémoire d'un travail exactement accompli. Les productions de ces artistes incomplets, qui appartiennent à une civilisation si incomplète elle-même, sont à la peinture ce que les poèmes populaires sans nom et sans date, sont au génie puissant qui a su conquérir un nom et dominer une époque. On y trouve cette grâce dont la naïveté est étouffée souvent chez nous par la science qui veut retrouver la simplicité en multipliant ses efforts ; mais il ne faut jamais y chercher de hautes inspirations ou même le sentiment pittoresque de la nature. Bien, selon moi, n'atteste mieux

le génie de la peinture européenne que les essais ignorés de ces peintres inconnus. Heureux le pays où l'enthousiasme donne un nom à l'artiste et un grand souvenir à son œuvre.

## **DES SCIENCES OCCULTES**

### **DE LEUR MARCHE ET DE LEUR INFLUENCE**

(in *La France littéraire* – 1836)

Dans la langue de l'antique Perse, le mot mage signifiait sage ; la magie, c'était la connaissance des choses divines et terrestres, la science par excellence.

Quelle que soit la partie du globe que l'on examine, quelle que soit la variété de l'espèce humaine dont on observe les usages, dans l'antiquité et dans les temps modernes, chez les sauvages et au milieu des empires civilisés, on trouve des devins et des gens s'occupant de magie. Nos livres saints, ceux des Hindous, des Chinois et des Grecs parlent d'hommes lisant dans l'avenir, évoquant les ombres, opérant mille prodiges par les connaissances surnaturelles qu'ils acquièrent, grâce à leur commerce avec des démons ou des génies. Les hommes qu'on est accoutumé, de nos jours, à regarder comme les plus sauvages et les plus complètement séparés du reste des nations, les Esquimaux, les Pécherais de l'extrémité de l'Amérique, et les habitants de la Nouvelle-Hollande, ont des devins qui conservent sur eux une grande influence.

Quand les peuples sont encore, dans l'état d'enfance, les devins et les magiciens exercent publiquement leur art ; ils font souvent partie du gouvernement, et presque toujours ils ont, dans leurs attributions, le soin de la santé des hommes. À cette période, la civilisation, la médecine et la magie se touchent, ou plutôt se réunissent. Cela se voit surtout chez les nations sauvages de l'Amérique, où le médecin, prophète et magicien, paie quelquefois de la vie ses folles promesses.

Nous serions fondés à croire que, dans l'enfance de la civilisation, les hommes, trompés par l'enthousiasme, par les rêveries de l'extase, par une forte volonté de lire dans l'avenir, par des songes extraordinaires, produits d'une organisation particulière, ne sont pas toujours des imposteurs

alors qu'ils se donnent pour prophètes, devins, ou favorisés des intelligences supérieures. Il y a encore des sorciers de très bonne foi à Tonga-Tabou, au Brésil, et même chez les nations hyperboréennes.

Quoique l'art divinatoire et la magie naissent presque spontanément et d'un sentiment analogue, on pourrait affirmer que le désir de lire dans l'avenir a dû précéder, chez tous les peuples, celui d'opérer des prodiges aux yeux de la multitude. Parmi les ramifications nombreuses de l'art divinatoire, celles qui consistaient à interpréter les songes, à appeler les morts et à les interroger sur les terribles secrets dont on les supposait les témoins, ont dû précéder toutes les autres. L'art de lire dans l'avenir par les révolutions des astres, a pu venir immédiatement après ; mais cette science suppose un degré d'étude et d'observations qui n'appartient pas à l'homme sauvage, proprement dit. Quelques essais pour opérer de grossiers prodiges ont dû, chez la plupart des nations dans l'enfance, précéder l'astrologie.

Examinons quel fut, chez les principales nations de l'antiquité, le sort des devins et des magiciens, et l'influence qu'ils exercèrent.

Si nous portons nos regards vers l'Inde, ce berceau d'une antique civilisation, qui a fourni au reste de l'Asie et même à l'Europe ses dogmes les plus sages, comme les superstitions les plus puissantes, on voit que les *Védas*, ces ouvrages religieux d'une si haute antiquité, contiennent plusieurs écrits magiques. Le père de l'histoire, Hérodote, prétend que les Égyptiens furent les inventeurs de l'astrologie judiciaire, et nous avons, seulement depuis fort peu de temps, la preuve de son assertion. D'un autre côté, ce qu'il y a de certain, c'est que, chez un grand nombre de nations asiatiques, l'astrologie portait le nom de science chaldaïque, et que les Chaldéens passaient pour le peuple qui se livrait avec le plus de succès à l'étude des sciences occultes. C'est ainsi qu'on a vu, au XVI<sup>e</sup> siècle, une nation puissante de l'Amérique méridionale redoutée et vénérée tour à tour par les autres tribus de ce vaste pays, comme exerçant l'art divinatoire. Les Caraïbes ainsi que le fait fort bien observer M. de Humboldt, semblent revêtus, dans le Nouveau-Monde, du caractère qu'on attribuait dans l'antiquité aux Chaldéens.

Nos livres saints, qui présentent, historiquement parlant, ainsi que le prouve Schlosser, d'autres garanties que les codes religieux dont on s'est plu, dans ces derniers temps, à rehausser l'antiquité, nos livres saints parlent fréquemment de divination, de magie, et la pythonisse d'Aïndor est une des premières chiromanciennes connues. Cependant, il est bon d'observer, avec Vico, ce génie puissant, créateur de la science nouvelle, que la divination était primitivement interdite, par

l'ordre exprès de Dieu, aux Juifs, et que cette défense était la base de leur religion. Outre les faits mentionnés par Moïse, les Orientaux accordent à Adam des connaissances surnaturelles, et croient qu'il a été initié, dès l'origine, dans l'art cabalistique et dans la magie. Selon eux, Abraham avait des connaissances profondes en astrologie, et ils lui attribuent le *Sepher*, qui devient ainsi un ouvrage de haute cabale, roulant sur l'origine du monde.

Envisagés dans les temps reculés, tous les hommes célèbres sont considérés comme ayant appelé à leur aide des intelligences supérieures, ou comme s'étant livrés à la magie. *Cham, Zoroastre, Moïse, Salomon, Numa Pompilius*, sont inscrits, par les démonographes, dans la liste nombreuse des magiciens les plus célèbres, et Vico va jusqu'à penser que la divination fut le principe de la civilisation chez toutes les nations païennes. Il est, du reste, infiniment probable que ces hommes, doués d'une intelligence supérieure, ne s'en tenaient pas à l'art de prédire, et qu'ils ont fait usage des sciences physiques inconnues au vulgaire, et pour lequel leurs plus simples résultats étaient des merveilles.

En le considérant dans sa première acception, on voit que le mot de magie n'emportait pas avec lui le sens qu'on y a attaché ensuite, et qu'il signifiait plutôt l'étude des sciences naturelles que l'art d'opérer des prestiges. M. Eusèbe Salverte démontre d'une manière victorieuse que les miracles cités dans les écrits de l'antiquité peuvent presque tous s'expliquer par une connaissance, même assez légère, des effets de la physique et de la chimie, ou même par cette observation attentive des phénomènes de la nature qui rejette toute espèce d'exagération.

Si l'on examine un autre ordre de phénomènes, propre à tous les temps, mais surtout aux temps antiques, on voit que l'observation de l'état d'extase peut donner une explication satisfaisante et des prétendues possessions, et de l'enthousiasme surnaturel qui accompagnait les oracles de la sibylle.

Une chose fort remarquable, c'est que les observateurs les plus attentifs de la nature parmi les anciens, n'ont pas rejeté la possibilité de lire dans l'avenir. Hippocrate croyait à la divination par les songes, et Aristote craint tellement de s'expliquer sur un fait de cette importance, qu'il reste dans un doute prudent, comme de nos jours des hommes fort instruits ne rejettent pas tous les phénomènes du magnétisme animal, et, pour croire, attendent qu'ils aient vu.

On peut dire que, chez les anciens, la magie et l'art de la divination, mêlés en quelque sorte aux mystères de la religion, ont eu un caractère imposant et grave, nous dirons d'une noblesse

presque continue, qui les rend bien différents de la sorcellerie, où le grotesque est mêlé au terrible, où un nouvel élément entre dans la poésie, et qui semble plus particulièrement appartenir au moyen âge. Cependant, comme on le voit dans Apulée, les anciens ont eu leurs véritables sorciers, et l'on sait par Schlosser que la plus ancienne sorcière dont il soit fait mention dans l'histoire grecque, avait, par ses attributions, un caractère fort différent de celui de l'enchanteresse Circé, et de Médée la magicienne. On pourrait la comparer avec plus de raison à la Canidie des Romains.

Ce qu'on peut appeler le beau temps de la sorcellerie moderne ne semble arriver que quand le christianisme évoque de nouveaux démons, et en ce temps de misère et d'ignorance, où les tribus du Nord fondent sur les provinces méridionales de l'Europe. Ce fut sans doute une effrayante irruption de demi-sorciers, que ces Huns, guerriers hideux et féroces, représentés par Jornandès comme nés du commerce des mauvais génies avec les femmes, dans les plaines désolées du Nord.

Ces Huns, mêlés aux Ouïgours, qui n'étaient peut-être pas anthropophages, mais qui se donnaient pour tels, comme le font encore de nos jours les Kalmouks, afin, selon Bergmann, d'imprimer plus de terreur dans l'esprit de leurs ennemis ; ces peuples de race mongole, donnèrent naissance aux ogres et à bien d'autres êtres effroyables qui apparaissent dans les anciens poèmes. Ils étaient entrés dans une contrée fertile en sorciers de toute espèce ; les Germains, les Goths, les Scandinaves, avaient leurs magiciens, différents les uns des autres, et il est à remarquer que ces peuples guerriers donnaient en général la qualité de sorciers aux restes malheureux des peuples qu'ils avaient vaincus, et qu'une sanglante persécution forçait à chercher un asile dans les lieux reculés. C'est ainsi que la race finnoise, accablée par les Suédois et les Danois, fut en possession de fournir les légendes de ces peuples de nains, de duergars, de magiciens et d'ouvriers mystérieux travaillant dans le sein de la terre à des armes enchantées.

La mythologie celtique, combattue par le christianisme, ne mourait pas non plus sans léguer au monde poétique du moyen âge quelques puissants magiciens, quelques fées bienfaites ou terribles ; le barde *Merdhin*, dont nous avons fait l'enchanteur *Merlin*, est de ce nombre. Il est lié intimement à la fable du roi Arthur, et les siècles n'ont pu affaiblir sa renommée en France et en Angleterre. L'influence qu'il a eue sur la poésie et même sur l'histoire, est trop connue pour la rappeler ici.

Mais, après les croisades, quand les Européens eurent uni leurs superstitions aux superstitions de l'Orient, quand les Arabes et les Persans eurent mêlé une féerie brillante aux idées âpres et sévères du Nord, la magie prit un autre caractère parmi nous, et l'on s'en aperçoit aisément en lisant

les anciennes chroniques. C'est avec raison que Walter Scott fait remarquer que la *Péri Mergian Banou*, célèbre dans les anciennes poésies persanes, figure dans les romans européens sous les noms différents de Mourgue la Faye, sœur du roi Arthur ; d'*Urgande la déconnue*, protectrice d'Amadis de Gaule ; de la *Fata Morgana*, du Boyardo et de l'Arioste.

S'il est naturel de penser que les croisades eurent une extrême influence sur la magie et sur la féerie en Europe, durant le XII<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, on doit regarder comme certain que le voisinage des Maures établis en Espagne contribua à développer le goût de l'étude des sciences occultes et de la haute cabale qui était probablement cultivée par les Templiers, et qui mêlait ses principes à ceux des gnostiques. Les Arabes espagnols, qu'on pouvait regarder à juste titre comme les hommes les plus instruits de l'Europe, semblaient avoir plutôt adopté les idées merveilleuses qui naissent de l'étude confuse des sciences, que les superstitions grossières qui tiennent à une ignorance absolue. L'alchimie, l'astrologie judiciaire, la science des nombres, et tout ce qui tient à la haute magie, était parmi eux comme un complément de l'étude de l'histoire naturelle : et en cela ils paraissaient parfaitement d'accord avec les Juifs, qui ont composé comme eux. de vastes traités sur les sciences occultes ; les idées des Arabes semblent se confondre avec celles de la cabale juive. Il est donc infiniment probable que ce fut aux Maures, et aux Juifs, peuple toujours errant<sup>73</sup>, que l'Europe du moyen âge dut le goût de l'alchimie, qui fut cultivé avec tant de succès par les Raymond Lulle, les Paracelse et les Arnaud de Villeneuve.

Mais au XVI<sup>e</sup> siècle, tandis que deux sciences imaginaires, l'alchimie et l'astrologie, occupaient vivement des esprits élevés, une ignoble sorcellerie se répandit dans toute l'Europe. Les sanglantes exécutions se multiplièrent ; c'était un déplorable moyen qui fut sans résultat pour arrêter cet effroyable débordement de sorciers et de sorcières de toute espèce, les uns adroits imposteurs, les autres victimes d'une imagination délirante. L'homme de sens par excellence, Montaigne, vit cette plaie de son siècle, et elle lui inspira une pitié profonde : avec sa sagacité pénétrante, il ne put méconnaître un fait regardé de nos jours comme étant hors de doute, savoir, que l'état d'extase produit des sorciers de bonne foi. Il vit donc des malades exaltés dans les sorciers de son temps, et les considéra dès lors comme on les considère quelquefois de nos jours : il affirme, qu'en conscience, « *il leur eût donné plutôt de l'hellébore que de la ciguë.* »

---

73 En général, les Juifs firent pendant les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles, les fonctions d'intermédiaires entre les Sarrasins et les Occidentaux. Tennemann, *Manuel de philosophie*, p. 264, traduction de M. Cousin.



Mettant de côté cette idée, qui recevra plus tard son développement, examinons un instant ce qui a pu consolider les principes de la magie chez les hommes, et dans quel ordre ils ont dû se développer.

Toutes les branches des Sciences Occultes sont renfermées dans la magie proprement dite, comme l'entendent les démonographes ; mais, en examinant bien la magie elle-même et ses variétés, l'esprit de critique aime à démêler comment peu à peu s'est formée une science imaginaire, ayant, ainsi que les sciences exactes, de nombreuses ramifications, partant de deux principes qu'on retrouve toujours comme base de l'art divinatoire et de l'art d'opérer des prodiges : le désir chez les uns d'exercer une haute influence religieuse ou politique, le besoin chez d'autres de s'élever au-dessus des misères de la terre en s'abandonnant aux rêves de l'imagination.

Selon nous, donc, la divination précède chez tous les peuples l'art des prestiges. Dans les différentes branches de l'art divinatoire, c'est l'onéirocritie qui a dû marcher avant toutes les autres ; la nécromancie est probablement venue ensuite. De nouvelles découvertes nous font connaître l'antiquité de l'astrologie<sup>74</sup>, de l'aéromancie, de la pyromancie et de l'hydromancie : leurs variétés sont nombreuses. La physiognomonie, qui a pris un grand développement de nos jours, remonte à des temps fort reculés ; la chiromancie a dû en être une conséquence ; elle a acquis toute son extravagante perfection au XVI<sup>e</sup> siècle. Après ces genres de divination, fort anciens, on en trouve qui sont nés avec la civilisation moderne, telles sont la cartomancie, la rhabdomancie, dont l'origine est très obscure, mais qui prend de l'importance au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècles. Tel est encore l'art de deviner le caractère ou les inclinations des hommes par leur écriture.

Les simples présages, les pronostics, marchent chez tous les peuples avant la haute divination, représentée par les oracles, les augures, les sibylles, les Vola Scandinaves, qui unissent intimement leurs sciences à la législation des peuples, et qui, sous ce rapport, méritent le plus profond examen.

---

74 C'est au savant Champollion qu'on doit ce précieux document, qui fait remonter l'astrologie aux temps antiques de l'Égypte ; il a découvert dans le tombeau de Ramsès V, des tables astrologiques, pour toutes les heures de chaque mois de l'année.

La cabale<sup>75</sup>, qui remonte à une si haute antiquité, mais qui n'apparaît avec tous ses résultats que dans le moyen âge, comme un reflet des mystérieuses conceptions religieuses du Rabbiniisme ; la cabale forme une division si élevée, qu'on hésite à l'introduire parmi les branches des sciences occultes. Il faut y faire entrer cependant la géomancie, et surtout cette science des nombres, si antique, que Pythagore y trouve déjà la solution des plus hauts mystères qui régissent l'humanité. La grande idée du microcosme lui appartient essentiellement. C'est certainement à la cabale du moyen âge, que se lient plus spécialement les fées, les enchanteurs, les géants et les nains, et cette multitude d'esprits élémentaires qui, chez tous les peuples, forment un inonde merveilleux, qui tient de la terre et des cioux.

---

75 Le mot cabale est tiré d'un mot hébreu qui signifie tradition ; il paraît avoir eu dans l'antiquité une acception purement religieuse ; c'était une espèce de théologie secrète enseignant à découvrir le sens mystérieux des livres sacrés ; mais dans le moyen âge, et même à une époque plus reculée, on en fit plus spécialement l'art de commercer avec les esprits qui animent le monde invisible, et celui de se rendre semblable à eux par la contemplation. On divisait autrefois la cabale en deux sections : la première est désignée sous le nom du *berressith*, c'est la science proprement dite des vertus occultes renfermées dans le monde ; l'autre, appelée *marcava*, est la connaissance des choses surnaturelles.

Il y a une espèce de cabale d'un ordre infiniment moins élevé, qui consiste dans la combinaison de certains mots mystérieux que l'on porte sur soi, et qui ont, entre autres vertus, celle de chasser les démons ou de rendre invulnérable. C'est sans doute dans cette série qu'il faut ranger le fameux mol *abracadabra*. Parmi les formules cabalistiques de ce genre, on révère surtout le mot *agla*. Ce mot puissant, prononcé en se tournant vers l'orient, fait retrouver les choses perdues, découvre ce qui se passe aux pays lointains, et opère encore mille autres merveilles, de même que le mot *bedonih* ; mais les savants qui ont sondé toutes les profondeurs de la cabale, n'ajoutent point foi à ces espèces de formules talismaniques, qui nous sont peut-être parvenues sous une forme altérée, et dont l'origine religieuse est entourée de mystères.

De même que la cabale a trouvé une vertu secrète dans l'arrangement de certains mois ou de certaines lettres, de même elle a considéré la disposition de certains nombres comme le principe des connaissances les plus merveilleuses. Les cabalistes, après les pythagoriciens, prétendirent trouver la révélation de l'avenir dans les nombres ; le XVII<sup>e</sup> siècle appliqua cette belle découverte aux noms propres, et il en résulta d'étranges extravagances qui eurent, comme on le sait, une influence politique bien extraordinaire. C'est ainsi que le nombre 666, qui est celui de la bête de l'Apocalypse, s'étant trouvé dans le nom du pape Paul V, les réformés en tirèrent les inductions les plus favorables à leur cause. Nous n'avons pas classé l'onomancie parmi les diverses formules de l'art divinatoire, parce qu'elle se lie essentiellement à la cabale.

Selon Agrippa, l'échelle des nombres est, dans le monde archétype, l'essence divine, de même qu'elle est l'intelligence suprême dans le monde intellectuel. Dans le monde céleste, c'est le soleil ; c'est la pierre philosophale dans le monde élémentaire, le cœur dans l'homme, qui représente un petit monde {microcosme}. Il est à remarquer que cette idée, qui fait de l'homme l'abrégé de l'univers, a été probablement émise pour la première fois par un philosophe chinois d'une haute antiquité, dans lequel on retrouve la plupart des idées de Platon. La connaissance complète de Lao-tseu ferait, probablement faire un pas immense à la science des origines philosophiques. Chez les anciens, l'unité (la monade) représentait Dieu ; le nombre deux, la dyade, était l'emblème de la matière susceptible de toutes sortes de formes ; le triangle devint le symbole de la nature animée. Les pythagoriciens et les platoniciens, après avoir vu dans le triangle l'image de l'ensemble des êtres, firent du carré l'emblème de la divinité. Plus tard, la science des nombres s'attacha à des détails d'un ordre moins élevé, et ne fut souvent qu'une forme emblématique de certains faits ou de certains événements. Hippocrate, dit-on, voyait dans le nombre cinq, le symbole de la santé.

Celui de quarante présentait une signification mystérieuse en raison des quarante ans que les Israélites passèrent dans le désert. Le nombre de cinquante a été regardé par Philon comme le symbole de la liberté, parce que toute servitude finissait lors du grand jubilé des Juifs, qui se renouvelait tous les cinquante ans.

Il nous serait facile de multiplier à l'infini les exemples de cette nature. Nous nous contenterons de rappeler que la combinaison des nombres a été regardée, chez la plupart des nations, comme exerçant une telle influence sur les destinées de l'homme, qu'on en a formé diverses ligures cabalistiques auxquelles on attribuait les vertus les plus énergiques.

La magie du moyen âge est essentiellement distincte de la magie de l'antiquité. C'est à elle, surtout, que se rattachent les talismans, les anneaux magiques, les anneaux constellés, le sceau de Salomon, les philtres et les phylactères. Bien que les sorts remontent à la plus haute antiquité, ils sont, ainsi que les charmes, beaucoup plus nombreux dans le moyen âge que chez les anciens ; mais c'est surtout chez les Hindous qu'ils paraissent avoir leur plus haut degré d'énergie. Il y en a qui sont communs à la magie et à la sorcellerie, parmi nous, et c'est, principalement dans les grimoires et dans les exorcismes du XVI<sup>e</sup> siècle qu'on trouve leurs formes les plus variées. Avant de quitter cette matière, il est bon d'appeler l'attention du lecteur sur la magie blanche moderne, sur l'engastrymisme et sur la fantasmagorie, qui, à une époque d'ignorance, ont pu exercer une si grande influence sur l'esprit humain ; mais qui, en se rattachant aux sciences occultes, n'en sont qu'un curieux accessoire.

La sorcellerie du moyen âge n'est qu'une magie vulgaire dont on retrouve des traces dans l'antiquité ; mais le christianisme, en l'unissant aux idées religieuses des peuples du Nord, lui donne un caractère bizarre et terrible, d'où naît une nouvelle poésie.

C'est dans l'origine du sabbat<sup>76</sup> que ses formes poétiques se montrent, surtout si on les rattache, avec quelques antiquaires, aux cérémonies expirantes du culte druidique.

---

76 Le sabbat doit remonter à une certaine antiquité, puisque saint Augustin en fait déjà mention. Quelques antiquaires donnent au sabbat et même aux danses féeriques, si fameuses dans l'Écosse, une origine peu connue, mais qui nous semble parfaitement expliquer le but primitif de ces assemblées mystérieuses, célèbres surtout en France. Les peuples d'origine celtique, disent-ils, attribuaient à la lune une grande influence sur toutes les parties de la terre. Le sixième jour du croissant, s'il faut s'en rapporter à Pline, était appelé par eux le jour qui guérit tout, et dans ce jour respecté de la pleine lune, ils sortaient de leurs demeures toute la nuit, pour honorer l'astre favorable par des danses et par des chants. L'usage était de se rendre à ces assemblées religieuses avec des flambeaux allumés, qu'on déposait sur le bord des fontaines, auprès d'un arbre chargé de feuillage, et quelquefois encore sur une pierre consacrée, comme si l'on avait voulu rendre ainsi un mystérieux hommage aux clartés célestes qui faisaient pâlir les feux de la terre. Cet usage se perpétua d'âge en âge, malgré les rites du paganisme, introduits dans les Gaules, malgré les cérémonies du culte chrétien qui leur succédèrent. Voués à leur ancienne religion, persévérant dans leurs usages, les Druides renouvelaient leurs assemblées, malgré les défenses expresses des canons de l'Église ; enfin, un capitulaire de Charlemagne parut, qui ordonnait irrévocablement l'abolition des promenades nocturnes où l'on venait, par respect pour la tradition, renouveler un religieux hommage à l'astre vénéré de nos ancêtres. Un autre capitulaire déclarait sacrilège tout curé qui ne s'opposait point à ce culte des objets de la nature. Ainsi que cela arrive toujours, ces défenses impérieuses excitèrent le zèle de quelques anciens sectateurs du druidisme. Alors on vit se renouveler plus que jamais ces mystérieuses solennités où les anciens dieux étaient adorés à la lueur des flambeaux. C'était dans les campagnes les plus désertes, souvent au sein des montagnes, qu'on allait offrir des sacrifices, et qu'on remit en honneur d'antiques usages, que le peuple, comme le dit Peloutier, traita de cérémonies magiques, parce qu'elles étaient étrangères aux rites qu'il pratiquait. Les adorateurs de Teutatès reçurent le nom de sorciers. Les assemblées nocturnes où ils honoraient la nature, devinrent un horrible sabbat où Satan répandit son esprit de vertige sur ceux qui lui rendaient hommage. Les danses sacrées qui terminaient ordinairement ces réunions religieuses servirent merveilleusement les récits que la haine dictait. Les jeunes druidesses vêtues de longues robes blanches, qu'on avait vues durant les nuits dans la campagne, devinrent des magiciennes ou des fées, que le peuple implorait et qu'il redoutait tour à tour. Il faut l'avouer, de toutes les origines du sabbat, celle-ci nous semble et la plus poétique et la plus vraisemblable.

Il y a dans le monde merveilleux, des êtres malfaisants, qui sortent du domaine de la cabale, et qui rentrent dans celui de la sorcellerie : ce sont les fantômes, les revenants, les follets, les farfadets, les lutins, les gobelins, les lycanthropes, les obi des Noirs, les vampires des nations slaves, et cette multitude de génies orientaux dont le *Yakkun naltanawa* nous révèle la variété. Mais là, l'esprit humain cherche vainement une origine. Il la trouve dans tous les siècles et chez toutes les nations : et s'il rattache ces êtres mystérieux plus spécialement au moyen âge, c'est qu'à cette époque du moins il trouve des croyances énergiques qui impriment un grand caractère même aux plus déplorables superstitions. Les démoniaques, les possédés, les obsédés, les convulsionnaires, les trembleurs, en formant l'arrière-garde de la démonologie, ne laissent point voir clairement non plus leur origine, mais ils conduisent à un ordre de faits qui, désignés par le nom d'*extase*, expliquent une foule de phénomènes de l'antiquité et du moyen âge. L'état d'extase si bien défini par M. Bertrand, a dû sourdement exercer ses prodiges très naturels dans les sociétés secrètes et parmi les illuminés ; peut-être même se lie-t-il intimement au magnétisme animal, dernière branche des sciences occultes que consente encore à admettre un siècle de doute et d'examen.

Le nom qui désigne l'alchimie se perd dans la nuit des temps, s'il est vrai que le mot *chim* ait été l'antique dénomination de l'Égypte. Cependant nous croyons, avec Cuvier, qu'il faut regarder la philosophie hermétique comme une rêverie du moyen âge, inconnue à l'antiquité. Ce qu'il-y a de bien certain, c'est qu'elle exerce encore son influence sur le XIX<sup>e</sup> siècle, et qu'il y a encore de pauvres diables qui cherchent avec une déplorable persévérance *le grand arcane*, *le restaurant de pierres précieuses*, *l'or potable commun*, *la teinture des philosophes*, ou, si on l'aime mieux, *la poudre de projection*. Nous n'hésiterons donc pas à regarder l'alchimie comme une des dernières branches de ce grand arbre fantastique qui n'ombrage plus rien, mais sous l'influence duquel on a vu fleurir les sciences les plus réelles.

Maintenant, si l'on considère les sciences occultes dans leur ensemble, et si l'on examine quelle a été leur influence sur la société, on se convaincra aisément que cette influence a été tour à tour déplorable et utile. Un de leurs premiers effets est, en donnant une énergie prodigieuse à l'imagination, d'isoler l'homme au milieu des hommes, de lui faire prendre en dédain le monde réel pour un monde imaginaire, de le pousser à l'imposture et au fanatisme : les horribles annales de la sorcellerie ne renferment que trop de preuves de ces tristes résultats. Et, pour n'examiner que ce qui regarde la France, c'est sans doute une chose déplorable que nos lois aient fait tant de victimes de ceux qu'elles auraient dû plaindre ou sauver. Il n'est que trop vrai encore que, chez quelques

adeptes des sciences occultes, le crime réel s'est mêlé à ce qui n'était qu'un crime imaginaire. Il ne faut pas oublier qu'en 1826, près de Dax, une femme a été jetée dans les flammes, et interrogée, au milieu d'effroyables tortures, sur un prétendu sort qu'elle aurait lancé. Il ne faut pas oublier que, vers la même époque, on refusait, à Spire, la sépulture à un vénérable prélat, parce que la voix publique l'accusait de magie. Ces faits ne sont rien si on les compare à ceux dont les annales du moyen âge font mention ; mais ils prouvent combien l'esprit du peuple a encore besoin d'être éclairé, et quel funeste effet doivent avoir sur des esprits grossiers ces livres ignobles de sorcellerie que l'on colporte encore dans les campagnes. De tous les moyens à employer contre eux, le plus efficace est certainement l'instruction des classes inférieures. Quelques simples notions de physique élémentaire, quelques idées sur les effets physiologiques de l'état d'extase, remédieraient à de grands maux.

Un des plus malheureux résultats de la magie, a été de donner une fausse direction à la législation. Croirait-on, en effet, que la loi de 1751, qui condamne les bergers à neuf ans de galères pour simple menace de lancer un sort, n'est que tombée en désuétude et n'a pas été formellement abrogée ? Comme l'a fort bien fait observer M. Eusèbe Salverte, les législateurs n'ont pas eu d'autres yeux que le vulgaire. En portant contre les sorciers des décrets terribles, ils en ont décuplé le nombre par l'effet ordinaire que produit la persécution. Dans l'épouvante que leur causaient de prétendus prodiges, ils sont devenus d'implacables persécuteurs. Mais, il faut l'avouer, nous vivons dans un temps où la terreur qu'inspiraient les sciences occultes n'existe plus que dans les classes ignorantes. Il y a, il est vrai, des alchimistes et des sorciers jusque dans le XIX<sup>e</sup> siècle, mais on se contente de les mettre à l'amende quand ils trompent, et l'on doit chercher à les guérir quand ils rêvent.

À considérer les sciences occultes sous un autre point de vue, on peut dire qu'elles ont poussé en avant les sciences exactes.

Vico voyait dans la divination le principe de l'organisation sociale des sociétés païennes. Mais, sans chercher dans l'antiquité, sans sonder ces mystères où la législation se cachait sous le dogme religieux, et quelquefois sous une forme magique, pour se répandre ensuite dans le monde, on ne peut pas se dissimuler que des âmes ardentes, douées de la faculté d'étendre le champ des connaissances positives, ne se seraient peut-être jamais vouées à des études arides, si chez elles l'imagination n'avait secondé la patience qui agit alors comme un feu caché que raniment des jets de flamme.

Quand la science est avancée, elle s'exalte de sa propre puissance, elle dédaigne son origine, elle l'oublie ; elle s'enthousiasme de sa grandeur présente. Il n'en est pas de même en ces temps où elle cherche laborieusement et au hasard, où elle s'arrêterait tout à coup si une voix puissante ne la ranimait. Cette voix puissante, c'est celle des esprits mystérieux de l'antique cabale, celle de ces êtres imaginaires que dans tous les pays l'homme a cru trouver entre lui et la Divinité.

C'est une chose bien digne de remarque, que le gnosticisme, qui enfanta tant de systèmes, qui créa les Albigeois, et qui eut une si grande influence sur le midi de la France, parut pour la dernière fois au milieu de ces troubadours, à l'esprit ardent et chevaleresque, qui ne livraient au vulgaire que leurs chants d'amour, mais qui, dans le silence de la vie intérieure, occupaient leurs mystérieux loisirs aux rêveries brillantes nées de la philosophie orientale. On concevra aisément quelle ardeur devait donner à un esprit exalté du moyen âge, cette idée qu'en se livrant à l'étude des sciences, il entraînait peu à peu dans un rapport intime avec des esprits mystérieux qui lui transmettaient des pensées divines sur les choses de la terre, et qui en recevaient les pensées terrestres pour les épurer.

Et croit-on, par exemple, que les Raymond Lulle, les Albert, les Pic de la Mirandole, et tant d'autres, croit-on que tous ces hommes de génie eussent exercé l'influence qu'ils ont eue sur leur siècle, si un reflet de la haute cabale orientale n'avait éclairé les ténèbres qui les environnaient, et ne leur avaient montré un but plus noble que celui qu'on leur suppose généralement ? Il y a, nous osons le dire, un moment où l'imagination est le plus puissant mobile des sciences ; c'est celui où il faut tout créer. Les temps féodaux, si déplorables en un sens dans l'histoire de l'humanité, sont devenus une époque mémorable de discussions ardentes, où l'on pesait les droits des peuples : les temps de la philosophie hermétique, qui sont à peu près les mêmes, ont été des jours de prodigieux labeur. Il ne faut pas oublier qu'Albert, si dédaigné maintenant, est peut-être le polygraphe le plus fécond qui ait existé, et il est permis de croire que ce ne fut pas sans un but élevé, sans le désir d'instruire les hommes, que les savants comme lui, touchés des misères de l'humanité, cherchèrent à se mettre en rapport avec les esprits élémentaires. D'ailleurs, ces hommes étaient convaincus que toute science de ce genre se trouvait cachée dans les livres légués par l'antiquité. De là l'étude laborieuse et utile des langues anciennes et même celle des langues orientales ; de là peut-être de nouveaux et féconds rapports avec Aristote, oublié de l'Europe et conservé par les Arabes.

L'idée de la panacée universelle dut être elle-même de quelque influence dans l'étude de la médecine, en excitant prodigieusement les ressorts de l'imagination. Il devait être assidu dans son laboratoire, celui qui s'attendait, comme Arnaud de Villeneuve, à voir tout à coup le plomb, changé

en or, bouillonner au fond de son creuset, et l'eau d'immortalité répandre un divin parfum, présage de l'éternelle jeunesse du genre humain ; et, se rappelle-t-on bien, quand on rit de ces erreurs et quand on frémit des crimes qu'elles firent naître, se rappelle-t-on bien ce qu'il ne faut pas craindre d'appeler leurs bienfaits ? Voit-on Raymond Lulle restant paisible religieux dans sa cellule, au lieu de Raymond Lulle parcourant le monde, demandant la science aux Orientaux, et l'annonçant d'une voix puissante aux Européens ; proclamant, il est vrai, l'erreur et la vérité comme des guides également bons à suivre, mais enfin proclamant des vérités, et donnant, dans son *Ars magna*, des principes si nombreux, que plus tard ils ont sans doute fécondé le génie de Bacon ? Il fallait, n'en doutons pas, à une âme de cette trempe un but tout autre que celui qui guide nos savants si supérieurs à lui. Quand Albert-le-Grand, génie puissant dont on a fait un ignoble sorcier, construisait laborieusement son *Androïde*, Albert-le-Grand étudiait toutes les lois de la mécanique pour les appliquer à un but imaginaire. Quand il recevait l'empereur d'Allemagne, durant la saison rigoureuse, au milieu d'arbres chargés de fruits et de fleurs, la science lui avait révélé des procédés utiles à l'agriculture, dont on fit honneur à la magie, tout en en profitant. Celui qui donna un élan si puissant à la médecine du XVI<sup>e</sup> siècle, mais qui malheureusement l'enveloppa d'erreurs déplorables, Paracelse, mourant consumé par son propre génie, n'eût rien fait sans cette imagination qui le trompait plutôt, je crois, qu'elle ne l'engageait à tromper les autres.

Qu'après ces hommes ardents sans science positive, chercheurs en un mot, mais opérant des découvertes admirables, parce qu'il n'y a que ceux qui s'élancent dans les routes inconnues qui trouvent ; qu'après ces extravagants, si l'on veut les appeler ainsi, il vienne un homme fin, spirituel, savant, à l'âme tranquille, à l'esprit actif, mais positif ; qu'un Érasme naisse tout à coup, que ce soit le Voltaire du XVI<sup>e</sup> siècle, qu'il raille, qu'il fasse écrouler l'édifice des erreurs, et que sa voix moqueuse retentisse long-temps dans les siècles, il a pour lui la raison, et il faut l'en louer ; il a pour lui l'acérbe plaisanterie, et il faut en rire, quoiqu'elle soit cachée quelquefois dans de lourds in-folios ; mais il ne faut plus dédaigner ceux qu'il eut raison de combattre. Après tout, les découvertes des philosophes hermétiques viennent d'une source imaginaire, et elles sont positives. La raillerie n'a pu arrêter leur noble fécondité, et nous pouvons énumérer franchement ce que nous leur devons.

1<sup>o</sup> En philosophie, on doit à l'étude de la cabale plusieurs systèmes dont l'éclectisme de nos jours peut encore faire son profit ; et il faut mettre en première ligne ce vaste projet d'instruction universelle qu'on attribue à Raymond Lulle, génie voyageur qui ne s'arrêta dans sa noble mission que quand les hommes l'eurent arrêté en l'assassinant. Il est indispensable de le rappeler ici : on

s'est presque toujours étrangement mépris sur le genre d'obligations que l'Europe savante devait avoir à Raymond Lulle. Les bibliographes, comme le fait très bien observer M. Gence, ont commis une erreur grossière lorsqu'ils ont placé en tête des livres d'alchimie l'*Ars magna* ; ils ont pris pour un traité du grand œuvre un vaste système de philosophie puisé en Asie, grossier, mais précieux essai de ces principes encyclopédiques des connaissances humaines, qui devaient plus tard jeter une lueur si vive sur le monde. Raymond Lulle cependant cultiva l'alchimie, n'en doutons pas ; c'était la folie de son temps, mais son génie était de tous les siècles.

2° C'est à l'alchimiste Arnaud de Villeneuve qu'on doit les trois acides sulfurique, muriatique, nitrique, ainsi que les premiers essais réguliers de distillation qui nous ont fourni l'alcool. Roger Bacon dédaignait bien la magie, et il a même écrit contre elle ; mais c'est probablement en se livrant aux vaines recherches de la philosophie hermétique, qu'il trouva cette poudre à canon dont il exagère tant les effets, que, selon lui, un fragment gros comme l'extrémité du pouce pourrait renverser une ville au milieu des éclairs et des roulements d'un effroyable tonnerre.

3° Le même moine, en se livrant sans doute à l'astrologie, a découvert le télescope ; mais, probablement, il n'a connu que la théorie de sa construction, et il voit dans ses effets quelque chose d'analogue aux effets des sciences occultes, puisqu'il dit que, par son moyen, on peut faire descendre en apparence le soleil et la lune sur la tête de ses ennemis.

4° Malgré les absurdités astrologiques débitées par l'infatigable Paracelse, malgré encore son *archée*, que ses disciples appelaient l'esprit architecte, occupé dans notre estomac à séparer la partie nutritive de la partie vénéneuse, il paraît qu'il a introduit l'usage des préparations anti-moniales, salines et ferrugineuses, si puissantes sur nos organes.

Cardan, enfin, cet extatique si connu, n'employa pas tous ses loisirs à de vaines recherches astrologiques ; les mathématiques lui ont de véritables obligations. Mettant de côté son horoscope de Jésus-Christ, dont il ne voulut jamais restituer l'honneur à Pierre d'Ailly qui en était réellement l'inventeur ; appréciant, comme elle doit l'être, la ruse coupable avec laquelle il s'empara des découvertes de Tartaglia, nous n'en répéterons pas moins qu'une science imaginaire fut probablement pour lui le mobile d'un travail fertile en résultats. Si l'on ne peut pas lui attribuer l'honneur de la formule qui porte son nom, on pense qu'il découvrit quelques cas nouveaux, et entre autres celui qui porte le nom de *cas irréductible* ; qu'il s'aperçut de la multiplicité des équations des degrés supérieurs et de l'existence des racines négatives ; et il faut enfin se rappeler qu'il tenta d'appliquer la géométrie à la physique.



Mais nous nous arrêtons dans cette liste de grandes découvertes sorties de l'erreur ; elle deviendrait trop longue, et peut-être serait-on effrayé de ce que la science véritable doit aux rêveries des sciences occultes.

Résumons-nous donc en peu de mots : des études positives ont fait voir à notre siècle que la magie de l'antiquité n'était que la science elle-même ; que la sorcellerie du moyen âge devait ses épouvantables fictions à une maladie très réelle de l'imagination ; que tout le mal qui s'est répandu dans le monde par l'imposture de l'une, par l'ignorance et le fanatisme de l'autre, tenait à une déplorable légèreté d'observations. Soumettons donc maintenant à un rigoureux examen tout ce qui nous paraît tenir aux rêveries de l'imagination : l'esprit philosophique trouvera encore à glaner dans ce qu'auront dédaigné les sciences positives.

## INDEX LEXICAL

- ABCHAMAS, roi de l'ancienne race des géants.....9
- ABOU ABDALLA, EL CHIQUITO (1452- c. 1532 ; dernier roi de Grenade, dit Boadbil).....79
- ABULFEDA (1273-1331 ; historien, géographe kurde). 88
- ADAMAN (VII<sup>e</sup> siècle, abbé, théologien).....8
- ADENSON, Michel (1727-1806 ; naturaliste ; Sénégal). 23
- AGUIRRE, Lope de \_ (c. 1515-1561 ; conquistador).....19
- AILLY, Pierre d' \_ (1351-1420 ; cardinal ; théologien)...169
- ALMANÇOR, roi maure de Cordoue (c. 937-1002 ; chef militaire ; homme d'État) .....99, 103 sv
- ALONZO DE OJEDA (1466-1515 ; conquistador ; Guyane, Venezuela).....14
- ALPHONSE X, le savant (1221-1284 ; roi de Castille et León).....82
- ALPHONSE-LE-XAINTONGEOIS , Jean (c.1484- c.1544 ; marin et capitaine découvreur).....17
- ÁLVARES CORREIA, Diogo (1475-1557 ; naufragé à Bahia ; surnommé Caramauru par les Tupinambas).....59
- AMRAL-KAÏS (ou Amrou-el-Kaïs ; début VI<sup>e</sup> siècle- c. 550 ; poète arabe).....74
- ANQUETIL-DUPERRON, Abraham Hyacinthe (1731- 1805 ; indianiste, traducteur) .....25
- ANSON, George (1697-1762 ; amiral, explorateur, voyage autour du monde).....23
- APULÉE (128-170 ; philosophe ; L'Âne d'or).....160
- ARCULFE (VII<sup>e</sup> siècle ; évêque gaulois).....8
- ARIAS BARBOSA (c. 1460-1530 ; humaniste ; critique d'Érasme).....88
- ARIOSTE, Ludovico (1474-1533 ; poète ; Orlando furioso).....161
- ARISTOTE (384-322 avt JC ; philosophe)....9, 15, 37, 78, 82, 118, 159, 167
- ARTHUR, roi (V<sup>e</sup> siècle ; défenseur des Celtes contre l'envahisseur germanique.).....160 sv
- ASCELIN ou Ascelini (XIII<sup>e</sup> siècle. Envoyé d'Innocent IV auprès des Mongols).....10, 123
- ATTLA (c. 395-453 ; Roi des Huns ; herbicide).....7
- AVERROÈS (1126-1198 ; magistrat, médecin, commentateur d'Aristote).....88
- AYALA Felipe Guamán Poma de \_ (c. 1540-c. 1615 ; chroniqueur péruvien à l'époque de la conquête).....90
- BACON, Roger (1214-1294 ; le docteur mirabilis ; philosophe, savant, moine).....129, 168 sv
- BAENA, Alphonse de \_ (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> ; juif converti, poète, Cancionero de Baena ; secrétaire du Roi).....83
- BAERL, ou Barlaeus, Caspar de \_ (1584-1648 ; géographe, théologien, poète, historien. Brésil.).....19, 27
- BALLANCHE, Pierre-Simon (1776-1847 ; écrivain, philosophe, théosophe).....3 sv, 130 sv
- BARO, Roulox (XVII<sup>e</sup> ; interprète, ambassadeur de la Compagnie des Indes d'Occident ; explorateur du Brésil).....27
- BAROZAI, Guy : alias de Bernard de La Monnoye.....110, 114
- BARROW, John (1764-1848 ; voyageur et administrateur ; Afrique, Cochinchine).....23
- BARTRAM, William (1739-1823 ; naturaliste américain ; ornithologue ; romantique).....24
- BAUDELLOT DE DAIRVAL, Charles César (1648-1722 ; collectionneur, théoricien du voyage).....19
- BAYKE, Pierre (1647-1706 ; philosophe, écrivain, protestant).....133, 137
- BELLEFOREST, François de \_ (1530-1583 ; écrivain, poète, polygraphe).....15
- BELON, Pierre (1517-1564 ; naturaliste ; apothicaire ; voyageur au Levant).....15
- BEN-HADAËL ou Ben-Haddad, roi mythique de Damas. 9
- BENADUCCI, Boturini Lorenzo, (1698-1755 ; historien, chroniqueur, antiquaire ; Nouvelle-Espagne).....155
- BENZONI, Girolamo (1519-157? ; historien, hispanophile, voyage Amériques).....16
- BERGMANN, Benjamin von (1772-1856 ; géographe, voyage chez les Kalmouks).....160
- BERNALDEZ ou Bernal, Andrés (c.1450-1513 ; chanoine de l'archevêque de Séville ; ami de Colomb).....80
- BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Jacques Henri, (1731- 1814 ; ingénieur, voyageur, botaniste, rousseauiste). 14, 19, 24, 39
- BERNIER, François, (1620-1688 ; médecin, philosophe, voyageur, libertin. Inde).....20
- BERTIER, Nicolas (?), abbé prieur de Saint-Quaize, ami de M<sup>e</sup> Adam.....140
- BERTRAND, , Alexandre (1795-1831 ; médecin ; zéléteur du magnétisme animal).....165
- BERTRANDON DE LA BROQUIÈRE (c. 1400-1459 ; Voyageur bourguignon. Proche-Orient).....10 sv, 152
- BIET, Antoine (c.1620-après 1664 ; Prêtre et chroniqueur. Aumônier de l'expédition coloniale à Cayenne).....19
- BILLAUT, Adam dit Maître Adam (1602-1662 ; Menuisier, poète, chansonnier.).....133 sv, 138 sv, 142 sv
- BOCHICA ou Rochica (Législateur légendaire des Chibchas ; leur enseigna la vie en société, la construction d'abris, l'agriculture).....14
- BODOIN = F. Sanson Bedouin (c. 1500-1563 ; Religieux ; auteur proluxe notamment de cantiques et de noëls). 112
- BOILEAU, Nicolas (1636-1711. Poète. Législateur du Parnasse).....121, 124
- BONPLAND, Aimé Goujard dit Bonpland (1773-1858 ; médecin, botaniste, explorateur, planteur, 10 ans prisonnier au Paraguay).....25
- BOPP, Franz (1791-1867 ; philologue et linguiste allemand ; langues indo-européennes).....25
- BOSSU, Jean-Bernard (1720-1792 ; officier en Louisiane ; Nouveaux voyages aux Indes occidentales.).....22
- BOU-KALOUM, chef du Fezzan.....72
- BOUGAINVILLE, Louis-Antoine de \_ (1729-1811 ; officier de marine, explorateur, inventeur du bon sauvage de Taïti ; parrain d'une fleur brésilienne.).....22, 25

BOUTERWECK, Friedrich Ludewig (1766-1828 ; philo- sophe allemand. Auteur d'une <i>Histoire de la poésie et de l'éloquence</i> ).....	93	CHAMPOLLION Jean-François, dit Champollion le Jeune, (1790-1832 ; égyptologue, déchiffreur des hié- rogllyphes).....	5, 25, 162
BOUVET DE LOZIER, Jean-Baptiste (1705-1786 ; explo- rateur et administrateur. Découvreur de l'île éponyme. Gouverneur des Mascareignes).....	23	CHARDIN, Jean dit le chevalier Chardin, (1643-1713 ; écrivain voyageur ; polyglotte ; Perse et Orient ; agent de la compagnie anglaise des Indes).....	20
BOWDISH T. E. (Essai sur les superstitions, coutumes et arts des Anciens Égyptiens, Abyssiens et Ashantis. 1821) .....	25	CHARTIER, Alain (c.1385-c. 1430 ; diplomate, écrivain politique et poète. Chroniqueur.).....	109
BOYARDO, Mathieu-Marie (c. 1441-1494 ; auteur du Ro- land amoureux, 1476).....	161	CHATEAUBRIAND, François-René de _ (1768-1848 ; di- plomate, voyageur, mémorialiste).....	4, 14, 19
BRÉBEUF, Jean de _ (1593-1649 ; prêtre jésuite martyrisé par les Iroquois, canonisé en 1930).....	19, 41, 46	CHAUMONT, Alexandre (1640-1710; ambassadeur de Louis XIV près du roi de Siam).....	20
BRETON, Raymond (1609-1679 ; prêtre dominicain ; mis- sionnaire aux Antilles ; auteur d'un dictionnaire et d'une grammaire caribes).....	19	CHEZY, Antoine-Léonard (1773-1832; orientaliste, tra- ducteur de textes sanskrits).....	25, 148
BRIEUL, le frère [?].	11, 153	CHOISY François, Timoléon, abbé, (1644-1724; diplo- mate, Journal du Voyage de Siam).....	20
BROCHARD (c.1210-après 1260 ; dominicain ; voyage et séjour en terre sainte) .....	11	CICÉRON, Marcus Tullius, (106 av. J.C.-43 av. J.C.; poli- tique, tribun, avocat, consul).....	88
BUENO DA SILVA, Bartolomeu (XVII <sup>e</sup> ; Bandeirante fa- meux dont la magie, sinon les armes, captivait les In- diens).....	46	CIRCÉ, sorcière mais enchanteresse.....	160
BUFFON, Georges-Louis Leclerc, comte de _ (1707- 1788 ; savant, naturaliste et philosophe).....	15, 37	CISNEROS, Francisco Jimenez de _ , (1436-1517; cardinal, homme politique, réformateur religieux).....	87
BURKHARD ou Burckhardt, Jean Louis (1784-1817 ; ex- plorateur et orientaliste suisse. Voyage au Levant.)....	25	CIUDAD-REAL, Álar Gomez de _ (1488-1538; poète ; militaire ; intellectuel).....	88
BYRON, George Gordon (1788-1824 : poète, théoricien du romantisme. Voyage en Orient.).....	129	CLAPPERTON, Hugh (1788-1827; marin écossais, explo- rateur en Afrique).....	25, 71
CAILLAUD, Frédéric (1787-1869 ; géologue, minéralo- giste; voyages en Égypte et en Éthiopie).....	25, 70	CLARK, William (1770-1838; militaire puis explorateur américain, gouverneur du Missouri).....	24
CAILLÉ, René (1799-1838 ; voyageur aventurier inspiré par ses lectures ; premier Européen à revenir de Tom- bouctou).....	25	CLAUDE D'ABBEVILLE, (15??-1632; capucin ; mis- sionnaire au Maragnan).....	18, 27, 29 sv
CALDERÓN DE LA BARCA, Pedro (1600-1681; Poète et dramaturge, prolifique).....	91	CLEMENCIN Y VIÑAS Diego, (1765-1834; enseignant, homme politique, spécialiste de Cervantès).....	88 sv
CAMOENS ou Camões, Luís Vaz de _ , (c. 1525-1580; poète, chantre de la nation. Lusiades).....	13	COLEBROOKE, Henry Thomas (1765-1837; magistrat, botaniste, indianiste).....	25
CAPELL BROOKE, Arthur de _ (1791-1858 ; noble écri- vain voyageur ; Winter Sketches in Lapland).....	61	COLLETET, François (1628-1680; poète ridicule selon Boileau).....	135
CARDAN Jérôme = Gerolamo Cardano (1501-1576; ma- thématicien, philosophe, inventeur, astrologue).....	169	COLOMB, Christophe (1451-1506; navigateur, amiral, dé- couvreur d'un nouveau monde). 12 sv, 78, 80 sv, 87, 89 sv, 95	
CARTERET, Phillip (1733-1796; Marin, explorateur, dé- couvreur d'îles).....	23	COMTE, Charles Louis (1782-1837; économiste, homme politique, journaliste, prix Montyon pour son <i>Traité de législation</i> ).....	4
CARVALHO, Nunez de _ , (historien portugais du XIX <sup>e</sup> siècle).....	82	COOK, James (1728-1779; capitaine, navigateur, explo- rateur anglais).....	22
CASTIGLIONE, le père Giuseppe _ (1688-1766; mission- naire jésuite, peintre adopté par l'empereur chinois). 153		CORNAZZANO, Antonio (1430-1484; poète, écrivain, chorégraphe).....	120
CATON L'ANCIEN, (c. 234 av J.-C.-149 av J.-C.; cartha- geophile).....	89, 119	CORNEILLE, Pierre (1606-1684; dramaturge).....	133, 136
CÉLESTINE (La ), ou Calixte et Mélibée, tragi-comédie de Fernando de Rojas.....	91 sv	CORTE-REAL, Jeronimo (c. 1530-1588 ; militaire ; poète épique).....	13
CERVANTÈS, Miguel de _ (1547-1616 ; manchot, esclave à Alger, initiateur du roman moderne).....	91 sv, 94 sv	CORTEZ, Fernand = Cortés, Hernán (1485-1547 ; conqué- rant espagnol du Mexique ; organisateur de la Nou- velle-Espagne).....	13, 17, 19, 92, 155
CÉSAR, Jules (100 av J.-C.-44 av J.-C. ; général, conqué- rant, imperator ; écrivain).....	7, 89	CORTINA, Joaquim Gomez de la _ (1808-1868 ; recteur de l'Université Complutensis de Madrid, bibliophile) 84	
CHAMPLAIN, Samuel de _ (c. 1570-1635 ; navigateur, cartographe, explorateur, fondateur de Québec)... 19, 42		COTA DE MAGUAQUE, Rodrigo (14??-c.1498 ; rece- veur des impôts royaux à Tolède ; poète ; l'un des au- teurs de la Célestine).....	94
		COUSIN, Victor (1792-1867 ; philosophe éclectique....	161

CRAWFURT ou Crawford, John (1783-1868 ; médecin, administrateur colonial, écrivain, indianiste).....	25	ERCILLA Y ZUÑIGA, Alonso de _ (1533-1594 ; poète américain auteur de la Araucana).....	13
CUVIER, Georges (1769-1832 ; anatomiste, paléontologue).....	4, 118, 165	ESPOISSE, Louis d'Ancienville-Bourdillon, marquis d'_ (c. 1575-1656).....	144
DACOSTA, Antonio Carvalho _ (1650-1715 ; religieux, astronome, géographe).....	16	FADRIQUE Álvarez de Tolède y Mendoza, marquis de Villanueva de Valdueza (1580-1634 ; amiral de la marine espagnole ; capitaine général ; pacificateur des Araucans : major de la Castille).....	89
DAMPIER, William (1651-1715 ; voyageur, navigateur, écrivain).....	21	FERDINAND II D'ARAGON dit le Catholique (1452-1516 ; époux d'Isabelle de Castille et acteur de la reconquête finale).....	5, 81
DANTE Alighieri (1265-1321 ; le poète père de la langue italienne).....	12, 23, 83, 89 sv, 147 sv	FERDOUCY, Abdoul Cacem Mansoura _ (916-1020 ; poète persan auteur du Livre des Rois).....	150
DAVID (X° siècle avant J.-C. ; deuxième roi d'Israël ; frondeur).....	9, 12	FERNANDEZ DE VELASCO Y TOVAR, Juan (1550-1613 ; connétable de Castille, diplomate et militaire).....	89
DE THOU, Jacques Auguste II (1609-1677 ; magistrat, bibliophile, poète).....	135	FERNANDEZ, Don Garcí (938-995 ; comte de Castille et d'Alava, en guerre contre le calife de Cordoue)....	96 sv, 106
DELICADO, Francisco (c. 1480-c. 1535 ; religieux italien, traducteur et éditeur. »).....	120	FERRÁN GONÇALEZ (X° siècle ; infant de Lara ; fils aîné du comte de Castille).....	101 sv
DENHAM, Dixon (1786-1828 ; officier, explorateur, africaniste.).....	25	FEUILLÉE, le Père Louis Éconches _ (1660-1732 ; explorateur, botaniste, religieux et américain).....	22
DESPRÉS, Josquin ou Joaquim (c. 1450-1521 ; compositeur franco-flamand).....	112	FIELDING, Newton Smith (1799-1856 ; peintre, lithographe ; professeur de dessin en France).....	37, 151
DIDEROT, Denis (1713-1784 ; érudit, philosophe, encyclopédiste).....	121	FLEURIEU, Charles Pierre Claret, comte de _ (1738-1810 ; explorateur et homme politique).....	23
DIEMEN, Antonio van _ (1593-1645 ; marchand engagé par la Compagnie néerlandaise des Indes Orientales ; directeur général du Commerce ; membre du Conseil des Indes ; amiral ; Gouverneur général des Indes Orientales ; sous son mandat, renforce la colonie et son commerce ; établit un pouvoir néerlandais à Ceylan ; encourage l'exploration des terres australes).....	18	FORBIN, Claude de _ (1656-1733 ; officier de marine ; amiral et général du roi de Siam).....	20
DIODORE DE SICILE (Ier siècle av J.-C. ; historien ; compilateur).....	6	FORSTER, Benjamin Meggot (1764-1829 ; naturaliste et botaniste anglais).....	22
DRAKE, Francis (1540-1596 ; corsaire, explorateur, homme politique).....	17	FRANKLIN, Benjamin (1706-1790 ; imprimeur, écrivain, politicien, inventeur, premier savant américain).....	25
DUMONT D'URVILLE, Jules (1790-1842 ; officier de marine, explorateur, acquéreur de la Venus de Milo).....	25	FREDÉGAIRE (?-? ; Désigne par convention les auteurs d'une compilation de chroniques de la création du monde à l'avènement de Charlemagne).....	28
DUPAIX, Guillaume alias Guillermo (1746-1818 ; capitaine ; un des premiers antiquaires "mexicains").....	6	FREYCINET, Louis Claude de Saulces de _ (1779-1842 ; géographe, géologue, marin, tour du monde).....	25
DUPERREY, Louis Isidore (1786-1865 ; officier de marine, explorateur, cartographe).....	25	FREZIER, Amédée François (1682-1773 ; ingénieur militaire, explorateur, botaniste ; Chili).....	23
DUPUY, Jean (XVII° s. ; médecin de Nevers, poète)....	143	FROISSARD pour Froissart, Jean (1337-ap. 1404 ; chroniqueur, poète).....	147
DUTERTRE, le père Jean-Baptiste _ (1610-1697 ; dominicain ; botaniste ; missionnaire dans les Antilles ; description de la faune et, notamment, du colibri ; décrit la fièvre jaune ; auteur d'une Histoire générale des Antilles copiée par le père Labat).....	19	GALINDO, Beatriz (c. 1465-1534 ; femme de science, préceptrice de la reine Isabelle et des enfants royaux, professeur à Salamanque).....	86
EBD-ALLAH YACOUTI ou Bakoufi (XV° siècle ; voyageur).....	8	GARCILASSO = Inca Garcilaso de la Vega, Gómez Suárez de Figueroa dit _ (1539-1616 ; métis amérindien, chroniqueur du Pérou).....	19
EDDIN-ATHAR, FERID (c. 1142-1210 ? ; poète mystique persan).....	151	GAYMARD, docteur Paul _ (??-1858 ; médecin de marine, expédition de l'Astrolabe, naturaliste).....	25
ELLIS, John (c. 1710-1776 ; marchand, semencier, botaniste, naturaliste).....	23	GAZUL (Personnage du romancero général, chevalier maure).....	85
ENCINA, Juan del _ (1468-1533 ; poète, musicien ; Cancionero).....	90 sv	GAZUL, Clara (Personnage imaginé par Prosper Mérimée qui lui attribue neuf pièces et la fait descendante du tendre maure Gazul).....	129
ENTRECASTEAUX, Antoine Bruny d'_ (1737-1793 ; navigateur, dirige l'expédition recherchant La Pérouse).....	23	GEMELI Carreri, Giovanni Francesco (1561-1725 ; voyageur et aventurier, informateur du Vatican. Voyage autour du monde.) .....	22
ÉRASME (1467-1536 ; religieux, philosophe, polémiste, polygraphe).....	89, 120, 123, 168		

GENCE, Jean-Baptiste Modeste (1755-1840; historio- graphe).....	169	cier anglais napoléonien, homme politique, écrivain, historien).....	4
GENTIL, colonel Jean-Baptiste _ (1726-1799 ; officier ayant servi en Inde).....	149	HODGES, William (1744-1797 ; membre de l'expédition Cook, peintre, notamment, de Tahiti).....	22
GERBET, l'abbé Philippe _ (1798-1864 ; prêtre, écrivain, évêque de Perpignan, disciple de Lamennais). .	128, 131	HOMÈRE (VIII <sup>e</sup> siècle avant J.-C. ; le Poète)...	16, 24, 84, 88, 112, 129, 146 sv, 150
GESSNER, Conrad(1516-1565 ; naturaliste suisse, poly- graphe humaniste, zoologue).....	15	HONCALA, Antonio (1484-1565 ; Théologien espagnol, grammairien, professeur, évêque, précepteur de Phi- lippe II).....	88
GILII, Filippo Salvatore (1721–1789 ; jésuite italien, mis- sionnaire au Venezuela, spécialiste des langues in- diennes).....	23	HUEN, Nicole le _ (14??-15?? ; carmélite, confesseur de la reine Charlotte, traducteur du Grand Voyage de Jérusa- lem).....	11
GOEZ (ou Goetz), le Père Benoît (1562-1606 ; jésuite por- tugais qui, y parvenant, montra que le Cathay était la Chine).....	20	HUGALDO Y MOLLINEDO, Nicolas (XVIII-XIX ; his- torien, littérateur, biographe).....	84
GONÇALEZ DE LARA, Mudarra (X <sup>e</sup> siècle ; demi-frère des infants de Lara et leur vengeur).....	105 sv	HUMBOLDT, Alexander von _ (1769-1859 ; baron, natu- raliste, géographe, explorateur, savant)....	4, 10, 25, 32, 36, 58, 126, 158
GONÇALEZ, Gonçalo (X <sup>e</sup> siècle ; cadet des infants de Lara).....	97 sv, 100 sv	ISABELLE DE CASTILLE, (1451-1504 ; reine de Cas- tille, épouse de Ferdinand II, roi d'Aragon).5,	78 sv, 83 sv, 89 sv
GONZALVE DE CORDOUE, Gonzalo Fernández de Cór- doba y Aguilar dit _,- (1453-1515 ; militaire dont les succès lui valurent le surnom de Gran Capitán)....	84, 90	ISIDORE DE SÉVILLE, (v. 565-636 ; prélat, auteur des Étymologies, sanctifié).....	37
GOTTFRIED Jean-Philippe Abelín dit Jean-Louis _ (fin XVI <sup>e</sup> -c. 1646 ; <i>Description de la partie de la terre connue sous le nom d'Indes Occidentales</i> ).....	18	JACQUEMONT, Victor (1801-1832 ; explorateur, natu- raliste, disciple de Cuvier).....	25
GRACIÁN DE ALDERETE, Diego (c. 1494-c. 1584 ; se- crétaire de Charles Quint, traducteur de Thucydide et de Plutarque, littérateur).....	88	JEAN II, roi de Portugal, le “prince parfait” (1455-1495 ; Seigneur des seigneurs).....	81, 93
GRÉGOIRE DE TOURS (c. 539- 594; aristocrate, évêque de Tours, historien des Francs).....	27 sv	JEAN THÉODORE DE BRY, (1561-1623 ; graveur, édi- teur notamment des Petits et grands voyages).....	18
GRÉGOIRE, l'abbé Henri _ (1750-1831 ; poète, poly- glotte, philanthrope, peut-être franc-maçon, député du clergé, réformiste, évêque constitutionnel).....	112	JEAN, DUC DE BOURGOGNE, dit Jean sans Peur (1371-1419 ; prince assassin et assassiné) .....	12, 109
GRUTER, Jean (1560-1627 ; juriste, philologue, historien et poète flamand ; protestant proscrit ; polygraphe)120, 123		JOINVILLE (v. 1224-1317 ; noble champenois, biographe de Louis IX, futur saint Louis).....	10
GUEVARA, l'évêque Antonio de _ (1480 ?-1545 ; prélat, courtisan, littérateur, styliste).....	89	JONES, William (1746-1814 ; orientaliste, linguiste, un des “découvreurs” de l'indo-européen).....	25, 123
GUSTIOS, D. Gonçalo, seigneur de Lara (X <sup>e</sup> siècle, père des Infants).....	96 sv, 104 sv	JORGE JUAN Y SANTACILIA, (v. 1713-1773 ; officier de marine, mathématicien, explorateur, ingénieur)....	24
HACKLUYT, Richard (1553-1616 ; religieux, archidiacre de Westminster, historien, géographe, diplomate).....	18	JORNANDEZ, ou Jordanès ou Jornandès (VI <sup>e</sup> siècle ; os- trogoth d'origine, romanisé et converti ; auteur d'une histoire des Goths).....	7
HAYTON ou Héthoum de Korokos (12??-1308 ; armé- nien, conspirateur, abbé, historien et géographe de l'Asie).....	4, 10 sv, 16, 153	JOYA (= Josa) Roseres, Isabella de _ (v. 1508-1575 ; noble catalane, philosophe, humaniste, théologienne)95	
HEARNE, Samuel (1745-1792 ; officier de marine, explo- rateur du nord du Canada).....	24	KEYMIS (ou Kemis), Lawrence (15??-1618 ; navigateur, explorateur de la Guyane).....	27
HEEREN, Arnold Hermann Ludwig (1760-1842 ; historien du commerce et des transports).....	4	KING, James (1750-1784 ; officier de marine, compagnon de Cook, membre de la Royal Society).....	25
HERDER, Johann Gottfried von _ (1744-1803 ; poète, théologien et philosophe allemand).....	4, 130	KINGSBOROUGH, Lord, Edward King, vicomte de Kingsborough (1795-1837 ; explorateur, américaniste, auteur de <i>Antiquities of Mexico</i> ).....	123, 155
HÉRODOTE (c.480 avt J.-C.-c.425 avt J.-C ; le premier historien grec, spécialiste des guerres médiques)..6,	158	KEMPFFER, Engelbert (1651-1716 ; médecin, explorateur, spécialiste du Siam et du Japon).....	21
HERRERA, Fernando de _ , (1534-1597; écrivain espa- gnol, poète, critique et théoricien).....	19, 88	KONG-FU-TZEU = Confucius, (-551~479 ; éducateur, philosophe, penseur politique).....	123, 127, 154
HIPPOCRATE (c.460 avt J.-C.-c.370 avt J.-C ; philosophe, père de la médecine assermentée).....	159, 163	KOTZEBUE, August von (1761-1819 ; avocat, drama- turge, romancier, agent russe).....	25
HOBHOUSE, John Cam (1786-1869 ; ami de Byron, offi- cier anglais napoléonien, homme politique, écrivain, historien).....	4	KRUSENSTERN, Johann Adam von _ (1770-1846 ; offi- cier de marine, explorateur, hydrographe, membre des Académies des sciences de France et de Russie).....	25

KUBLAÏ-KHAN (1215-1294 ; fils de Gengis Khan et l'un de ses successeurs, empereur de Chine, hôte de Marco Polo.).....	10	LE GENTIL DE LA BARBINAIS, Guy de _ (1754-1826 ; voyageur ; établi à Saint-Domingue ; conseiller de la colonie).....	23
L'ÉTOILE (ou L'Estoile), Claude de _ (1602-1652 ; Fils et héritier de Pierre de l'Estoile, académicien, poète, dramaturge).....	136	LE JEUNE, le père Paul _ (1592-1664 ; missionnaire jésuite au Québec pendant 17 ans ; à Paris, procureur des missions étrangères puis de nouveau en poste à Montréal).....	19, 40 sv, 46 sv
LA BORDE, Sieur de _ (16??-17?? ; voyageur ; auteur d'une relation sur les Caraïbes).....	19	LE MERCIER, le père, (1604-1690 ; missionnaire jésuite en Huronie, supérieur des missions puis préfet du collège de Québec ; rappelé en France puis missionnaire en Martinique. Auteur de relations huronnes). 19, 41, 47	
LA CONDAMINE, Charles-Marie de _ (1701-1774 ; explorateur, astronome et encyclopédiste).....	24	LÉBID (ou Labid) ben Rabia, (560-661 ; guerrier, poète et diplomate arabe ; converti à l'islam vers 629).....	74 sv
LA HARPE, Jean-François de _ (1739-1803 ; écrivain d'origine suisse, poète, journaliste, critique littéraire)....	3	LEBLANC, le Père _ (1653- ; mathématicien ; missionnaire jésuite ; ambassade au Siam ; prisonnier des Hollandais ; professeur ; meurt se rendant en Chine).....	20
LA MÉZANGÈRE (ou Mésangère), Pierre Antoine Lebourg de _ (1761-1831 ; polygraphe, directeur du Journal des Dames et des modes).....	120	LEBLOND, Jean-Baptiste (1747-1815 ; médecin, géologue, naturaliste ; voyage aux Antilles puis en Amérique du sud).....	33
LA MONNOYE, Bernard de (1641-1728 ; juriste de formation, poète de vocation et critique avisé).....	114 sv	LEBRIXA, (1444-1522 ; littérateur espagnol, collaborateur du cardinal Ximenes, grammairien).....	87 sv, 95
LA PÉROUSE, Jean-François de _ (1741-1788 ; officier de marine, explorateur, voyage inachevé autour du monde).....	23	LEBRUYN, Corneille (= Cornelis de Brijn ; 1652-1727 ; graveur, peintre, voyageur : Europe, Constantinople, Égypte ; écrivain à succès).....	20
LA RAVARDIÈRE, Daniel de la Touche de _ (1570-après 1615 ; officier de marine, protestant, explorateur, fondateur de Saint-Louis de Maranhão au Brésil, vice-roi de la France équinoxiale).....	30, 33	LECOMTE, le Père Louis _ (1655-1729 ; religieux jésuite ; mathématicien ; mission scientifique en Chine ; en rapporte des Mémoires).....	22
LA SALLE, Antoine de _ (1754-1829 ; officier de marine, écrivain, philosophe).....	129	LEMAIRE [?].....	18
LABAT, le Père Jean-Baptiste _ (1663-1738 ; missionnaire dominicain, explorateur, botaniste, écrivain).....	21	LERMINIER, Eugène (1803-1857 ; journaliste au Globe et à la Revue des deux mondes, juriste, professeur au Collège de France).....	127
LAENSBERGH, Mathieu, (15??-après 1650 ; le Nostradamus liégeois, mathématicien, astrologue, auteur d'almanachs lui ayant survécu).....	128	LÉRY, Jean de _ (1536-v. 1613 ; converti à la Réforme, membre de l'expédition Villegagnon au Brésil, mémorialiste).....	16, 27, 31 sv, 58
LAING, Alexander Gordon (1703-1826 ; explorateur écossais ; voyage – sans retour – à Tombouctou).....	25	LESSEPS, Ferdinand de _ (1805-1894 ; diplomate, entrepreneur, réalisateur du canal de Suez, noyé dans celui de Panama).....	66
LALLEMANT, le père Gabriel _ (1610-649 ; enseignant, théologien, missionnaire jésuite martyrisé, un des saints patrons du Canada).....	19, 41	LESSON, René Primevère (1794-1849 ; médecin naval, chirurgien, naturaliste, zoologue, voyageur).....	25
LALOUBÈRE, Simon de la _ (1642-1729 ; poète, diplomate, envoyé de Louis XIV au Siam).....	20	LEUNCLAVIUS, Johannes (1541-1594 ; historien, juriste, traducteur, voyageur orientaliste).....	20
LAMARE-PICQUOT, Christophe Augustin (1783-1873 ; pharmacien, naturaliste, voyageur, introducteur malheureux de tubercules).....	150	LEVAILLANT, François (1755-1824 ; explorateur, collectionneur, ornithologue).....	23
LAMARTINE, Alphonse de _ (1790-1869 ; poète, romancier, dramaturge enchanteur ; homme politique désenchanté).....	121, 131, 145	LEVIUS URSINUS [?].....	18
LANDER, Richard Lemon (1804-1834 ; explorateur britannique ; compagnon de Clapperton ; meurt lors d'une expédition au Nigeria).....	25	LEWIS, Meriwether (1774-1809 ; un des chefs de l'expédition à travers l'Amérique jusqu'au Pacifique).....	24
LANGSDORFF, Georg Heinrich von _ (1774-1852 ; médecin, naturaliste, voyageur, consul de Russie au Brésil où il organise une grande expédition).....	25	LICHTENBERG, Georg Christoph (1742-1799 ; écrivain et satiriste, physicien et philosophe, auteur des Cahiers d'aphorismes).....	132
LAO-TSEU (V° avant J.-C. ; sage chinois peut-être mythique).....	118, 154	LOBEIRA, Vasco de _ (13??-1403 ; comte ; auteur présumé d'Amadis des Gaules).....	94
LAPLACE, Pierre Simon de _ (1749-1827 ; mathématicien, astronome, homme politique).....	25	LONGIN, Cassius Dionysius Longinus dit _ (213-273 ; philosophe grec, étudiant voyageur, professeur de rhétorique, auteur présumé du Traité du sublime).....	39
LAS CASAS, Bartolomé de _ (1484-1566 ; missionnaire dominicain célèbre et célébré pour sa défense des Amérindiens).....	13	LOZIER, Jean-Baptiste Charles Bouvet de _ (1705-1786 ; navigateur explorateur, gouverneur général des Mascareignes).....	23

LUCAS, Paul (1664-1737 ; marin, voyageur, antiquaire du Roi ; apprécié pour les relations de ses voyages).....	21	MARTIUS, Carl Friedrich Philipp von (1796-1868 ; botaniste, ethnographe ; explorateur ; membre de l'expédition autrichienne au Brésil).....	25
LULLE, Raymond (v. 1232-1315 ; Majorquin, philosophe, poète, théologien, missionnaire, écrivain mystique) 161, 167 sv		MARTYR D'ANGUIERA, Pierre (1457-1526 ; humaniste italien hispanisé ; historien de la découverte ; précepteur des enfants royaux ; ambassadeur ; premier biographe et ami de Colomb).....	15, 86
LYON, George Francis (1795-1833 ; officier de marine anglais, explorateur de l'Arctique et de l'Afrique, écrivain).....	64	MATHIAS, Olaus, (?-? ; Lapon et poète).....	62
MACARTNEY, George (1737-1806 ; irlandais, diplomate, gouverneur colonial, voyage en Chine) .....	23, 153	MEBUHR = Niebuhr, Cursten (1733-1815 ; géomètre expert ; explorateur et géographe allemand, membre de l'expédition danoise en Orient et son seul survivant ; publia ses relations de voyage.).....	23
MACKENZIE, Alexander (1764-1820 ; écossais établi en Amérique, explorateur en quête du Pacifique).....	24	MÉDÉE, magicienne maléfique, amoureuse répudiée de Jason ; grande utilisatrice de poisons.....	160
MAGELLAN, Ferdinand de _ (v. 1480-1521 ; navigateur à l'origine de la première circumnavigation).....	14	MÉDICIS, Marie de _ (1575-1642 ; reine de France et de Navarre ; régente).....	30
MALDONADO, Juan (1485-1554 ; prêtre humaniste espagnol, juriste, linguiste, ami d'Érasme).....	88	MEDRANO, Lucia de _ = Luisa de Medrano Bravo de Lagunas Cienfuegos (1484-1527 ; latiniste ; professe les auteurs latins à Salamanque ; poète ; philosophe).....	95
MALHERBE, François de _ (v. 1555-1628 ; poète officiel, précurseur du classicisme).....	133, 146	MELCHISEDECH ou Melchisedech Thévenot (1620-1692 ; physicien ; inventeur ; cartographe ; bibliothécaire du Roi ; ambassadeur, polyglotte ; voyageur ayant publié ses relations).....	18
MALIK-IBRAHIM (ou Amrou-el-Kaïs ), (5??-55? ; considéré comme le plus grand poète arabe pré-islamique) 73		MEM-DE-SÁ (1500-1572 ; noble portugais ; juge ; 14 ans gouverneur du Brésil ; intensifia la culture de la canne à sucre et expulsa les Français de Rio de Janeiro).....	29
MALOUET, Pierre Victor (1740-1814 ; planteur de sucre à Saint-Domingue, intendant de la Marine, rédacteur de cahiers de doléances, député, baron, conseiller d'État disgracié par Napoléon, ministre de la Marine sous Louis XVIII ; entre-temps explorateur).....	24	MENA, Jean de _ (1411-1456 ; poète ; chroniqueur du Roi ; son <i>Laberinto de Fortuna</i> est tenu pour un chef-d'œuvre de la littérature médiévale).....	83, 91 sv, 94
MALTE-BRUN, Conrad (1775-1826 ; "le géographe par excellence" ; né danois, fondateur des <i>Annales des Voyages</i> , inventeur de la science géographique et des sociétés de géographie).....	6	MENDEZ PINTO, Fernand (v. 1509-1583 ; militaire portugais ; diplomate ; explorateur ; écrivain ; un des premiers Européens à entrer au Japon ; Pérégrination de Fernam Mendez Pinto).....	15
MANCO CAPAC (?-? ; supposé être le premier empereur du peuple inca à Cuzco).....	14	MENDOZA, Maria de _ (15??-v. 1580 ; dame de compagnie de Jeanne d'Autriche ; amante de Jean d'Autriche dont elle eut une fille Marie Anne d'Autriche, future abbesse du monastère de Las Huelgas à Burgos).....	95
MANDEVILLE, Jean de _ (13??-1372 ; médecin anglais né à Liège, explorateur, auteur du <i>Livre des Merveilles du Monde</i> ).....	10 sv	MENG-TSEU = Mencius (?~v.- 314 ; philosophe chinois ; poète moraliste ; continuateur de Confucius)....	123, 154
MANRIQUE, Jorge (1440-1470 ; noble castillan, poète, partisan de la guerre contre les Maures).....	90 sv	MERGION BANOU (génie des contes persans dont la beauté grandit à chaque réincarnation).....	11, 161
MANUCCI, Nicolo (1638-1715 ; vénitien ; médecin, voyageur, diplomate servant le Portugal).....	149	MERLIN, enchanteur (magicien issu de la mythologie celte).....	160
MARCHAND, Étienne (1755-1793 ; officier de marine marchande, commandant une expédition autour du monde dont la relation a été publiée).....	23	MERY = Médéric Louis Élie Moreau de Saint-Méry (1750-1819 ; juriste ; avocat ; érudit ; historien d'Haïti ; acteur de la révolution mais anti-abolitionniste).....	120
MARCO POLO (1254-1324 ; marchand vénitien, célèbre pour son voyage en Chine où il séjourne 23 ans et pour son <i>Livre des Merveilles</i> .).....	10, 12, 89, 123	MÉZERAU, François Eudes de _ (1610-1683 ; historien de la France ; académicien subventionné et frondeur)....	135
MARIE DE GONZAGUE-NEVERS, Louise (1611-1667 ; reine consort de Pologne).....	139	MICHEL-ANGE (1475-1564 ; sculpteur, peintre, architecte, poète, inventeur, génie.).....	147
MAROLLES, Claude Eustache abbé de _ (1753-1794 ; ecclésiastique franc-maçon, politique, député rallié au Tiers, évêque constitutionnel sacrilège ; capitaine de la garde nationale ; protecteur d'Adam Billaut).....	134	MICHELET, Jules (1798-1874 ; historien libéral). 123, 127	
MAROT, Clément (1496-1544 ; précurseur de la Pléiade, poète officiel du roi François I <sup>er</sup> ).....	25, 109	MILBERT, Jacques Gérard (1706-1840 ; dessinateur membre de l'expédition vers les mers du sud ; récits de ses voyages).....	25
MARSIGLI, Luigi Fernando comte _ (1658-1730 ; géographe, naturaliste, botaniste ; officier vénitien).....	20	MIRANDA, Juan de Zúñiga Avellaneda y Bazán, comte de _ (1541-1608 ; noble espagnol, militaire, homme d'État, administrateur et stratège).....	89
MARTINI, Martino (1614-1661 ; jésuite italien ; mathématicien, astronome ; missionnaire en Chine, géographe, cartographe auteur du <i>Novus Atlas sinensis</i> )..	20		

MOÏSE (premier prophète d'Israël).....	4, 12, 94, 151, 159
MOLLIEN, Gaspard Théodore (1796-1872 ; marin rescapé du naufrage de la Méduse ; explorateur de l'Afrique ; diplomate en Amérique).....	25
MONCONYS, Balthasar de _ (1611-1665 ; diplomate, magistrat ; médecin ; soucieux d'étudier Pythagore, Zoroastre et les alchimistes grecs et arabes sur leurs terrains ; grand voyageur qui publia ses relations).....	21
MONSTRELET, Enguerrand de _ (v. 1390-1453 ; collecteur d'impôts ; prévôt de Cambrai ; chroniqueur français se voulant le successeur de Froissart).....	109
MONTAIGNE, Michel Eyquem seigneur de _ (1533-1592 ; administrateur ; moraliste ; philosophe ; humaniste et polyglotte ; grand lecteur ; à côté de ses Essais, son Journal de Voyage).....	121, 161
MONTEAGUDO, Maria de Mendoza y Pacheco, comtesse de _ , savante de la cour d'Isabelle.....	95
MONTEIL [?].	19
MORGANE (Mourgue la Faye ; Mourgue ; fée).....	11, 161
MUNGO PARK (1771-1806 ; chirurgien ; passionné de voyages ; explorateur écossais, le premier à reconnaître le fleuve Niger).....	23
MUNSTER, Sebastian (1488-1552 ; savant humaniste allemand à la fois cartographe, historien et astronome ; linguiste, professeur d'hébreu ; auteur de la <i>Cosmographia Universalis</i> ).....	15
NAPOLÉON I <sup>er</sup> , (1769-1821 ; général génial ; empereur désemparé).....	25
NARA-MOUNY (Jeune brahme voyageur en quête de sagesse : le héros parfait de F. Denis).....	76 sv
NÉARQUE, (v. 360 avt J.-C.-??? ; compagnon d'Alexandre, navarque de la flotte royale).....	6
NEUWIED, Maximilien Alexandre Philippe (1782-1867 ; prince allemand, naturaliste ; expédition de trois ans au Brésil ; édite le récit de son voyage, accompagné de 15 volumes d'illustrations ; expéditions en Amérique du nord et au Canada).....	25
NIEBUHR [=Mebuhr], Cursten (1733-1815 ; géomètre expert ; explorateur et géographe allemand, membre de l'expédition danoise en Orient et son seul survivant ; publia ses relations de voyage.).....	118, 127
NODIER, Charles, Emmanuel (1780-1844 ; écrivain, romancier et académicien français, précurseur du mouvement romantique).....	118, 121 sv
NUITS, Pierre (15??-16?? ; envoyé au Japon comme ambassadeur par la Compagnie de Hollande ; gouverneur de Formose ; sa conduite est décrite par l'auteur de l'Histoire et Description générale du Japon).....	18
NUMA POMPILIUS, (-71?~-673 ; Deuxième roi – sabin – de Rome ; pacificateur, organisateur de la société).....	159
NUÑEZ, Hernán (1476-1553 ; professeur de rhétorique ; chorographe).....	120
OBSONVILLE, Foucher d' (1742-1802 ; Officier de marine ; voyageur ; naturaliste ; philosophe).....	23
OCAMPO, Florian de _ (1499-v. 1558 ; docteur en théologie ; historien ; chroniqueur du roi Charles I <sup>er</sup> d'Espagne).....	90, 96
ODERIC DE PORTENAU (ou de Pordenone) = frère Ordric (1286-1331 ; franciscain italien de l'ordre des mineurs ; missionnaire en Asie ; récit, parfois fantastique, de son voyage ; mort en odeur de sainteté).....	11, 16, 153
OIENHART (??-?? ; auteur d'un recueil de proverbes basques).....	120
ORBIGNY, Alcide Dessalines d' (1802-1857 ; naturaliste, paléontologue ; voyage en Amérique latine : Uruguay, Brésil, Argentine, Chili, Pérou et Bolivie ; collections de mollusques ; Voyage en Amérique méridionale).....	25
ORELLANA, Francisco de _ (v. 1500-1545 ; compagnon de F. Pizarre dans la conquête du Pérou ; explorateur du Rio Napo à l'Amazone qu'il descend jusqu'à son embouchure).....	14
ORSUA (= Ursua), Pedro de _ (1526-1561 ; conquérant ; lieutenant du gouvernement du nouveau royaume de Grenade ; fondateur de Pamplona ; grand justicier ; en quête de l'Eldorado ; assassiné par les sbires de Lope de Aguirre).....	19
ORTELIO, Abraham (1527-1598 ; cartographe ; auteur du premier atlas universel : <i>Theatrum orbis terrarum</i> (1570)).....	15
UDNEY, Walter (1790-184 ; docteur en médecine ; nommé consul au royaume de Bornou ; traversée du Sahara du nord au sud avec Denham et Clapperton ; collection de végétaux ; Récit des voyages et découvertes dans l'Afrique du nord et du centre).....	25
OVALLE, José Tomás Bezanilla (1778-1831 ; docteur en droit ; avocat ; propriétaire terrien ; député ; membre puis président de la junte de gouvernement du Chili). 19	
OVIEDO GONZALO, Fernández de _ y Valdés, (1478-1557 ; inspecteur des fonderies d'or de Saint-Domingue ; historiographe des Indes ; romancier ; historien, auteur de la monumentale et patriotique <i>General y natural historia de las Indias</i> ).....	79
OXLEY, John Joseph William Molesworth (1785- 1828 ; explorateur anglais ; officier de marine ; commissaire général de la Nouvelle Galles du Sud).....	25
PACHO, Jean-Raymond (1794-1829 ; peintre ; séjourne en Égypte) ; est chargé d'explorer cinq oasis du sud égyptien ; périple de deux années ; recueil de documents ; dessins d'autochtones et de monuments ; grand prix de la société de géographie française ; se suicida).....	25
PALENCIA, Antonio (ou Alfonso) de _ , Fernández de _ (1423-1492 ; d'une famille de juifs convertis, étudie auprès d'Alfonso de Carthagène, évêque de Burgos ; chroniqueur du Roi puis de la reine Isabel ; missions diplomatiques ; polyglotte ; traducteur du latin ; auteur des <i>Decadas</i> ).....	89
PALLAS, Peter Simon (1741-1811 ; zoologiste, naturaliste ; docteur en sciences naturelles ; au service de la Russie ; nombreuses expéditions dont celle en Sibérie qui assure sa renommée).....	23
PARACELSE, Philippe von Hohenheim dit _ (1493-1541 ; médecin, philosophe, théologien ; novateur en thérapeutique ; théoricien des forces surnaturelles et du Grand Tout ; de l'alchimie à la chimie).....	161, 168 sv



PARRY, Sir William Edward _ (1790-1855 ; amiral britannique ; explorateur de l'Arctique ; hydrographe ; auteur de <i>Voyages for the discovery...</i> ).....	25	de Salamanque ; commenta le Labyrinthe de la fortune de Juan de Mena).....	88, 124
PASCAL, Blaise (1623-1662 ; enfant prodige ; mathématicien, physicien ; inventeur ; philosophe, polémiste, moraliste).....	122	PISISTRATE, (v. -600-v.-527 ; premier tyran d'Athènes ; aristocrate ; chef militaire ; homme d'État modéré, instigateur d'une politique sociale favorable aux classes populaires).....	84
PASQUIER, Étienne (1529-1615 ; homme d'État ; historien ; avocat du gallicanisme ; précurseur de l'historiographie moderne et poète ancien).....	115	PISON, Guillaume (1596-1681 ; médecin botaniste hollandais ; accompagne le prince de Nasau au Brésil ; Histoire naturelle du Brésil, 1648).....	19, 27
PAUSANIAS, dit le Périégète (v. 110-v. 180 ; géographe ayant exploré la Grèce, l'Italie, l'Asie et l'Afrique ; précurseur du guide de voyage).....	5 sv	PIZARRE, Francis (v. 1475-1541 ; conquérant, d'origine modeste, du Pérou ; vainqueur de son rival, Almagro ; organisateur de la colonie ; assassiné).....	17, 19
PELLEPRAT, Pierre (1606-1667 ; prêtre jésuite ; philosophe et théologien réputé ; linguiste ; missionnaire au Mexique ; Relation des Missions des Jésuites dans les îles et dans la terre ferme de l'Amérique méridionale, 1655).....	19	PIZARRE, Gonçalo (1502-1543 ; accompagne son frère dans la conquête du Pérou ; corrompu, brutal, impitoyable ; gouverneur de Quito ; décapité).....	19
PÉREZ DE GUZMÁN, Fernán (v. 1376-1460 ; homme politique ; militaire ; écrivain ; poète ; historien ; Générations et biographies).....	83	PLATON (v. -427- v. 348 ; philosophe)...6, 118, 123, 154, 163	
PÉREZ DE OLIVA, Fernán, (1494-1533 ; ingénieur ; humaniste ; professeur de philosophie et de théologie ; recteur de l'Université de Salamanque ; dramaturge ; Dialogue de la dignité de l'homme).....	89	PO-KIÉ, surnommé Tchang-sieou, (?-?) ; peintre dont les œuvres ramenées par les Jésuites sont sans doute apocryphes).....	154
PÉRON, François Auguste (1775-1810 ; apprenti médecin et amoureux dépité ; membre de l'expédition de Baudin aux Terres australes 1800-1804 ; collection zoologique ; <i>Voyage de découvertes aux Terres australes</i> )..	24	PONCE DE LÉON, Juan (1460-1521 ; conquérant ; gouverneur de Porto Rico ; premier explorateur de la Floride où n'est pas la fontaine de jouvence).....	17
PETACHIA DE RATISBONNE ou Petachiah ben Yakov ou Moses Petachiah (XII <sup>e</sup> ; rabbin et voyageur ; émule de Benjamin de Tolède ; Itinéraire de Prague à Jérusalem par la Pologne, la Russie, l'Arménie, la Babylonie et la Syrie ; visite des communautés juives).....	9	PTOLÉMÉE, Claude (90-168 ; astronome astrologue ; précurseur de la géographie).....	78
PIANO CARPINI, Giovanni = Jean de Plan Carpin (1182-1252 ; religieux franciscain ; légat du pape en Mongolie ; auteur d'un des premiers récits de voyage en Asie centrale).....	10	PULGAR, Hernando del (1436-v. 1493 ; noble espagnol ; diplomate ; secrétaire de la Reine ; historien ; chroniqueur des guerres de Grenade).....	78 sv, 86, 94
PIC DE LA MIRANDOLE, Jean (1463-1494 ; noble héritier et enfant précoce ; consacra sa vie à l'étude et au voyage ; un des fondateurs de la cabale chrétienne ; censé tout savoir).....	167	PURCHAS, Samuel (v. 1575-1626 ; écrivain, pasteur, géographe, compilateur de relations de voyages).....	18
PIETRO DELLA VALLE, dit Pellegrino (1586-1652 ; aventurier ; explorateur ; un des premiers spécialistes de l'assyriologie ; introducteur du café turc et des chats persans ; poète, musicien).....	20	PYTHAGORE (v. -580-v. -495 ; philosophe et mathématicien ; thaumaturge).....	136, 163
PIGAFETTA, Antonio (v. 1480-15?? ; marin, compagnon de Magellan et auteur de <i>Navigation &amp; découverte de l'Inde supérieure &amp; îles de Malucque où naissent les clous de girofle</i> ).....	14	QUEIRÓS, Pedro Fernandes de _ (1565-1614 ; Portugais navigateur pour le compte de l'Espagne ; expéditions dans le Pacifique ; recherche de la Terra Australis ; découvertes d'îles dont Espiritu-Santo ; retour en Espagne ; misère ; dénonciateur de la catastrophe démographique).....	18
PIJART, le père Claude _ (1600-v. 1680 ; religieux jésuite ; missionnaire au Québec ; apprend puis enseigne l'algonquin ; curé de Montréal et de Québec).....	41	QUETZAL COATI ([?] ; fondateur des "institutions civiles et religieuses des Aztèques" Malte-Brun, 1828).....	14
PINAR, Florencia (XV <sup>e</sup> ; de noble famille ; poétesse dont les œuvres font partie du Cancionero General).....	95	QUOY, Jean-René Constant (1790-1869 ; médecin de marine ; ornithologue ; zoologue. Franc-maçon ; tour du monde de 1817 à 1820 sur l'Uranie puis sur l'Astrolabe ; membre correspondant de l'Académie des Sciences ; inspecteur en chef de santé).....	25
PINCIANO, Fernando Nuñez de Guzmán dit _ (1480-1553 ; études en Espagne puis à Rome ; précepteur ; professeur de grec à l'Université d'Alcalá puis à celle		RACINE, Jean (1639-1699 ; dramaturge ; poète ; historiographe du Roi).....	120, 133
		RAFFLES, Thomas Stamford (1781-1826 ; militaire et naturaliste britannique ; franc-maçon ; lieutenant gouverneur de Java puis de Sumatra ; co-fondateur de la société de Zoologie de Londres ; fondateur de Singapour).....	25
		RALEIGH, Walter (v. 1552-1618 ; écrivain ; officier ; fondateur de la Virginie ; membre influent du parlement ; courtisan sous Élisabeth I <sup>ère</sup> ; emprisonné 12 ans sous Jacques I <sup>er</sup> ; explorateur de la Guyana ; exécuté ; auteur d'une <i>Histoire du Monde</i> ).....	4, 16 sv, 27

RAMUSIO, Giovanni Battista (1485-1557 ; diplomate vénitien ; secrétaire du Conseil des X ; auteur de <i>Delle Navigazioni e Viaggi</i> ).....	18	RUBRUQUIS, Guillaume de Rubrouck dit (v. 1215-v. 1280 ; franciscain ; intime de Saint-Louis ; séjour en Mongolie ; récit de ce voyage sous forme de lettre au roi).....	10, 123, 153
RAY, Jean, (1627-1705 ; ecclésiastique anglais ; botaniste ; zoologue ; voyage en Europe ; auteur d'une classification des plantes puis des espèces animales ; collection de proverbes).....	18	RÜPPELL, Édouard (1794-1884 ; naturaliste ; voyageur ; expéditions sur le Nil puis en Éthiopie).....	25
RAZILLY ou Rasily, François de _ (15??-1621 ; amiral ; colonisateur de la France Équinoxiale).....	28 sv	RUTILIUS NUMATIUS, Claudius (v. 370-ap. 417 ; politique ; poète ; récit du Voyage de Rome en Gaule).8	8
REGNARD, Jean-François (1655-1709 ; dramaturge ; riche héritier qui choisit de voyager ; esclave à Alger ; libéré, voyage derechef mais vers le Nord : <i>Le Voyage en Laponie</i> 1681).....	61	SACHS, Hans (1494-1575 ; apprenti cordonnier ; poète lyrique “maître chanteur” ; auteur d'environ 4000 chants, de poèmes et de drames).....	133
REMUSAT, Jean-Pierre Abel- _ (1788-1832 ; médecin ; spécialiste du chinois qu'il enseigne au Collège de France ; co-fondateur de la Société asiatique ; conservateur des manuscrits orientaux à la Bibliothèque royale).....	4, 8	SAINTE ALBERT LE GRAND (c. 1200-1280 ; prélat ; philosophe ; naturaliste).....	167 sv
RENAUDOT, Théophraste (1586-1663 ; médecin ; journaliste, fondateur de la Gazette ; philanthrope ; historien du roi).....	8	SAINTE-HILAIRE, Auguste de _ (1779-1853 ; botaniste précoce ; voyage au Brésil de 1816 à 1822 ; membre puis président de l'Académie des Sciences).....	25
RESENDE, André de _ (1500-1573 ; religieux portugais et humaniste ; premier archéologue du Portugal ; professeur de lettres ; orateur ; poète).....	84	SALIDO, Nuño (X <sup>e</sup> siècle ; chevalier loyal ; formateur des 7 infants de Lara ; combat contre les Maures et meurt avec les infants).....	96 sv, 100 sv, 103 sv
RHODES, le Père Alexandre de _ (1591-1660 ; prêtre jésuite français ; missionnaire en Cochinchine et au Tonkin ; linguiste).....	21	SALOMON (X <sup>e</sup> avant J.C. ; Troisième roi d'Israël ; juge).....	37, 122 sv, 159, 164
RICCI, Mathieu = Matteo Ricci (1552-1610 ; prêtre jésuite italien ; missionnaire en Chine ; théoricien et praticien de l'inculturation du christianisme en Chine ; polyglotte et linguiste ; proche de l'Empereur).....	20	SALVERTE, Eusèbe Baconnière de _ (1771-1839 ; avocat ; professeur d'algèbre ; comploteur acquitté ; poète, chansonnier ; membre actif de la société chantante du Caveau moderne ; député libéral ; agnostique ; un des fondateurs de la société française pour l'abolition de l'esclavage).....	159, 166
RICHTER, Jean-Paul (1763-1825 ; écrivain allemand ; membre des Illuminés sous le nom d'Oregius ; romantique sentimental ; humoriste et poète ; fabricant de proverbes).....	130	SANCHO PANÇA (contre héros du Quixote et spécialiste du proverbe).....	117 sv, 124, 128
RIFFAULT, Jacques (15??-16?? ; capitaine de marine dieppois ; expéditions au Maranhon ; commerce de bois brésil).....	29	SANTILLANA, Íñigo López de Mendoza y de la Vega, marquis de _ , (1398-1458 ; élevé à la cour ; marié à une riche héritière ; homme de poids ; admirateur de Dante et de l'humanisme ; poète).....	83
ROGER, le père _ (XVI <sup>e</sup> ; premier missionnaire jésuite en Chine ; composa un catéchisme en chinois).....	20	SANTO, Rabbi don _ dit Juif de Carrion (XIV <sup>e</sup> ; troubadour, poète ; auteur notamment de Proverbes moraux et de Danse générale des Morts ; converti).....	83, 93
ROGGEWEEN, Jacob (1659-1729 ; juriste ; accomplit le projet de son père en découvrant les terres australes).23	23	SAULT DE TAVANNES, Mme Claude de _ , marquise d'Époisse (15??-1639).....	144
ROJAS, Bernardo de Sandoval y _ (1546-1618 ; docteur de l'Université de Salamanque ; évêque puis cardinal et archevêque de Tolède).....	89	SCARRON, Paul (1610-1680 ; infirme ; contrefait ; poète ; opiomane ; marié à une jeune orpheline de “beaucoup d'esprit” et d'avenir).....	135
RONARD, Pierre de _ (1524-1585 ; poète ; cueilleur de roses).....	146	SCHAAL, Johann Adam _ von Bell (1592-1666 ; jésuite allemand ; missionnaire en Chine où il prêche jusqu'à sa mort ; conseiller de l'Empereur Shunzhi ; fait mandarin ; emprisonné après la mort de l'Empereur ; meurt d'épuisement et de privations).....	20 sv
ROSS, James Clark (1800-1862 ; officier de marine ; explorateur de l'Arctique ; naturaliste ; spécialiste du magnétisme terrestre).....	25	SCHEFFER, Johan = Johannes Schefferus (1621-1679 ; professeur d'éloquence à l'Université d'Uppsala ; philologue ; archéologue ; bibliographe ; auteur de <i>Lapponia</i> , copieusement copié par Regnard).....	62
ROTRON, Jean (1609-1650 ; dramaturge ; rival de Corneille).....	136	SCHLEGEL, Frédéric (1772-1829 ; philosophe allemand ; initiateur du mouvement romantique ; voyages en Europe ; professeur ; mystique sur la fin de sa vie).....	25
ROUSSEAU, Jean-Jacques (1712-1778 ; philosophe ; écrivain ; tenant du peuple souverain).....	3	SCHLOSSER, Friedrich Christoph (1776-1861 ; historien allemand populaire ; défenseur de la scolastique et de la pensée médiévale ; professeur d'histoire à Heidelberg).....	4, 6, 158, 160
ROXAS ou Rojas, Fernando de _ (v. 1475-1544 ; juriste formé à Salamanque ; gouverneur de Tolède ; auteur supposé de la Célestine).....	92		

- SCHOUTEN, Willem Cornelisz Schouten (v. 1567-1625 ; navigateur néerlandais ; ouvrit une nouvelle voie de passage vers les Moluques).....18
- SCOTT, Walter (1771-1832 ; avocat ; amateur d'antiquités ; parcourt l'Écosse à la recherche de son passé ; entre en littérature par la publication de textes relevant de la tradition populaire ; trouve la gloire avec ses romans historiques ; figure du romantisme)....16, 95, 161
- SEGUERA, Alfonso [?].88
- SEMEDO, Père Álvaro \_ (1585-1658 ; prêtre jésuite portugais ; missionnaire en Inde puis en Chine ; sinologue, auteur d'une relation sur la propagation de la foi en Chine).....20 sv
- SENANCOUR, Étienne Pivert de \_ (1770-1846 ; mélancolique et solitaire dans sa jeunesse ; romantique ; écrivain ; exilé en Suisse ; Rêveries sur la nature primitive de l'homme ; rentré en France, publie Oberman roman de l'ennui, des doutes, du malheur et du mal-être)....130
- SHAKESPEARE, William (1564-1616 ; dramaturge et poète).....126, 147
- SIGEA, Luiza \_ de Velasco, (1522-1560 ; humaniste ; polyglotte ; historienne ; poétesse).....95
- SIMON, le père \_ Rodrigues (1510-1579 ; un des sept étudiants parisiens à l'origine de la Compagnie de Jésus ; premier jésuite portugais ; fondateur des collèges de Coïmbre et d'Évora ; provincial du Portugal ; *Récit de la fondation de la compagnie de Jésus*).....17, 19
- SOCRATE, (v. -470/469--399) ; philosophe, moraliste, condamné à la ciguë).....123, 154
- SPIX, Jean-Baptiste (1781-1820 ; étudiant en zoologie puis en médecine ; voyages en Europe ; conservateur au musée de Munich ; expédition au Brésil avec Martius de 1817 à 1821 ; collection de plantes, d'insectes, de reptiles... ; auteur de 8 livres sur son voyage ; meurt des suites d'une maladie contractée au Brésil).....25
- SPON, Jacob (1647-1685 ; médecin, archéologue ; érudit ; voyages en Italie, en Grèce et en Orient ; réformé et exilé ; auteur notamment des Recherches curieuses d'antiquités ; pose les bases de l'épigraphie).....20
- STADEN, Hans (1525-1579 ; voyageur et aventurier ; naufrage au large du Brésil ; captif des Tupinambas ; échappe au festin que comptaient faire de lui ses gardiens ; écrit ses aventures parues en France sous le titre de Nus, féroces et anthropophages, un des textes fondateurs de l'ethnographie américaine).....17, 27
- STAËL, Germaine de \_ (1766-1817 ; écrivain ; romantique ; propagandiste de l'Allemagne et de sa littérature ; féministe et philosophe ; liaison avec Benjamin Constant ; exilée par Napoléon).....129 sv
- STEDMAN, Jean Gabriel (1744-1797 ; officier au Suriname engagé dans la lutte contre les nègres marrons ; le récit de son voyage contribua à l'abolitionnisme de l'esclavage).....23
- STRABON (v. -64-v. 20 ; précepteur grec des enfants de Pompée ; voyages en Égypte ; auteur d'un Histoire (perdue) et d'une Géographie (conservée) qui décrit le monde alors connu).....6, 27
- STRUYS, Jean Janszoon (v. 1630-1694 ; Hollandais ; marin ; voyages en Europe, en Afrique et en Asie ; fait prisonnier et esclave en Iran ; à son retour, publie le récit de ses voyages qui connut, malgré les critiques, un très vif succès, de nombreuses éditions et traductions).....21
- SURVILLE, Jean-François de (1717-1770 ; marin marchand ; explorateur de l'Océan pacifique : Nouvelle-Zélande ; Nouvelle-Hollande).....23
- TACHARD, le père Guy \_ (1648-1712 ; prêtre jésuite ; voyage au Siam et fondation de la mission ; retour en France ; interprète des ambassadeurs du Siam auprès de Louis XIV et du pape Innocent XI. Auteur du Voyage de Siam).....20
- TACITE, Publius Cornelius (58-120 ; homme public ayant fait carrière le menant au consulat et au sénat avant de se consacrer à l'histoire).....7
- TALAVERA, Hernando de \_ (1428- 1507 ; professeur de philosophie morale ; évêque d'Ávila ; archevêque de Grenade, confesseur et conseiller de la reine Isabelle ; limita l'activité de l'Inquisition et empêcha son installation à Grenade libérée ; appuyé par le pape après la mort de la reine).....83
- TAMEHAMEA = Kamehamea Ier (v. 1858-1819 ; artisan de l'unité des îles ; fondateur du royaume d'Hawaï ; négociateur d'alliances préservant l'indépendance du royaume).....57
- TARTALGLA = Tartaglia, Niccolo Fontana (1499-1557 ; mathématicien et ingénieur).....169
- TASMAN, Abel (1603-1659 ; voyageur, explorateur pour le compte de la Compagnie des Indes orientales ; découvrit la Tasmanie, la Nouvelle-Zélande, les Fidji, Tonga, etc. ; membre du Conseil de Justice de Batavia ; outre son nom, à de nombreux lieux, il a donné des relations de voyages, illustrées de cartes et de dessins). 18
- TASSE, Torquato Tasso dit en français le \_ (1544-1595 ; poète de la Jérusalem délivrée).....136
- TAVERNIER, Jean-Baptiste (1605-1689 ; d'une famille de géographes et de graveurs ; voyageur précoce en Europe ; au service du vice-roi de Hongrie puis du duc de Mantoue et du duc de Nevers ; militaire ; polyglotte ; visite l'Orient puis l'Inde ; organisateur de circuits commerciaux ; anobli ; Relations de ses voyages).....20
- TENNEMANN, Wilhelm Gottlieb (1761-1819 ; philosophe allemand ; professeur à l'Université d'Iéna ; bibliothécaire).....161
- TERTRE, le père Jean-Baptiste du \_ (1610-1687 ; religieux dominicain ; botaniste ; missionnaire dans les Antilles ; le premier à décrire la fièvre jaune mais aussi la fabrication du rhum).....36 sv, 40
- THÉVENOT, Jean de \_ (1633-1667 ; voyageur ; orientaliste ; publie 3 livres sur ses expéditions ; introducteur du café à Paris ; chevalier du Saint-Sépulcre).....18, 20
- THEVET, André (1516-1590 ; voyageur et écrivain inventif ; visite le Levant ; avec Villegagnon au Brésil, y reste 10 semaines ; en publie un livre à succès et à polémiques ; cosmographe protégé de François I<sup>er</sup> ; collectionneur pour son cabinet de curiosités).....2, 12, 16, 27

TITE-LIVE (v. -59-17 ; historien de la Rome antique ; proche d'Auguste mais de sentiments républicains)....18	VELÁZQUEZ, Ruy (X° ; oncle des sept enfants de Lara ; traître).....96 sv, 106
TODD, Henry John (1763-1845 ; prêtre anglais et anglican ; bibliothécaire ; lexicologue ; commentateur et éditeur de Milton ; historien).....25	VÉRONÈSE, Paolo Calirari dit _ (1528-1588 ; vénitien ; peintre).....147
TORQUEMADA, Tomás de _ (1420-1498 ; dominicain issu d'une famille de nouveaux chrétiens ; dévot, austère, érudit ; confesseur des rois Isabelle et Ferdinand II ; premier grand Inquisiteur de l'Espagne ; concepteur du code de l'inquisiteur).....80	VESPUCCI, Amerigo (1454-1512 ; commerçant florentin ; navigateur au service de l'Espagne et du Portugal).....13
TOURNEFORT, Joseph Pitton de _ (1656-1708 ; préféra la botanique à la prêtrise ; son herbier lui vaut d'être nommé professeur de botanique au Jardin des Plantes de Paris ; multiplie les voyages en Europe puis, sur instructions de Louis XIV, se rend au Levant, périple décrit dans tous ses aspects : Relation d'un voyage au Levant ; membre de l'Académie des Sciences).....22	VICENTE, Gil (1465-1537 ; dramaturge portugais ; musicien ; acteur ; metteur en scène ; père du théâtre portugais moderne).....91
TRIGAULT, le père Nicolas _ (1577-1628 ; prêtre jésuite, missionnaire en Chine ; est autorisé à dire la messe en chinois ; Histoire de l'expédition chrétienne au royaume de la Chine).....20	VICO, Jean-Baptiste (1668-1744 ; juriste, historien, philosophe italien ; décrit la société comme le résultat d'un processus historique de maturation)..26, 118, 121, 130, 158 sv, 166
TUDÈLE, Benjamin de _ (v. 1130-1173 ; rabbin navarrais ; voyages en Europe, en Afrique et en Asie ; visite des communautés juives ; description géographique et ethnographique).....9	VILGONTIER, Jehan de _ (XVI° ; moine de l'abbaye de la Couture, prieur de Saint Sauveur).....112
ULLOA, Antonio de _ (1716-1798 ; officier de marine espagnol ; participe à l'expédition française de mesure du degré d'arc de méridien ; séjourne 8 ans en Équateur ; redécouvre le métal platine ; au retour participe à la création du Musée d'histoire naturelle ; nommé lieutenant-général de la marine espagnole ; <i>Relation historique du voyage en Amérique méridionale</i> ).....23 sv	VILLANI, Filippo (1325-1407 ; écrivain ; chroniqueur florentin ; poursuit la rédaction des Annales municipales de Florence ; commentateur de Dante).....147
UTRE, Felipe de ou Philipp von Hutten (1505-v. 1546 ; capitaine ; explorateur ; conquérant ; lieutenant général de Coro puis de la province de Venezuela ; capturé et décapité par Juan de Carvajal ; <i>Relation de ses Voyages aux Indes</i> ).....19	VILLELOIN, l'abbé de _ = Michel de Marolles (1600-1681 ; voir à Marolles).....134
VANCOUVER, George (1757-1798 ; officier de marine, navigateur ayant surtout exploré la côte pacifique de l'Amérique, Hawaï et la côte sud de l'Australie)...23, 59	VILLENA, Henri d'Aragon dit le marquis de _ (1384-1434 ; homme de culture et d'érudition ; poète ; traducteur ; réputé magicien, alchimiste et astrologue). 82 sv, 91
VANSLEB, Johann Michael (1635-1679 ; dominicain allemand converti au retour d'un voyage en Égypte ; Nouvelle Relation en forme de Journal, d'un voyage fait en Égypte).....20	VILLENEUVE, Arnaud de _ (1240-1311 ; médecin ; théologien ; professeur de médecine à Montpellier ; rallié aux thèses des franciscains spirituels ; soupçonné d'alchimie).....161, 167, 169
VASCO DE GAMA (v. 1460-1524 ; navigateur portugais, premier Européen ayant atteint les Indes par le Cap de Bonne-Espérance ; amiral des Indes disgracié par le roi Manuel pour avoir privilégié le commerce à la mission chrétienne).....13	VINCENT DE BEAUVAIS (v. 1184-1264 ; frère dominicain ; auteur d'une encyclopédie : <i>Speculum maius</i> )...10
VASCONCELLOS, Marcelo Simão de _ (1597-1671 ; arrive enfant au Brésil ; élève des Jésuites à Bahia ; entré dans la Congrégation, ordonné prêtre ; recteur des collèges de Bahia et de Rio ; historien : <i>Chronique de la Compagnie de Jésus au Brésil ; Nouvelles nécessaires et curieuses des affaires du Brésil</i> ).....19, 32	VINCENT-LE-BLANC (1554-1640 ; voyageur marseillais qui aurait voyagé à travers toute la planète : <i>Voyages fameux du sieur Vincent le Blanc</i> ).....17
VAUX, Charles d'Estenou, sieur des _ (XVII° ; explorateur, co-fondateur de Saint-Louis de Maragnan)....29 sv	VIRGILE (Publius Vergilius Maro ; -70~-19 ; poète)....86, 88, 90 sv, 148
	VOLTAIRE, François-Marie Arouet, dit _ (1694-1718 ; anglomane ; philosophe ; courtisan enrichi ; dramaturge ; historien et historiographe du Roi ; prototype de l'élitiste méprisant le peuple).....3, 114, 133, 168
	WALLIS, Samuel (1728-1795 ; navigateur et explorateur ; aborde en 1767 l'île qui portera son nom ; commissaire de l'amirauté britannique ; récits de ses voyages).....23
	WARD, William, (1769-1823 ; missionnaire baptiste ; voyages en Europe et en Amérique ; installation en Inde ; fonde le collège de Serampore ; <i>A View on the history, Literature, Mythology of the Hindus</i> ).....25
	WEDDELL, James (1787-1834 ; officier de marine marchande ; voyages multiples aux Indes ; expédition en Antarctique – 1821-1824 – ; chasseur de phoques)....25
	WHELER, George (1651-1724 ; docteur en théologie ; voyage en Europe et en Orient ; membre de la Royal Society).....20
	WOODE-ROGERS (1679-1732 ; corsaire ; expédition contre les Espagnols puis contre les pirates anglais ; leur reprend les Bahamas dont il devient capitaine, général et gouverneur en chef ; auteur d'un Voyage autour du monde commencé en 1708 et fini en 1711).....22

<p>WRIGHT, Miss Frances (1795-1852 ; féministe fouriériste ; abolitionniste ; admiratrice et maîtresse de La Fayette ; participe à la communauté de New Harmony inspirée et guidée par Robert Owen ; fonde sa propre communauté multi- raciale et publie : <i>Views of Society and Manners in America</i>. Il pourrait aussi s'agir de Camila Wright, sœur cadette de Frances et sa compagne durant le premier voyage en Amérique ; co-signataire des lettres).....41</p> <p>YVES D'ÉVREUX, Simon Michellet en religion _ (v. 1577-v. 1632 ; missionnaire capucin au Brésil dans l'expédition menée par l'amiral de Razilly et La Ravar-</p>	<p>dière ; son ouvrage, <i>Suite des choses plus mémorables advenues en Maragnan</i>, retrouvé et réédité par F. Denis).....27 sv</p> <p>ZÁRATE, Augustin de _ (1514-1560 ; administrateur colonial ; secrétaire du Conseil de Castille ; trésorier général du Pérou ; donne une Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou, imprimée en 1555 et traduite en français)..... 16, 19</p> <p>ZÚÑIGA, Francisco López de _ y Menesses (1599-1656 ; capitaine de cavalerie ; gouverneur et capitaine général du Chili ; chevalier de l'ordre de Santiago).....89</p>
--	---